Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis21838brux

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME DEUXIÈME.

FÉVRIER 1838.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMP^ie.

1838

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

L'Homme le plus poli de France
ET DE NAVARRE.

Il y avait, à la cour de Louis XIV, une certaine classe de grands seigneurs qui s'étaient toujours distingués dans le service difficile du courtisan ; ces personnages-là ne répandaient guère leur précieux sang dans les champs de bataille, à moins que ce ne fût sous les yeux de Sa Majesté. Ils ne faisaient point de politique, regardaient les affaires de l'État comme au-dessous d'eux et ne prenaient part qu'aux événements de l'intérieur du château. Le monde finissait à cent pas de distance du monarque, et rarement ils s'en éloignaient davantage, tant à cause de leurs fonctions dans la maison royale que de leur assiduité à faire leur cour. Ils ne s'abaissaient pas, comme les autres, à caresser les ministres, ne se compromettaient dans aucune intrigue et se vouaient uniquement au culte de la royauté. Être désigné pour accompagner Sa Majesté au tir ou à la promenade, présenter la canne et le chapeau, porter le bougeoir, faire la partie de reversi au petit jeu, donner de la mie de pain aux carpes des bassins, figurer en Tircis dans les quadrilles, telle était leur vie. Cela datait de loin : aussi la *courtisanerie* leur était-elle passée dans le sang depuis trois ou quatre générations. Dans ses heureuses familles, les enfants naissaient avec le justaucorps à brevet et les franges au carrosse ; leur premier mot était un bout-rimé, leur premier pas une courante, et leur premier hochet le collier des ordres de leur père.

Le duc de Coîlin, frère de l'évêque d'Orléans, est le type le plus complet de l'homme de cour qui ait jamais existé, un modèle comme on n'en verra plus, une perle du siècle des petits violons et des *appartements*. Sa mère l'avait conçu un jour qu'il y avait eu médianoche au château et que le feu duc avait eu l'honneur d'offrir la camisole au coucher du roi.

Dès qu'il fut en âge de paraître à la cour, M. de Coîlin, qui avait de naissance les grandes entrées, prit sa place dans la cohorte des satellites de l'astre royal, et qu'on appelait le pur de la noblesse. Il se fit remarquer tout d'abord par son exactitude infatigable en même temps que par son peu d'ambition. Plaire au roi était le but de ses efforts ; un mot gracieux était la seule récompense qu'il désirât. Sa politesse était extrême, au point qu'elle devint proverbiale et qu'elle prêta plus d'une fois à rire ; mais l'honorable duc ne voulut jamais croire que trop d'urbanité fût un ridicule, et s'il n'eût pas craint d'être incivil pour ses contemporains, il leur aurait volontiers reproché de ne point assez suivre son exemple.

Lorsque Marly fut achevé, le roi, qui aimait beaucoup M. de Coîlin, le désigna pour visiter en sa compagnie cette maison de plaisance. Comme la place y manquait, Sa Majesté ne pouvait y mener qu'un petit nombre de personnes. C'était donc un grand honneur que d'être choisi, et on jugeait par-là, comme par mille autres détails, de la bienveillance du roi. Le duc ayant été désigné pour tous les premiers Marly, le jour qu'on oublia de le nommer, il en reçut un crève-cœur si cruel, qu'il en pensa tomber malade. Le roi, ayant remarqué le lendemain sa profonde tristesse, s'informa s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. M. de Coîlin n'osa pas avouer le motif de son chagrin ; mais l'évêque d'Orléans l'apprit en secret à Louis XIV. Sa Majesté était flattée au fond de cette sensibilité, et promit en considération de ce que le duc n'avait point d'emploi ni de part aux affaires, de ne plus omettre son nom sur les listes. Depuis ce moment Coîlin se vit appelé auprès du monarque dans toutes les parties de plaisir, les promenades et les chasses, et s'il n'eût partagé ces avantages avec bon nombre d'autres seigneurs, on aurait pu le regarder comme l'ombre du roi, tant il suivait de près Sa Majesté.

Saint-Simon, qui malheureusement n'a presque rien laissé

sur cet homme intéressant, nous en raconte pourtant deux traits qui le peignent admirablement. Un ambassadeur l'étant allé voir, M. de Coïlin voulut reconduire l'étranger jusqu'à la rue. Il se trouva que ce personnage, presque aussi poli que le duc lui-même, fit mille façons pour résister à tant de déférence. Une lutte de civilité s'établit entre eux, et l'ambassadeur, voyant qu'il lui faudrait être vaincu à moins d'un parti violent, ferma au double tour la porte du vestibule, afin d'empêcher le duc d'aller plus loin. M. de Coïlin, éperdu, ouvre une fenêtre des antichambres, et ne la trouvant pas fort élevée, il saute dans la rue, court au carrosse de l'étranger et s'y présente encore à temps pour le saluer une dernière fois avant qu'il monte sur le marche-pied.

— Eh ! monsieur le duc, dit l'ambassadeur, c'est donc le diable qui vous a porté ici ?

— C'est le respect que je vous dois, monsieur, répondit Coïlin, et pas autre chose.

— Mais vous avez déchiré vos chausses, hélas ! bon Dieu ! vous seriez-vous blessé ?

— N'y prenez pas garde, je vous prie, il suffit qne je vous aie rendu mes devoirs. Souvenez-vous une autre fois de ne plus vous opposer à mes désirs.

M. de Coïlin s'était démis le pouce en sautant par la fenêtre. Le roi ayant su cette aventure, envoya son chirurgien Félix. Après un pansement assez douloureux, le duc voulut faire honneur au praticien et le reconduire à son tour, malgré toutes les instances du monde, jusqu'aux escaliers. Ils se mirent tous deux à tirer, l'un par la clé, l'autre par la serrure, si bien que M. de Coïlin se démit de nouveau le pouce, et qu'il fallut procéder immédiatement à une seconde opération plus douloureuse que la première.

L'autre anecdote n'est pas moins singulière, et fait aussi connaître l'originalité du personnage.

Saint-Simon lui-même, en revenant de Fontainebleau, trouva sur la route un carrosse brisé : c'était celui de Coïlin. Le duc regardait à sa montre et frappait du pied avec impatience, tandis qu'un mauvais charron de village raccommodait sa voiture. Le roi donnait le soir médianoche aux Tuileries, et pour rien au monde M. de Coïlin n'aurait voulu y manquer. Saint-Simon

s'arrêta, et offrit une place qui fut acceptée avec reconnaissance. Il y avait dans le carrosse quatre personnes, Mme de Saint-Simon ayant pris avec elle ses deux femmes de chambre. Lorsqu'il s'agit de se remettre en chemin, Coïlin s'aperçut qu'on voulait laisser les deux femmes dans le village ; il descendit aussitôt de la voiture :

— Votre carrosse est au complet, monsieur le duc, dit-il à Saint-Simon; je vous gènerais, et je préfère rester.

— Au contraire nous serons plus à l'aise, n'étant que trois personnes au lieu de quatre.

— Vous plaisantez, sans doute. Croyez-vous que je souffrirais qu'on mît ces demoiselles à pied ? Madame de Saint-Simon aurait besoin d'elles ce soir, et je serais cause d'une notable incommodité.

— Elle peut se passer de ces demoiselles pour aujourd'hui.

— Je n'en crois rien, monsieur, puisque madame de Saint-Simon les emmène à Paris c'est qu'elle désire les avoir ; cela est clair. Il m'est impossible d'accepter votre offre.

— Eh bien ! nous prendrons une des femmes et nous laisserons l'autre.

— Cela ne se peut pas. Si madame la duchesse ne voulait avoir que l'une de ses suivantes, vous n'en auriez pas deux dans la voiture.

— Montez toujours. En nous serrant un peu, nous tiendrons tous les cinq : mon carrosse est fort large.

— A la bonne heure ; j'y consens.

Pendant que M. de Coïlin montait, Saint-Simon donna le mot à ses gens, qui fermèrent la portière derrière lui, et partirent au grand trot sans les femmes de chambre. Aussitôt Coïlin, furieux de se voir ainsi trompé, sort à moitié son corps par l'une des ouvertures, et crie au cocher d'arrêter, ou qu'il va se jeter sous la roue. Le cocher, fidèle aux instructions, poursuivait sa route, et le duc se serait précipité en effet, si M. de Saint-Simon ne l'eût retenu à bras-le-corps. Il fallut arrêter cependant pour prendre les deux femmes, et quand les choses furent arrangées à la satisfaction de Coïlin, il fit à Saint-Simon des reproches fort sévères.

— Voici assurément, lui dit-il, l'un des plus grands dangers que j'aie couru de ma vie ; car, je vous le déclare sur l'honneur,

si vous ne m'aviez point cédé, je me serais infailliblement jeté du haut de la portière.

Par une bizarrerie de la nature qu'on ne saurait expliquer, l'homme le plus poli de l'univers avait un jeune frère dont le commerce était grossièrement désagréable, qui ne se gênait pour personne, et faisait parade de son cynisme. Le chevalier de Coïlin aurait trouvé moyen de gâter son beau nom autant que le duc l'honorait, si son humeur sauvage et ses goûts de mauvaise société ne l'eussent tenu le plus ordinairement éloigné de la cour. Comme la vertu de la défunte duchesse de Coïlin était au-dessus du moindre soupçon, il fallait que le feu duc eût engendré ce dernier rejeton dans un jour à jamais néfaste, dans un moment de dégoût, à la suite de quelque atroce disgrâce, ou bien pendant une de ces heures funestes où l'esprit du mal se glisse dans l'âme la meilleure, où l'homme le mieux placé au plus beau des emplois se prend à douter de tout, et se demande ce qu'il est venu faire sur ce globe de misères. Lorsqu'on voit de ces étranges anomalies dans les familles, on en doit conclure que les gens de qualité ne sauraient prendre trop de soin de ne jamais poser le pied dans la chambre à coucher de leurs femmes, s'ils ne se sentent pas parfaitement à l'état normal pour l'esprit comme pour le corps. Il est impossible de savoir combien le duc de Coïlin s'est donné de peines inutiles à tâcher de former le chevalier aux belles manières, à lui prêcher l'amour de la bonne compagnie; il n'obtint en retour de ses avis et de son exemple que des sarcasmes, et de si méchants tours, que nous aurions honte de les raconter. Un seul suffira pour justifier notre répugnance.

Pendant la campagne de 1672, où Louis XIV assista en personne, M. de Coïlin et son frère furent logés dans une petite ville, par une dame qui les traita de son mieux. Quoique ce fût une simple bourgeoise, le duc se conduisit avec sa politesse accoutumée; il fit tant de chères à son hôtesse, et déploya si bien sa galanterie que la dame n'eut pas le loisir de remarquer la différence qui existait entre les deux frères. Le chevalier, d'ailleurs, ne se montra pas trop grossier, et ne commit d'autre faute que de se retirer dans sa chambre aussitôt après le souper, ce que le duc parvint à rejeter sur la fatigue du voyage. Le lendemain, au moment du départ, Coïlin ayant à payer de courtoisie

pour deux personnes, se confondit en civilités et en offres de service, tandis que les carrosses de la cour défilaient, de sorte que le sien se mit en marche des derniers. Le chevalier, que ce retard avait impatienté, garda le silence durant trois heures, puis il s'écria tout à coup :

— Pardieu! mon frère, il faut avouer que vos intarissables compliments sont quelquefois une infernale chose.

— Chevalier, répondit Coïlin, vous ne pouvez nier que la politesse soit une qualité; on n'en saurait donc trop avoir.

— Je vais vous prouver le contraire. Si vous vous étiez contenté ce matin de remercier votre hôtesse comme tout le monde, sans l'assommer d'un déluge de phrases insignifiantes, nous ne serions pas à cette heure à la queue de la cour, à portée de mousquet des voitures des dames, et réduits au voisinage des chariots qui portent les marmitons.

— Cela prouve seulement que les autres n'ont pas eu pour leurs hôtes tous les égards qu'ils devaient.

— C'est-à-dire que, du caractère dont vous êtes, si l'usage général était de complimenter pendant une heure entière, vous y passeriez quatre heures. Mais, corbleu! cette fois je vous ai puni de votre damnée habitude de cérémonies.

— Comment cela? demanda le duc avec anxiété.

— Vous croyez sans doute avoir laissé de vous une brillante opinion chez la petite bourgeoise de ce matin; eh bien! je gage qu'à présent elle regarde vos politesses comme une amère moquerie.

— Je ne vous comprends pas, chevalier.

— Vous allez me comprendre.

Alors le chevalier raconta, en se servant d'expressions révoltantes, qu'à l'instant même où le duc versait à flots les paroles gracieuses, lui, se sentant pris d'un de ces misérables besoins auxquels la nature ne rougit pas d'assujétir les personnes les plus respectables, il était allé furtivement faire une grossière incongruité dans la chambre où M. de Coïlin avait couché, de sorte que cette vilaine action ne pouvait manquer de lui être attribuée.

A cette nouvelle le duc poussa un cri de rage et fit arrêter son carrosse.

— Qu'on dételle un cheval et qu'on me le donne ? s'écria-t-il hors de lui. Je veux retourner à franc-étrier.

— Et que pensera le roi si vous n'êtes pas revenu pour l'instant du couvert et du petit coucher? observa malignement le chevalier. Ce sera la première fois que vous aurez manqué de faire votre cour.

Dans cette affreuse alternative, le duc se fût arraché les cheveux s'il n'eût porté une perruque pesant deux livres et demie.

— N'importe, dit-il enfin, cédant au devoir le plus pressant, je ne puis supporter l'infâme soupçon qui va peser sur moi. Monsieur, je vous renie dès ce jour pour mon frère et ne veux plus avoir aucune relation avec vous.

— Allons ne vous fâchez pas : c'était une plaisanterie. Je voulais seulement vous effrayer.

— Jurez-le, monsieur ; jurez par votre salut ou je ne vous croirai pas.

— Je vous le jure, monsieur le duc, par l'honneur de votre nom !

— Malheureux ! vous êtes indigne de le porter, ce nom que je voudrais pouvoir vous arracher.

— Eh ! ne peut-on rire un peu et être un Coïlin?

— Ne riez jamais avec moi de la sorte, monsieur.

Le chevalier eut bien de la peine à persuader à son frère qu'il lui avait fait une fausse peur. Coïlin, remonté dans son carrosse, passa la plus triste journée du monde, regrettant à chaque instant de n'avoir pas été vérifier si cet horrible conte n'était pas une réalité. Le menu des courtisans se divertit beaucoup de cette histoire, et le roi lui-même en daigna sourire dans un moment d'abandon ; mais en résultat le chevalier n'y gagna que du mépris, tandis que le duc son frère prit une meilleure place dans l'esprit des dames. Ce n'est pas que M. de Coïlin ne fût pas un homme à bonnes fortunes ; il s'en faut bien. Le respect des convenances était trop puissant chez lui pour le laisser franchir certaines limites qu'on ne dépasse guère sans que l'urbanité se trouve engagée dans une lutte fâcheuse avec la nature, si souvent grossière. Coïlin était trop bien avec le sexe entier pour recueillir des faveurs particulières ; il savait se mettre tout d'abord en des termes excellents ; mais au bout d'un mois il se trouvait au même point que le premier jour. Sa vie était un

préambule parfait, mais éternel. L'honorable duc était d'ailleurs d'une complexion peu amoureuse. Les passions jettent trop de trouble dans l'âme pour laisser la liberté d'esprit nécessaire à l'homme de cour, et pour cette raison il s'en garda soigneusement. Cependant il parait certain que M. de Coïlin se sentit une fois blessé au cœur par les charmes d'une jeune veuve, héritière d'une grande maison de Bretagne et dès l'instant que cette merveille fut opérée, on pouvait prédire, sans être magicien, que la dame aurait un jour à Versailles le tabouret de duchesse, pour peu qu'elle montrât d'habileté.

Ce fut dans ce même voyage en Hollande, où le chevalier se conduisit si mal, que Coïlin vit pour la première fois la marquise de Kergoet à la portière d'un carrosse de la suite du roi. Le duc était à cheval dans ce moment avec d'autres personnes de qualité.

— Je ne sais si je rêve, dit-il en se frottant les yeux, mais je crois remarquer parmi les dames un visage que je ne connais pas.

— Il est étranger en effet, répondit un des seigneurs, que le civil Coïlin puisse découvrir à la cour une figure qu'il n'ait pas encore saluée. Je vais vous expliquer ce mystère. Cette jeune femme est la veuve d'un brave officier mort au service dans la marine. Elle est arrivée à Paris le jour même du départ de Sa Majesté ; et comme elle est de bonne famille, elle a obtenu la permission de suivre la cour. On la dit coquette et de plus assez légère.

— Elle est veuve ! s'écria Coïlin. Le ciel en soit loué !

— Eh ! que veut dire cela ? Est-ce que vous deviendriez amoureux? C'est l'occasion d'utiliser votre savoir-vivre. Je gage que vous n'osez pas aborder cette dame et engager la conversation. Allons, Coïlin, faites le beau; la jolie veuve n'est pas méchante.

Celui qui parlait ainsi n'avait pas achevé, que M. de Coïlin, portant la main à son chapeau, et se courbant avec assez de grâce, avait déjà placé son cheval près de la portière, en débitant à la dame un lieu commun de galanterie. Il y demeura jusqu'au soir, de sorte qu'eu arrivant à la couchée, les railleurs furent obligés d'avouer que Coïlin et la jeune veuve paraissaient être les meilleurs amis du monde.

Le roi n'allait jamais à la guerre sans sa maison, qui ne s'élevait pas en campagne, à moins de cinq mille personnes. Malgré les soins et l'exactitude de M. de Cavoie, le maréchal des logis, il arrivait souvent que tout n'était pas prêt au moment où la cour quittait les carrosses. Un jour, entre autres, après une marche forcée d'environ six lieues, on tomba au château de Brisach, furieusement en désordre. Les logements n'étaient pas marqués ; les marmitons ne trouvèrent que de mauvais fourneaux, et il n'y avait point d'appartement convenable pour le jeu, de sorte que Sa Majesté fut de mauvaise humeur, ce qui acheva de faire tourner les cervelles. Le roi ne pouvait dîner sans les dames, et comme elles n'avaient pas eu le temps de s'habiller, elles assistèrent au repas dans leurs costumes de voyage. Cette noire forteresse de Brisach ressemblait à une prison; tous les cœurs étaient oppressés; jamais on n'avait encore senti à ce point les horreurs de la guerre. Coëlin avait l'âme navrée de voir le plus grand monarque du monde en ce lugubre séjour, il faillit tomber à la renverse en apprenant que Mademoiselle, la cousine germaine du roi, n'avait point de rideaux à son lit.

— Nous serons plus heureux une autre fois, messieurs, dit Sa Majesté en sortant de table. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous coucher, et de partir demain dès neuf heures du matin.

Ce puissant prince, en opposant une résignation héroïque aux coups de la fortune, rendit un peu de courage à la cour, mais chacun sentit en se retirant sans avoir fait le brelan et le reversi, combien il est pénible de voir les têtes couronnées payer de leurs personnes dans les occasions d'importance. Coëlin, ayant eu l'honneur du bougeoir, quitta des derniers la chambre royale; il marchait par les sombres escaliers de la forteresse, et rêvait au triste spectacle du coucher de Sa Majesté dans une chambre mal meublée, lorsqu'une dame éplorée se présenta devant lui : c'était la marquise de Kergoet.

— Vous me voyez dans une cruelle perplexité, monsieur, le duc, dit la dame ; tout le monde est au lit depuis une heure, et je cherche mon logement sans pouvoir le trouver ; mon nom n'est écrit sur aucune porte. M. de Cavoie m'a évidemment oubliée.

Coïlin tressaillit des pieds à la tête; toute sa personne respira aussitôt l'empressement et le désir ardent d'être utile. C'était bien autre chose, cette fois, que l'affaire des deux femmes de chambre!

—O ciel! s'écria-t-il, si j'étais maréchal des logis, je ne survivrais pas à une pareille bévue.

—Il n'y aurait pas de quoi se tuer, répondit la marquise, flattée de ce langage chevaleresque.

—Je me tuerais pourtant, je vous assure; mais il ne s'agit pas de faire des suppositions. Il faut que je vous tire de la peine où vous êtes. Demeurez un moment ici; je vais chercher Cavoie et vous l'amener.

Le duc poursuivit en vain le maréchal des logis par tout le château. Cavoie, ayant perdu la tramontane, s'était allé loger en ville. M. de Coïlin s'en revint seul et au désespoir.

—Voilà qui devient plaisant, dit la jeune veuve, prenant gaiement son malheur. Il paraît que je vais passer la nuit dans les escaliers. Si je connaissais quelque dame, j'irais lui demander asile; mais je suis nouvelle à la cour....

—Je ne vois donc qu'un parti, madame; c'est que vous acceptiez mon logement.

— Et vous? dit la marquise avec embarras.

— Ne vous inquiétez pas de moi, je ferai comme je pourrai.

Arrivés à l'appartement du duc, on ne trouva qu'une pièce, précédée, d'une antichambre.

— Le logis n'est pas brillant, reprit Coïlin; mais au moins vous serez chez vous.

— Et mes femmes que je n'ai pu retrouver! s'écria la dame avec effroi; je vais mourir de peur, seule dans cette chambre avec des murs si épais et une fenêtre en meurtrière. Encore si la porte pouvait se fermer! mais la serrure même paraît en mauvais état.

—Pauvre dame! répéta plusieurs fois le duc.

—Et où irez-vous? demanda la marquise.

—Je n'en sais vraiment rien. Mon frère le cardinal n'est pas du voyage.

—Vous contenteriez-vous de cette antichambre?

— Je m'y trouverais parfaitement; mais je crains de vous gêner.

— Ce n'est pas là ce qu'il faut craindre, car votre voisinage me serait d'un grand secours contre la peur; mais...

— Je comprends, madame : les convenances, le soin de votre réputation me font un devoir...

Coïlin allait prendre congé, si la jeune veuve n'eût ajouté :

— Cependant on n'est pas tous les jours à la guerre...

— La terrible chose que la guerre !

— Et je pense que le désordre qui règne à la cour aujourd'hui sera aux yeux du monde une excuse suffisante.

— J'aimerais mieux coucher au milieu des bois que de vous exposer au moindre soupçon.

—Je me ferais scrupule de vous renvoyer à une pareille heure, monsieur le duc, et puis, décidément, je ne suis point tranquille dans ce séjour affreux. Vous m'obligerez en restant près de moi.

— Il ne m'est plus permis d'hésiter, madame; je dormirai sur une chaise, dans l'antichambre.

— C'est cela, demain nous conterons simplement ce qui arrive, et j'espère que personne n'y pourra rien trouver à blâmer.

— Le premier qui s'en aviserait aurait affaire à moi.

— Monsieur le duc, je n'accepte votre sacrifice qu'à une condition, c'est que vous prendrez un des matelas de mon lit pour dormir à terre.

— Une chaise me suffira, je vous assure.

—J'exige que vous acceptiez le matelas.

Le duc fit une longue résistance; mais la marquise l'ayant menacé de retourner par les escaliers, il fallut bien se résigner. Les préparatifs du coucher se firent gaiement. Coïlin dut à cette aventure bizarre d'arriver subitement à une sorte d'intimité comme il n'en avait jamais eu avec aucune femme.

— Singulière chose que la guerre ! murmurait-il pendant que son valet de chambre raccommodait le lit de la jeune dame. Qui pourrait jamais prévoir de pareils événements ?

Le matelas étant disposé avec le manteau du noble duc, M. de Coïlin souhaita le bonsoir à la marquise et se retira dans l'antichambre. Il y était à peine depuis dix minutes, lorsqu'il entendit des plaintes. Il s'approcha de la porte avec inquiétude.

— Mon Dieu ! que je suis donc malheureuse aujourd'hui, disait la jeune veuve.

— Qu'arrive-t-il encore? qu'avez-vous, madame, au nom du ciel?

— Le sort a juré que je ne pourrais me coucher de la nuit. Il faudra que j'y renonce si vous ne venez à mon aide.

Coïlin ouvrit la porte. La marquise remit à la hâte sa gorgerette, mais non pas assez promptement pour cacher aux yeux du duc empressé des épaules magnifiquement blanches; quant à ses bras, qui étaient les plus ronds du monde, elle ne songea pas à les couvrir. En voyant ce négligé galant et tant de beautés à demi voilées, le noble seigneur éprouvait un trouble extraordinaire dont il ne pouvait se rendre compte.

— Je ne réussirai jamais à ôter ma robe, dit la dame en riant; il y a par derrière une agrafe queje ne puis atteindre; ces robes à queue sont fort incommodes, et je ne peux pas non plus dormir ainsi toute habillée.

Le duc, ayant détaché l'agrafe rebelle, aperçut un dos charmant et son trouble s'en accrut bien davantage. La pensée lui vint de poser ses lèvres sur une peau plus douce que le velours qui la couvrait; cette étrange tentation lui inspira une terreur profonde : il avait été sur le point de perdre le respect pour une femme de qualité! Rappelant à lui sa fermeté, Coïlin retrouva bientôt le sentiment de ses devoirs, et triompha de l'esprit du mal dont le souffle avait pénétré un moment dans son âme.

— Étonnante chose que la guerre! dit-il encore, en jetant malgré lui sur les charmes de la marquise un regard dont il s'avouait l'indiscrétion.

— Mon cher duc, reprit la dame en souriant, promettez-moi que dans le récit, que vous ferez demain, cette circonstance ne sera pas mentionnée. Les méchantes langues sauraient l'interpréter fort mal pour ma réputation.

— Tranquillisez-vous, madame; je jure sur mon honneur de n'en jamais parler, et vous reconnaîtrez que je suis un homme discret auquel on peut se fier.

— Je n'en doute pas.

Quoique son ministère ne fût plus nécessaire, Coïlin attendait, sans pouvoir se décider à sortir. La marquise avait dénoué ses cheveux pour les enfermer dans un mouchoir dont elle se faisait une coiffe de nuit. Le duc, transporté d'admiration, eut l'idée de se jeter aux genoux de la dame pour lui avouer son amour;

mais il comprit heureusement qu'une déclaration si grave ne devait point se faire dans un pareil moment. Il y avait alors trop de séducteurs qui abusaient le beau sexe par des offres trompeuses, et pour rien au monde il n'aurait risqué d'être confondu avec ces hommes sans conscience. Cependant la marquise ne lui disant pas de se retirer, il demeurait à la contempler en silence dans une irrésolution pénible. Il serait sans doute encore dans cette cruelle position si on n'eût frappé à la première porte en criant d'ouvrir de la part du roi.

— Je suis perdue! s'écria Mme de Kergoet.

— Perdue ! Et pourquoi donc?

— Si on découvre que je suis ici, on croira que nous n'avions pas l'intention de le dire.

— Madame, je ne suis pas de ces gens dont la loyauté puisse être soupçonnée. Rassurez-vous ; je prends tout sur moi.

Coïlin passa sans bruit dans l'antichambre et ouvrit au messager du roi. C'était Guitry, le grand-maître de la garde-robe.

— Monsieur le duc, dit-il, le prince de Condé vient d'envoyer au roi quatre prisonniers de qualité. Sa Majesté, ne sachant où les loger, vous prie d'en recevoir un pour cette nuit, M. le comte Van-Erskom, seigneur Hollandais; mais, que vois-je? Que signifient ce désordre et ce matelas à terre?

— Ce n'est rien, Guitry, c'est une sottise de Cavoie; je vous conterai cela demain.

Guitry promena autour de lui des regards de défiance, et sortit à regret pour conduire les autres prisonniers.

—Monsieur, dit le duc à son hôte, je suis désespéré de ne pouvoir vous offrir mon lit. Une impérieuse nécessité m'a déjà forcé de le donner à une dame ; il ne me reste plus que ce matelas, et je vous le cède de tout mon cœur.

— Monsieur, répondit le prisonnier qui était aussi d'une politesse obséquieuse, jamais je ne consentirai à vous en priver. Je dormirai sur cette chaise.

— Oh ! monsieur; je ne me coucherai pas de la nuit, plutôt que de vous voir aussi mal à votre aise.

— Ni moi, je vous assure, à moins que vous ne consentiez à partager le matelas avec moi.

— Je vous gênerais. Il est trop étroit pour deux personnes.

— Alors gardez-le pour vous seul, je vous en supplie.

— Monsieur, c'est impossible. Je préfère le partager, puisque vous le voulez absolument.

Ils s'étendirent dans leurs manteaux et se couchèrent côte à côte ; mais à force de se reculer l'un et l'autre pour se laisser plus de place, ils finirent par s'endormir sur le plancher, laissant le matelas entièrement libre entre eux deux.

Pendant ce temps-là, Guitry avait porté aux jeunes gens de messieurs les ordinaires du roi une étrange nouvelle : Coîlin était en bonne fortune ! Il avait reçu le messager sur le seuil de sa porte sans laisser pénétrer à l'intérieur, et le prisonnier devait être couché dans la première pièce. Il fallait qu'il y eût une dame dans la seconde chambre. On fit des gorges chaudes de cette aventure, et à force d'en jaser, on résolut de s'assurer de la vérité ; mais comment s'introduire dans l'appartement d'un duc, sans risquer de s'attirer une mauvaise affaire ?

— Un revenant seul en a le droit, dit M. de Guitry.

— Un revenant ! Voilà le moyen trouvé, s'écrièrent les jeunes gens. Tout est permis aux habitants de l'autre monde. L'âme d'un ancien prisonnier pourrait fort bien errer dans cette forteresse ; que l'un de nous se déguise en esprit et se glisse dans le logis de Coîlin.

— Mais il faudrait ouvrir la porte sans bruit.

— Elle tient à peine sur ses gonds.

— Je propose un expédient, dit un des gentilshommes. Nous voici quinze réunis. Prenons toutes les clés de nos chambres ; il s'en trouvera bien une qui entrera dans la serrure.

— Et qui fera le rôle du fantôme?

— Il faut que ce soit un duc, afin que, s'il en résulte une querelle, aucune objection ne soit élevée sur la qualité des combattants.

Le duc de Rochefort fut choisi. On l'affubla d'un drap : on lui blanchit le visage, et on lui mit une torche à la main. La serrure fut bientôt ouverte, et le revenant s'étant introduit les gentilshommes se retirèrent doucement.

M. de Coîlin se réveilla dès que la lumière frappa son visage, tandis que son compagnon de lit, qui s'était battu rudement la veille, demeura plongé dans un sommeil profond. A cette effrayante apparition, le premier mouvement de Coîlin fut de saisir un pistolet et de coucher en joue le fantôme. Il allait tirer et

envoyer le faux esprit dans la tombe si M. de Rochefort, avec un admirable sang-froid, n'eût imaginé de faire un grand salut. Coïlin pensa aussitôt qu'une âme si honnête devait appartenir à un seigneur de l'ancienne cour fameuse par les belles manières. Il déposa son arme ; et s'inclinant à son tour devant le fantôme, il lui demanda ce qu'il pouvait pour son service. Rochefort, craignant d'être reconnu s'il parlait, jugea prudent de garder le silence et fit signe au duc de le suivre.

— Je suis à vos ordres, répondit M. de Coïlin avec sa civilité habituelle ; veuillez passer devant et me montrer le chemin.

Le fantôme parcourut au hasard les corridors du château. Il avait acquis la certitude que Coïlin n'était pas en bonne fortune, et ne savait où conduire son homme ni comment mettre fin à cette promenade. Il imagina d'éteindre son flambeau, et il l'inclinait déjà pour mettre le pied sur la flamme lorsque le duc le pria fort poliment d'arrêter.

— Permettez-moi de vous faire une observation, dit Coïlin. Je présume que c'est ici le lieu où l'on vous a enseveli, et que vous désirez être porté en terre sainte.

L'esprit fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien ! je serais fort en peine demain pour retrouver la place, si vous me laissiez dans l'obscurité. Veuillez, si cela ne vous gêne point, me prêter cette torche ; elle me servira du même coup à regagner mon logement. Excusez-moi, je vous prie ; c'est le désir de vous être agréable qui me fait commettre cette indiscrétion, et je présume que la lumière ne vous est pas absolument nécessaire.

M. de Rochefort donna le flambeau.

— A présent, reprit Coïlin vous pouvez compter sur mon zèle à vous satisfaire. Avant de quitter ce château, je ferai chercher votre corps et dire une messe pour votre repos. Je suis flatté de l'honneur que vous m'avez fait de me choisir pour cet emploi ; c'est une marque d'estime à laquelle je suis extrêmement sensible, et vous pouvez me tenir pour votre très-humble serviteur.

Le duc prit congé du fantôme le plus civilement du monde et retourna se coucher, laissant Rochefort dans les escaliers, où il pensa se rompre le cou et demeura une grande heure sans retrouver son chemin.

Malgré toute sa diligence, Coïlin arriva le lendemain au lever du roi comme l'histoire du revenant venait d'être racontée.

—Eh! venez donc, mon cher Coïlin, dit Sa Majesté. Un étrange soupçon a plané sur vous hier. On vous accusait d'avoir mené à mal une de nos dames, de l'avoir entraînée jusque dans votre chambre pour la nuit.

— Il paraît, répondit le duc, que la calomnie n'a pas perdu son temps ce matin.

— L'accusation était si terrible, que les morts en sont sortis de leurs tombeaux; mais ils n'ont pas trouvé sujet de vous faire un reproche. Dites-nous à présent ce que vous cachiez avec tant de mystère au fond de votre chambre.

Coïlin conta tout ce qui était arrivé avec une bonne foi que personne n'osa mettre en doute; puis il se tourna vers le grand maréchal des logis, qui était présent, et le regardant avec l'air de l'intérêt et de la pitié, il ajouta :

— Mon pauvre Cavoie, je suis au désespoir d'être contraint de dire à Sa Majesté la faute que vous avez commise hier; mais vous devez comprendre que l'honneur me fait un devoir de ne rien taire.

— Nous pardonnerons à Cavoie, reprit le roi; mais il faut que je vous félicite, monsieur de Coïlin, du bonheur que vous avez de jouir d'une excellente réputation. Si la marquise de Kergoet avait accepté la chambre de quelque mauvais sujet, comme Lauzun ou M. de Guiche, jamais on n'aurait voulu croire que les choses se fussent aussi bien passées. Voilà ce que c'est, messieurs, qu'une vie exemplaire. Les apparences trompeuses ne sont funestes qu'aux gens suspects à bon droit. Mme de Kergoet n'a rien à craindre de la médisance.

— Je l'espère, dit Coïlin, car si Votre Majesté veut bien m'en donner l'autorisation et que la marquise accueille favorablement l'offre de ma main, je l'épouserai au retour du voyage.

— Ah! vous en êtes donc devenu amoureux cette nuit?

— Sire, je l'étais avant cette aventure.

— Eh bien! je vous donne carte blanche.

Le premier mariage qui fut célébré à la fin de la campagne fut celui du duc de Coïlin et de la marquise de Kergoet. A la conduite un peu légère de la jeune veuve, on pourrait penser

qu'elle a donné des soucis à son mari. Ce serait une grande erreur. En recevant un nom illustre et le tabouret, elle comprit toute la gravité de sa position et n'eut jamais l'idée de faire une tache à ce nom si estimé. Il ne faut pas croire non plus qu'avec sa politesse extrême M. de Coïlin fût un homme privé d'énergie et de volonté, incapable de guider une femme sans expérience à travers les écueils d'une cour. Avant la fin de cette même campagne où il devint amoureux de la marquise, il eut occasion de montrer son caractère sous une face qu'on ne connaissait pas encore.

Autant M. de Coïlin avait de courtoisie pour ceux qui restaient en de bons termes avec lui, autant, lorsqu'on s'avisait de lui manquer, il se montrait prompt à la vengeance et difficile dans la réparation de l'insulte. Il n'est pas étonnant que, dans le pays le plus civilisé de l'univers, un long temps se soit écoulé sans qu'il se rencontrât une circonstance où le noble duc fût contraint de dépouiller sa bienveillante urbanité pour l'implacable fureur d'un lion en courroux. Cependant, un beau jour, le monde eut tout à coup cet effrayant spectacle.

C'était le soir de la prise de Mons. Le maréchal des logis n'avait commis, cette fois, aucune erreur, et si chacun eût pris son parti des petits désagréments inévitables en temps de guerre, il ne serait rien arrivé de fâcheux ; mais M. de Créqui, trouvant mal commode le logement qu'on lui avait donné, s'en alla délibérément en choisir un autre à sa convenance, et sans égards pour l'inscription à la craie, qui portait ces mots : « M. le duc de Coïlin, » l'imprudent s'établit dans l'appartement du noble seigneur, en se disant sans doute : « Coïlin est un homme si poli, qu'on n'a pas à craindre de le mettre en colère. »

Si M. de Créqui s'y était pris civilement, et s'il avait seulement témoigné le désir de faire un échange, Coïlin serait plutôt allé dormir à la belle étoile que de répondre par un refus ; mais en voyant qu'on s'était permis de traiter aussi légèrement un homme de sa qualité, il se sentit transporté d'indigation. Il courut à l'appartement du maréchal de Créqui, le frère de l'usurpateur, et qui, ayant un commandement à l'armée, était magnifiquement logé. Il trouva ce logis encore vacant, et en prit possession ; puis il posta ses valets à la porte, le pistolet au

poing, en leur ordonnant de massacrer quiconque voudrait forcer le passage.

Le maréchal ne tarda pas à paraître.

— Monsieur, lui cria Coîlin, votre frère s'est insolemment établi chez moi ; je vous conseille de lui donner une semonce, car si vous prenez parti pour lui, le sang va couler ici, je vous en avertis.

— Eh ! ne vous fâchez pas si fort, répondit le maréchal ; nous ne nous égorgerons pas pour si peu, mon cher Coîlin. Gardez mon logement, si vous voulez ; je vous promets de gronder comme il faut mon frère.

— Ce n'est pas assez, monsieur, ce n'est pas assez ; il me faudra encore des excuses, et cela en public, ou bien je porterai plainte au roi ; et si on ne me rend pas justice, il y aura entre nous une guerre éternelle à ce sujet. Nous verrons si Sa Majesté souffrira que le désordre se renouvelle chaque soir.

— Allons, dormez tranquille, Coîlin ; tout s'arrangera.

Le lendemain, le différend fut soumis au roi, qui approuva Coîlin en tous points, et fit à M. de Créqui des reproches fort durs. L'accommodement entre les deux seigneurs ne se fit pas sans beaucoup de peine, et ne serait jamais arrivé à bien sans l'entremise de Sa Majesté. Cette affaire donna la plus haute idée de la fermeté de Coîlin, et lui gagna davantage l'amitié du monarque. Depuis ce jour, on ne plaisanta plus autant sur la civilité du noble duc, qui n'en demeura pas moins l'homme le plus poli de France et de Navarre.

PAUL DE MUSSET.

LES ÉPAVES.

Première Partie.

I.

A quelques lieues de Saint-Pierre, au pied de ces volcans éteints qu'on appelle les pitons du Carbet, il y avait autrefois une habitation, la plus belle et la plus considérable de la Martinique. Le revenu de ce vaste domaine valait mieux que celui de bien des terres nobles, ayant château seigneurial, remparts et ponts-levis ; pourtant on n'y voyait qu'une maison d'assez humble apparence dont le toit rougeâtre s'élevait sous les touffes verdoyantes des tamarins et des manguiers ; quelques grands cocotiers balançaient au-dessus leurs cimes élégantes ; ses nombreuses dépendances formaient à l'entour, comme un village que coupait régulièrement dans sa longueur une file de cases à nègres, pauvres demeures sans fenêtres et semblables à des ruches.

Des bois et des savanes enserraient ces vastes et florissantes cultures au delà desquelles la terre se retrouvait dans le luxe sauvage de sa végétation primitive. Vers le sud-est, entre les profondes coulées où la rivière du Carbet prend sa source, et à une lieue environ de l'habitation la Rebelière, il y avait une autre possession, presque aussi considérable, appelée les Mornes ; ses champs de cannes et de patates douces formaient de grands sillons qui s'étendaient jusqu'à la croupe grisâtre des montagnes du Carbet.

Vers les fêtes de Noël, en l'année 1720, trois personnes veillaient un soir, après souper, dans la galerie de l'habitation La Rebelière. De hauts candelabres, chargés de bougies de France, éclairaient cette pièce où regnait un bizarre mélange de luxe et de simplicité. Il n'y avait point de rideaux aux fenêtres, mais des stores en canevas, soigneusement baissés, arrêtaient les moustiques dont l'essaim innombrable bourdonnait au dehors, et livraient passage au vent de la nuit qui soufflait mollement contre les lambris.

Les esclaves avaient retiré la table chargée d'une magnifique vaisselle d'argent pour servir le café sur un petit guéridon, chef-d'œuvre de marqueterie digne de figurer dans le cabinet d'une reine plutôt que dans cette grand salle blanchie à la chaux et carrelée comme une cuisine.

Les trois personnes réunies autour du guéridon étaient si dissemblables de traits et de physionomie, qu'il était évident au premier abord, qu'elles n'appartenaient ni à la même famille, ni au même pays. Mme de la Rebelière était le type créole dans toute sa nonchalance hautaine et gracieuse. Sa taille disparaissait dans l'ampleur d'une robe blanche dont aucune ceinture n'arrêtait les plis ; mais on là sentait souple et légère à travers ce nuage de mousseline. Ses traits étaient charmants, ses cheveux noirs, sa peau délicate et veinée ; elle avait cette pâleur fraîche et animée particulière à la race créole, et ces grands yeux sombres qui sont un beauté rare dans tous les pays. Son mari, M. de La Rebelière, était un homme encore jeune, mais que le climat ardent des Antilles avait prématurément vieilli. Il était d'origine belge, et, quoique venu fort jeune à la Martinique, il avait subi l'influence de cette température pour laquelle il n'était point né. Ses cheveux déjà rares et d'un blond équivoque retombaient en mèches autour de son visage d'une blancheur terne, sa physionomie était timide et mesquine ; mais quelque chose de fier, d'absolu, dans ses airs de tête, annonçait l'homme qui a l'habitude de commander et d'être obéi. D'ailleurs, à travers un certain cachet de poltronnerie et de faiblesse, que la nature avait mis sur son chétif individu, on devinait des passions violentes et une volonté tenace, sinon hardie.

La jeune fille assise entre M. et Mme de La Rebelière, avait la fraîcheur veloutée des fruits et des fleurs ; c'était une de ces

figures douces et sereines qui reposent l'âme de ceux qui les regardent; la chaleur énervante des tropiques n'avait pas encore fané les belles couleurs de rose épanouies sur ses joues ; ses cheveux étaient bruns, ses yeux d'un bleu changeant. Elle était vêtue à la mode de France, avec la coquetterie modeste d'une demoiselle de condition; son corps de jupe lacé par devant faisait valoir sa fine taille, et les plis d'un grand fichu de linon laissaient à peine entrevoir son cou mince et gracieux. Elle travaillait avec application à un tableau en broderie qui représentait des fleurs, et dont le modèle était un beau bouquet posé sur le guéridon.

— Monsieur, je persiste à vous faire observer que vous avez grand tort de ne pas m'emmener avec vous au Fort-Royal, dit Mme de la Rebelière en bâillant et en se renfonçant dans le léger fauteuil de bambou où elle était assise.

M. de La Rebelière secoua la tête avec un air de décision fort poli et répondit doucement : Ma chère amie, cela ne serait pas du tout amusant pour vous, je vous assure ; si ce n'était un devoir pour moi d'aller passer ces fêtes de Noël chez M. de Feuquières, je me serais dispensé de ce voyage; il aurait été renvoyé à une autre époque ; pourtant j'ai à parler d'affaires importantes avec notre cousin M. le gouverneur, j'ai toujours quelque chose à lui demander ; mais vous le savez, je vous quitte avec tant de peine...

— Il fallait du moins me laisser à Saint-Pierre, interrompit la jeune femme avec impatience.

— Mais il me semble que durant mon absence vous serez mieux ici et surtout plus convenablement.

— Eh ! quelle inconvenance y aurait-il eu à vous attendre dans notre maison de Saint-Pierre? Là, comme ici, je le sais, je n'aurais reçu aucune visite, je n'aurais parlé à âme qui vive ; mais du moins j'aurais vu le monde par la fenêtre. C'est toujours plus divertissant que de regarder à travers ces stores les nègres d'atelier, le moulin à sucre et les cases à bagasse.

— Ma chère Éléonore, que vous êtes enfant! dit tranquillement M. de La Rebelière, il faut bien en prendre votre parti et vous accoutumer à tout cela, puisque c'est ici que nous vivrons en famille presque toute l'année. L'air de cette habitation convient mieux à ma santé que celui de Saint-Pierre...

— Voilà la première fois que vous vous en apercevez peut-être depuis trente ans que vous êtes à la Martinique. Avant notre mariage, vous n'aviez pas songé à quitter la ville.

— C'est que je m'ennuyais tout seul ici quand j'étais garçon ; mais avec vous, ma chère Éléonore, c'est le séjour que je préfère. Allez, vous finirez par vous y plaire. Ici vous commandez souverainemant ; vous avez toute liberté.

— C'est bien le moins, je pense. Monsieur, je profiterai de la permission pour ne pas tenir en place. D'abord, demain je vais aux eaux chaudes. et si je m'y trouve bien, j'y passe huit, dix, quinze jours, tout le temps de votre absence.

— Aux eaux chaudes ! Mais il y a pour une journée de marche dans des chemins affreux, à travers un pays désert où vaguent des nègres marrons. Il n'y a point d'autre habitation aux eaux chaudes qu'une case abandonnée, et qui était en fort mauvais état il y a deux ans, lorsque j'y suis allé pour la dernière fois. Je suis prêt à céder à qui la voudra cette concession de terrain trop éloignée pour en tirer parti ; je donne la case et toutes ses dépendances au premier venu.

— Attendez du moins que j'en sois revenue.

— Mais ce voyage n'est pas sans quelque danger.

— N'importe ! je m'ennuie, il faut que je me promène. Ne venez-vous pas de me promettre qu'ici j'aurais toute liberté ?

— Mon Dieu si ! Cependant, quand il s'agit de votre sûreté, peut-être de votre vie...

— N'allez-vous pas vouloir m'effrayer ? Eh ! que puis-je craindre ? D'abord je ne suis pas seule, Cécile vient avec moi ; j'espère qu'elle obtiendra aussi votre agrément.

Je ne défendrai pas à ma pupille ce que je permets à ma femme.

— Nous partirons demain matin en même temps que vous. N'est-ce pas Cécile, que vous êtes contente de faire cette promenade aux eaux chaudes et que vous vous ennuyez mortellement ici ?

La jeune fille répondit à cette double question par un sourire d'assentiment et un petit geste négatif ; puis, étalant sa broderie comme pour en faire admirer le travail, elle dit avec satisfaction :

— Voyez, madame, voyez, monsieur, comme c'est frais,

comme c'est brillant ! N'ai-je pas bien imité cette fleur de frangipanier qui ressemble à un lis ? Et ce beau jasmin rose ?... Mes amies de Saint-Cyr vont être bien étonnées en voyant ces belles fleurs ! Il n'y en a point comme cela dans notre France.

— Mon Dieu ! interrompit Mme de La Rebelière, voilà une surprise qui vous aura donné bien du mal ; depuis tantôt deux mois, vous travaillez assiduement pour envoyer votre cadeau à ces demoiselles. Ma chère, je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas fait faire cela à votre Fémi ; elle est adroite comme les fées.

— Et moi, qu'aurais-je fait alors, ma bonne amie ?

— Rien du tout, comme moi.

— Oui ; mais alors, comme vous, je me serais mortellement ennuyée.

— Ah ! c'est bien possible, dit Mme de La Rebelière entre un soupir et un léger bâillement.

Puis elle se leva brusquement et s'écria :

— Voyons, parlons encore de notre voyage. Je vais donner mes ordres. Nous irons en hamac, nous emmènerons dix esclaves et deux mulets chargés de bonnes provisions.

— Je vous le conseille, si vous ne voulez pas mourir de faim, interrompit M. de La Rebelière. Sérieusement, ce voyage est une folie. Si vous rencontriez des nègres marrons ?

— Vous savez bien qu'ils se cacheraient bien vite pour nous laisser passer.

— Voilà bien l'imprudente sécurité des créoles ! Malgré tant de terribles exemples, ils ne savent pas encore se méfier des nègres ; ils vont, ils vont toujours, comme s'ils étaient invulnérables.

Mme de La Rebelière haussait les épaules, et Cécile écoutait avec une certaine frayeur. Déjà plus d'une fois, depuis son arrivée à la Martinique, elle s'était demandé, en voyant la misérable condition des nègres, si les quatre cents esclaves de l'habitation La Rebelière ne se lèveraient pas quelque jour contre ce maître, dont le fouet impitoyable ne se reposait jamais. M. de La Rebelière regarda derrière lui ; puis il reprit :

— Je ne suis pas tranquille depuis que Palème s'est en allé marron.

— C'est une perte ; il valait bien douze cents livres.

— Qui? cet esclave blanc? demanda Cécile.

— Il n'y a point d'esclaves blancs, répliqua vivement M. de La Rebelière; Palème est un mulâtre, né de je ne sais quelle mère indienne ou caraïbe. Il y a une telle confusion dans toutes ces races, que le diable n'y reconnaît pas ses enfants.

— Sa peau est aussi claire que celle du géreur de mon habitation, M. Mathieu.

— N'importe! c'est un mulâtre, un coquin de mulâtre que j'ai trop ménagé.

— Il a pourtant été mis souvent aux quatre piquets, dit Mme de La Rebelière. C'est votre faute si vous avez ce souci-là; je vous ai engagé cent fois à ne pas acheter des épaves; ils finissent toujours par s'en aller.

— Qu'est-ce qu'un épave? demanda encore Cécile.

— C'est un nègre ou un mulâtre qni n'appartient à personne et qui n'a pourtant aucun titre de liberté; le gouvernement s'en saisit et le vend à son profit.

— Ah! mon Dieu interrompit Cécile; mais est-ce juste cela?

— Sans doute, c'est la loi, répondit M. de La Rebelière; mais Éléonore a raison, il ne faut acheter des épaves à aucun prix : la vie vagabonde qu'ils ont souvent menée pendant longues années les a corrompus; ils sont tous entichés de la liberté; ils ont en horreur l'obéissance; si on les châtie, ils se vengent, ils se vengent cruellement...

— Mon Dieu! monsieur, aurez-vous donc toujours de ces frayeurs-là? interrompt d'un air moqueur Mme de La Rebelière. Voilà longtemps que vous avez peur, sans qu'on ait touché à un cheveux de votre tête. Vos nègres sont si sévèrement menés, vous leur inspirez une telle crainte, que pas un ne bougerait d'ici au jour du jugement. Pourtant s'ils soupçonnaient dans quelles terreurs perpétuelles vous vivez...

— Je n'ai point de terreurs, interrompit M. de La Rebelière en se redressant; je sais que pas un de ces misérables n'oserait lever la main contre moi. Non, je ne crains rien!

Il y eut un silence. M. de La Rebelière se promenait les mains derrière le dos; sa femme s'était renversée dans son fauteuil, et jouait avec le bouquet que Cécile venait de laisser tomber. La jeune fille avait le cœur serré; ces idées, ces habitudes aux-

quelles son éducation ne l'avait point préparée, l'impressionnaient péniblement. Toute son âme se révoltait à l'aspect des rudes châtiments infligés aux malheureux nègres, et pourtant elle aussi avait des esclaves qu'on faisait travailler et qu'on punissait ; il y en avait trois cents sur cette grande habitation des Mornes, dont le testament d'un parent éloigné l'avait fait héritière.

— Monsieur, dit tout à coup Mme de La Rebelière, si votre séjour au Fort-Royal doit durer moins de deux semaines, c'est aux eaux chaudes que vous viendrez me trouver. Je vais avoir de l'occupation là-bas. D'abord je ferai rebâtir la case, je ferai semer et planter un jardin à l'entour. On dit que le site est ravisant et l'air fort sain. Notre vieille femme de chambre Fémi vous en a fait une belle description, ma chère Cécile ?

— Oui, elle raconte que, quand elle était bien jeune, il y avait en cet endroit un grand Carbet, et que les Caraïbes venaient jusqu'ici échanger de beaux hamacs de coton contre de l'eau-de-vie. Mais ces pauvres gens ont disparu depuis longtemps.

— Il a fallu leur faire une rude guerre, dit M. de La Rebelière. Quelque jour, je vous raconterai cela ; j'étais tout enfant, mais je m'en souviens.

La jeune femme s'était levée, et elle regardait à travers les stores la terre endormie, le ciel resplendissant et serein.

— Voici qu'il se fait tard, dit-elle ; il est temps de dormir, si nous voulons être prêts demain matin au point du jour. Monsieur, nous nous souhaitons mutuellement un bon voyage. Allez, je ne vous pardonne pas de ne point m'emmener avec vous au Fort-Royal. Voyons, il serait encore temps.

— Ma chère Éléonore, dit M. de La Rebelière en prenant les mains de sa femme, puisque vous voulez absolument aller aux eaux chaudes, au lieu de m'attendre tranquillement ici, je ne m'y oppose pas; mais soyez prudente, je vous en supplie. N'essayez pas de pénétrer dans les bois; prenez garde aux nègres marrons, aux serpents, aux bêtes venimeuses. Faites grand feu en arrivant pour assainir la case, et, au lieu de dix esclaves, emmenez-en vingt, pour qu'ils fassent bonne garde nuit et jour autour de vous. S'il vous arrivait quelque malheur, j'en serais au désespoir, ma chère âme ; vous savez mon amour pour vous !

Il baisa tendrement les deux mains de sa femme, qui n'osa pas les retirer; mais un soupir impatient et dédaigneux traduisit le sentiment avec lequel Mme de La Rebelière acceptait ces témoignages de tendresse. Depuis trois ans, elle subissait les preuves de cet amour égoïste, jaloux, profond, implacable. Elle ne se l'avouait pas encore à elle-même; mais elle haïssait son mari, et elle le craignait assez pour lui obéir, malgré ses répugnances. Elle n'essayait pas de lutter contre ses volontés, dont souvent elle se donnait le triste plaisir de se moquer en face, et soumise, sinon résignée, à un genre de vie pour lequel elle n'était point faite, elle se consumait de chagrin et surtout d'ennui. Pourvu qu'elle vécut séparée du monde, M. de La Rebelière lui passait d'ailleurs toutes ses fantaisies; elle était souveraine maîtresse dans l'espèce de prison où la jalousie effrénée de son mari la retenait, et parfois elle abusait jusqu'à l'extravagance de cette liberté. C'était ainsi qu'elle avait voulu aller aux eaux chaudes, s'aventurant à travers ces campagnes désertes pour le seul plaisir de changer de place et de faire quelque diversion à la monotomie de ses habitudes. Dans des occasions semblables, elle secouait sa nonchalance et sa paresse; elle devenait active, et infatigable.

II.

Le lendemain, vers le soir, un orage s'amassait au ciel; un vent lourd soufflait par intervalles, les pitons du Carbet étaient voilés par une brume opaque et flottante; de gros nuages noirs montaient rapidement du côté de la mer et se déployaient dans l'azur devenu tout à coup plus sombre; le soleil se couchait rougeâtre et sans rayons; on entendait au fond des bois un murmure sourd et incessant, pareil à celui des eaux débordées.

Halte! cria Mme de La Rebelière, de dedans son hamac, et aussitôt toute la troupe s'arrêta. C'était un aspect curieux que celui de cette caravane. Un guide menait l'avant-garde composée de cinq ou six noirs d'une taille colossale, armés de haches et de fusils; puis venaient Mme de La Rebelière et Cécile portées dans leur hamac par de robustes esclaves qui se relayaient toutes

les demi-heures ; quelques négresses et les conducteurs des mulets fermaient la marche.

A cette heure avancée du jour, cette troupe se trouvait au pied des pitons du Carbet, dans un étroit vallon bordé de bois touffus. Le chemin encombré de cailloux roulés et de grandes herbes, était évidemment le lit desséché d'un torrent. Un silence profond régnait dans ces solitudes, dont les ténèbres de la nuit allaient augmenter l'horreur.

— Sommes-nous loin des eaux chaudes? demanda Mme de La Rebelière avec inquiétude.

— Un quart de chemin, maîtresse, répondit le guide ; mais il pleut derrière les pitons, les ruisseaux vont devenir gros comme la mer et nous risquons d'être balayés par les eaux en passant la ravine...

— Nous avons une ravine à traverser?

— Un ruisseau où par le beau temps on a de l'eau jusqu'à la cheville, mais qui ce soir peut-être charriera de grands arbres et de grosses pierres.

— Eh bien ! il faut passer la nuit de ce côté et demain nous arriverons.

— Demain? s'écria Cécile, mais où allons-nous coucher cette nuit.

— On suspendra nos hamacs sous les arbres, répondit Mme de La Rebelière en tâchant de paraître calme et rassurée. Pourtant, au fond de son âme, elle regrettait d'avoir bravé les hasards de ce voyage et elle avait grand'peur de passer la nuit en plein air dans ces solitudes.

— Maîtresse, reprit le guide avec le même ton insouciant et soumis, il ne ferait pas bon peut-être d'arrêter par ici ; le bois est fort serré, il y a des serpents, et si les eaux grossissent, elles s'écouleront dans ce chemin ; il faut avancer encore, un peu plus loin il y a une habitation.

— Eh ! va donc ! va donc, interrompit vivement Mme de La Rebelière ; que ne le disais-tu, grand stupide ! Ah ! j'ai eu un mauvais moment ! Allons ma chère Cécile, prenez courage, il y a par ici une habitation où l'on nous donnera hospitalité, la bonne hospitalité créole.

— Vous connaissez donc ces gens-là? demanda la jeune fille.

— Pas le moins du monde ; mais n'importe, on nous recevra

de grand cœur, les voyageurs sont toujours les bien-venus chez les colons ; c'est tout simple dans un pays où il n'y a point d'auberges.

Le guide avait dit vrai ; à l'extrémité du vallon, sur une petite esplanade à laquelle on montait par un chemin fort roide et que dominaient les hauteurs inaccessibles de la montagne, les murs blancs d'une habitation se détachaient sur les ombres profondes de la forêt. Le jour s'était évanoui avec le dernier rayon du soleil, car dans ces climats il n'y a point de crépuscule ; la lumière et les ténèbres se succèdent presque sans transition. Les voyageurs gravissaient lentement cette pente le long de laquelle de grands arbres étaient symétriquement plantés. Un flambeau brilla tout à coup à l'extrémité de cette espèce d'allée.

— Nous arrivons, s'écria Mme de la Rebelière.

— Que Dieu bénisse les bonnes gens qui vont nous recevoir ! dit Cécile avec un élan de reconnaissance et de joie ; ah ! j'avais bien peur !...

Le guide frappa à la porte, fermée par un simple loquet de bois ; aussitôt une vieille négresse se présenta. Mme de La Rebelière était sortie de son hamac.

— Où est le maître ? dit-elle en entrant.

La négresse poussa une porte et désigna du doigt la galerie. Mme de La Rebelière s'avança, Cécile la suivit : toutes deux s'arrêtèrent à l'aspect de l'homme qui venait au-devant d'elles. La jeune femme resta au milieu d'une gracieuse révérence, et dit en rougissant, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la personne du colon :

— Je suis Mme de la Rebelière ; je vais aux eaux chaudes ; le mauvais temps m'a surprise en route, et je vous demande l'hospitalité pour cette nuit.

A cette demande précise et laconique, faite en patois créole, le jeune homme s'inclina respectueusement et répondit en fort bon français :

— Je suis trop heureux, madame, de pouvoir vous offrir un asile ; tout ici est à vos ordres et à votre disposition ; veuillez vous asseoir, vous devez être fatiguée.

Alors, avec les manières aisées et polies d'un gentilhomme de cette époque, il fit avancer des siéges et donna des ordres pour

recevoir la troupe restée dehors. La jeune femme était comme stupéfaite ; elle s'assit sans rien dire. Cécile s'écria :

— Ah ! monsieur, que nous sommes heureuses de trouver ici un abri !

Mme de La Rebelière lui poussa légèrement le coude, et la regarda en dessous comme pour l'avertir qu'elle venait de dire quelque parole inconvenante ; la jeune fille étonnée se tut et regarda autour d'elle avec quelque inquiétude : tout ce qui l'environnait avait un aspect paisible et fort rassurant. C'était l'heure du souper ; une table à laquelle il n'y avait qu'un seul couvert était dressée au milieu de la galerie et servie avec une espèce de luxe encore rare aux colonies, des carafes, des verres de cristal, des assiettes de porcelaine. Pourtant la galerie était fort simplement meublée, des torches de bois-chandelle l'éclairaient d'une lumière vacillante et rougeâtre, des plantes desséchées, des oiseaux empaillés, les dépouilles de quelques bêtes sauvages tapissaient les murs ; au milieu de cette étrange décoration, deux beaux portraits d'homme, vêtus à la française, avec des habits de soie, de larges rabats et de grandes perruques à la Louis XIV, semblaient regarder et sourire du haut de leur cadre.

— J'espère, madame, que vous ferez honneur à la légère collation qu'on va vous servir, dit le colon en faisant signe à la négresse qui apportait le riz et les bananes grillées, de mettre un second couvert vis-à-vis de celui qui était déjà sur la table.

— Oui, bien volontiers, j'ai grand'faim, répondit Mme de La Rebelière remerciant d'un signe de tête ; et vous aussi, ma pauvre Cécile, vous êtes presque à jeun. Ah ! il était temps d'arriver ! Qu'il fait mauvais à présent là dehors !

En effet, l'orage venait d'éclater ; de larges ondées battaient contre les fenêtres ; les échos profonds de la montagne se renvoyaient incessamment le formidable bruit du tonnerre.

— Allons, rassurez-vous, dit Mme de La Rebelière en souriant de l'effroi de sa jeune compagne, qui se serrait contre elle en frissonnant, nous sommes bien en sûreté ici, ma Cécile, soupons tranquillement.

— Voulez-vous, madame, être servie par vos négresse ? demanda le colon. Faut-il les appeler ? Elles sont là-bas dans une case séparée ; on ira sur-le-champ leur transmettre vos ordres.

— Merci, grand merci, répondit Mme de La Rebelière, surprise de tant de politesse et de savoir-vivre. Mon Dieu que d'embarras je vais vous donner ! j'ai beaucoup de gens avec moi.

— Ils sont déjà logés dans une case qui se trouvait vide en ce moment ; n'ayez nul souci, madame, je vais veiller moi-même à ce qu'ils soient bien traités.

Il sortit.

— Ma chère, dit rapidement Mme de La Rebelière en repondant aux questions que Cécile lui adressait du regard depuis un quart d'heure, nous sommes ici chez un mulâtre !

— Comment un mulâtre ?

— Eh ! oui, je m'en suis aperçue au premier coup d'œil, cet homme n'est pas blanc. Il ne faut pas l'appeler monsieur, ma chère amie.

— Un homme si poli, si distingué de figure et de manières, et dont la peau me paraît presque de ma couleur ; eh ! comment voulez-vous donc que je l'appelle.

— Par son nom tout court, quand vous le saurez. Si vous le traitez de monsieur, comment appellerez-vous un blanc ? monseigneur ou votre altesse pour faire la différence ?

— Cet homme est donc d'une condition bien inférieure à la nôtre ?

— Sans doute, et il le sent bien ; voyez, il ne se mettra pas à table avec nous ; il n'y a que deux couverts.

— C'est bien étrange pourtant ! dit Cécile devenue pensive ; maintenant, j'accepte son hospitalité avec une sorte de regret ; je me figure qu'il est humilié de sa position envers nous.

Les négresses entrèrent pour servir, et l'on se mit à table ; le colon ne reparut pas. Cette réserve fière et de bon goût plut à Mme de La Rebelière.

— J'espère qu'avant de nous coucher, nous souhaiterons le bonsoir au maître de l'habitation, dit-elle tout haut, il faut que je lui fasse encore mes remerciements. Dieu me pardonne, je n'ai pas eu le temps de lui demander son nom, tant il a mis d'empressement à nous faire servir.

— Il s'appelle Donatien, dit la vieille Fémi en avançant la tête ; c'est un bon maître.

— D'où sais-tu déjà tout cela ?

— On en parlait là-bas, dans la case.

— Son habitation me paraît considérable ; il doit être riche ; combien a-t-il de noirs ?

La négresse fit un geste négatif et leva ses deux mains ouvertes.

— Autant que j'ai de doigts, dit-elle, ni plus ni moins, en tout comptant ; c'est égal, ils travaillent de bon cœur, et le maître peut vivre.

Le souper s'acheva silencieusement ; dès qu'on eut enlevé la table le colon rentra dans la galerie. Mme de La Rebelière le remercia vivement de son accueil, et, tournant les yeux vers un siége vide placé entre elle et Cécile, elle dit :

— Est ce que vous n'allez pas faire la veillée avec nous ?

Il resta debout, une main appuyée au dossier de la chaise :

— Madame, dit-il vivement, volontiers j'abuserais de votre invitation ! C'est un si grand événement pour moi que votre présence dans ma solitude ! Il faut avoir vécu séparé pendant longtemps de tout commerce avec le monde civilisé pour comprendre ce que j'éprouve en vous entendant parler français !

Tandis qu'il s'exprimait ainsi avec un pur accent et l'attitude aisée d'un homme qui sait son monde, Cécile et Mme de La Rebelière le considéraient avec un singulier étonnement. Au premier abord, elles n'avaient été frappées que de la mâle beauté de son visage ; mais en l'écoutant, la distinction de son langage et de ses manières les surprit bien autrement ; c'était sous tous les aspects l'homme le plus remarquable qu'elles eussent rencontré. Il paraissait avoir vingt-huit ou trente ans ; sa taille haute, souple et admirablement proportionnée, avait la grâce et la noblesse, attributs de la force ; ses traits, d'une régularité qui rappelait les beaux types antiques, exprimaient une fierté calme ; ses cheveux, lisses et luisants, ne ressemblaient que par la couleur à ceux des nègres, son teint était clair ; mais de légères nuances bronzées s'étendaient des tempes à la région supérieure du front, et ses lèvres minces avaient une certaine pâleur brune. Il était vêtu à la mode créole d'un large caleçon blanc et d'une petite veste de sirsakas rayé.

— Mais, je vous en prie, asseyez-nous donc, dit enfin Mme de La Rebelière avec insistance, et d'abord que je vous renouvelle mes excuses pour tout l'embarras que nous vous donnons. Vous remplissez de bon cœur ce devoir d'hospitalité, c'est bien, je le

crois, et je n'en suis pas moins reconnaissante. Y a-t-il longtemps que vous demeurez sur cette habitation?

— Environ une année, madame.

— On s'aperçoit tout de suite que vous avez vécu ailleurs que dans ce désert.

A cette question indirecte qui pouvait passer pour un compliment, Donatien ne répondit que par une inclination.

— Voilà de beaux tableaux, reprit Mme de La Rebelière en jetant un coup d'œil sur la muraille; Jésus! ces figures sont vivantes; on dirait qu'elles vont descendre de leur cadre pour venir nous parler; ce sont des portraits? Quelles belles physionomies! Celui de ce côté surtout; qu'il a l'air noble et homme de bien!

— Oui, madame, répondit Donatien avec émotion; oui, c'étaient des gens de bien, de nobles cœurs.

—Vous les avez connus? Étaient-ils créoles?

—Il y a quarante ans, tous deux naquirent sur cette habitation. Leur famille était déjà bien déchue, mais on se rappelait encore alors le nom de d'Enambuc-du-Parquet, de celui qui, plus riche que bien des souverains, posséda en toute propriété la Guadeloupe, la Martinique et l'île de la Grenade. Cette immense fortune s'écroula à la mort de celui qui l'avait conquise par les négociations et l'épée; ces deux hommes, ses petits-enfants, n'héritèrent que de cette possession; il y a vingt ans, ils passèrent en France. L'un y mourut bientôt; l'autre eut des emplois qui lui procurèrent de grands honneurs et peu de biens. Il était d'une faible santé, et quand il vint sur l'âge, les médecins lui conseillèrent l'air natal; il retourna ici, et il y est mort il y a quelques mois...

— Est c'est par lui que vous avez été élevé. Vous l'aviez suivi en France? demanda Mme de La Rebelière avec intérêt.

— Oui, madame.

— Vous venez de France, monsieur, s'écria Cécile; oh! la France, quel beau pays!

— J'y ai passé vingt années, les plus belles et les plus heureuses, sans doute, de ma vie, répondit-il avec mélancolie.

Mme de La Rebelière forma rapidement quelques conjectures vraisemblables; elle pensa que Donatien était le fils de M. d'Enambuc et de quelque esclave métive; cette opinion ne le gran-

dit ni ne le rabaissa dans son estime ; eût-il été le premier né d'un roi, il suffisait d'une goutte de sang noir sous sa peau pour le faire descendre à un degré au-dessous du blanc le plus roturier. Cécile ne s'était point arrêtée à ces réflexions ; en retrouvant quelqu'un qui venait de France, de Paris, presque un compatriote, elle avait ressenti la joie d'un exilé qui entend comme un écho de la patrie absente.

— La France ! répéta-t-elle, vous avez vécu en France ! Êtes-vous allé à Paris ? Connaissez-vous Versailles ? Avez-vous entendu parler de la maison de Saint-Cyr ?

— Oui, mademoiselle, j'ai habité pendant tout un été une maison dans le bois de Sartory ; j'ai vu de loin cette belle retraite de Saint-Cyr ; j'y étais au moment où son auguste fondatrice mourut.

— Mme la marquise de Maintenon ! Oh ! qu'elle était imposante ! Sa grande et noble figure, ses habits de deuil, tout m'est présent encore. Il me semble la voir arrivant au milieu de nous ; le feu roi allait mourir ; nous pleurions toutes, elle était calme ; mais on voyait à travers sa résignation une grande douleur ; elle fit suspendre l'étude, et nous la suivîmes au chœur pour dire les prières des agonisants. Le lendemain, les classes prirent le deuil ; le roi était mort, et Mme de Maintenon ne sortit plus de Saint-Cyr. Le jour de mon départ, elle voulut me voir. Elle m'embrassa, et quand je lui dis que j'allais m'embarquer pour l'Amérique, il lui vint un souvenir de ce pays, elle passa la main sur son front en disant : Moi aussi, il y a longtemps, on m'emmena en Amérique, dans une île presque déserte où je faillis être dévorée par des serpents. Mes cheveux se dressèrent en l'entendant parler ainsi. Oh ! j'avais grand'peur en mettant le pied sur cette terre, et si je n'avais pas trouvé une maison où l'on m'a si bien reçue, et surtout une si bonne amie...

— Vous seriez repartie, n'est-ce pas, mauvaise petite tête bretonne ? interrompit Mme de La Rebelière en caressant doucement les beaux cheveux de Cécile. Enfant, elle ne pense qu'à la France, elle ne parle que de la France ; c'est donc vraiment le plus heureux pays de la terre.

— Quiconque y a vécu ne l'oubliera jamais, répondit Donatien avec un soupir. Ici, la vie s'écoule douce et facile, dans la satisfaction matérielle de toutes les jouissances physiques ; on s'en-

dort dans ce paresseux bonheur ; là-bas, on existe par toutes ses facultés.

Mme de La Rebelière ne comprit guère cette réponse ; elle ne raffinait pas ainsi ses sensations ; elles avaient quelque chose de plus matériel.

— Je ne sais, dit-elle, mais comment peut-on vivre heureux dans un pays où il fait froid, et où pendant la moitié de l'année il n'y a ni fleurs, ni fruits, ni feuilles aux arbres? Je frissonne lorsque Cécile me raconte ses promenades sous ce ciel gris, quand la terre est toute couverte de neige. Il me semble que si l'on m'emmenait dans ce climat rigoureux j'y mourrais.

A ces mots, elle se renfonça paresseusement dans son fauteuil, et Cécile continua seule la conversation avec le colon. Ils parlèrent si bien et si longtemps des merveilles de Paris et de Versailles, que Mme de La Rebelière croyait ouïr un conte de fée. Elle était d'ailleurs singulièrement captivée par le langage éloquent et poli du mulâtre ; M. de La Rebelière était un esprit court et stérile qui ne l'avait pas habituée aux belles idées ; il lui semblait qu'elle entendait parler pour la première fois un homme d'esprit, et en cela elle avait raison.

La veillée aurait duré jusqu'au jour peut-être, si, à minuit, le coq n'eût chanté. Donatien se leva vivement.

— Je vous l'avais dit, madame, s'écria-t-il, je devais abuser de la permission. Je me retire. On va suspendre ici vos hamacs ; c'est la pièce la plus commode de l'habitation. N'avez-vous point d'autres ordres à me donner?

— Non, merci ; envoyez-nous nos négresses, répondit Mme de La Rebelière en saluant gracieusement. Pour nous aussi cette soirée a passé vite. Bonne nuit, à demain.

Un quart d'heure après Mme de La Rebelière se faisait déshabiller, elle était distraite et animée.

— Mon Dieu ! lui dit Cécile, je l'ai encore appelé monsieur ; mais c'est inutile, je ne pouvais pas faire autrement ; un homme si aimable, si comme il faut ! mais pas un de vos messieurs créoles ne le vaut.

— Oui, c'est étrange ! fit Mme de La Rebelière pensive.

III.

Mme de La Rebelière ne trouva pas sa maison des Eaux-Chaudes aussi délabrée que le lui avait annoncé son mari; il fallut peu de travail pour en faire une charmante habitation. Elle était située au centre d'une petite esplanade, bordée au midi par une ravine au fond de laquelle murmurait un ruisseau et plantée de grands corossoliers. Derrière ces larges touffes de verdure fuyait un vallon où la source des eaux chaudes s'écoulait entre des roches amoncelées. Vers l'ouest, l'habitation était dominée par une montagne coupée à pic, comme si l'enchantement d'une fée eût pourfendu son énorme masse. Quelques lianes croissaient aux fissures de ce rempart immense; sur la crête où une fraîche végétation formait comme une frange verte, on apercevait le toit d'une habitation ; c'était celle de Donatien. Il était ainsi le proche voisin de Mme de la Rebelière, mais un abîme les séparait, et pour aller d'une possession à l'autre il fallait suivre un long détour.

Au bout d'une semaine de séjour dans ce désert, Mme de la Rebelière annonça qu'elle allait partir, et le lendemain elle voulut rester. Une singulière activité avait fait place à son indolence naturelle. Tous les jours elle sortait avec Cécile pour faire de longues promenades dans ces sites agrestes. Le mulâtre n'était jamais descendu à l'habitation ; mais les deux femmes le rencontraient souvent, et alors guidées par lui, elles osaient pénétrer dans les sauvages escarpements de la montagne.

Une fois Mme de La Rebelière et Cécile s'étaient aventurées seules dans une de ces longues courses; elles avaient tourné le vaste plateau au sommet duquel était située l'habitation de Donatien, et elles avaient gagné le pied du morne Fontenay. Nulle parole ne peut peindre la beauté pittoresque et riante de ce coin de terre où il semblait que des pas humains n'eussent jamais pénétré. Le lit desséché d'un torrent formait un chemin naturel entre de grands arbres d'une admirable végétation ; les palmistes, les hauts lataniers balançaient leurs sonores éventails au-dessus des vertes feuilles semées de fleurs blanches et roses. Les deux femmes marchaient lentement en se donnant le bras, et de temps en temps elles se tournaient pour présenter leur front

moite à la brise qui soufflait parfumée entre les bois. Tout à coup Cécile s'arrêta.

— Il y a quelqu'un là-bas ! dit-elle avec quelque frayeur.

En effet un homme était assis au bord du ravin, et il les regardait venir sans faire mine de se déranger. Il était à peine vêtu de quelques lambeaux de toile, et ses bras nerveux, ses larges épaules, frottés de roucou et d'huile de palmiste, reluisaient au soleil couchant comme un métal rougeâtre. Ses traits étaient remarquables dans leur immobilité ; on eût dit un visage de pierre, tant il y avait peu d'animation dans son regard. Mme de La Rebelière le considéra surprise, et dit à demi-voix :

— C'est Palème, cet épave qui s'est en allé marron ; que fait-il donc là ?

Elle hésita un moment ; puis il lui sembla que ce n'était pas la peine de rebrousser chemin, et elle s'avança sans frayeur vers l'esclave fugitif ; pourtant, quand elle fut à deux pas de lui, elle fit semblant de ne point le reconnaître. Palème ne leva pas seulement la tête ; mais il se retira un peu comme pour laisser passer les deux jeunes femmes. En cet endroit le ravin était coupé par un énorme rocher ; le bois sombre, inextricable, enserrait un petit terrain planté de bananiers et au milieu duquel était construit un ajoupa. A l'aspect de ce toit en feuilles de latanier planté sur quatre piquets, de ces traces de culture et du foyer établi entre deux pierres, Mme de La Rebelière comprit qu'elle était sur le domaine de Palème.

— Ce pauvre homme, dit Cécile, quel dénuement ! quel isolement terrible ! Il doit vivre aussi frugalement que saint Antoine qui ne mangeait que des racines ! Oh ! l'amour de la liberté ! Ma bonne amie, il ne faudra pas avertir M. de la Rebelière que nous avons trouvé ici son épave.

— Non ! je n'en dirai rien, fit vivement Mme de La Rebelière ; allons-nous-en.

Palème était derrière elle au milieu du chemin.

— Maîtresse, lui dit-il dans son patois créole, n'allez-vous pas vous reposer un peu ici ? Allons, ne passez pas si fière, asseyez-vous dans mon ajoupa.

Ces paroles toutes simples étaient si audacieuses dans la bouche d'un esclave, que Mme de la Rebelière en pâlit d'étonnement et de frayeur.

— La nuit va venir, nous n'avons pas le temps de nous arrêter, dit-elle cependant avec calme ; que le bon Dieu te garde, cette nuit et tous les jours de ta vie ; si tu descends là-bas, viens à l'habitation, on te donnera du tabac et de l'eau-de-vie.

— A l'habitation des Eaux-Chaudes, à l'habitation de M. de La Rebelière! vous ne voulez donc pas me reconnaître, maîtresse? dit-il avec une espèce de ricanement. Oh ! oh ! moi, je vous reconnais bien, vous êtes la femme de mon doux maître, j'ai été votre esclave ; voyez, j'en porte encore les marques.

A ces mots il montra ses épaules sillonnées de cicatrices.

— Eh bien ! si je suis ta maîtresse, obéis-moi, cesse de me barrer ainsi le passage, interrompit résolument Mme de La Rebelière en allant vers lui le regard fier et le front levé.

Il recula d'un pas ; mais, s'arrêtant aussitôt, il répondit froidement :

— Non pas, vous resterez ici avec moi. Avez-vous peur ? Eh ! de quoi ? Je n'ai point d'armes ; et puis, rassurez-vous, je ne tuerais pas une femme. Allons, asseyez-vous donc, vous dis-je.

Mme de La Rebelière tremblait.

— Mais que nous veut-il donc ? demanda Cécile, qui entendait imparfaitement cette conversation en patois créole, surtout quand c'était Palème qui parlait.

— Je ne sais, répondit Mme de La Rebelière en français, mais je voudrais être bien loin d'ici.

Palème la comprit fort bien, et se prit à rire d'un air d'intime satisfaction.

— Demain, dit-il, demain vous irez raconter à mon bon maître que Palème vous a gardée cette nuit dans son ajoupa ; oh ! oh ! c'est une belle vengeance, n'est-ce pas ? Il verra que je n'ai pas oublié les quatre piquets où il m'a si souvent fait lier, le visage contre terre.

Mme de La Rebelière affecta de sourire comme si elle n'entendait pas le sens complet de ces paroles, tandis que le regard inquiet et curieux de Cécile interrogeait la physionomie impassible de Palème.

— Voulez-vous manger, maîtresse ? reprit-il en déterrant sous les cendres du foyer éteint quelques bananes rôties.

Elle remercia d'un geste dédaigneux. Cécile reprit, rassurée :

— Cet homme n'a pas l'air de vouloir nous faire du mal ; mais

il veut nous retenir peut-être parce qu'il craint que nous allions dire où il est à M. de la Rebelière. Ne pouvez-vous pas lui persuader que nous le laisserons tranquille?

Mme de La Rebelière ne répondit rien, et jeta autour d'elle un regard plein de colère et de terreur. Palème mangeait tranquillement ses bananes. Il y eut un silence ; Mme de La Rebelière s'était assise, la tête inclinée, elle tâchait de maîtriser ses angoisses. Cécile attendait sans comprendre cette situation. Tout à coup l'explosion d'un fusil fit tressaillir les deux femmes ; elles s'écrièrent ensemble :

— C'est Donatien !...

Il arrivait en effet le long de la ravine ; un beau chien de chasse qu'il avait apporté de France, courait devant lui, et vint sauter devant Mme de La Rebelière.

Palème avait bondi au-devant du mulâtre ; mais il s'arrêta subitement en l'entendant s'écrier :

— Madame, mademoiselle, vous vous êtes donc égarées !... le soleil va se coucher ; vous êtes fort loin de l'habitation, je vais vous y ramener.

Elles avaient couru au-devant de lui, Palème s'était assis devant son ajoupa, et les laissait partir sans rien dire; Cécile lui cria en s'en allant :

— Adieu ! mon brave homme ; soyez tranquille, Mme de La Rebelière ne dira pas qui nous avons rencontré.

La jeune femme avait passé son bras sous celui du colon.

— Donatien, lui dit-elle vivement tout bas, cette enfant n'a pas compris notre danger ; mais vous venez de nous sauver plus que la vie !....

Il frémit.

— Oh ! ciel ! dit-il, c'est le hasard qui m'a conduit de ce côté.... J'avais un pressentiment que vous couriez quelque danger, je vous cherchais... Vous avez donc fait quelque mal à cet homme?

Alors Mme de La Rebelière lui raconta brièvement comme Palème avait été leur esclave, et pourquoi il s'était enfui.

— Il est vrai, dit-elle en finissant et avec un long soupir, M. de La Rebelière est un maître cruel ! Ce malheureux doit nous haïr !

Cécile les rejoignit, et tous trois reprirent lentement le chemin

de l'habitation. Le même soir, Palème aborda le colon qui rentrait seul chez lui. Tous deux se connaissaient ; la bonté compatissante de l'un, la misère de l'autre avaient établi ces rapports.

— Écoute, dit Donatien après avoir répondu au salut de l'épave, il a failli arriver un grand malheur ce soir; si ta main eût seulement touché l'une de ces deux femmes que j'ai rencontrées devant ton ajoupa, je t'aurais cassé la tête d'un coup de fusil.

Palème haussa les épaules et répondit : Cela suffit ; vous m'avez fait du bien, vous m'avez nourri quand j'étais malade, je ne l'ai pas oublié. Puisque vous protégez ces femmes, elles peuvent aller en toute sûreté; je me détournerai si je me trouve encore sur leur passage. Je renonce pour vous à ma vengeance.

— Je sais qu'on peut se fier à toi, et je compte sur cette promesse. Adieu, retourne à ton ajoupa et prends garde si tu descends de l'autre côté de la montagne; hier quelques nègres marrons soit tombés au milieu d'une halte de miliciens.

— Je sais bien, j'y étais.

— Tu finirais par être pris dans quelqu'un de ces traquenards. Palème, tu ferais mieux de cultiver de tes mains un petit carré de terre qui te donnerait de quoi vivre. S'il te faut des outils, des semences, viens me trouver. Adieu, souviens-toi de ta promesse.

Palème le retint.

— Écoutez, lui dit-il, avant de nous quitter, il faut que je vous raconte une histoire. Il y avait là-bas, dans le bois, un beau ramier qui voltigeait tout le jour dans les tamarins où était son nid. Un jour il trouva parmi ses œufs deux œufs blancs comme la fleur du frangipanier, et il les réchauffa avec le reste de sa couvée. Quand ces œufs furent éclos, il en sortit deux serpents qui le dévorèrent.

— Adieu Palème, dit Donatien en s'éloignant.

Dès ce jour, Mme de La Rebelière et Cécile se laissèrent accompagner par Donatien dans toute leurs promenades. Ordinairement elles le rencontraient au-delà de l'esplanade, et après leurs longues courses, il les ramenait souvent, bien avant dans la soirée, jusqu'à l'entrée de l'habitation dont il ne passait jamais le seuil. Ce nouveau genre de vie semblait avoir agi puis-

samment sur la jeune femme; elle éprouvait des alternatives de langueur et d'animation, de tristesse et de gaieté, qui ne ressemblaient pas à ses caprices d'autrefois. Cécile était souvent pensive; mais son regard serein ne trahissait aucune préoccupation douloureuse. La vie coulait alors belle, animée, pleine d'enchantement et d'ivresse pour ces deux femmes; elles aimaient pour la première fois. Cet unique secret de leurs cœurs y demeura bien caché; elles ne se devinèrent point l'une l'autre et se laissèrent aller, sans prévoyance et sans remords, à ce bonheur intime.

Mme de La Rebelière comprenait enfin ce qui avait manqué à sa vie, et, plus tôt que Cécile, elle reconnut que ce qu'elle éprouvait, c'était l'amour, l'amour puissant, irrésistible. Mais un sentiment d'indomptable fierté retint tous les témoignages de cette passion; la jeune femme aima pour le bonheur d'aimer; elle se persuada que ce qui se passait ainsi entre elle et une image absente pendant ces jours, ces nuits entières où elle soupirait et pleurait en nommant tout bas Donatien, n'était point une faute.

Cécile, moins éclairée, s'abandonnait, dans l'innocence de son cœur, au sentiment le plus doux qu'elle eût jamais éprouvé; c'était tout à la fois de la tendresse, de l'admiration, une ardente pitié, car mieux que Mme de La Rebelière, elle avait compris que Donatien n'était pas heureux. D'ailleurs ces préjugés de caste, qui parfois réveillaient, dans l'âme de la fière créole, une secrète honte, une sorte d'effroi, ne troublaient pas cette jeune fille élevée en France; elle ne comprenait pas ces distinctions subtiles qui font un nègre d'un homme à peu près blanc; elle ne voyait encore, par ses yeux, que les couleurs tranchées, et les nuances ne la frappaient pas.

Il y avait, entre ces trois personnes, comme une convention tacite de se retrouver chaque jour. Que de douces et rapides heures passées ainsi dans cette contrée sauvage où chaque pas amenait une découverte! tantôt c'était quelque magnifique liliacée éclos au bord d'un torrent, tantôt un nid d'oiseaux rares ou quelque fruit inconnu. Souvent ils s'arrêtaient sous les citronniers fleuris autour desquels bourdonnaient les colibris étincelants, et Donatien racontait quelque histoire qu'il avait apprise dans ses livres, ou bien ses voyages au pays d'outre-

mer. Il était heureux alors; son regard se reposait doucement sur ces deux visages de femmes attentifs et charmés. Mais si son cœur battait déjà pour l'une d'elles, s'il éprouvait l'irrésistible influence de cette atmosphère imprégnée d'amour, il sut cacher aussi ses vives émotions, ses élans d'un bonheur amer, brûlant, digne d'envie, de regrets et de pitié. Cependant, au milieu de ces longs entretiens où il racontait volontiers sa première jeunesse, ses longs voyages, son séjour en France, jamais il ne parla de son origine ni de son enfance; il avait dit seulement qu'il était né à la Martinique.

Au bout d'un mois, Mme de La Rebelière ne parlait pas encore de quitter les Eaux-Chaudes, et il semblait que son mari favorisât à plaisir son séjour dans cette solitude. D'abord il lui avait écrit de Fort-Royal pour annoncer qu'il passerait trois semaines chez son cousin le gouverneur; puis une lettre datée de La Rebelière avait appris à la jeune femme que quelques officiers de marine étaient momentanément ses hôtes, mais qu'elle devait se dispenser de venir leur faire les honneurs de l'habitation. En toute autre circonstance, Mme de La Rebelière n'aurait pas si facilement obéi; cette fois elle répondit, soumise, qu'elle se trouvait bien aux Eaux-Chaudes, et qu'elle ne demandait pas mieux que d'y rester tant qu'il y aurait des étrangers chez elle. Dès lors il sembla qu'elle ne devait jamais partir; elle faisait des arrangements, des projets comme pour toute la vie, et ni Cécile, ni Donatien ne semblaient s'apercevoir que tout cela devait finir et peut-être bientôt.

Un soir cependant M. de La Rebelière arriva; sa femme et Cécile venaient de rentrer; toutes deux pâlirent en le voyant. Il était d'une humeur d'autant plus empressée et complaisante qu'il s'attendait à de grandes plaintes.

— Ma chère amie, dit-il, combien je vous sais gré de vous être confinée ici pendant que je recevais à La Rebelière ces jeunes fous! ce sont de sottes connaissances pour une femme de votre âge, et je suis charmé que vous l'ayez compris. Il a fallu un aussi grave motif pour me priver si longtemps de votre présence, ma chère Éléonore, mais enfin me voici. Comment avez-vous passé votre temps dans ce désert?

— Avec beaucoup de contentement et de tranquillité, répondit Mme de La Rebelière d'une voix faible et la mort dans l'âme.

— Nous pourrons y revenir l'an prochain si cela vous plaît; qui sait alors si ma belle pupille vous accompagnera? L'époque de sa majorité arrive, je vais perdre mes droits de tuteur. Pardon, ma chère Cécile, de ne vous avoir pas encore demandé comment vous vous portez; mais j'étais absorbé par la joie de retrouver Mme de La Rebelière, si belle, si bonne, si docile; savez-vous que je m'attendais à une autre réception?

— Vous voyez bien que vous vous trompez parfois, dit Mme de La Rebelière en s'efforçant de sourire.

— Mais je n'abuserai pas de tant de condescendance; vous ne serez pas plus longtemps reléguées ici, nous partirons après-demain.

— Vous n'attendez donc plus aucune visite à La Rebelière?

— Non, grâce au ciel! c'est fini.

— Tant pis. Je n'aurais pas mieux demandé que de rester encore quelque temps ici. L'air vif de ces montagnes m'a fait grand bien; j'aime cette solitude!

— Si vous y tenez, je suis capable de m'y enterrer avec vous pour quinze ou vingt jours. Le pays est fort beau, nous ferons de longues promenades.

— Non, monsieur, non, il faut partir, dit Mme de La Rebelière, que chaque parole de son mari frappait au cœur comme un coup de poignard.

Cécile était immobile, et les larmes qu'elle retenait à peine roulaient sous ses paupières baissées; mais personne ne remarqua son chagrin. Cette épouvantable contrainte dura tout le temps du souper, après lequel M. de La Rebelière sortit un moment.

— Ma bonne Cécile, dit rapidement la jeune femme, il est inutile de raconter à mon mari que nous avons passé une nuit dans l'habitation de Donatien et que depuis nous l'avons vu souvent. M. de La Rebelière pourrait le trouver mauvais et lui faire affront. Si vous saviez ce que c'est que les préjugés de caste!

— Mais si quelqu'un des esclaves que nous avons amenés vient à le lui dire?

— Je leur ordonnerai de se taire, soyez tranquille, ils obéiront. Ah! ma chère Cécile, c'en est fait du bonheur que j'avais trouvé ici; je retombe sous le joug; si vous saviez quel supplice c'est de vivre avec M. de La Rebelière.

Elle se prit à pleurer amèrement en achevant ces mots, et

Cécile, que les larmes gagnaient aussi, lui jetta le bras au cou en sanglottant. Toutes deux eurent ainsi un prétexte pour cette explosion de chagrin, et tout en cessant de se contraindre, elles se trompèrent l'une l'autre. Il y avait d'ailleurs une trop grande différence dans leur manière d'aimer pour qu'elles pussent se deviner facilement. Quand M. de La Rebelière rentra, il vit sur-le-champ que sa femme avait pleuré ; il se garda de lui adresser aucune question, mais mille soupçons importuns lui vinrent à l'esprit. Au milieu de la conversation vide et décousue que tous trois s'efforçaient de soutenir, il dit tout à coup en regardant Cécile en face :

— Pendant ces six semaines, personne n'est donc venu vous rendre visite ?

— Personne, répliqua-elle avec une franchise tant soit peu jésuitique ; heureusement la question avait été posée de manière à rendre cette réponse littéralement vraie.

Le lendemain matin, M. de La Rebelière vint joindre sa femme qui se promenait sur l'esplanade. Ils marchèrent ainsi longtemps sans se parler. L'aspect de ce toit rouge qui apparaissait à la crête du rocher avait fait naître un chaos de frayeurs et de soupçons dans l'esprit de M. de La Rebelière ; maintenant il entrevoyait un motif au changement inouï qui s'était opéré dans la manière de être de sa femme. Son imagination se créa des doutes, des certitudes ; irrité, furieux au fond de l'âme, mais toujours maître de lui, il forma ainsi ses conjectures pendant une heure. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant la jeune femme, il lui dit d'un air tranquille et la rage dans le cœur :

— Quelle est donc cette case neuve là haut sur la montagne? Vous ne m'aviez pas dit que nous avions un voisin, ma chère Éléonore ; comment s'appelle-t-il?

— C'est un mulâtre nommé Donatien, répondit-elle froidement.

A ce mot, les soupçons qui bourrelaient M. de La Rebelière s'évanouirent subitement ; il ne lui vint pas à l'esprit que sa femme pût avoir seulement jeté les yeux sur un homme de cette espèce-là.

— Un mulâtre? répéta-t-il avec un long soupir comme un homme tout à coup soulagé d'un poids énorme, un mulâtre ? Autrefois on ne voyait guère que des noirs et des blancs, mais aujourd'hui cette race mêlée est partout.

Ce jour-là Cécile sortit vers l'heure accoutumée; ses négresses avaient perdu l'habitude de la suivre depuis qu'elle allait chaque soir se promener avec Mme de La Rebelière. Personne ne remarqua qu'elle descendait seule le vallon. Dans une situation d'esprit plus calme, elle eût éprouvé une certaine frayeur; un silence profond régnait autour d'elle, les oiseaux se taisaient sous les feuillages immobiles, elle n'entendait pas même le bruit de ses pas sur le sable mouvant du ravin. Il était de bonne heure encore, et elle marcha longtemps sans rencontrer Donatien. Alors il lui sembla qu'elle s'était égarée, bien qu'elle vît toujours derrière elle le morne Fontenay et plus loin vers le nord les pitons du Carbet. Mais autour d'elle tous les sites se ressemblaient, partout des remparts de feuillages, d'étroites ravines; elle avançait et ne reconnaissait plus le chemin où d'abord elle croyait avoir passé d'autres fois. Enfin, inquiète et fatiguée, elle s'assit dans un endroit découvert d'où elle apercevait encore au loin l'habitation de Donatien. Elle détacha son large chapeau de paille et regarda autour d'elle, une main sur son cœur qui commençait à battre d'effroi. L'aspect riant et paisible de ces lieux la rassura. Un faible ruisseau coulait près de là, et une végétation plus fraîche marquait son cours; l'herbe croissait plus haute sur les bords, et quelques grands arbres s'élevaient sur ce sillon de verdure jeté entre des roches âpres et calcinées.

La jeune fille s'était arrêtée à quelques pas d'un bel arbre dont les branches flexibles plongeaient dans le ruisseau; son feuillage sombre était semé de petites pommes d'un rose éclatant; il semblait le roi de ce rivage, où il croissait seul de son espèce à travers une multitude d'humbles plantes, rampant sous son ombre noire comme la nuit. De robustes rejets entouraient son tronc noueux, et leurs larges feuilles frémissaient sous le vent léger du soir.

Cécile se leva pour cueillir un de ces beaux fruits, puis elle se rassit triste et regardant au loin. Elle attendit ainsi encore longtemps. Le soleil allait se coucher lorsque Donatien parut haletant. Il jeta un cri en approchant de la jeune fille; et lui arrachant le fruit qu'elle tenait à la main, il lui dit avec épouvante :

— Est-ce que vous en avez mangé?

— Non, répondit-elle effrayée de son geste et de son regard plein de terreur.

— Ah ! reprit-il en se laissant aller épuisé à côté d'elle, je vous ai vue de loin, et j'ai tremblé de votre danger !... Comment êtes-vous venue ici toute seule chercher ces horribles fruits !... Ils sont un poison auquel il n'y a point de remède... N'avez-vous jamais entendu parler du mancenillier... Oh ! ciel, mademoiselle, vous étiez là près de cet arbre dont l'ombre même est mortelle.... Vous pouviez goûter à ses fruits maudits, et je vous apercevais tranquille à côté de cet affreux danger... Il m'a fallu un quart d'heure, un siècle de terreur et d'angoisse, avant d'arriver auprès de vous... Oh ! venez, venez, éloignons-nous d'ici...

Elle serra convulsivement le bras qu'il avançait pour la soutenir et pleura troublée, non de frayeur, mais d'une indicible émotion.

— Hélas ! monsieur, dit-elle enfin, ce soir je vous fais mes adieux et ceux d'Éléonore ; nous retournons demain à La Rebelière.

— Demain ! répéta-t-il en baissant la tête dans une affreuse consternation ; demain ! et je ne vous verrai plus !

Ils s'arrêtent en silence; Cécile vit clair dans son cœur et dans celui de Donatien, et sur-le-champ sa résolution fut prise. Elle avait une de ces âmes fortes et patientes que nul obstacle ne décourage, et qui vont à l'accomplissement de leur volonté sans violence, mais avec une fermeté inébranlable.

— Vous ne pourrez pas vivre longtemps dans cette solitude, séparé de tout commerce humain, dit-elle doucement, il faudra la quitter.

— Hélas ! mademoiselle, répondit-il avec amertume, vous n'ignorez pas quels préjugés me séparent à jamais de la classe à laquelle j'appartiens par mes sentiments et mon éducation.

— Oui, ici, mais en France ? C'est en France que vous irez vivre.

Il secoua la tête, et répondit :

— Je n'avais pas d'autre espoir, d'autre désir ; mais je sens que là-bas non plus, je ne serais pas heureux.

—Mon Dieu ! pourquoi désespérer ainsi de l'avenir et de toutes les chances de bonheur qu'il y a dans la vie ! Tenez, j'ai plus de

courage et de volonté que vous : des intérêts de fortune m'ont fait venir ici ; M. de La Rebelière, mon tuteur, m'y a appelée, et j'ai dû obéir ; mais ma majorité approche, je suis résolue à m'en aller, et je m'en irai. Savez-vous que nous nous rappellerons volontiers en France notre connaissance dans ce pays sauvage. N'est-ce pas que vous viendrez me voir à Paris? Allons, au moment de nous quitter, faites-m'en la promesse solennelle.

Ceci fut dit avec une telle expression d'amitié simple et sérieuse, que Donatien, sans entrevoir aucun autre espoir, s'écria en prenant la main que lui tendait la jeune fille.

— Oui, à Paris, dans un an peut-être ; c'est l'espoir qui va me faire vivre.

Quelques moments après, ils se séparèrent ; lui, triste et pourtant consolé ; elle, courageuse et le cœur plein d'espoir.

M. de La Rebelière avait passé toute cette journée près de sa femme. Vers le soir, il l'emmena faire une promenade du côté de l'habitation de Donatien ; chemin faisant, il s'arrêta avec un vieux nègre, qui coupait du bois sur la limite des deux possessions, et il le questionna longtemps.

Le soir, à souper, M. de La Rebelière dit, entre beaucoup d'autres propos fort insignifiants et sans y attacher d'importance :

— Je sais ce que c'est que cette habitation des d'Énambuc, elle était bien tenue autrefois ; mais à présent il faudrait y mettre une centaine de nègres pour qu'elle rapportât quelque chose. Elle est tombée entre les mains de ce mulâtre, qui assurément n'a aucun titre légal pour la posséder. Je sais ce qu'il est. Le gouvernement ne surveille pas assez la position de ces gens-là.

— Eh ! bon Dieu ! monsieur, répliqua Cécile, quand ils ne font tort à personne, on peut bien les laisser vivre tranquilles.

Mme de La Rebelière ne dit rien ; la présence de ce mari qui ne la quittait pas plus que son ombre la mettait au désespoir ; mais elle le craignait, et elle savait dissimuler. Cécile était pensive, mais calme.

— Quand partons-nous, monsieur? demanda-t-elle à son tuteur.

— Demain sur le soir ; il fait clair de lune, nous marcherons de nuit.

La soirée se passa tristement et finit de bonne heure.

Quand Mme de La Rebelière fut seule dans sa chambre à coucher avec son mari, elle lui dit :

— Je n'ai nulle envie de dormir, et je vais lire un peu.

Il entra avec elle dans une petite pièce attenante à la chambre et qui n'avait point d'autre issue.

— Cela ne vaut rien, dit-il, de veiller ainsi ; vous vous ferez malade, ma chère âme : je vous trouve défaite ce soir. Prenez donc plus de soin de votre santé.

Il lui baisa la main, et elle lui dit bonsoir d'un signe de tête. Un quart d'heure après, il dormait. Alors la jeune femme fut seule, elle respira, elle pleura. Que de sanglots, que d'imprécations, que de paroles d'amour sortirent alors de sa bouche! Elle s'abreuva de ses larmes, elle appela mille fois Donatien, elle épuisa sa douleur par la violence de ses transports. Ensuite elle essaya d'écrire, seulement pour soulager son cœur ; mais la difficulté d'exprimer ainsi sa pensée l'arrêta au premier mot. Ignorante comme une créole, elle savait à peine tenir la plume.

Un peu avant le jour, M. de La Rebelière s'éveilla et s'aperçut que sa femme n'était pas encore couchée. Alors il se leva doucement, et vint voir ce qu'elle faisait. Elle s'était endormie, la tête appuyée sur une table. Sa main, qui tenait encore la plume, reposait sur une grande feuille de papier toute barbouillée de chiffres, de cœurs enflammés, et où le nom de Donatien était vingt fois écrit. M. de La Rebelière vit tout cela par-dessus l'épaule de sa femme à la lueur d'une lampe qui s'éteignait.

Pâle, les yeux hagards, les dents serrées, il chercha instinctivement à son côté le couteau qu'il avait quitté en se déshabillant; puis l'idée d'une autre vengeance lui vint subitement.

— Oh! murmura-t-il en regagnant son lit, cet homme est un épave! Je puis l'acheter et le faire mourir devant elle sous le fouet d'un commandeur!

Seconde Partie.

IV.

M. de La Rebelière quitta le lendemain les Eaux-Chaudes, avec sa femme et sa pupille ; dès qu'il les eut ramenées à l'habitation, il partit pour Fort-Royal sous un prétexte insignifiant, et après avoir annoncé que son absence durerait deux ou trois jours au plus. La jeune femme pensa qu'il s'agissait de quelque affaire administrative, et elle ne s'étonna point de ce brusque départ. Le gouverneur général des Antilles, M. de Feuquières, avait épousé une proche parente de M. de La Rebelière; leurs relations étaient intimes ; une certaine conformité de caractère et des intérêts communs les unissaient étroitement. Tout pliait devant ces deux hommes investis des pouvoirs les plus étendus ; mais il n'y avait point de sécurité dans une position si haute, si enviée, aussi s'étaient-ils ligués pour s'y soutenir et n'eussent-ils reculé devant aucune iniquité quand il s'agissait de défendre leurs priviléges ou de frapper un ennemi. M. de La Rebelière possédait une fortune immense, et bien que son origine, fort roturière, fût connue de tout le monde, il s'était allié, par son mariage, aux meilleures familles de la Martinique. Il était commandant de la paroisse du Carbet sur laquelle était située son habitation ; ce grade donnait une autorité immédiate et absolue dont les énormes abus restaient toujours impunis, car on ne pouvait en appeler que devant la suprême juridiction d'un conseil colonial entièrement dévoué au gouverneur.

L'absence de M. de La Rebelière fut pour sa femme un temps de répit ; elle put du moins pleurer librement ; personne ne lui demandait compte de sa tristesse, de ses insomnies, de la vie étrange qu'elle menait. Rien ne pouvait la tirer de l'anéantissement où elle était retombée ; elle restait tout le jour étendue dans son hamac, les yeux fermés, les mains croisées, immobile et muette comme une statue ; puis quand la nuit arrivait, quand la brise soufflait fraîche et suave dans les orangers, elle se traînait sur la terrasse et y passait souvent toute la nuit. La liberté

que lui laissait son mari n'allait pas au delà du privilége de se livrer à ses caprices d'enfant; elle ne devait point franchir les limites de ses possessions, et cette fois elle n'osa pas retourner aux Eaux-Chaudes.

Cécile partageait jusqu'à un certain point cette vie pleine de regrets, de désœuvrement et d'ennui; mais du moins l'avenir était devant elle, l'avenir libre, immense, plein d'espérances et de projets; elle y rêvait tandis que la jeune femme se consumait dans un sombre et muet abattement. Préoccupées toutes deux d'un sentiment profond, elles ne s'observèrent point mutuellement, et aucune manifestation imprudente ne trahit leur secret. L'une plus ardente, plus emportée en ses passions, avait appris à dissimuler sous le regard défiant de son mari; l'autre, candide et fière, se taisait parce que l'on ne sollicitait pas sa confiance.

Un jour cependant, tandis qu'elles étaient seules dans la galerie, Cécile s'approcha doucement de Mme de La Rebelière, qui, pâle, à demi soulevée et le front appuyé sur sa main, ressemblait à une de ces statues qui décorent les tombeaux.

— Ma chère Éléonore, lui dit-elle, vous voilà, depuis ce matin, comme une personne qui n'est plus de ce monde; mon Dieu! qu'avez-vous donc?

A cette question, Mme de La Rebelière fondit en larmes; n'en pouvant plus, à bout de contrainte et de dissimulation, elle cacha son visage sur l'épaule de Cécile, et s'écria au milieu de ses sanglots :

— Si vous saviez ce que je souffre!... Mon Dieu! quelle vie! quelle affreuse vie!...

— Allons, allons, ne parlez pas ainsi, dit la jeune fille en serrant contre sa poitrine cette belle tête échevelée, vous vous exagérez votre malheur, ma pauvre amie; M. de La Rebelière a une façon de vous aimer fort étrange, j'en conviens, il abuse un peu de son autorité; mais je suis assurée que vous finirez par le gagner à force de douceur et de patience. Il comprendra enfin que vous êtes une femme sage, incapable de manquer à votre devoir, et que vous n'avez pas besoin d'être gardée par son incommode jalousie; il vous laissera vivre comme tout le monde. Prenez donc courage et ayez bon espoir pour l'avenir.

Ces paroles simples et raisonnables retinrent l'aveu qui allait

échapper à Mme de La Rebelière ; elle se laissa retomber sur ses coussins damassés, et répondit avec plus de sang-froid :

— Ma bonne Cécile, je souffre, je suis malade, c'est pourquoi je pleure ; j'ai de tristes pressentiments, il me semble que je dois mourir bientôt ; voilà le secret de cette tristesse où vous me voyez plongée.

— Ah ! j'ai meilleur espoir pour vous, ma chère Éléonore ; vous n'êtes malade que d'ennui. Pour vous rassurer, il faut que M. de La Rebelière amène un médecin ; voulez-vous consulter celui du gouverneur ? Je vais écrire sur-le-champ.

— Non, non, je ne veux pas le voir, ce n'est pas lui qui me guérirait ; il n'y a que le temps qui puisse me guérir.

— Si du moins M. de La Rebelière revenait ! En vous trouvant si triste et si souffrante, il consentira à vous ramener à Saint-Pierre, ne fût-ce que pour vous procurer un peu de mouvement et de distraction.

Mme de La Rebelière secoua la tête.

— C'est étrange pourtant, dit-elle après réflexion ; je ne comprends pas ce qui peut retenir M. de La Rebelière à Fort-Royal : des affaires importantes exigent sa présence ici ; après-demain vous serez majeure, ma chère Cécile, et il doit vous rendre ses comptes de tutelle.

— Ah ! je ne suis pas pressée de jouir de mon émancipation ; j'attendrai tant qu'il voudra.

— Il le sait bien, et c'est pour cela sans doute qu'il ne se hâte pas de revenir. Que ne nous laissait-il aux Eaux-Chaudes ! je m'y portais mieux qu'ici, et vous aussi, ma Cécile ; je vous trouve pâlie depuis notre retour.

— C'est vrai, nous étions plus agréablement là-bas, répondit la jeune fille, dont les joues reprirent subitement une teinte rosée qui lui rendit cette vive fraîcheur que l'ardeur du climat commençait à ternir.

Un moment après elle retourna s'asseoir devant son métier à tapisserie ; la jeune femme venait de retomber dans cette muette rêverie dont elle était sortie un moment avec effort.

Cependant, au bout de huit jours, Mme de La Rebelière commença à s'étonner que son mari ne donnât point signe de vie ; mais il ne lui vint pas à l'esprit qu'il l'eût devinée, tant il avait su dissimuler, tant il s'était montré calme et d'humeur agréable

en la quittant. Elle ne demandait pas mieux, du reste, que d'en être délivrée le plus longtemps possible, et elle se garda bien d'écrire, crainte de hâter son retour.

Enfin, après dix jours d'absence. M. de la Rebelière arriva un soir, tandis qu'on était à souper; il entra avec fracas dans la galerie, jeta sa cravache et son chapeau, et vint embrasser sa femme d'un air joyeux et empressé.

—C'est vous enfin, dit-elle en se soulevant à demi avec un contentement qu'elle ne pouvait venir à bout de feindre. Bon Dieu! qu'étiez-vous donc devenu? Nous faisions tous les jours, avec Cécile, mille conjectures sur votre absence.

Il s'assit entre elles deux, et se prit à sourire avec une si singulière expression, qu'elles se regardèrent étonnées, et n'osèrent plus l'interroger. Il y eut un moment de silence, puis M. de La Rebelière dit lentement:

—Je viens de commander une expédition qui aura, je l'espère, de grands résultats pour la tranquillité de la colonie. On néglige malheureusement de surveiller ce qui se passe dans les possessions éloignées; on laisse aller les choses, et elles vont, elles vont à la ruine de tous nos priviléges.

A ce préambule les deux femmes comprirent que quelque exécution extraordinaire vénait d'avoir lieu; elles savaient avec quelle rigueur on punissait tout acte d'insubordination, et même un simple soupçon de révolte parmi les esclaves.

— Au nom du ciel, monsieur, ne parlons pas de cela, dit Mme de La Rebelière; il s'agit sans doute de quelque épouvantable supplice: ces récits me font mal. Je sais bien qu'il faut qu'on punisse les criminels; mais je ne veux pas savoir tous ces détails, qui font dresser les cheveux.

—Cette fois il n'y a rien qui puisse froisser la sensibilité de votre cœur; il n'est question ni de potence, ni de bûcher, répondit froidement M. de La Rebelière; il s'agissait de s'emparer de quelques misérables qui vaguaient sans maîtres, et pouvaient faire de grands dommages sur les possessions voisines. Cela m'intéressait surtout par rapport à notre habitation des Eaux-Chaudes: puisque vous vous y plaisez tant, ma chère âme, j'ai pris à cœur que vous pussiez y aller en toute sûreté. Il fallait, pour cela, vous délivrer d'un voisinage dangereux: l'habitation d'Énambuc était le repaire des nègres marrons, des épaves de

tout le quartier du Carbet ; il fallait en finir avec ces gens-là.

Mme de La Rebelière devint horriblement pâle ; elle s'accouda sur la table et serra son front d'une main. Cécile avait frémi jusqu'au fond de l'âme ; mais elle se contint et dit avec assez de sang-froid :

— Qu'est-il donc arrivé là-bas ? En vérité, je crois que vos craintes étaient exagérées. Pendant tout le temps que nous avons passé aux Eaux-Chaudes, il n'y a pas eu la moindre alerte ; tout était tranquille aux environs, et les gens de l'habitation d'Énambuc vivaient fort paisiblement.

— C'est que l'occasion ne leur paraissait pas favorable pour commencer leurs rapines : heureusement nous avons prévenu tous ces malheurs. Le gouverneur s'est entendu avec moi pour réduire ces misérables, et, en ma qualité de commandant de la paroisse du Carbet, j'ai dirigé l'expédition. Les choses se sont passées légalement. Le dernier des d'Énambuc étant mort sans héritier, sa succession a été déclarée vacante par sentence de la sénéchaussée. Je me suis aussitôt transporté sur les lieux, accompagné du notaire chargé d'inventorier les meubles et les esclaves. Cinquante miliciens me suivaient pour, au besoin, me prêter main forte : nous savions qu'il y avait sur l'habitation une douzaine de nègres et un mulâtre qui paraît être, non pas leur maître, mais leur chef. Vous savez, ma chère Éléonore ? il s'appelle Donatien.

Elle ne répondit que par un signe de tête à peu près négatif.

— Eh bien ! après, dit Cécile d'une voix à peine articulée, après, que s'est-il donc passé ?

— Ah ! c'est toute une histoire. La campagne n'a pas été longue ; mais elle a été conduite vivement, je m'en flatte. Nous sommes arrivés aux Eaux-Chaudes de grand matin, et j'ai fait reposer et rafraîchir mon monde, tandis que j'allais moi-même reconnaître les environs. Le même soir nous avons attaqué la place. Vers neuf heures, par une nuit des plus noires, habitation a été cernée, et, assisté du notaire et d'un huissier, j'ai heurté à la porte en commandant d'ouvrir au nom du roi et de la loi. Aussitôt le mulâtre s'est présenté lui-même, suivi de ses nègres, et je lui ai fait lire à haute voix l'ordre du gouverneur et la sentence de la sénéchaussée ; ensuite j'ai commandé à mes gens d'appréhender au corps tous les individus présents : ils ont fait

résistance. Alors le combat à commencé et nous avons lâché des coups de fusil. Les nègres se sont rendus ; mais le mulâtre se défendait avec une fureur désespérée : j'ai cru que nous ne l'aurions pas vivant. Enfin on l'a saisi et garrotté....

— Mais cet homme n'appartient à personne, interrompit Cécile en respirant à peine; quel droit avez-vous sur lui ?

— Quel droit ? le droit de lui demander ce qu'il est, ses titres de liberté, et, puisqu'il n'en a point, de le déclarer épave et de le faire vendre. Telle est la loi : le Code noir est précis. Comprenez-vous à présent ?

Cécile baissa la tête en signe d'affirmation, et tâcha de contraindre son indignation et son désespoir. M. de La Rebelière reprit :

— Dimanche prochain, à l'issue de la messe, cet homme sera vendu à l'encan devant l'église de Saint-Pierre; il appartiendra au plus offrant et dernier enchérisseur.

— Et en attendant, qu'en ferez-vous ? où est-il ? demanda Cécile.

— Il est ici, au cachot. C'est un homme hardi, capable de tout : je ne me fierais pas aux gens de la geôle pour garder un tel bandit.

— Puisqu'il est à vendre, j'ai envie de l'acheter, dit Cécile après un moment de réflexion, et comme si elle n'eût pas attaché à cette proposition une grande importance; monsieur, vous pourrez épargner ainsi les frais d'un encan. C'est décidé, cet épave m'appartiendra.

— Ma belle pupille, répliqua vivement M. de La Rebelière, cela ne se peut pas ; je m'y oppose.

— Oh ! dit-elle, en essayant de rire, si je le voulais bien, pourtant ? Je suis majeure à présent. Vous ne pouvez plus me dire : Je m'y oppose.

— Allons, vous plaisantez toujours.

— Mais non, je ne plaisante pas, je vous jure.

— Sérieusement il ne faut pas songer à avoir ce mulâtre ; qu'en feriez-vous ? C'est un mauvais drôle : vous êtes trop bonne pour pouvoir le dompter. Il m'a insulté, menacé ; je veux le punir. C'est moi qui l'achèterai.

M. de la Rebelière se tourna vers sa femme et ajouta en la regardant : J'ai juré qu'il mourrait sous le fouet d'un commandeur !

Elle frissonna, son front se couvrit d'une sueur froide, elle était près de s'évanouir; en ce moment elle venait de comprendre que M. de La Rebelière l'avait devinée.

Il reprit tranquillement : J'ai cru, pendant le trajet des Eaux-Chaudes ici, que ce misérable mettrait fin à ses jours : il essayait de se jeter à bas du cheval sur lequel on l'avait lié : il a des blessures horribles. Ces gens-là n'ont aucune crainte de Dieu ni de l'autre vie; ils sont capables de tout, même de se tuer.

— La crainte de Dieu! répéta Cécile; mais si vous l'éprouviez, monsieur, vous seriez plus humain pour ce malheureux fait à son image!

— Voilà bien vos préjugés d'outre-mer! vous les perdrez au bout de quelques années de séjour en ce pays, ma chère pupille, vous comprendrez mieux notre supériorité sur la race nègre; ces gens-là sont des brutes. Éléonore a des idées plus justes que les vôtres sur ce sujet; je suis certain qu'elle approuve tout ceci : n'est-ce pas, ma chère amie?

— Pardon, monsieur, je ne sais, dit-elle en se tournant brusquement, je n'étais pas à la conversation; j'ai un mal de tête affreux.

Elle laissa retomber son front sur ses mains jointes. M. de La Rebelière se leva.

— Vous êtes fatiguée, ma chère amie, dit-il en posant la main sur l'épaule de sa femme; venez, allons nous coucher.

Elle obéit, chancelante et se traînant à peine. Avant de sortir, elle se tourna vers Cécile, qui, pâle et consternée, restait assise devant la table; elles échangèrent un regard plein d'horreur et de pitié. M. de La Rebelière soutint sa femme et l'emmena en disant : Allons, ma chère Éléonore, appuyez-vous sur moi; vous êtes toute pâle; en vous voyant ainsi, je n'ai plus de joie à rien.

Mme de La Rebelière sourit amèrement et s'en alla les bras pendants, le front baissé, comme une victime qui subit son sort. Elle comprenait que quelque délation, quelque funeste hasard avait appris à son mari ses relations avec le mulâtre, et qu'il avait deviné la passion qu'elle portait cachée si profondément dans son cœur; mais elle savait bien qu'il tuerait Donatien sous ses yeux, sans jamais lui reprocher le motif de cette affreuse vengeance. Elle dissimula aussi, elle dissimula sa

haine comme elle avait dissimulé son amour, et renferma dans les plus secrets replis de son âme ses larmes, ses imprécations et ses terreurs.

Cécile gagna la terrasse, elle avait besoin d'air, elle étouffait. Elle tourna son visage au vent frais de la nuit, elle respira et put pleurer enfin. Peu à peu, son agitation se calma, et elle se prit à réfléchir sur ce qu'il était possible de faire en cette extrémité. Il était alors près de minuit; la lune, dont un dernier reflet blanchissait l'horizon, venait de disparaître derrière les montagnes; de gros nuages, déchirés par le vent, chassaient rapidement à l'est et semblaient s'amasser à la cime des pitons du Carbet d'où jaillissaient de rares éclairs. Tout dormait dans la maison, dans les cases à nègres, dans les champs silencieux. La nuit devenait de moment en moment plus profonde; pourtant on distinguait encore, entre les ombres épaisses d'une allée de tamarins, un petit bâtiment carré, dont les fortes murailles s'appuyaient sur le moulin à sucre.

— Il est là! murmura Cécile, il est là, seul, désespéré!... mon Dieu! que faire? comment le secourir? comment le sauver? Il mourra de ces ignominies!

Elle pleura longtemps, accoudée sur la balustrade et sans détourner les yeux de cette affreuse prison, où elle savait que M. de La Rebelière faisait mettre en sûreté les esclaves dont il craignait l'énergie et le désespoir.

— Maîtresse, dit la vieille Fémi, sa femme de chambre, en lui jetant une mante sur les épaules, il fait bon ici; mais cette fraîcheur ne vaut rien, après une journée si chaude que les chiens ne voulaient pas rester dehors. Il serait prudent de rentrer, peut-être.

— Sais-tu ce qui s'est passé? interrompit la jeune fille; M. de La Rebelière à fait capture de quelques épaves; on veut les vendre, et parmi eux il y a ce colon qui nous reçut chez lui, quand nous allions aux Eaux-Chaudes; nous lui avons pourtant de grandes obligations. S'il ne nous eût pas ouvert sa case, nous aurions passé la nuit au bord de la ravine, exposées à être emportées par les eaux, ou bien dans le bois avec les serpents, les bêtes sauvages. Ah! j'en serais morte de frayeur!... Mais je n'oublie jamais les services qu'on me rend : Fémi, je veux sauver ce pauvre homme.

— Dieu fasse qu'il soit encore temps ! s'écria la négresse.

— Comment! interrompit Cécile en frémissant, M. de La Rebelière me trompait donc? Ce soir il m'a dit que Donatien serait vendu dimanche prochain.

— Oui, s'il est encore vivant; mais qui sait?... Je l'ai vu arriver. On l'a descendu de cheval roide comme un corps mort; pendant le chemin, il avait dit qu'il se tuerait plutôt que de se laisser vendre.

— Écoute, Fémi, interrompit Cécile subitement décidée, il faut que cette nuit, cette nuit même, je voie Donatien.

— Seigneur Jésus ! et comment ferez-vous, ma bonne maîtresse?

— J'irai le trouver dans son cachot.

— Mais les clés? elles sont dans la chambre de M. de La Rebelière.

— J'irai les chercher.

— Il ne vous les donnera pas.

— Eh bien ! je les prendrai.

— Oh ! Seigneur, Seigneur Dieu ! s'écria la négresse épouvantée, les clés sont sur la table devant le lit, et M. de La Rebelière dort les yeux ouverts.

— C'est bien! attends-moi ici, dit Cécile avec résolution; j'y vais.

La négresse leva les mains au ciel et se mit à réciter tout ce qu'elle savait de prières. Au bout de cinq minutes Cécile revint.

— Allons, dit-elle tout bas, allons, Fémi.

Elle respirait à peine; ses mains froides et tremblantes tenaient deux clés attachées par une chaînette de fer; ses forces l'abandonnaient, mais non pas son courage; elle s'appuya au bras de sa négresse, et, haletante d'émotion et de frayeur, elle traversa rapidement le jardin et l'enclos au fond duquel était situé le moulin à sucre. Un commandeur et quelques esclaves gardaient cette partie de l'habitation : ils faisaient une ronde vers minuit et dormaient ensuite jusqu'au jour ; mais à la moindre alerte ils devaient être sur pied et sortir avec leurs fusils. Cécile savait qu'elle ne pouvait se fier à leur sommeil, et elle commença par frapper à la porte du moulin en s'écriant doucement.

— Ouvre, Michel, c'est moi, c'est mademoiselle de Kerbran.

On tira les verrous, un grand nègre entrebâilla la porte et montra son visage stupéfait à la lueur d'une lanterne, en s'écriant :

— Vous, maîtresse ! à cette heure...

— Oui, c'est moi ; tu vois bien que c'est moi, avec Fémi. Tiens : voilà un écu ; c'est pour toi ; ne fais point de bruit ; prête-moi ta lanterne pour un quart d'heure, et, sur ton âme, que personne au monde ne sache que je suis venue ici cette nuit !

Le nègre prit l'écu en ouvrant de grands yeux ébahis. Fémi le poussa et s'empara de la lanterne.

— Va, va, tu ne risques rien, lui dit-elle ; rentre et tiens-toi tranquille ; je ferai bonne garde là dehors.

Le cachot de l'habitation La Rebelière était une espèce de fosse au-dessus de laquelle on avait bâti une autre prison, aussi sûre, mais moins affreuse que celle d'en-bas ; car l'air et le jour y pénétraient par une étroite fenêtre. Toutes deux étaient rarement vides, et jamais personne ne s'en était évadé. M. de La Rebelière se fiait mieux à ces larges murailles, à ces fortes serrures, qu'à la vigilance de vingt sentinelles.

— Reste là, dit Cécile à sa négresse en s'arrêtant sur le seuil ; reste là, et prends garde que le commandeur ne vienne voir où je suis.

Elle prit la lanterne et ouvrit d'une main ferme ; il n'y avait personne dans la prison d'en-haut. Cécile descendit quelques marches et vit une seconde porte clouée et solidement cadenassée. Il lui fallut dix minutes pour trouver le secret de ces formidables serrures ; enfin, les gonds rouillés grincèrent, et la jeune fille, pâle de fatigue et d'émotion, pénétra dans le cachot. Donatien était là, attaché avec des cordes à un énorme madrier qui soutenait la voûte. Il leva la tête et poussa un cri étouffé en reconnaissant Cécile. Elle se pencha sur lui et toucha ces horribles cordes dont les nœuds le meurtrissaient ; puis, elle jeta les yeux sur ses épaules nues et sillonnées de longues déchirures.

— Oh ! murmura-t-elle d'une voix plaintive, ils l'ont frappé !

La vue d'une blessure faite par une balle, par un coup de poignard, lui eût causé moins d'horreur et de pitié ; car elle comprit que cette ignominie faisait plus de mal à l'âme du prisonnier que ces plaies sanglantes à son corps. A l'aspect d'une telle

infortune, elle éprouva quelque chose de plus grand, de plus saint que l'amour, c'était un sentiment sublime de justice et de générosité. Elle jura dans son cœur de protéger ce malheureux, de se mettre entre lui et son bourreau, de l'arracher aux mains impitoyables qui l'avaient ainsi déchiré. Elle se mit à genoux près de Donatien avec l'élan d'une chaste pitié. Elle pleura longtemps sur ses blessures, comme elle eût pleuré sur un faible enfant abandonné, sur une pauvre femme souffrante. Et lui, tout éperdu et défaillant, tournait vers elle son visage couvert de larmes et murmurait :

— C'est vous! c'est vous, mademoiselle! Je vous aurai revue avant de mourir! Oh! je ne l'espérais pas!

C'était une étrange scène, une de ces situations uniques dans la vie : cette jeune fille si belle, si noble, si riche, agenouillée dans cet horrible caveau, près du malheureux dont la tête s'inclinait sur ses mains blanches et pures; cela ressemblait à un rêve, une vision. Le mulâtre crut qu'il devenait fou.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, je vous vois, mademoiselle, vous me regardez, et pourtant je doute... Parlez-moi, pour que je sois sûr que c'est bien vous... Oh! ce bonheur encore, et puis la mort!

— Donatien, dit-elle en passant son mouchoir sur le front moite et glacé du mulâtre, non, vous ne mourrez pas; ce n'est pas pour vous laisser mourir que je suis venue. Écoutez, je n'ai qu'un moment encore à rester ici, je ne pourrai plus revenir; avant que je vous quitte, il faut me promettre, il faut me jurer que vous n'attenterez pas à votre vie, que vous subirez votre sort.

Il se rejeta en arrière et s'écria avec un sourd gémissement :

— Le sort d'un esclave!

— Oui, mais je suis là, je vous sauverai; ne voulez-vous pas me confier votre vie, Donatien?

— Oui, ma vie, mon âme, mon honneur, tout!

—Eh bien! dimanche, vous vous laisserez mener à Saint-Pierre sans faire résistance; vous vous laisserez vendre...

Il la comprit et détourna la vue; l'espoir qu'il venait d'entrevoir était mêlé d'un sentiment inexprimable de honte et de reconnaissance.

— C'est le seul moyen de vous sauver, reprit Cécile; il est

impossible de vous faire évader; vous seriez infailliblement repris, et peut-être... On ne se rachète pas de la mort.

— Ni de l'infamie ! interrompit-il avec une sombre douleur.

— L'infamie ! elle est pour ceux qui commettent de telles iniquités ; ceux-là, je les déteste, je les méprise ! Mais, vous, Donatien, croyez-vous n'être plus le même à mes yeux qu'il y a quelques jours, lorsque, dans la ravine près des mancenilliers, je vous fis promettre que nous nous retrouverions en France? Dieu m'est témoin qu'à présent comme alors je vois en vous un ami, peut-être l'ami le plus cher que j'aie au monde : voyez, je suis venue pour vous le dire.

Il serra les mains de Cécile sous ses mains garrottées, et répondit avec l'accent d'une émotion profonde :

— Disposez de mon sort, de tout ce que je suis ; oh ! dès à présent je suis bien véritablement votre esclave...

— Vous me jurez alors de subir impassible cette cruelle scène ; M. de La Rebelière sera là; ne l'irritez point par des reproches, des menaces...

— Mais comment me suis-je attiré la haine atroce de cet homme? pourquoi ces persécutions, ces iniquités dont je suis la victime? qui l'excite ainsi contre moi?

— C'est la peur, la peur égoïste et cruelle. M. de La Rebelière ne veut dans la colonie que des maîtres et des esclaves ; il a vu en vous un homme dangereux, un épave. Mon Dieu, comment se fait-il donc que vous n'ayez pu justifier d'aucun titre de liberté ?

— Mais je suis libre, libre de droit, par ce beau privilége qui donne la liberté à tous ceux qui ont touché la terre de France, où nul n'est esclave! J'ai protesté hautement contre l'illégalité de mon arrestation. Mais à qui en appellerai-je de cet horrible abus de pouvoir? Au conseil colonial, au gouverneur? Ils ne me défenderont pas contre M. de La Rebelière.

— Non, dit Cécile avec énergie, non, vous succomberiez ; c'est moi qui vous défendrai, qui vous sauverai... Et maintenant adieu, Donatien, adieu !

Elle se tut subitement et regarda derrière elle avec épouvante; il lui avait semblé entendre un léger frôlement. Elle ne vit rien que le mur noirâtre, sur lequel la lanterne jetait un faible re-

flet. On eût dit pourtant qu'un air plus vif pénétrait dans le caveau, à travers l'espèce de soupirail fermé par quatre barres de fer. Cette étroite ouverture empêchait les prisonniers d'être asphyxiés ; elle donnait dans un égout, où ne pénétrait pas un rayon du jour.

— Ce n'est rien, dit-elle rassurée ; c'est le vent. Il va faire un orage. Oh ! il faut que je rentre, que je rentre sur l'heure. Si vous saviez ce que j'ai osé pour venir jusqu'à vous !..... Je vous laisse tranquille et consolé, n'est-ce pas, Donatien ?

Il la regarda ; une expression indicible anima son noble visage ; un sourire, un éclair de joie passa sur sa bouche frémissante, et il baisa les mains étendues sur lui. Une minute après, sa vision avait disparu.

Cécile regagna rapidement la maison. L'orage allait éclater : les éclairs lui montraient le chemin. Elle tremblait, maintenant, qu'elle avait accompli cette tentative hardie, elle rentra dans la chambre de M. de La Rebelière avec plus de frayeur qu'elle n'y était venue trois quarts d'heure auparavant. La veilleuse jetait toujours sa clarté vacillante sur le lit, environné d'une gaze transparente, autour de laquelle bourdonnaient les moustiques, et dont les plis flottants laissaient voir deux têtes endormies.

Cécile posa les clés sur la table à côté de la veilleuse. Au même moment un coup de tonnerre ébranla la maison. M. de La Rebelière s'éveilla en sursaut, et apercevant une ombre qui passait sur le mur, il s'écria avec épouvante :

— Qui va là ?

— C'est moi, répondit Cécile en s'avançant. Il tonne ; j'ai grand'peur, et je viens demander à Éléonore la relique de saint Fulgence.

— Elle n'a pas empêché le tonnerre de tomber deux fois ici, murmura M. de La Rebelière, qui ne conçut pas le moindre soupçon.

— Mme de La Rebelière s'était levée toute tremblante ; elle prit un petit cadre attaché au mur, et le donna à Cécile en s'écriant :

— Quel temps ! sainte Vierge ! est-ce la fin du monde. Il faut se mettre en prières.

La jeune fille se retira. M. de la Rebelière avait écarté le

rideau de gaze, et la lampe de nuit éclairait en plein son visage sombre, décharné, et coiffé d'un mouchoir de paliacate rouge.

— Allons, rassurez-vous, ma chère Éléonore, dit-il en regardant autour de la chambre ; tout est bien clos, et le tonnerre ne tombera pas ici.

Il lui prit la main et l'obligea à s'asseoir au bord du lit; puis il se remit sur son oreiller et ferma les yeux. Elle n'osa bouger; elle resta là immobile, les pieds nus et couverte de ses longs cheveux. Aucune parole ne l'avait trahie ; elle était parvenue à dissimuler son dégoût et sa haine; sa physionomie même n'avait rien dit. En ce moment pourtant elle ne put retenir une manifestation muette, et se tournant vers son mari endormi, elle le regarda en murmurant une malédiction. Son visage traduisit tous les sentiments de son cœur; c'était le mépris, l'effroi, une sourde haine. Mais M. de La Rebelière ne dormait point ; il la regardait à travers ses cils de blaireau, et un mouvement de jalousie et de rage lui fit serrer jusqu'à la meurtrir cette frêle main qu'il retenait dans les siennes.

— Monsieur, vous me faites mal! cria la jeune femme en essayant de se lever.

— Pardon, pardon, ma chère âme, dit-il comme réveillé en sursaut ; je faisais un mauvais rêve. Allons, recouchez-vous.

V.

Lorsque Cécile eut disparu, Donatien resta, comme un homme frappé de quelque vision d'un autre monde; il sentait encore flotter autour de lui un frais parfum ; il entendait cette voix miséricordieuse murmurer des paroles de consolation ; l'étreinte de ces chastes mains soulageait encore ses mains meurtries, et un souffle pur passait sur son front brûlant.

— Mon Dieu! s'écria-t-il avec un indicible transport, mon Dieu! que je suis heureux!

— Il n'y a personne pourtant qui voulût être à votre place, dit une voix derrière lui.

— Qu'est-ce? qui va là? cria-t-il stupéfait.

— C'est Palème, répondit la voix ; maître, je viens vous sau-

ver. Oh ! oh ! je me suis arrêté en chemin, car vous n'étiez pas seul ici tantôt.

— D'où viens-tu ! où es-tu ?

Les barreaux du soupirail tombèrent l'un après l'autre, et Palème entra en rampant.

— Me voilà, dit-il, je vais vous parler ; mais d'abord il faut y voir. Je croyais qu'on vous aurait laissé au moins la lanterne.

— Tais-toi, tais-toi, interrompit le mulâtre, et, sur l'âme de ton père ! ne parle jamais de ce que tu viens d'entendre. Mais comment, par quel miracle es-tu entré ici ?

Palème venait de faire du feu à la manière des sauvages, avec un bâton de bois dur et une feuille de caratas. Il alluma une branche de bois-chandelle, et s'assit sur ses talons devant Donatien en disant :

— Michel le commandeur dort sur ses deux oreilles cette nuit ; je n'avais qu'une frayeur, c'est qu'il m'entendît ouvrir la purgerie.

— Mais comment es-tu venu jusqu'à moi ?

— En passant par la cave, puis par l'égout. Je savais le chemin ; je suis resté une fois longtemps ici avec Vulcain le borgne, et c'est alors que je sciai ces barreaux, de manière qu'ils ne tiennent pas plus qu'un brin de paille. C'était pour me sauver ; vous en profiterez...

— C'est par là que tu t'es sauvé, toi, pour t'en aller marron ? interrompit Donatien.

— Eh non ! où est votre bon sens, maître ! Si je m'étais sauvé ainsi de cette prison, on ne vous y aurait pas enfermé sans réparer la brèche. Quand je l'eus faite, je pus passer, j'allai même jusqu'en haut ; mais les épaules de Vulcain se trouvèrent trop larges pour cette ouverture : c'était un saint Christophe, comme disent les pères blancs qui nous faisaient le catéchisme. Si j'étais parti seul, il aurait payé pour deux, et Michel le commandeur lui eût compté double ration sur les épaules. Cela étant, je restai, et j'attendis pour m'en aller marron qu'on me remît à l'atelier. Comprenez-vous à présent ? Mais sus ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; je vais vous ôter ses cordes, et puis nous nous en irons tout doucement par là.

— Merci, Palème, merci de ta bonne volonté ; je ne puis pas sortir d'ici, c'est impossible !

— Impossible ! pourquoi ?

— Parce que nous n'irions pas loin sans être pris ; on lâcherait après nous la milice, la maréchaussée?

— Et bien ! nous leur ferions voir du chemin. Tant que vous marcherez avec Palème, on ne vous attrapera pas... Voyez, je vous ai suivi depuis les Eaux-Chaudes ; j'étais à cent pas de ta troupe, quelquefois en arrière, quelquefois en avant, et alors je vous voyais passer ; eh bien ! les bassets de M. de La Rebelière m'ont-ils flairé? J'ai des amis sur l'habitation ; ils nous porteront à manger là-bas dans les cannes ; et demain, quand la lune sera couchée, nous gagnerons la montagne.

— Dieu fasse que tu t'en retournes sain et sauf comme tu es venu, mon pauvre Palème ; on fait bonne garde, te dis-je.

— Eh bien ! quand même ; j'ai deux couteaux, je vous en donnerai un ; on ne nous aurait pas vivants. Qu'est-ce que cela vous fait de mourir, puisque vous voilà comme j'ai été?

— Mais cela va finir.

— Oh ! oh ! mon doux maître, M. de La Rebelière vous laissera aller ! ne vous y fiez pas.

— Non ! ce n'est pas à lui que je me fie.

Palème hocha la tête, et reprit après un silence :

— Vous ne voulez donc pas venir ! Je comprends : on vous a dit : Reste là ! et vous restez. Bien fou qui croit aux paroles d'une femme blanche.

— Va-t-en, Palème ; laisse-moi, et que Dieu te protége ! Sans doute le jour n'est pas loin ; pars bien vite...

— Non, rien ne presse ; vous voulez donc rester ? Quel aveuglement ! vous ne savez pas comment les blancs nous tiennent parole ! Mais je reviendrai, et si l'on vous a trompé, si vous êtes aux cannes avec l'atelier, sous le fouet de Michel le commandeur ; alors !... oh ! vous n'aurez pas besoin de me parler, je sais ce qu'il faudra faire ; les cannes sont mûres, et rien qu'en y jetant ce bout de bois-chandelle.... cela ferait un beau feu de joie sur l'habitation La Rebelière !

— Non, Palème ! non, je te le défends. Quelle vengeance ! elle retomberait sur les pauvres nègres ; on les ferait travailler nuit et jour pour regagner la récolte perdue.

— Eh bien ! je sais aussi comment tous les blancs d'une habi-

tation peuvent mourir dans une seule nuit après avoir soupé ensemble...

— Sur ta vie, ne songe jamais à ces affreuses tentatives, Palème. Si je rencontrais M. de La Rebelière seul et armé dans un bois, je ne sais, peut-être il n'en sortirait plus.... Oui, je le tuerais.... Mais ces femmes!... maudit soit celui qui oserait leur faire du mal ; je le regarderais comme un ennemi mortel.

— Ainsi, je ne puis rien faire pour vous! dit tristement le mulâtre. Alors je m'en vais, je m'en vais plus loin que les Eaux-Chaudes, bien haut dans la montagne. Je sais une source autour de laquelle il y a quelques arbres de gayac et des cocotiers ; c'est là que j'abriterai mon ajoupa, et j'y resterai. Adieu, maître, nous ne vous verrons plus....

Il se tut brusquement et éteignit sous son pied la branche de bois-chandelle, car Donatien aurait pu s'apercevoir qu'une larme roulait sous ses paupières brunes.

— Que Dieu te protége, mon brave Palème! dit encore une fois le prisonnier du fond de son cœur. Adieu!

Le lendemain matin, M. de La Rebelière se leva d'humeur fort sereine ; une certaine joie qui faisait mal à voir reluisait dans ses petits yeux gris. Sans paraître remarquer la tristesse de sa femme, il ne la perdait pas de vue, et mettait une sorte d'affectation à se placer toujours entre elle et Cécile.

— Ma chère belle, lui dit-il en déjeunant, je vous emmène dimanche à Saint-Pierre ; cela vous promènera. Nous assisterons ensemble à cette vente, vous savez? J'achèterai quelques-uns de ces épaves. Quant à ma pupille, je ne lui propose pas de nous accompagner ; j'ai peur qu'elle pousse contre moi à l'enchère ; elle a envie de ce mulâtre.

Ceci fut dit d'un certain ton de bonhomie railleuse.

— Mon Dieu! dit Cécile d'un air parfaitement naturel, je n'y tiens pas ; si vous en avez envie, achetez-le, et puissiez-vous l'avoir pour rien!

— Le fait est qu'il serait trop payé 1,200 livres. Il faudra frapper fort et longtemps pour l'habituer au travail.

Tout d'un coup Mme de La Rebelière fondit en larmes ; elle n'en pouvait plus, son cœur se brisait ; mais elle ne proféra pas une plainte, pas une parole au milieu de ses sanglots.

— Eh bien ! qu'est-ce donc, ma chère âme ? dit M. de la Rebelière ; vous voilà comme une Madeleine. Ce sont des vapeurs ; il faut prendre quelque chose.

— Mon Dieu, s'écria Cécile en s'approchant de la jeune femme, vous souffrez, vous êtes malade ! Que faut-il faire ! que voulez-vous ?

— Rien, rien, ma Cécile, répondit-elle en tâchant de se calmer ; oui, c'est que que je suis malade.

— Tenez, s'écria M. de La Rebelière en regardant sur la terrasse, voici quelqu'un qui vous distraira de vos humeurs noires; c'est Pélagie avec tout son bagage. Ma chère amie, vous allez lui acheter quelque chose.

Une grande Capresse assez bien vêtue parut au seuil de la porte, un coffret d'une main et un grand carton de l'autre. C'était une de ces marchandes ambulantes qui vont d'une habitation à l'autre offrir leur pacotille.

— Mesdames, dit-elle, j'ai de beaux madras, des taffetas rayés; j'ai des bijoux d'or et d'argent, des chapelets et des gants de peau d'Espagne.

— Entre , cria M. de La Rebelière ; voyons ces belles choses.

La Capresse étala sa marchandise ; bien des fois elle était déjà venue, et Mme de La Rebelière l'accueillait toujours avec l'empressement joyeux d'une enfant vaine et fantasque à laquelle on offre le moyen de satisfaire quelques caprices. Mais, cette fois, la jeune femme demeura indifférente et triste à l'aspect de tous ces chiffons.

— Voyez, mesdames, dit Pélagie, agenouillée sur la natte devant les deux femmes, voici certainement de belles choses.

Et elle se mit à disserter longuement sur le choix, le bon goût et le bon marché de ses articles. Dès le premier mot, Cécile s'était retirée pour fuir ce frivole bavardage. Mme. de la Rebelière écoutait avec une vague attention ; elle regardait indécise et préoccupée de tout autre chose que de ce que la Capresse lui montrait.

— C'est bien, Pélagie ! dit-elle tout à coup comme si elle s'éveillait d'un rêve ; avance un peu tes cartons de rubans, et ta boîte d'orfèvrerie, je veux tout voir et beaucoup acheter.

— Ayez toutes les fantaisies qu'il vous plaira, madame, dit

M. de La Rebelière. Je serai content de vous mener dimanche prochain à Saint-Pierre toute belle et toute parée. Je ne suis pas un de ces maris avaricieux et incommodes qui font la moue aux marchandes.

— Voyons si la couleur de cette étoffe ira avec le vert de mon collier d'émeraudes, dit la jeune femme en se levant pour aller prendre elle-même un petit coffret de bois d'Inde.

Elle l'ouvrit et étala sur ses genoux un magnifique pêle-mêle de bijoux en or et de pierres précieuses ; les diamants ruisselaient entre ses doigts.

— Sainte Marie ! que de richesses ! s'écria la Capresse éblouie.

— N'est-ce pas que ce rose tendre sied bien avec ces pierres vertes ? reprit Mme de la Rebelière. Je prends aussi ce fichu de point d'Alençon et ces nœuds de satin. Monsieur, voulez-vous me donner de l'argent, beaucoup d'argent, je suis en train d'acheter, et selon votre générosité, je suis capable de garder toute la pacotille.

— Bien, bien ! fit M. de La Rebelière un peu désappointé de tant d'insouciance et de frivolité.

Et il sortit un moment pour aller chercher l'argent dans le coffre-fort où nul autre que lui n'avait jamais mis la main.

— Écoute, Pélagie, dit rapidement Mme de La Rebelière, veux-tu me rendre un service ?

— Deux plutôt qu'un.

— Eh bien ! dimanche, à Saint-Pierre, on vendra à l'encan un épave mulâtre appelé Donatien, pousse à l'enchère et achète-le à tout prix...

Elle choisit un de ses colliers de perles et le jeta aux mains de la Capresse en ajoutant : Tiens, ceci vaut bien cinq mille écus ; tu payeras après l'enchère, le reste est pour toi. As-tu compris ?

— Oui, dit la Capresse en serrant le collier dans son sein : M. de La Rebelière revenait.

Le même jour, lorsqu'on porta à Donatien sa cruche d'eau et son pain de cassave, on le trouva avec une fièvre ardente ; il était dans un délire effrayant ; tant de fatigues, de souffrances et d'émotions l'avaient rendu comme fou.

Alors M. de La Rebelière trembla que la mort lui ravît trop tôt sa vengeance. Il ordonna que le prisonnier fût transporté sur-

le-champ à la case qui servait d'hôpital aux nègres de l'habitation. On ne lui laissa qu'une entrave au pied, et on le soigna avec une extrême sollicitude : il fallait se hâter de le guérir, car c'était le surlendemain qu'il devait être vendu. Tout cela se passait sans nul mystère; M. de La Rebelière se faisait rendre compte tout haut de ces détails, et comme il ne quittait pas sa femme, elle les apprenait en même temps que lui. Cécile avait agi de son côté ; elle savait la sordide avarice de M. de La Rebelière pour tout ce qui n'était pas une dépense d'ostentation ; elle comptait qu'il reculerait devant une surenchère exorbitante, et elle avait écrit au géreur de son habitation des Mornes pour lui commander d'acheter l'épave, dût-il coûter vingt mille livres. Bien qu'il lui eût été facile de parvenir maintenant jusques au prisonnier, elle n'avait osé ni l'aller voir à l'hôpital ni lui envoyer sa négresse Fémi, de crainte d'exciter quelque soupçon qui eût tenu M. de La Rebelière sur ses gardes. Elle ne témoigna nulle envie aussi d'aller à Saint-Pierre, et parut avoir oublié sa première intention d'acheter l'épave. Elle eût cependant fait part de son projet à Mme de La Rebelière, si l'argus qui était toujours entre elles leur eût laissé un moment de liberté ; mais il n'y avait nul moyen de se soustraire à cette surveillance continuelle. Cécile supposait que la jeune femme s'intéressait vivement au sort de ce pauvre Donatien avec lequel elles avaient fait de si charmantes promenades à l'ombre des bois, le long des vertes savanes ; sa pensée n'alla pas plus loin ; elle n'eut aucun soupçon de cet amour, de cette jalousie acharnée, de cette haine implacable, qui allaient se disputer la liberté, peut-être la vie du mulâtre. Mme de La Rebelière paraissait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle; rien ne pouvait l'émouvoir, elle écoutait, impassible, les exclamations, les raisonnements dont son mari ne lui faisait pas faute, et elle se vengeait jusqu'à un certain point par ce sang-froid obstiné.

Ces deux jours de contrainte, de sourde lutte, d'attente douloureuse, passèrent enfin. Le soir après souper M. de La Rebelière dit à sa femme avec ce ton d'autorité pateline qui lui était particulier : Ma chère belle, nous ne ferons pas la veillée de ce soir; il faut partir à minuit si nous voulons profiter de la fraîcheur ; vous vous recoucherez en arrivant à Saint-Pierre, et vous dormirez, si cela vous plaît, jusqu'à midi; il suffira que vous

soyez prête pour la dernière messe : vous savez que la vente se fera aussitôt après ?

— Oui, monsieur, répondit-elle froidement ; nous partirons à l'heure que vous voudrez.

— En attendant minuit, venez vous coucher ; je ne vous trouve pas bon visage, ma chère Éléonore, seriez-vous souffrante ?

— Non, monsieur, non, je suis très-bien ; ne prenez pas tant de souci de ma santé, je vous prie ; elle n'a jamais été si bonne.

Mme de La Rebelière baisa Cécile au front.

— Adieu, lui dit-elle, à bientôt, à après-demain, si Dieu veut ; bon soir, mon cher cœur ; j'ai regret de vous laisser. Vous ne voulez donc pas venir avec nous?

— Non, ma chère Éléonore, répondit-elle après un moment d'hésitation ; j'aime mieux vous attendre ici.

Cécile resta seule dans la galerie : il était alors environ dix heures du soir ; tous les gens de la maison, excepté ceux qui veillaient pour les apprêts du départ, étaient déjà couchés. Fémi, assise sur ses talons, derrière la porte, attendait sa maîtresse en roulant entre ses doigts un gros collier de rassade dont elle avait fait un chapelet. La jeune fille était triste et agitée ; en ce moment elle avait un but, une volonté arrêtée : c'était d'arracher Donatien à son sort ; elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle voudrait ensuite ; elle subissait l'influence de sa position, elle ne savait plus si elle aimait d'amour cet homme qu'elle voulait acheter, qui allait devenir son esclave. Son esclave ! il y avait dans le sens littéral de ce mot quelque chose qui la glaçait. Les préjugés du monde et l'instinct d'une âme tendre et devouée luttaient en elle, mais une sainte et généreuse pitié dominait toutes ses impressions. Elle demeura ainsi longtemps livrée à une douloureuse préoccupation, inquiète surtout de n'avoir pu dire à Donatien encore quelques paroles d'espérance et de consolation.

— Fémi, dit-elle en appelant sa négresse, que se passe-t-il là dehors ?

— Rien, maîtresse ; les porteurs ne se sont pas couchés, ni les guides non plus, ils attendent minuit sous le hangar ; le vieux Léo leur fait des contes. Il y a aussi deux cavaliers de la maréchaussée qui mèneront l'épave, comme s'il était besoin de

leurs grandes épées et de leurs mousquetons pour garder ce pauvre homme.

— Il partira donc en même temps que M. et Mme de La Rebelière?

— Point du tout, maîtresse, ils ne l'emmèneront qu'au petit jour, crainte qu'il ne leur échappe. Ils arriveront à Saint-Pierre par un bon soleil, vers midi, tout juste à l'heure de la vente.

— Seigneur mon Dieu! quelle barbarie! murmura Cécile, le malheureux boira ce calice d'ignominie et de douleur jusqu'à la lie!

— Mais vous avez promis de le sauver, ma bonne maîtresse.

— Oui, Fémi, oui, je le sauverai; mais qui sait s'il aura la force de subir toutes ces angoisses! Qui sait s'il ne désespère pas maintenant de sa délivrance! S'il était possible d'aller lui dire encore une fois d'avoir bon courage et bon espoir! Écoute, Fémi, tu pourrais l'aller trouver, qu'importe à présent? M. de La Rebelière n'aura pas le temps de le savoir avant son départ. Va trouver ce pauvre malheureux; dis-lui de compter sur ce que j'ai promis, dis-lui que demain son sort ne dépendra plus que de moi. Va vite, Fémi. Mon Dieu! comme les heures passent au milieu de tant d'inquiétude! Voilà déjà minuit; on marche là-haut; ils vont partir... Cours, Fémi; je vais t'attendre dans ma chambre.

L'hôpital était une vaste case située à distance de l'habitation; une vieille négresse en était l'infirmière, deux nègres mutilés, hors de service, soignaient les malades sous ses ordres, et veillaient alternativement toutes les nuits.

— Bonsoir, mon vieux Santiago, dit Fémi en entr'ouvrant la porte. Eh bien! as-tu beaucoup de malades? Peut-on entrer sans risquer de se trouver face à face avec un mort?

— Holà! s'écria le vieux nègre, c'est toi, Fémi? Eh! que fais-tu dehors à cette heure? Gare la ronde du commandeur!

— C'est ma maîtresse qui m'envoie pour voir le malade qu'on a tiré avant-hier du cachot. Tiens, voilà quelques bouts de tabac et un escalin pour t'acheter du tafia. Où donc est ce pauvre malheureux!

— Là-bas, tout contre le mur, répliqua le nègre en s'accroupissant devant le réchaud sur lequel bouillottait une espèce de mixtion noire et puante avec laquelle on pansait la morsure des

bêtes venimeuses. Fémi alla vers la natte sur laquelle était étendu le mulâtre. L'entrave qu'il avait au pied était solidement attachée par une chaînette de fer à un gros anneau scellé dans le mur; il sommeillait, pâle et accablé, la tête rejetée en arrière, les mains jointes et serrées sur son front. La négresse considéra un moment cette noble figure empreinte de tant de souffrance; puis son regard s'abaissa sur ces bras qui ressortaient nus et palpitants, sous les reflets rougeâtres de la lampe.

— Jésus Dieu! s'écria-t-elle frappée d'étonnement et les yeux fixés sur un chiffre tatoué que le mulâtre portait au bras gauche.

A cette exclamation, Donatien s'éveilla en sursaut.

— Qu'est-ce? Que me voulez-vous? dit-il en reculant devant cette vieille tête penchée sur lui.

— Je suis la femme de chambre de Mlle de Kerbran, répondit vivement Fémi, je viens vous dire de sa part d'avoir bon courage demain; mais d'abord montrez çà votre bras, que je le voie mieux : mes pauvres yeux ne me trompent pas, voilà la lettre R et dessus la couronne de comte, voyez, c'est comme moi...

Elle releva la manche rayée qui couvrait son bras et montra le même chiffre, à la même place.

— Pour sûr, reprit-elle, nous avons appartenu au même maître : ceci est la marque de M. le comte de Rethel; vous êtes né sur une de ses possessions, ou bien il vous avait acheté; dites, dites, le savez-vous?

Le mulâtre retomba sur sa natte en faisant une geste négatif.

— N'importe! continua Fémi, M. le comte avait deux habitations, la Caseneuve et les Mornes; c'est là sans doute que vous êtes né. Mais comment se fait-il que vous ne vous souveniez de rien? On vous a donc emmené ou vendu bien jeune? Jésus! quelle découverte!

La négresse prit la lampe et la tint un moment devant le visage étonné de Donatien.

— Ah! s'écria-t-elle, je me souviens, je vous reconnais à présent, il n'y a pas beaucoup de gens de votre race sur l'île; je reconnais le sang qui bout sous cette peau cuivrée; votre mère était caraïbe, on l'appelait Bécouya...

— Ma mère ! vous avez connu ma mère ! interrompit Donatien avec une grande émotion, c'est la première fois, hélas ! qu'on me parle d'elle. Ceux qui ont pris soin de moi ne savaient pas même son nom... Bécouya ! Oh ! je me le rappelle, je la vois encore... Et vous le savez donc ?.. C'était une pauvre esclave ?

— Oui, répondit la bonne négresse tout émue, c'était une belle esclave ; vous êtes l'enfant avec lequel elle s'en alla marron dans les montagnes du Carbet, je n'en doute pas. Pauvre Bécouya ! Elle était née là-bas près des Eaux-Chaudes, dans un grand carbet qui fut brûlé par les blancs. Il y a longtemps de cela. Le père de M. de La Rebelière, qui n'était qu'un pauvre engagé, se battit si bien, qu'il eut sa part des prisonniers ; on lui donna Bécouya, et il la vendit à M. le comte. Elle me parlait souvent de son carbet, et quand elle s'enfuit, je pensai que c'était de ce côté qu'elle allait ; mais elle n'aura plus trouvé ni case, ni vivres, ni rien...

— Hélas ! j'était tout petit, mais je m'en souviens encore. Pauvre mère ! nous avons vécu dans les bois, sans vêtements, sans abri. Souvent nous avions faim. Oh ! quelle misère ! Je ne sais combien de temps a duré cette vie. Une fois, ma mère se coucha au pied d'un palmiste et ne se releva plus. Je restai longtemps auprès d'elle ; puis j'en eus peur et je m'enfuis... Je ne sais combien de jours je marchai au hasard. J'étais mourant quand des chasseurs me rencontrèrent ; ils me conduisirent à l'habitation d'Énambuc, et depuis... Mais pourquoi m'avez-vous demandé tout cela ? pourquoi m'avez-vous forcé de revenir vers ces souvenirs terribles ?... Ah ! mon Dieu, faudra-t-il donc mourir comme je suis né, esclave ?...

— Sainte mère de Dieu ! ne désespérez pas ainsi. Mlle de Kerbran a bonne volonté pour vous ; c'est une personne charitable et prudente, elle vous commande d'être tranquille et d'avoir confiance en elle.

— Je lui obéirai : elle veut que je vive, je vivrai, répondit Donatien avec une sombre résignation ; oui, je me laisserai vivre jusqu'à ce que la volonté de Dieu m'ôte de ce monde ; j'avais espéré en arrivant ici que ce serait bientôt.

Fémi n'écoutait plus, elle semblait préoccupée de quelque réflexion profonde.

— Adieu, bonne nuit et bon voyage, dit-elle en se relevant vivement, il me semble que ceci va s'arranger autrement qu'on ne croit.

Elle jeta encore un regard sur cette marque indélébile que Donatien portait au bras, et sortit en courant aussi vite que le permettaient ses vieilles jambes.

— Maîtresse, s'écria-t-elle en entrant dans la chambre de Cécile, que me donnerez-vous pour la bonne nouvelle que j'apporte? Il ne s'agit plus d'acheter l'épave, il vous appartient, il est à vous de naissance...

— Comment ? interrompit-elle étonnée.

— Il vous appartient parce qu'il est né sur votre habitation, parce qu'il porte votre marque.

Alors la négresse raconta la découverte qu'elle venait de faire.

— Il vous appartient comme moi, continua-t-elle, la preuve en est écrite sur son bras comme sur le mien, comme sur celui de tous les esclaves du comte de Rethel, dont vous êtes l'héritière ; il est ce que je suis, avec cette différence qu'il n'y a pas une goutte de sang blanc dans mes veines.

— Est-ce possible tout ce que tu viens de dire là ? interrompit Cécile avec agitation. Mais tu dois savoir..... tu dois te souvenir de lui, de sa mère?

— Oui, oui, sans doute. Il y a je ne sais combien d'années, nous ne comptons jamais, nous autres ; il y a donc bien longtemps que Bécouya demeurait sur l'habitation de Caseneuve. C'était une belle fille, un peu triste et fort soumise ; vraie race caraïbe. Elle travaillait toujours dans la maison, et je l'ai vue avec de fines chemises de toile, des jupons rayés et même des souliers. Il lui vint un beau garçon presque blanc, et elle en était bien fière. Jamais elle n'allait dehors. Une fois cependant le maître se mit en colère contre elle, et il ordonna au commandeur de l'attacher aux quatre piquets pour recevoir les vingt-neufs coups de fouet. Il n'en manqua pas un seul à son compte. Mais le lendemain, dans la nuit, elle s'en alla marron avec l'enfant, et depuis on ne l'avait plus revue. Tout cela doit être écrit dans le livre de M. Mathieu le géreur ; il doit y avoir le nom de Donatien avec celui de sa mère.

— Mais son père? demanda Cécile.

— Son père ? il n'y avait alors qu'un seul blanc sur l'habitation : c'était M. le comte de Rethel, votre oncle, répondit Fémi avec une grande bonhomie.

La jeune fille fit un signe de tête et cacha dans ses mains son front couvert d'une rougeur subite.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle après un moment de réflexion, que faire à présent ? Il me semble avoir entendu dire à M. de La Rebelière que, l'épave une fois vendu, l'ancien maître qui viendrait à le reconnaître n'aurait plus aucun droit. Fémi, il faut partir, il faut aller sur-le-champ aux Mornes prendre conseil du géreur, il me guidera en cette affaire. Allons, allons, à cheval ; c'est le Code noir à la main et assistée de mon homme d'affaires que je pourrai faire valoir mon droit. Mais il faut se hâter ! Dieu fasse que la rivière du Carbet soit guéable, et que je puisse arriver à temps !...

VI.

L'église du Mouillage est un édifice d'assez pauvre architecture qui appartenait à l'ancien couvent des frères prêcheurs ; devant sa façade, il y avait un enclos planté de grands orangers, et où quelques familles privilégiées recevaient la sepulture. Un mur peu élevé et percé d'une large porte grillée fermait le cimetière du côté de la rue. Ce lieu ne s'ouvrait que les jours de grande solennité religieuse, et les passants qui s'arrêtaient devant la grille n'apercevaient jamais que quelque moine lisant son bréviaire, à l'abri de ces ombrages funéraires. C'était en dehors du mur d'enceinte que se faisaient les enchères publiques.

M. de La Rebelière avait donné ses ordres pour que la vente commençât immédiatement après la messe. Une planche posée sur deux tonneaux formait une espèce de table sur laquelle on allait mettre en évidence la marchandise humaine. Un peu endeçà se tenait l'huissier prêt à faire la criée, et, derrière lui, Donatien et quatre ou cinq nègres attendaient assis sur un banc. On leur avait ôté les entraves ; mais plusieurs hommes de la maréchaussée veillaient sur eux. Il y avait déjà foule le long de la rue où les curieux et les acheteurs se disputaient les bonnes places.

La maison de M. de La Rebelière était en face de l'église, et de ses fenêtres on pouvait voir commodément tout ce qui allait se passer ; mais personne ne se montrait encore, tous les stores étaient baissés et la porte fermée. Mme de la Rebelière avait voulu entendre la première messe en arrivant à Saint-Pierre, et après ses dévotions, elle s'était couchée, feignant une extrême fatigue; mais elle ne reposait point, et si son mari eût avancé la main sur le mouchoir de batiste qu'elle avait jeté sur son visage, il eût senti à travers des larmes silencieuses.

Il se promenait par la chambre en habit de soie, l'épée au côté et le visage rayonnant d'une cruelle joie. De temps en temps il s'arrêtait devant le lit et souriait en regardant sa femme.

— Mais, cher cœur! dit-il enfin, vous allez vous lever; la vente commencera dans un petit quart d'heure; on vient d'amener la marchandise.

La jeune femme se souleva brusquement et répondit : Eh bien! allons, allons, monsieur ; vous voyez que je suis prête.

Ses négresses l'habillèrent à la hâte, tandis que, debout et immobile devant la fenêtre entr'ouverte, elle regardait dehors. En ce moment un sentiment profond de compassion et de justice domina sa passion; elle eût volontiers sacrifié sa fortune, sa vie et jusqu'à son amour, pour défendre Donatien et le venger de M. de La Rebelière. Son cœur battait avec une affreuse violence, elle se sentait défaillir à l'aspect d'une telle infortune. M. de La Rebelière s'approcha doucement et dit en la touchant au bras : Voyez-vous?

C'était Donatien qu'il lui montrait. Le malheureux était courbé sur son banc, le visage caché dans ses mains ; une casaque de grosse toile lui couvrait les épaules, il avait les pieds nus à la mode des esclaves.

— Oui, je sais bien, voilà l'épave que vous voulez acheter, répondit-elle avec une froide tranquillité ; c'est le plus bel homme que j'aie vu de ma vie!

M. de La Rebelière pâlit de rage et présenta le bras à sa femme en disant : J'en ferai mon porteur de hamac, ma chère âme.

Ils descendirent. La rue était pleine d'un monde fort mêlé. Les acheteurs disputaient le terrain aux désœuvrés qui venaient

seulement se donner le spectacle de la vente. Il y avait là quelques-uns de ces pauves diables tombés aux colonies sans sou ni maille, et qui ont reçu le surnom piteux de petits blancs. Ceux-là, pour la plupart, se seraient volontiers mis à l'encan eux-mêmes, tant ils étaient capables de tout pour toucher quelques écus. Il y avait de riches colons qui suivaient toutes les ventes pour tenir leurs ateliers au complet; il y avait aussi des gens de couleur et même des noirs libres assez riches pour acheter des esclaves. Il régnait parmi ces derniers une certaine agitation; le malheur de Donatien excitait vivement leur pitié; ils voyaient dans cet abus de pouvoir un avertissement de ce qui pourrait, d'un jour à l'autre, arriver à eux-mêmes. Ils s'entendirent sur-le-champ et se coalisèrent pour acheter l'épave avec le généreux projet de lui rendre la liberté. Ils étaient loin de supposer avec quel acharnement on allait le pousser à l'enchère. Cette foule faisait cercle autour de la table. Pélagie, la belle Capresse, était au premier rang, coiffée d'un madras jaune et couverte de tous ses joyaux.

M. et Mme de La Rebelière s'avancèrent, suivis de deux nègres qui portaient de larges parasols; le cercle s'ouvrit pour les laisser passer, et l'huissier leur fit apporter des siéges près de la table. Donatien avait changé de couleur en apercevant la jeune femme. Elle ne leva pas les yeux sur lui, et, s'accoudant sur la table, elle fit un léger signe de tête à Pélagie. Personne ne s'étonna de sa présence; elle venait là comme on va pour acheter un cheval de prix, un bel attelage; cela était dans les mœurs étranges et peu raffinées du pays.

Ce fut un vieux nègre qui monta le premier sur le tréteau. Tandis qu'on poussait faiblement l'enchère, M. de La Rebelière s'approcha du banc et passa les esclaves en revue. Quand il fut devant Donatien, il lui dit :

— Lève-toi, que je te voie un peu marcher.

L'épave ne bougea pas.

— Lève-toi, reprit plus haut M. de La Rebelière, sinon tu sauras ce que c'est qu'une lanière neuve au bout d'un bambou.

— Voilà une lâche et cruelle menace, monsieur, répliqua Donatien, le regard étincelant, la voix creuse et tremblante, vous abusez de votre position.....

— Tais-toi, et considère la bassesse et l'infamie de la tienne : un misérable esclave !

Donatien s'était levé :

— Oui, s'écria-t-il, je suis esclave ; mais c'est au mépris de la justice et des lois. Vous ôtez à un homme qui vaut mieux que vous sa position, sa liberté, sa vie.... Et c'est vous qui osez parler de bassesse et d'infamie !..... Vous, le fils d'un engagé qui a vécu trois ans sous le fouet d'un commandeur ; vous qui, devenu riche à force d'iniquités, avez renié jusques au nom de votre père : il s'appelait Rebel le tonnelier, vous êtes M. de La Rebelière. Étrange noblesse dont tout le monde ici peut vérifier les titres ! Mon origine vaut la vôtre, je pense ; il est plus honorable d'être esclave comme moi que noble comme vous, monsieur !

M. de La Rebelière, blême et tremblant de colère, avait reculé d'un pas ; il leva sa canne et en toucha l'épave. A ce geste, Donatien bondit, et, lui arrachant des mains le bambou à pomme d'or, il le brisa et le jeta sous la table. A cet acte d'une audace inouie, les hommes de la maréchaussée se saisirent de l'épave, et une longue clameur s'éleva parmi la foule. On s'attendait à un prompt et terrible châtiment. Mme de La Rebelière s'élança au-devant de son mari, car elle crut qu'il allait tuer le mulâtre : il y eut une minute de silence et de stupéfation ; M. de La Rebelière, appuyé contre la table, promenait autour de lui de sombres regards ; on le connaissait ; il était généralement haï : tout le monde tremblait pour l'épave.

Enfin M. de La Rebelière prit sa femme au bras, et la ramenant à sa place, il dit d'un ton froid : Continuez la vente. C'est le tour du mulâtre Donatien.

Les soldats de la maréchaussée le traînèrent sur la table et l'y maintinrent debout ; l'huissier cria : Messieurs, à deux cent livres l'épave.

— Cinq cents. — Mille. — Douze cents. — Quinze cents. — Deux mille, cria-t-on dans la foule.

Il y eut un temps d'arrêt.

— A deux mille livres l'épave, répéta l'huissier.

— Trois mille, dit alors M. de La Rebelière.

— Trois mille cinq cents, cria la Capresse en avançant la tête

pour mettre en évidence ses grands anneaux d'or et sa belle coiffure.

— Est-ce qu'elle veut s'acheter un mari? dit un des hommes de couleur auquel Pélagie venait de faire un signe ; assez, il ne faut pas surenchérir contre elle.

— A trois mille cinq cents, cria l'huissier ; une fois, deux fois...

— Quatre mille, dit M. de La Rebelière.

— Cinq mille, s'écria la Capresse en roulant le collier de perles caché dans la profondeur de ses poches brodées.

— Six mille.—Sept mille.—Huit mille. — Dix mille. — Douze mille livres, cria M. de La Rebelière en se levant.

La Capresse se retira un peu en arrière ; la foule ébahie gardait un profond silence ; on eût entendu le vol d'un oiseau-mouche.

— A douze mille livres l'épave ! cria l'huissier, une fois, deux fois ; personne ne dit mot?

Mme de La Rebelière avait fait un signe ; la Capresse dit intrépidement : douze mille cinq cents livres !

En ce moment on entendit des chevaux qui montaient la rue au grand trot ; la foule, effrayée et surprise, se sépara, et Cécile, accompagnée du géreur de son habitation et de son homme d'affaires, arriva jusque devant la table.

— Messieurs, dit l'homme d'affaires, Mlle de Kerbran vient mettre opposition à la vente de cet esclave qui lui appartient ainsi que nous allons le prouver : arrêtez l'enchère.

— Comment? Que veut dire ceci? s'écria M. de La Rebelière en calculant rapidement que cet incident allait lui épargner peut-être une dizaine de mille livres.

Donatien restait immobile comme un homme qui doute de ce qu'il voit et de ce qu'il entend. Cécile avait mis pied à terre.

— Monsieur, dit-elle en s'adressant à M. de La Rebelière, faites-moi, je vous prie, rendre justice. Cet épave est à moi. Ces messieurs vont expliquer comment.

— Bien, voyons, mademoiselle.

Alors, le géreur prit la parole et raconta le fait ; il apportait ses cahiers de dénombrement, et il montra la date de la naissance de Donatien et le nom de sa mère, puis il alla vers lui et découvrit la marque qu'il portait au bras. L'homme d'affaires

ouvrit le Code noir et se prépara à lire le paragraphe tout entier.

— Assez, messieurs, dit M. de la Rebelière, je suis suffisamment éclairé sur le fait. En ma qualité de commandant de la paroisse du Carbet, j'ai poursuivi la vente de cet épave; maintenant il se trouve avoir un maître, et je le rends à qui de droit.

— Est-il possible! murmura Mme de La Rebelière avec défiance et en serrant la main de Cécile.

On ramena Donatien à son banc, et M. de La Rebelière tira sa pupille à l'écart.

— Écoutez, lui dit-il, je veux que vous fassiez sur-le-champ une bonne affaire; vendez-moi cet esclave; je vous en donne trois mille livres; c'est plus qu'il ne vaut; demandez-le au gérant. N'est-ce pas, monsieur Mathieu, que je le paye trop cher? Mais c'est une fantaisie. Voyons, trois mille livres en or, et voici les arrhes.

— Non, monsieur, dit Cécile à haute voix; mon intention n'est pas de vendre cet esclave; je veux, au contraire, lui rendre la liberté, et dès aujourd'hui je l'affranchis.

— Vous ne le pouvez pas, interrompit M. de La Rebelière, son sort ne dépend pas entièrement de vous; il faut que le gouverneur lui accorde une patente de liberté, et il ne l'obtiendra jamais, jamais! Vous pourrez le rendre libre de fait, mais de droit, il restera esclave. Vous avez invoqué le Code noir; voyez, sur cet article, il est précis.

Cécile, consternée, regarda son homme d'affaires qui lui répondit par un geste affirmatif.

— Voyons, voulez-vous me vendre cet homme? répéta M. de La Rebelière.

— Non, monsieur, répondit-elle en considérant avec une ardente et douloureuse pitié le malheureux affaissé sous l'influence de si terribles émotions; je vais le faire mener à l'habitation des Mornes.

— Oui, mademoiselle, interrompit M. de La Rebelière avec une sourde rage, vous l'emmènerez; mais auparavant il subira la peine à laquelle nul esclave ne peut se soustraire quand il a insulté un homme libre, un blanc, Puisque nous marchons le Code noir à la main, il est bon de le faire valoir jusqu'au bout pour le maintien de nos droits et priviléges. L'esclave Donatien m'a

offensé de gestes et de paroles; tous ceux qui sont ici présents pourront le témoigner. Je demande qu'ici, sur l'heure, il soit mis aux quatre piquets pour recevoir vingt-neuf coups de fouet. C'est la loi. Allons, messieurs de la maréchaussée, faites votre devoir.

Cécile se mit devant Donatien; elle était pâle, mais elle avait le front haut et le regard assuré. Cette terrible situation lui inspira sur-le-champ une de ces résolutions qu'il faut plus de courage pour déclarer que pour mettre à exécution, et se tournant vers M. de La Rebelière, elle dit d'un accent bref et ferme :

— Non, vous ne toucherez pas à cet homme ; il n'est plus esclave ; dès ce moment il est libre, car je déclare ici, moi, Cécile Kerbran, que je l'épouse... Lisez, lisez l'article du Code noir : Tout esclave qui épouse une femme libre est libre de droit...

La vue d'un prodige inouï, d'un miracle comme celui des noces de Cana, n'eût pas produit plus d'effet sur la foule attentive et muette que ces paroles d'une femme libre, d'une femme blanche, d'une femme noble, adressées à un homme de couleur, à un esclave. Chacun demeura comme pétrifié.

— Monsieur, dit Cécile en se tournant vers l'épave avec un geste plein de dignité, retirons-nous. Voulez-vous me donner votre bras ?

Donatien se leva sans répondre. Il y a des émotions, des situations dans la vie où la parole est impuissante. Mlle de Kerbran s'appuya sur lui, et ils s'éloignèrent sans que personne songeât à les retenir.

Mme de La Rebelière était restée muette d'étonnement. Elle ne savait ce qui se passait dans son âme ; mais bientôt un sentiment de justice et de générosité domina son amour, elle n'éprouva que le bonheur de voir celui qu'elle avait tant aimé soustrait à la vengeance de son mari. M. de La Rebelière, plein de confusion et de rage, se serait pourtant consolé s'il eût aperçu des larmes dans les yeux de sa femme ; mais il comprit, avec un affreux dépit, que sa passion pour Donatien était assez forte, assez dévouée, pour consentir avec joie qu'une autre, plus heureuse, mieux aimée peut-être, l'eût sauvé. Ce moment la vengea de tout ce qu'elle avait souffert.

— Eh bien ! monsieur, dit-elle en se tournant vers M. de La

Rebelière avec une froide ironie, l'épave épouse Mlle de Kerbrau. Vous aviez pourtant juré qu'il mourrait sous le fouet d'un commandeur !

Mme Charles Reybaud.
(H. Arnaud.)

LES

QUATRE TALISMANS.

Troisième et dernière Journée.

Le lendemain, les trois vieillards se réunirent, comme la veille, chez le vieillard bienfaisant de Damas, à l'heure du repas du soir, où ils étaient invités. Ils reçurent chacun une bourse d'or, comme les deux jours précédents, et quand le banquet fut fini, leur hôte, s'adressant à celui qui n'avait pas encore parlé, lui rappela qu'il attendait aussi le récit de ses aventures. Le voyageur inconnu, qui était un homme sérieux et circonspect, passa gravement sa main sur sa barbe, salua d'un air digne et posé le père de famille et ses enfants, et commença en ces termes :

HISTOIRE DE PIROUZ LE SAVANT.

Illustres seigneurs, vous n'apprendrez peut-être pas sans étonnement que je suis le troisième frère de ces deux vieillards, et que c'est de moi qu'ils vous ont parlé sous le nom de Pirouz. Je suis plus connu aujourd'hui dans l'Orient sous le titre de SAVANT, que l'on m'y a donné par excellence, pour me distinguer de la foule des gens qui font profession de science, aux risques et périls de l'humanité, sans s'être jamais signalés par une découverte utile. C'est moi qui avais reçu du génie de la montagne le talisman au moyen duquel on connaît le secret des maladies, et les

électuaires spéciaux que la nature a produits pour y porter remède. Il n'avait probablement pas fait ce choix sans motif, mon inclination m'ayant toujours porté à la recherche de ces arcanes précieux, qui seraient la première des richesses de l'homme, s'il savait la connaître. Je reçus cette faveur avec reconnaissance, parce qu'elle m'ouvrait en espérance un long avenir de fortune et de gloire, et je quittai mes frères sans regret et sans envie. Épris de leur opulence et de leurs avantages personnels, ils jouissaient d'une santé qui ne me donnait pas lieu de croire qu'ils eussent jamais besoin de moi. J'emportai donc ma part des provisions, et je m'avançai dans le désert en cueillant des simples assortis aux principales infirmités de l'espèce.

Quelques semaines écoulées, mon sac fut plein de spécifiques et vide de provisions. Je me trouvai riche de tout ce qui peut guérir ou soulager les souffrances de l'humanité, à l'exception de la faim ; la faim, ce mal positif, auquel les sages n'ont pu pourvoir jusqu'ici qu'en mangeant. Ce qui me consolait, seigneur, dans les tourments qu'elle me fit éprouver, c'est que je n'ignorais pas qu'il y avait beaucoup de savants qui les ont éprouvés avant moi, et, si on s'en rapporte au témoignage des histoires, il n'est pas absolument nécessaire d'aller dans le désert pour en citer des exemples.

J'étais pressé par cette nécessité importune et humiliante, quand mon oreille fut frappée du bruit de quelques voix humaines. Le bruyant délire dont ces voyageurs paraissaient animés me fit d'abord espérer que j'aurais affaire à des malades, mais je m'aperçus avec une certaine satisfaction, je dois le dire, qu'il n'annonçait que l'explosion bienveillante et communicative d'un banquet qui tire à sa fin. Je m'y glissai sans crainte : les gens qui ont faim sont si insinuants et si persuasifs ! J'y fus admis sans difficulté : les gens qui dînent sont si polis ! Je pris part, avec une expansion toute naturelle, à la bonne chère et à la joie des convives, et j'y serais resté longtemps, si un soin particulier ne les avait appelés quelque part.

C'était un festin funèbre.

Le roi d'Égypte avait alors un favori que la passion de la chasse aux bêtes fauves entraînait souvent à leur poursuite dans les régions les plus sauvages. Il s'était arrêté, la veille, avec son escorte, dans le lieu qui nous rassemblait, et il venait d'être vic-

time de la vengeance d'un tigre blessé à mort, qui l'avait laissé sans vie à côté de lui sur le sable du désert. La fosse était creusée ; le cadavre était là, et voilà pourquoi on se réjouissait, en attendant les funérailles.

Je n'eus pas plus tôt touché le mort, que je reconnus qu'il était vivant. Mon sac me fournissait des baumes et des dictames inconnus d'une puissance héroïque ; et quand tout fut prêt pour l'enterrement, mon mort monta à cheval.

Le plus rare bonheur qui puisse arriver à un jeune médecin, c'est de débuter dans la pratique par la guérison d'un grand seigneur. Le salut d'un peuple entier ne l'aurait pas tiré de l'obscurité; celui d'un homme en place fait sa fortune ; mais la mienne devait être exposée à d'étranges vicissitudes, et je ne vous en raconterai qu'une partie. J'arrivai au Caire sous les auspices d'un courtisan que la faveur dont il jouissait rendait au moins l'égal du souverain, et, par conséquent, avec une perspective presque infaillible de profit et de gloire. Malheureusement pour mon patron et pour moi, le prince, qui avait besoin d'un ami plus assidu, venait de donner un successeur à mon maître. Quand son favori arriva, il lui fit trancher la tête, et c'est un genre d'accident pour lequel mon amulette ne m'enseignait pas le moindre remède. La science ne saurait pourvoir à tout.

Par une compensation dont les médecins ont seuls quelque bonne raison de se féliciter, la contagion qui désole l'Égypte tous les ans faisait alors d'horribles ravages. La circonstance était propice, et j'en usai avec empressement pour guérir tous les malades, à l'exception de ceux qui aimaient mieux mourir selon les règles, en s'en tenant aux ordonnances qui avaient tué leurs pères. Leur nombre fut considérable ; mais ma réputation prévalut, et je n'en tirai pas un grand profit. Il n'y a rien d'ingrat comme un malade guéri. Les hommes n'apprécient la santé à sa valeur que lorsqu'ils n'en jouissent plus. Il en est autrement de l'héritage des morts, dont ils ne connaissent jamais mieux le prix que lorsqu'ils vont en prendre possession. L'héritier est naturellement reconnaissant et libéral, et voilà pourquoi les riches ne guérissent presque jamais.

Cependant je n'avais pas à me justifier dans ma pratique d'un seul évènement sinistre ou même douteux, et la médecine me porta envie. Le collége des docteurs m'assigna devant le tribu-

nal souverain, pour y rendre compte du droit que j'avais de guérir, car il n'est pas permis, dans ce pays-là, de sauver un homme de la mort, quand on n'y est pas autorisé par un brevet, qui rapporte de gros deniers au fisc. Pour être confirmé dans l'exercice de la profession dont j'avais témérairement usurpé les priviléges, il fallait prouver au moins que je m'y étais préparé par des études préliminaires d'un genre fort singulier, entre lesquelles passait en première ligne la connaissance approfondie de la langue copte. Le tribunal souverain devant lequel m'avait envoyé le collége des docteurs, et qui ne connaissait pas la langue copte, me renvoya devant le collége des docteurs, qui ne la connaissait pas non plus.

Le premier des docteurs qui avait à m'interroger me demanda si Sésostris était devenu aveugle des deux yeux à la fois, et, dans le cas où je partagerais l'opinion contraire, qui paraît la plus vraisemblable aux savants, si l'œil qu'il avait perdu le premier était le droit ou le gauche.

Je lui répondis que cette question semblait assez étrangère à l'art de guérir; mais que, si Sésostris n'était pas devenu aveugle à la fois des deux yeux, et que ce ne fût pas l'œil gauche qu'il eût perdu le premier, il me paraissait probable que c'était le droit.

Je peux dire ici, sans faire trop de violence à ma modestie, que cette solution fut accueillie par un murmure assez flatteur.

Le second docteur voulut savoir mon avis sur la couleur du scarabée sacré, qui a toujours passé pour noir, jusqu'à l'arrivée d'un voyageur venu de Nubie, d'où il a rapporté un scarabée vert. Cette difficulté ne présentant pas non plus un intérêt fort grave pour l'humanité souffrante, je me contentai de déclarer, dans la sincérité de mon cœur, que Dieu avait fait, selon toutes les apparences, des scarabées de toutes les couleurs, et que ses moindres ouvrages étaient dignes de l'admiration des hommes.

Le troisième docteur toucha de plus près aux questions sur lesquelles mon talisman me fournissait des solutions infaillibles. Il exigeait que j'expliquasse à la docte assemblée les vertus secrètes par lesquelles l'*abracadabra* guérit de la fièvre tierce, et je répliquai cette fois, sans hésister, que l'*abracadabra* ne guérissait point de la fièvre tierce. Comme les médecins d'Égypte ne

guérissent la fièvre tierce qu'au moyen de l'*abracadabra*, quand ils ont le bonheur de la guérir, cette dernière réponse excita l'indignation générale. Le collége me repoussa comme un imposteur téméraire et ignare qui ne savait pas même la langue copte, et le tribunal souverain me renvoya en prison, pour y finir mes jours, avec défense expresse du guérir qui que ce fût, sous peine du dernier supplice. J'y passai trente ans à souhaiter la mort, mais je ne m'étais jamais mieux porté, et je ne reçus pas une seule visite des médecins. C'est la seule marque de vengeance dont ils m'aient fait grâce.

Au bout de trente ans, le jeune roi d'Égypte était devenu vieux. Tourmenté d'un mal inconnu qui défiait toutes les prescriptions de la science, et pourvu d'une vitalité qui résistait à tous les remèdes, il se rappela confusément les cures miraculeuses du médecin persan qui avait fait si grand bruit au commencement de son règne. Il ordonna que je lui fusse amené, sous la condition formelle de payer de ma tête le mauvais succès d'une ordonnance inutile. J'acceptai avec empressement cette terrible alternative, quoiqu'il ne me parût pas bien démontré que mon amulette eût conservé si longtemps sa vertu. Il y a si peu de facultés données à l'homme, qui ne perdent pas, en trente ans, une partie de leurs propriétés et de leur énergie, si peu de réputations scientifiques qui survivent à un quart de siècle !

Je ne manquai pas sur ma route d'occasions de me rassurer. A peine eus-je passé le seuil de mon cachot, que je trouvai la rue encombrée de malades, les uns errant comme des spectres échappés au tombeau, et encore à demi voilés de leurs linceuls ; les autres, appuyés sur les bras de leurs amis et de leurs parents ; ceux-ci gisants sur la paille, et tendant vers moi des bras suppliants ; ceux-là, portés dans des litières magnifiques, et faisant joncher le chemin que je parcourais, de bourses d'or et de bijoux, par les mains de leurs esclaves. D'un regard, je connaissais tous les maux ; je les guérissais d'une parole, et j'arrivai au palais, escorté d'un peuple de moribonds ressuscités qui remplissaient l'air des éclats de leur joie et de leur reconnaissance. Je m'approchai, avec la sécurité calme et fière d'un triomphateur modeste, du lit royal sur lequel le prince était assis. Hélas ! combien ma confiance fut trompée !

Le roi d'Égypte n'avait pas alors plus de cinquante ans, mais

son front portait l'empreinte d'une caducité séculaire. Sa face hâve et plombée, comme la main livide de l'ange funèbre qui s'était étendue sur lui, avait perdu jusqu'au mouvement de la vie. Ses lèvres sans couleur conservaient à peine assez de force pour s'entr'ouvrir au dernier souffle qui allait lui échapper ; ses yeux seuls laissaient deviner quelques restes d'une existence fugitive, et finissaient de briller dans la profonde cavité de leur orbite, comme deux étincelles prêtes à s'éteindre sur deux charbons éteints. Il voulut faire un mouvement pour m'appeler, mais sa main le trahit et resta glacée sur le dossier qui l'appuyait. Un balbutiement confus erra sur sa langue paralysée, mais je ne l'entendis point.

Mon état n'était guère à préférer à celui de l'agonisant. Je ne l'avais pas plus tôt aperçu, que je devinai ma destinée à l'horrible silence de mon talisman. Il ne me suggéra pas une pensée, pas un subterfuge même qui pût me tenir lieu de pensée. Un médecin ordinaire aurait improvisé le nom d'une maladie inconnue, celui d'un remède imaginaire ou difficile à trouver. Il aurait gagné le temps nécessaire pour laisser mourir son malade, et il en fallait si peu ! Médecin par l'instinct de la nature et les bons secours du génie de la montagne de Caf, je ne connaissais pas ces habiles artifices. Je jetai autour de moi un regard d'humiliation et de désespoir, et je rencontrai les yeux du médecin du roi qui jouissait de ma confusion avec un insolent sourire. Ma première idée fut que la présence d'un de ces docteurs à brevet suffisait pour neutraliser les effets de l'amulette salutaire, quoique le génie ne l'eût pas dit ; mais les génies ne peuvent pas penser à tout. Convaincu que je ne gagnerais rien à réfléchir plus longtemps, je me jetai la face contre terre.

— Seigneur, m'écriai-je enfin en me relevant sur mes genoux dans l'humble attitude de la résignation, ou Votre Majesté n'est point malade, ou le mal dont elle est frappée se dérobe à mon savoir impuissant. Je suis incapable de la guérir.

A ces mots, le roi rassembla le reste de ses forces pour m'accabler de sa colère, mais il ne put faire qu'un geste et pousser qu'un cri. — Qu'on le même à la mort, dit-il.

— Seigneur, dit le médecin en se rapprochant de l'auguste malade, votre indignation est légitime, et votre vengeance est trop douce. Permettez-moi cependant de vous indiquer un moyen de

la rendre utile à la conservation de ces jours précieux sur lesquels reposent la prospérité de l'Égypte et le bonheur du monde. Votre Majesté, qui sait tout ce que savent les rois, ces dieux visibles de la terre, n'ignore pas que notre loi nous défend d'attenter au cadavre et de troubler par une étude sacrilége le saint repos de la mort. Cette science impie des Cafres et des Giaours nous est sagement interdite, mais le divin Alcoran ne nous a défendu nulle part d'en puiser les rares secrets dans les entrailles d'un criminel vivant. Si votre mansuétude paternelle, qui veille incessament à la conservation de vos sujets, daignait m'accorder ce misérable, couvert de forfaits et d'ignominie, je me crois assez expert dans mon art pour l'ouvrir et le disséquer, sans toucher aux parties nobles, et pour découvrir dans ses viscères palpitants le mystère et le remède des douleurs qui vous tourmentent, car l'amour seul de votre personne sacrée m'a inspiré cette prière.

Pendant cette allocution effroyable, la moelle s'était figée dans mes os, et j'attendais la réponse du tyran dans une horrible perplexité. Un sourire d'espérance courut sur sa bouche pâle, et il inclina faiblement la tête en signe d'approbation. Je perdis connaissance.

Alors on me lia les pieds et les mains; on me transporta ainsi dans une litière fermée, et on me conduisit à la maison de plaisance du médecin du roi, délicieuse *villa*, dont le Nil baigne l'enceinte élevée. Arrivés au terme de ce voyage fatal, les esclaves me déposèrent sur une table de cèdre qui paraissait disposée à l'avance pour l'affreuse opération que j'allais subir, tandis que d'autres serviteurs préparaient sur une table voisine les instruments de mon supplice, des scies, des couteaux, des scalpels, des bistouris acérés, dont la vue ferait horreur à un de ces héros invulnérables que chantent les anciens poëmes de l'Arabie. J'en détournais les yeux avec une épouvante qui me brisait le cœur, quand un pas grave et lent, qui s'imprimait solennellement sur les degrés, m'annonça la présence de mon barbare assassin. Oh ! combien je regrettai alors que le génie maladroit qui m'avait doué, sans mon aveu, du privilége stérile de guérir toutes les maladies des hommes, ne m'eût pas accordé en échange le pouvoir de les donner ; de quelle foudroyante apoplexie j'aurais accueilli, sans remords, le médecin du roi ! Mais

je me débattis inutilement sous les convulsions de la terreur, et je retombai dans mes liens.

— Que vois-je ! s'écria-t-il en m'apercevant. Est-ce ainsi qu'on reçoit les hôtes respectables qui me font l'honneur de me visiter ! Hâtez-vous de rompre ces cordes infâmes et de nous apporter des carreaux sur lesquels nous puissions nous livrer à loisir aux douceurs d'un sage entretien. — Et toi, continua-t-il, en s'adressant à une espèce de majordome que je n'avais pas encore vu, tâche de te surpasser dans les apprêts d'un festin qui témoigne à ce noble étranger, par sa magnificence, combien je suis sensible à la gloire dont sa présence me comble aujourd'hui ! Quand j'aurai affaire à vous pour d'autres services, j'aurai soin de vous appeler et de vous faire connaître mes volontés.

Il n'avait pas fini de parler que ses ordres s'exécutèrent. Une table jonchée de fleurs se couvrit de sorbets, de confitures, de mets délicats, de vins exquis ; car les médecins d'Égypte poussent à un degré incroyable de raffinement le goût de la bonne chère, et ne se font pas grand scrupule d'enfreindre les préceptes de la loi : je ne sais s'il en est de même ici. J'étais loin cependant d'être rassuré, ou plutôt, je commençais à m'imaginer que le docteur se proposait de m'étourdir par des breuvages narcotiques dont je n'avais pas l'habitude, pour procéder ensuite à son opération avec moins de difficulté. Les scalpels et les bistouris n'avaient d'ailleurs pas disparu, et la vue de ces ustensiles menaçants réprimait fort mon appétit. Le médecin parut remarquer enfin ma consternation, dont il n'ignorait pas la cause.

— Eh quoi ! me dit-il, mon illustre confrère, vous croyez-vous par hasard au saint temps du Ramazan, pour dédaigner des mets qui éveilleraient la sensualité d'un santon ? Daignez du moins me faire raison de ce verre de vieux schiraz que je vais boire à l'honneur de vos glorieux succès.

La révolution que produisit en moi cette singulière apostrophe me rendit subitement la parole : C'en est trop, lui répondis-je en pleurant de colère ; je ne m'attendais pas à voir un homme qui exerce une profession libérale et humaine joindre une ironie si amère à une si noire cruauté !

— Allons donc, reprit-il, vous ne sauriez attribuer sérieusement au plus zélé de vos admirateurs et de vos disciples l'inten-

tion de cette exécrable plaisanterie. J'avoue que la gloire d'ouvrir un grand homme tel que vous est faite pour éblouir mon orgueil ; mais ce n'est pas au point de fermer mes yeux à l'éclat de votre savoir et de vos talents. Je vous suivais d'assez près, ce matin, quand vous marchiez de votre prison au palais du roi d'Égypte, et vous m'avez rendu témoin de miracles si surprenants, qu'ils semblent plutôt l'ouvrage d'un Génie que celui d'un homme. O Seigneur, que vous êtes un habile médecin, et que les moindres de vos formules seraient payées cher par notre académie !

Quoique ma situation fût peu changée en apparence, j'avouerai que ces paroles me pénétrèrent d'une émotion assez douce, et que mon amour-propre triompha un moment de ma peur. Je bus un verre de schiraz, et je repris quelque courage.

— Il est vrai, dis-je avec l'expression d'un contentement modeste, que ma pratique n'a jamais été malheureuse, à une triste occasion près, et je mets le monde entier au défi de citer un seul malade que je n'aie pas guéri du premier abord, si ce n'est le roi d'Égypte, à qui Dieu pardonne le mal qu'il me fait ou qu'il veut me faire.

— Pour celui-là, répliqua le docteur en riant, vous m'auriez étonné d'une tout autre manière, si vous aviez deviné sa maladie, car je vous suis caution qu'il n'est point malade. C'est une organisation de fer, usée avant l'âge par tous les excès qui précipitent le cours de la vie, la satiété des voluptés, la satiété du pouvoir, la satiété du crime. Il n'y a plus rien de nouveau pour ses organes blasés sur cette terre dont il est l'effroi, et voilà pourquoi il se meurt. C'est de tous mes clients celui qui m'inquiète le moins, car je lui tiens en réserve, pour le premier moment d'humeur dont il aura le malheur de m'inquiéter, une potion souveraine qui lui procurera la guérison radicale de tous ses maux, et qui guérira l'Égypte plus infailliblement encore de l'opprobre et des calamités de son règne. Ne soyez donc pas surpris de n'avoir pas trouvé de remède aux douleurs qui le dévorent. La Providence est trop sage pour avoir réservé de telles ressources au plus méchant de tous les hommes.

— Si je comprends la valeur de ce spécifique, interrompis-je en frissonnant, il est bien à regretter pour moi que vous ne vous en soyez pas avisé plus tôt.

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure, poursuivit le médecin du roi en jetant un regard oblique sur ses redoutables ferrements. Nous avons auparavant à nous entretenir d'autre chose, et au point où nous en sommes, vous et moi, nous pouvons nous parler tous deux sans mystère. Vous pénétrez d'un coup d'œil la cause de toutes les maladies, et vous savez leur approprier à l'instant le remède qui leur convient : c'est un point sur lequel nous sommes d'accord, et dont les observations que j'ai faites, il y a peu de temps, ne me permettent pas de douter; ce que je ne saurais croire, c'est qu'il y eût une école de médecine, en Égypte ou ailleurs, qui enseignât cette science, et vous me permettrez d'imaginer que vous la devez plutôt au hasard qu'à l'étude. —

Un sentiment involontaire de confusion ou de pudeur dut alors se manifester sur mon visage, et, dans mon émotion, je baissai les yeux sans répondre.

— J'ai fréquenté comme vous, continua-t-il, les cours des sages les plus renommés, et j'y ai appris que les médecins ne savaient que peu de chose ou ne savaient rien. Nous raisonnons sur les maladies par approximation; nous leur appliquons, par habitude, les remèdes qui nous ont plus ou moins réussi dans des circonstances analogues, et nous les guérissons quelquefois par hasard. C'est à cela que se réduit notre savoir; mais il nous suffit pour gagner la confiance de la multitude, et pour vivre dans l'aisance aux dépens des gens crédules. Si vous connaissez une autre médecine que celle-là, vous êtes encore plus savant que je ne l'avais pensé, mais j'ai quelque raison de croire que vous n'en avez pas acquis le secret sur les bancs du collége. Une confidence loyale et sans réserve pourrait faciliter entre nous un bon arrangement dont je n'ai pas besoin de vous faire sentir l'urgence. Vous avez eu le temps d'y penser.

Il porta au même instant une main nonchalante sur ses bistouris, et les étala sur ses genoux avec une distraction affectée.

J'avais compris mon médecin, et je n'hésitais plus que sur les termes de la capitulation.

— Un secret pareil, lui dis-je, serait à estimer au-dessus de tous les trésors des hommes.

— Et non pas au-dessus de la vie, reprit-il, en repassant négligemment le plus horrible de ses bistouris sur une pierre à ai-

guiser. Il me semble qu'une jolie djerme voilière galamment équipée, qui vous transporterait cette nuit loin des terres d'Égypte, et une poignée de franches roupies de Perse qui vous donnerait de quoi vivre, en attendant une clientèle, valent mieux pour vous que l'honneur de figurer un jour dans un cabinet d'anatomie. C'est payer assez haut, selon moi, dans la position où vous êtes, la communication de quelques folles paroles que vous devez à la bienveillance d'une Péri.

— Apportez-moi les roupies, repartis-je, et allons voir la djerme, si elle est prête, car j'ai hâte de voyager. Vous aurez le talisman.

Je le passai, en effet, sur son cou au moment où le patron donnait le signal du départ. Je fis valoir avec soin les vertus incomparables de mon amulette, mais j'omis plus soigneusement encore, et pour cause, de prévenir le docteur qu'elle perdait à l'instant son efficacité, quand elle était tombée en d'autres mains, parce que cette circonstance malencontreuse aurait annulé un marché auquel j'avais le plus grand intérêt possible, C'est toutefois, depuis ce temps-là, que les médecins d'Égypte se flattent, entre ceux de toutes les nations, de guérir toutes les maladies; mais je puis vous attester, seigneur, qu'il n'en est rien, et que les médecins de ce pays-là tuent leurs malades comme les autres.

Mes ressources ne furent pas longtemps à s'épuiser, mais je croyais en avoir conservé quelques-unes dans mes habitudes de praticien. J'avais vu et nommé une multitude de maladies; j'avais nommé et conseillé une multitude de remèdes, et ma mémoire ne m'avait pas abandonné avec le talisman du Génie. J'allai donc à travers le monde, cherchant partout des malades, imposant le plus souvent au hasard les définitions de ma pathologie et les recettes de ma pharmacopée, et laissant les traces ordinaires du passage d'un médecin dans les endroits où je passais. J'en eus quelques remords au commencement, parce que j'ai l'âme naturellement sensible; mais je finis par m'en faire une habitude assez facile, comme les autres médecins, quand j'eus expérimenté, en cent consultations différentes, que les plus huppés de cette savante profession n'en savaient pas plus que moi. Il arrivait toujours, en dernier résultat, que le malade triomphait du mal, ou que le mal triomphait du ma-

lade, selon l'arrêt de la destinée ou le caprice de la nature.

J'éprouvai cependant quelques échecs qui compromirent ma réputation, et qui mirent ma sûreté en péril. Je crois qu'il n'en eût pas été question pour un docteur en crédit, dont la considération repose sur une vieille tradition pratique, et sur la confiance d'une clientèle honorable. Ceux-là font tout ce qu'il veulent des infortunés qui tombent dans leurs mains, et l'opinion ne vient pas leur en demander compte ; mais c'est autre chose pour un pauvre médecin sans diplôme, qui n'a pas comme l'on dit, *l'attache* du corps enseignant, et le privilége légal d'exercer l'art de guérir, sans avoir jamais guéri personne. On me sacrifia sans pitié, dans toutes les villes où je m'étais successivement établi, à la basse jalousie de mes confrères, qui se partagaient joyeusement mes malades le lendemain de mon départ, et qui ne manquaient pas de les enterrer en trois jours pour se réserver le plaisir d'attribuer ce mauvais succès au vice radical du premier traitement. Cette fatalité qui semblait partout s'attacher à mes remèdes finit par produire un tel scandale, que la justice crut devoir me défendre de pratiquer la médecine, sous peine de perdre le nez et les oreilles. J'étais si las de la science, et si jaloux de conserver les principaux ornements d'une figure humaine en bon état, que je me résignai à vivre d'aumônes, en suivant les convois des morts, que j'avais vu tant de fois s'ouvrir sous mes auspices. J'étais parvenu à ce point de misère et d'avilissement, quand le hasard me fit rencontrer avant-hier, aux portes de Damas, ces deux vieillards mendiants, dans lesquels j'ai reconnu depuis mon frère Douban le riche, et mon frère Mahoud le séducteur, que les avantages de la fortune et de la beauté n'ont pas rendus plus chanceux que moi.

A ces dernier mots du récit de Pirouz, les trois frères se levèrent et demandèrent au vieillard bienfaisant de Damas la permission de s'embrasser, comme des voyageurs revenus de courses lointaines qui se rencontrent inopinément au but de tous les hommes, sur cette pente de la caducité qui mène à la mort. Le vieillard les y autorisa par un signe de tête plein de douceur et de grâce, et se levant à son tour, en essuyant quelques larmes, il les embrassa aussi tous les trois : après quoi il reprit sa place et les fit asseoir.

— C'est à moi, dit-il de vous apprendre maintenant, ô mes chers amis, comment je suis parvenu à l'éclatante prospérité qui couronne mon heureuse vieillesse, et qui va devenir votre partage ; car vous voyez en moi votre frère Ebid, que vous avez laissé dans la montagne de Caf. Consolez-vous, frères bien-aimés, et soyez sûrs que le jour où le Tout-Puissant vous dirigea vers ma demeure, il avait tout oublié comme moi.

HISTOIRE D'EBID LE BIENFAISANT.

Mon histoire, continua-t-il, ne sera pas longue à raconter. Il y a peu de vicissitudes dans la vie des hommes simples, qui obéissent naïvement à leur nature, et qui subissent les lois inévitables de la nécessité sans ressources et sans secrets que la patience et le travail. Ce que j'ai fait, c'est ce que l'instinct universel de la conservation enseigne à tous nos semblables. Ce que je suis devenu, c'est Dieu qui l'a fait.

Mes cris troublèrent comme les vôtres le silence presque inviolable où reposait depuis des siècles le Génie de la montagne. Il m'apparut comme à vous, probablement plus impatient et plus courroucé, car il n'avait pas compté sur une importunité nouvelle. Aussi je ne vous cacherai pas que son aspect me remplit de terreur, et que je tombai tremblant devant lui, sans avoir la force d'opposer une parole à sa colère. Touché cependant de mon enfance et de ma faiblesse, il s'empressa de me rassurer par des discours bienveillants, qui me rendirent un peu de courage, parce qu'à travers les formes grossières de sa mauvaise éducation, ils annonçaient un grand fond de bonne foi et d'honnêteté naturelles. « Lève-toi, pauvre petit, me dit-il, et laisse-moi en repos sans t'inquiéter pour toi-même, car je ne veux point te faire de mal. Ce n'est pas ma faute, au reste, si tu dors d'un sommeil si dur, et je regrette que tu ne te sois pas éveillé avec tes compagnons. Comme ils m'avaient rendu service, et que toute peine vaut salaire, j'ai distribué entre eux quelques babioles qui me sont venues d'héritage, mais dont je n'avais aucun besoin pour mon usage particulier, le patrimoine que mes aïeux m'ont laissé me permettant de vivre ici à mon aise, insouciant et solitaire, sans autre ambition que de dormir la grasse matinée et de manger à mes heures. Je les ai dotés de la

science, de la fortune et du don de plaire. C'était tout ce que j'avais de joyaux : un pauvre Génie ne peut donner que ce qu'il a. Quant à toi, tu me trouves les mains vides, et j'en suis presque aussi fâché que toi. Vois pourtant, continua-t-il en frappant du pied un vieux sac de cuir qu'avait laissé selon toute apparence quelque homme égaré comme nous dans ces tristes déserts, vois si tu peux tirer quelque parti de ces ferrailles ; il ne me reste pas autre chose. » Après cela il disparut.

Mon premier soin fut d'examiner mon trésor, qui se composait d'outils bizarres que je croyais avoir vus quelquefois dans la main des ouvriers, mais dont je ne m'expliquais pas l'usage. Le second fut de recourir aux provisions que vous m'aviez ménagées, et de rassembler ce qui m'en restait dans un autre sac qui les avait contenues, en répartissant les deux charges d'une manière à peu près égale, pour diminuer la fatigue du transport. Cependant je marchais lentement, parce que j'étais faible, et je m'arrêtais souvent, parce que j'étais paresseux comme le sont tous les enfants ; mais j'aperçus avec plaisir, au bout de quelques jours, que l'habitude m'avait rendu ce travail facile et ce fardeau léger.

Bientôt je parvins à des lieux plus favorisés du ciel où la nature me fournit assez de racines et de fruits pour suppléer à mes provisions épuisées. Je m'y serais arrêté volontiers, si le cri des bêtes féroces ne m'avait pas inquiété pendant de longues nuits qui n'étaient pour moi que des veilles soucieuses. C'est alors que j'appris la valeur des objets contenus dans mon sac de cuir. J'imaginai de détacher quelques fortes branches d'arbres avec un de mes instruments qui s'appelle une scie, de les enfoncer dans la terre avec un maillet, de les unir avec des sions robustes que j'empruntais aux roseaux, de les fortifier par de grosses pierres que je cimentais de terre glaise avec une truelle, et de m'en faire une enceinte impénétrable. Toutefois, je n'arrivais pas aux habitations des hommes et mes vêtements en lambeaux commençaient à m'abandonner. Je m'avisai de m'en faire d'autres avec quelques écorces flexibles qui se détachaient facilement sous ma main, que je taillais avec des ciseaux et que je réunissais avec des aiguilles, au moyen de certains filaments souples et solides que me fournissaient en abondance les plantes les plus communes. Je m'étais initié ainsi, par un apprentissage

de trois ans, à tous les travaux des métiers ; et quand le sort aventureux des voyages me conduisit à Damas, je n'étais ni riche, ni beau, ni savant, mes pauvres frères ; j'étais ignorant, indigent et dédaigné, mais j'étais ouvrier. La sobriété m'avait rendu sain et robuste; l'exercice m'avait rendu souple et léger; la nécessité même, qui est une bonne maîtresse, m'avait rendu inventif et adroit. Je joignais à cela le contentement de l'âme qui rend sociable et gai. L'aspect d'une ville ne m'effraya point, parce que je savais que les hommes, réunis en société, ont besoin partout de payer de quelques aliments l'intelligence, l'industrie et la force. Au bout d'un jour, j'avais gagné ma journée. Au bout d'une semaine, j'avais économisé pour les besoins d'un jour; au bout de quelques mois, je m'étais assuré une vie d'un mois, car il faut bien compter avec les maladies et même avec la paresse. Un an après, j'avais de l'aisance ; dix ans après, j'étais riche dans l'acception raisonnable de ce mot. La richesse consiste à vivre honorablement, sans se rendre à charge aux autres, et dans une condition d'aisance modeste et tempérée qui permet quelquefois d'être utile aux pauvres. Tout le reste n'est que luxe et vanité.

A trente ans, le soin que je mettais à mon travail avait attiré l'attention des manufacturiers de Damas. Le plus opulent de tous me donna de lui-même sa fille unique que j'aimais sans oser le dire. Je reconnus sa bonté par mon zèle, et Dieu favorisa mes entreprises. J'avais centuplé sa fortune quand il la laissa dans mes mains. Arrivé moi-même à l'âge du repos, car mon bienfaiteur était mort plein de jours, je bornai ma dernière ambition à sanctifier sa mémoire par un bon usage des biens qu'il m'avait laissés, et je m'avance ainsi doucement vers le terme de ma douce vie, sans avoir rien à regretter que l'épouse chérie et les amis que j'ai perdus.

Vous étiez compris dans ce nombre, car je ne vous avais jamais oubliés. L'heureux événement qui vous a rendus à mes vœux est un bienfait de plus dont je suis redevable à la divine Providence. Après ces rudes épreuves de la vie qui ont été si pénibles pour nous, il vous reste du moins à goûter, dans le sein de la famille, les loisirs sans mélange d'une tranquille vieillesse. Cet âge n'est plus celui des vives jouissances, mais il a les siennes qui ont aussi leur charme et leurs délices, et vous verrez

qu'il n'est jamais trop tard pour être heureux. Nous nous rappellerons ensemble vos espérances et vos désabusements, pour nous réjouir ensemble des circonstances prospères, quoique tardives, qui vous ont fait passer de cet océan d'illusions orageuses dans un port de salut et de prospérité; et nous tomberons facilement d'accord pour convenir que de tous les talismans qui promettent le bonheur aux vaines ambitions de l'homme, il n'y en a point de plus sûr que le travail.

Ici finit le discours du vieillard, et on ne trouvera pas mauvais que je finisse avec lui. Je vous proteste qu'il y a longtemps que j'en éprouve le besoin, et que je regrette de vous avoir entraînés dans les lenteurs d'une narration languissante dont j'avais peine à dégager mon imagination et ma plume; mais l'aimable Génie qui me raconte ces histoires dans mon sommeil avait prêté à celle-ci des grâces que je n'ai pas retrouvées en écrivant. Vous jugerez si l'époque est venue où je dois renoncer à ses promesses, et j'apprendrai de vous si j'ai perdu aussi le modeste talisman qui m'a quelquefois obtenu de faibles droits à votre indulgence. Il faut bien que ce jour arrive, et il est peut-être arrivé.

CH. NODIER.

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le Maréchal de Gassion.

Jean de Gassion était fils du président au parlement de Pau. A dix-huit ans, comme il finissait ses études au collége des jésuites, monsieur son père lui dit fort gravement :

— Mon fils Jean, je suis satisfait, vous êtes un des bons latinistes du pays, et quoique vous soyez le troisième de mes enfants, il me faut tenir compte de votre savoir et de vos dispositions. Je vais solliciter votre entrée dans la magistrature de cette ville, et avant peu je vous choisirai une femme digne de vous.

A ces mots le jeune homme recula de trois pas ; il pâlit comme s'il se fût agi de le mener pendre.

— Une femme ! s'écria-t-il, je n'oserais l'épouser, monsieur. Elle ne voudrait pas de moi ; je ne me marierai jamais, si vous voulez le permettre, et pour ce qui est de la magistrature, je n'y réussirais point. Je n'ai qu'une vocation, c'est de faire la guerre.

— La guerre ! dit à son tour M. le président. Vous iriez donc tuer les créatures de Dieu à grands coups d'épée ? N'importe, mon fils Jean ! puisque c'est votre vocation, vous serez militaire ; mais songez bien à une chose que je vais vous dire : une fois dans les armées du roi, faites que j'entende parler de vous comme d'un brave, ou bien ne reparaissez jamais devant mes yeux.

Jean, ivre de joie, se jeta aux pieds de son père. M. de Gassion promit de lui donner l'équipage convenable à un bon gentilhomme.

— Ne vous mettez pas en dépense pour moi, répondit Jean. Gardez votre argent pour mes frères qu'il faut établir. Avant six mois je serai mort ou j'aurai déjà fait du chemin ; et ne parlons plus de femmes, car je vous l'avoue, à l'exception de Mme la présidente, je crois que de ma vie je n'en regarderai une en face, tant ce sexe m'intimide ! Ayant la vilaine figure que voilà, je ferais un triste galant ; il me faut donc imiter le grand Duguesclin et dire comme lui : « Puisque je suis laid, je veux être bien hardi. »

A la vérité, Jean de Gassion n'était pas beau ; mais la crainte qu'il avait des femmes lui faisait exagérer sa laideur. Sa taille, petite et large, dénotait une vigueur musculaire qui ne déplaît pas à toutes les belles ; malgré ses sourcils épais et son air un peu sauvage, ses yeux vifs, qui trahissaient son grand cœur, donnaient à sa physionomie quelque chose de fier. Il était, de plus, leste, adroit et bon cavalier. Si le ciel lui eût donné plus de savoir-faire et d'esprit de cour, il eût été l'un des heureux de son siècle ; mais la brusquerie et la roideur de son caractère lui ont nui singulièrement.

Le président n'avait pour tout équipage qu'un vieux cheval borgne ; il le céda sans regrets. Il donna l'un de ses valets, acheta des armes de Bayonne et mit de bons écus dans la poche du jeune aventurier. Toute la famille alla reconduire M. Jean hors la ville sur des ânes, et Mme la présidente pleura bien fort en embrassant son fils, dont le cœur palpitait de joie et d'espérance. Ainsi font les jeunes gens qui dévorent l'avenir et ne sentent pas les douleurs de la séparation ! La vénérable dame avait bien raison de pleurer, car elle ne devait plus revoir son enfant.

Le voyage de M. Jean ne fut pas heureux d'abord. Son vieux cheval mourut de chagrin dès qu'il se vit sorti de la province de Béarn qu'il n'avait jamais quittée. Des filoux dévalisèrent notre chercheur de fortune dans une auberge ; mais Gassion ne fit qu'en rire et disait :

— Cela n'est rien ; le bonheur m'attend à ma première campagne ; c'est au champ de bataille qu'il m'a donné parole.

En effet, il se distingua si bien comme simple volontaire dans la guerre de la Valteline, qu'on lui accorda une lieutenance, puis une compagnie. Il passa au service du prince de Rohan,

qui le remarqua bientôt pour le plus braye et le plus intelligent de ses officiers.

Les historiens ont assez parlé des beaux faits d'armes de M. de Gassion, il ne nous appartient pas d'aller sur leurs brisées ; nous aurons seulement occasion de raconter quelques traits isolés que tout le monde ne connaît pas. Gassion avait une promptitude incroyable à résoudre et à trouver le meilleur moyen de se bien tirer d'affaires dans les passes difficiles. Il possédait surtout cette force de volonté communicative qui donne la confiance au soldat et domine les événements. Pendant les vingt années qui suivirent son départ du Béarn, il ne fut pas en tout six mois sans faire la guerre, hormis le temps qu'il resta dans son lit à cause de ses blessures ; encore reprit-il plus d'une fois les armes malgré le médecin. C'est pourtant de ce petit nombre de jours oisifs que nous parlerons le plus, à cause de la bizarre façon dont il se conduisit à la cour et dans ses amours.

Quand le prince de Rohan eut accepté la paix, Gassion, qui était huguenot, craignant d'être mal vu de M. le cardinal, eut l'idée de s'offrir au roi de Suède. Gustave-Adolphe avait alors sur les bras Wallenstein et toutes les forces de l'empire. Il reçut Gassion avec empressement, et créa pour lui une compagnie de Français, qui devint bientôt la meilleure de son armée.

Un jour que Gustave s'était avancé imprudemment au milieu des lignes ennemies, on reconnut trop tard qu'on s'était laissé environner de toutes parts. Les officiers d'ordonnance arrivaient fort agités, annoncer que le cercle allait se rétrécissant, et que le danger menaçait.

— Monsieur le Français, dit le roi au capitaine Gassion, comment fait-on dans votre pays, en pareille circonstance ?

— On passe sur le ventre à l'ennemi, sire ; et, si Votre Majesté me le permet, je lui vais tracer un chemin à se promener en carrosse.

— Eh bien ! marchez devant ; nous vous suivons.

Gassion prit seulement cent cavaliers avec lui, et, les plaçant de front, il courut sur un régiment de Croates. Voyant que ses hommes se disposaient à tirer, il leur cria, de façon à être entendu de l'ennemi :

— A brûle-pourpoint, messieurs ! Le bout de votre canon sur leurs moustaches !

Le premier escadron, perdant contenance, recula sur le second et le mit en désordre. Alors, par une manœuvre subite, Gassion ramassa ses soldats en un peloton, et enfonça le régiment entier. Le lendemain, Gustave-Adolphe envoya au capitaine français le brevet de colonel, et un cheval de prix. Les règlements militaires interdisaient aux étrangers l'entrée au conseil ; mais le roi de Suède, à la fin de chaque séance, rendait lui-même compte à Gassion de tout ce qui avait été dit, et sortait souvent de sa tente, au milieu des délibérations, pour l'aller consulter. Toujours au lit le dernier, et le premier en selle, Gassion se fit une grande renommée, dont le bruit arriva en France. Les gentilshommes des meilleures maisons lui écrivaient de Paris, pour lui demander de l'emploi. Il se forma ainsi un régiment de choix, qui le seconda merveilleusement, et contribua fort aux succès brillants de Gustave-Adolphe. Gassion était constamment heureux dans ses expéditions, et, lorsqu'on lui en faisait compliment, il avait coutume de répondre :

— La mauvaise fortune est un ennemi comme un autre ; il faut lui montrer si fier visage qu'elle n'ose approcher.

En parlant ainsi, le colonel ne songeait pas que la fortune est une femme, et que devant le beau sexe il n'avait plus ni résolution ni courage.

L'ardeur de M. de Gassion, et son infatigable activité, le faisaient toujours choisir pour les coups de main : il excellait dans les escarmouches, qu'il appelait la guerre du matin. Wallenstein, en plusieurs rencontres, témoigna une haute estime pour lui ; et on s'aperçut plus tard que le cardinal de Richelieu, dans le fond de son cabinet, avait inscrit depuis longtemps le nom de Gassion sur ses tablettes. Gustave-Adolphe le prit en si grande amitié, qu'il le voulait toujours avoir près de lui aux heures de repos ou de danger. Il se promenait en sa compagnie des heures entières, en s'appuyant familièrement sur son bras ; il appelait le corps français commandé par le colonel son régiment de chevet, et disait qu'il ne dormait jamais si tranquille que lorsqu'il savait M. de Gassion debout.

Ce fut à la prise de Nuremberg que le colonel reçut sa première blessure : une balle l'atteignit à l'épaule, et le mit hors de

combat. Le roi le fit porter à la ville, chez le landgrave, et lui envoya son chirurgien.

Il y eut un grand mouvement dans la maison du premier magistrat de Nuremberg, lorsque arriva le brancard où gisait le fameux Gassion. La plus belle chambre fut préparée à la hâte, et Mlle Elschen, la fille du landgrave, offrit aux gens de l'art le linge le plus fin. Le pansement et l'extraction de la balle furent douloureux : le colonel les supporta héroïquement; mais il tomba dans un désespoir violent, à cause de l'interruption de son service. Le patient s'agitait extrêmement, et le chirurgien déclara que, si on ne pouvait réussir à le rendre plus calme, il ne répondait pas de sa vie. Le maître du logis suppliait vainement le colonel de se tenir en repos.

— Mordieu! répondait Gassion en faisant son jurement habituel, vous en parlez bien à votre aise, vous qui allez et venez comme il vous plaît; mais je ne puis supporter l'idée qu'on se bat là-bas, tandis que je suis étendu sur des coussins. Tenez! n'entends-je pas le canon?

Et le colonel se soulevait sur un bras pour prêter l'oreille au bruit de la bataille qui continuait.

— Voulez-vous donc mourir, monsieur? dit une voix douce; ou bien voulez-vous perdre un membre? Je n'aurais jamais pensé que la meilleure tête de l'armée eût aussi peu de raison.

Gassion tourna les yeux vers le chevet de son lit où Mlle Elschen se tenait appuyée. De grosses larmes tombaient des yeux bleus de la jeune fille. Le colonel changea de couleur et s'enfonça dans ses draps.

— Excusez-moi, dit-il avec émotion; je ne savais pas qu'il y eût une femme ici. Ne vous fâchez point, mademoiselle; je vais demeurer tranquille.

— A la bonne heure! dit le landgrave. Voilà de la galanterie bien placée.

— Moi! de la galanterie! murmura M. de Gassion en rougissant davantage; mordieu! je ne sais ce que c'est.

— Allons! Elschen, reprit le père, puisque M. le colonel est disposé à vous obéir, commandez-lui de prendre du repos et présentez-lui cette potion calmante.

Gassion reçut d'une main tremblante le verre que lui offrit la

jeune fille, et l'ayant vidé d'un trait, il rejeta ses draps sur ses yeux comme un homme résolu à s'endormir.

Il ne fallait pas moins qu'une blessure dangereuse et les longueurs d'une convalescence pour familiariser M. de Gassion avec la vue d'une jolie femme. Elschen lui tenait souvent compagnie. Elle lui faisait la lecture pendant que M. le landgrave allait au conseil ; elle apportait, chaque matin, les nouvelles de l'armée, ce qui était un grand plaisir pour le colonel.

Vers le soir du cinquième jour, la campagne étant glorieusement terminée, le roi de Suède rentra dans la ville, et son premier soin fut de visiter M. de Gassion. Il le trouva couché sur un canapé dans le jardin du landgrave, où il respirait le frais.

— Eh! mon cher colonel, dit Sa Majesté, vous avez là une jolie garde-malade. Cela donnerait envie d'être blessé.

— Vous voyez, sire, que je mène l'existence d'un damoiseau.

— Comment vous en trouvez-vous? Vos préventions contre le mariage en sont-elles changées ?

— Point du tout, sire. J'ai juré de mourir à votre service. La vie de l'homme de guerre ne peut s'accommoder avec le mariage.

— Oui-dà ! je suis donc un mauvais soldat, moi qui ai femme et enfant ?

— Je ne dis pas cela, sire.

— C'est comme si vous le disiez. Je donnerais beaucoup pour que cette jolie demoiselle vous mît l'amour en tête.

— Le bel amoureux que je serais avec ma figure d'ours en colère !

— La figure n'y fait rien, monsieur. Une sage Allemande recherche des qualités plus solides. Vous n'êtes pas au Louvre ici. Quel âge avez-vous, ma mie? ajouta le prince en s'adressant à Elschen.

— Dix-sept ans, sire.

— Et vous, colonel ?

— J'aurai vingt-trois ans dans quelques jours.

—Eh bien ! vous vous convenez parfaitement. M. le landgrave est riche. Il n'a que cette fille. Je veux qu'il vous la donne.

— Ah ! sire, que vous me gênez! dit le colonel. Mlle Elschen est charmante, assurément; mais je ne puis... Je ne songe

pas à me marier. Mordieu! sire, vous me mettez au supplice!

Le roi éclata de rire :

— Vous l'épouserez, Gassion ; vous l'aimerez. Je gage que vous l'aimez un peu déjà. Pour ce qui est de lui plaire, il n'est pas douteux que ce ne soit fait. N'est-il pas vrai qu'il vous plaît beaucoup, mademoiselle ?

— Ah ! sire, quand cela serait...

— Vous n'oseriez le dire? Eh voyez le grand mal ! c'est le meilleur militaire qui soit sous le ciel. Si sa valeur ne lui coûte pas la vie, il deviendra le plus grand guerrier de notre siècle. Il est mon ami, et je veux qu'il prenne une femme de ma main. Soignez-le bien, caressez-le comme il faut et me le rendez bien amoureux ; mais ne perdez pas le temps, car, une fois revenu au camp, il n'y aurait plus qu'un biscaïen qui pût vous le ramener. Avec son air méchant il ne demande qu'à s'apprivoiser. Quand vous l'aurez mis dans vos filets, je vous donnerai quinze jours pour le faire enrager, et puis nous vous marierons.

Gassion n'était pas moins confus que Mlle Elschen, tandis que le roi plaisantait ainsi. Il baissait les yeux et s'agitait péniblement. Sa Majesté eut pitié de son embarras et changea de propos; mais en prenant congé du colonel, Gustave-Adolphe dit tout bas à la jeune fille, en lui passant la main sous le menton.

— Voulez-vous savoir le moyen de captiver M. de Gassion? Ne lui parlez que de la guerre. Faites-lui raconter ses campagnes. Donnez-lui à entendre que vous aimez les gens de son état, et que vous laisseriez volontiers votre mari courir les camps.

Il est à croire que la belle renommée de Gassion, son caractère noble et hardi, avaient déjà touché le cœur de Mlle Elschen, car elle mit à profit les avis du roi. A force de parler au colonel de ses batailles, elle réussit à lui faire trouver le temps moins long. Gassion ne se désola plus aussi fort d'être condamné à l'oisiveté. Sans vouloir s'avouer entièrement le charme qu'il trouvait à demeurer près de cette jeune fille, il se disait tout bas que, s'il lui était possible d'avoir une faiblesse, ce serait pour elle. Mlle Elschen n'était pas une Circé enchanteresse, habile à manier les filets de l'amour. C'était un bonne et fraîche Allemande toute simple, comme il s'en peut trouver encore à Nuremberg; mais elle avait, aux yeux du colonel, le grand mérite de ne lui

pas inspirer de crainte, et pour peu qu'elle vînt à y ajouter celui de l'aimer malgré sa laideur, il ne pouvait manquer de l'estiner bien au-dessus des autres femmes.

Gustave-Adolphe avait à cœur de marier Gassion pour le fixer en Allemagne. Il savait bien qu'il n'y réussirait pas si le colonel revenait au camp sans avoir fait les accordailles. Par suite du plan de conduite qu'il traça au père de la demoiselle, M. de Gassion fut trois grands jours privé de sa jolie compagne. Le roi s'informa de tout ce qu'avait dit le malade pendant le temps de la séparation. On lui apprit que le colonel avait paru s'ennuyer mortellement, et que, vers la fin du troisième jour, il avait hasardé plusieurs questions sur les causes de cette absence. Le moment parut favorable. Gustave envoya le duc de Weymar auprès de Gassion.

— Mon cher colonel, dit le duc, Sa Masjesté sait que vous aimez la fille de M. le landgrave, c'est pourquoi je me suis chargé de tout par ordre du roi. J'ai demandé pour vous la main de Mlle Élisabeth. Le père a donné son consentement. La dot s'élève à 100,000 florins, et Sa Majesté vous fera un présent de la même valeur. Vous pouvez regarder votre mariage comme arrêté.

— Mais je ne veux point me marier....

— Nous connaissons les bizarreries de l'amour, monsieur, reprit le duc avec sang-froid. Cette passion aime fort le mystère ; mais on vous a deviné, colonel ; il est inutile de dissimuler. Tout est convenu. Dès que vous serez guéri, vous irez au temple. Vous trouverez dans cette boîte un collier de perles fines que Sa Majesté vous prie de remettre à votre fiancée. La demoiselle est prévenue ; elle vous aimait depuis longtemps.

— Allons donc !

— Elle vous aimait, monsieur. Elle en a fait l'aveu à son père en pleurant. N'allez pas lui rien dire qui l'afflige, vous la feriez mourir de chagrin.

— Vous croyez, monsieur le duc !

— J'en suis sûr. Elle va venir, vous lui arracherez facilement l'aveu de sa tendresse. Je vais rendre compte au roi de mon message.

Mlle Elschen parut et s'approcha en rougissant. Le colonel n'était pas moins agité que la jeune fille.

— Mademoiselle, dit le duc, vous voyez l'effet que votre présence produit sur M. de Gassion, et vous, colonel, regardez combien le trouble de cette aimable enfant ajoute à ses charmes. Je vous laisse ensemble et vais dire à Sa Majesté qu'elle peut compter sur votre éternelle reconnaissance.

Gassion et la fille du landgrave demeurèrent un grand quart d'heure en tête-à-tête sans ouvrir la bouche. Enfin, le colonel déploya le collier de perles fines. Mlle Elschen se mit à genoux auprès du fauteuil du malade, et M. de Gassion, tout palpitant de joie, passa le collier au cou de sa fiancée. La demoiselle leva les yeux à demi en souriant, et ils s'embrassèrent.

Cependant le colonel commençait à recouvrer les forces et la santé. Il avait avoué son amour pour Elschen. On n'en parlait guère, afin de menager sa timidité ; mais il était déjà question de fixer le jour des noces, lorsque, les ennemis ayant reparu, on entendit un matin les tambours rouler avec fracas par la ville. Gassion mit aussitôt son uniforme, et allait sortir à la dérobée de la maison du landgrave, si le duc de Weymar n'y fût arrivé.

— Vous êtes consigné, monsieur, dit son altesse; le roi m'envoie vous donner l'ordre de garder encore le logis aujourd'hui.

— Monsieur le duc, s'écria le colonel, le roi fera tant que sa générosité me forcera de lui remettre ma démission. Le médecin m'a donné carte blanche, et mon régiment a besoin de moi.

— Je suis fâché de vous contrarier; mais j'ai des instructions formelles. Le roi cède ses pouvoirs à votre prétendue ; c'est elle seule qui peut lever vos arrêts.

On demanda audience à Mlle Elschen. Le colonel mit tant de chaleur dans ses prières, que la jeune fille accorda la permission de partir, sur l'assurance du duc que la campagne n'excéderait pas trois jours.

— Je vois bien, dit Elschen, que j'aurai une rivale dans la guerre; mais je consens au partage, et ne me plaindrai pas si vous m'aimez autant qu'elle.

— Je vous aimerai davantage, pourvu que vous ne cherchiez pas à m'en éloigner.

— Une honnête femme ne doit point contrarier les goûts de son mari.

Elschen renfonça ses larmes prêtes à s'échapper, et tendit une

main tremblante, que le colonel baisa de fort bonne grâce ; puis il courut à ses chevaux et à son régiment.

Wallenstein était un habile stratégicien qui traînait les guerres en longueur. Il arriva que la campagne dura quinze jours, au lieu de trois. Gassion fit des prodiges dans les escarmouches, car on ne put réussir à engager une bataille générale. Il intercepta des convois et pénétra jusqu'au milieu des retranchements de l'ennemi. Le bruit de ses prouesses fut porté à Nuremberg.

Une fois parti à la tête de son régiment, et livré à sa passion dominante, M. de Gassion ne songea guère à ses amours ; sa fiancée ne recevait de ses nouvelles que par les bulletins de la campagne. Cependant, soit qu'elle eût imaginé ce moyen de captiver le cœur de son prétendu, ou qu'elle eût reçu secrètement des avis du roi, Mlle Elschen écrivit au colonel pour lui recommander de se bien battre et de revenir couvert de lauriers. Gassion en fut dans le ravissement ; il s'écria qu'il n'y avait pas au monde une femme plus digne de lui, et qu'il l'épouserait avec bien de la joie si tôt qu'il n'aurait plus rien à faire. Il ne se doutait pas que la pauvre fille passait les nuits à pleurer dans des transes mortelles.

Un matin, Gustave-Adolphe envoya chercher Gassion.

— Vous faites de belle besogne, monsieur ! lui dit le roi sévèrement. Je ne vous ai pas pris à mon service pour tuer les femmes. Lisez cette lettre.

Gassion ouvrit une épître du vénérable landgrave ; elle contenait ces mots :

« Sire, ma fille est morte ! C'est l'ouvrage de M. de Gassion. Depuis quinze jours qu'il nous a quittés, croiriez-vous qu'il ne nous a pas écrit une seule fois ? Une épidémie courait à Nuremberg ; mais mon enfant se serait guérie, comme tant d'autres, de la rougeole pourprée, si l'inquiétude et le chagrin n'eussent donné au mal une intensité funeste. »

— Comment ! s'écria Gassion, tremblant de tous ses membres; une jolie fille serait morte d'amour pour moi ! Oh ! que je suis sot de ne l'avoir pas épousée tout de suite ! Je ne retrouverai jamais sa pareille.

— Ne vous désespérez pas, dit le roi, pensant à ses projets sur le colonel ; je vous donnerai une autre femme digne de vous. L'Allemagne est riche en trésors de ce genre.

Mais M. de Gassion s'imagina que le ciel avait regardé ses projets de mariage avec colère; il jura solennellement de ne plus rechercher aucune femme de sa vie, et de se livrer uniquement à sa passion pour la guerre.

C'est peu de temps après cette aventure qu'on donna la fameuse bataille de Lutzen, où Gassion commandait une aile. Un marchand passager avait vendu au colonel, la veille de cette bataille, un très-beau cheval de couleur bizarre, qui fut échangé contre un autre cheval des écuries du roi. On a prétendu que l'assassin de Gustave-Adolphe reconnut à cette monture celui qu'il devait frapper. Peut-être en tuant le roi croyait-il seulement débarrasser l'Allemagne du redoutable Gassion. Quoi qu'il en soit, cette catastrophe, sur laquelle on a beaucoup écrit, mit fin aux conquêtes de Gustave-Adolphe, qui menaçaient de renverser l'empire, et la destinée de M. de Gassion en fut notablement changée.

Le colonel n'était pas en peine de trouver de l'emploi; tous les souverains de l'Europe lui écrivirent pour l'attirer dans leurs armées; mais il arriva aussi un courrier du cardinal de Richelieu, qui savait mieux que personne l'art de prendre les gens. Les princes étrangers offraient à M. de Gassion des honneurs et des richesses; M. le cardinal prouva bien qu'il connaissait le faible de chacun dans ce passage de sa lettre au colonel :

« Le roi, mon maître, n'a pas seulement l'envie de vous avoir; il veut aussi que vous lui ameniez votre régiment entier. Ceux qui se sont formés à vos exemples nous seront précieux, et nous augmenterons leur nombre de deux compagnies dont j'ai les chevaux tout prêts en mes écuries. Ce sont de belles bêtes qui ne demandent qu'à porter des braves comme vous, monsieur le colonel. Pour de l'occupation, je vous donne ma foi que vous n'en sauriez manquer céans. M. le duc de Lorraine nous prépare une rude guerre. Songez que c'est votre pays qui réclame le secours de votre bras. »

Gassion fit passer le Rhin à son régiment et courut à franc étrier jusqu'à Paris. Le secrétaire d'État Des Noyers le prit dans

son carrosse et le conduisit au château de Ruel, où était M. le cardinal. Lorsqu'on annonça Gassion, le ministre ouvrit ses curieuses tablettes et y trouva ces mots :

« Cœur brusque et sensible, facile à gagner ; il serait impardonnable de l'avoir contre soi. »

Son Éminence employa ses manières caressantes et ses plus affectueuses paroles pour subjuguer le colonel. Gassion n'eut qu'à exprimer ses désirs pour les voir aussitôt satisfaits. Il voulait adjoindre à son régiment une compagnie de dragons, le cardinal lui en promit deux. Il obtint encore la solde extraordinaire et le droit de distribution des grades et faveurs sans le contrôle de la cour. Gassion, au comble de ses vœux, allait prendre congé du ministre, lorsque Son Éminence lui dit :

— Je vous retiens à dîner avec moi, colonel ; j'ai encore à vous parler de choses importantes. Pour vous faire passer le temps, Des Noyers vous mènera voir les chevaux et les armes que je vous destine.

Pendant la visite aux chevaux du cardinal, M. Des Noyers et le fameux père Joseph tinrent compagnie à M. de Gassion. Le confident intime de Son Éminence, voulant aussi gagner l'affection du colonel, parla en ignorant des choses du métier. Or, Gassion, qui n'était point courtisan, releva sans se gêner les bévues du révérend père. A la troisième sottise que le capucin laissa échapper, le colonel leva les épaules de pitié.

— Je vois bien que nous ne sommes pas de même avis, dit le père Joseph d'un air piqué.

— C'est que nous ne sommes pas de même métier, reprit Gassion. Si je voulais discourir du rituel catholique avec vous, il me pourrait bien arriver de n'avoir pas le sens commun.

M. Des Noyers eut beau faire des signes au colonel et lui marcher sur le pied, Gassion n'y prit pas garde et continua ses critiques, de sorte que le père Joseph conçut, dès ce jour, une violente aversion pour le nouvel ami du cardinal.

Au dîner, Gassion fut placé vis-à-vis de Richelieu qui ne cessa de fixer sur lui ses yeux perçants. Son Éminence écouta le colonel si attentivement, qu'elle n'en mangea presque point. Les assistants en firent la remarque; le sieur de Bautru, qui était bel esprit, dit tout bas au ministre :

— Votre Éminence aura une indigestion cette nuit, car elle a dévoré des yeux ce lansquenet entier avec les bottes et l'uniforme.

— Je n'en ai pas encore mangé ma suffisance, répondit le cardinal, et je m'en veux régaler largement.

Le père Joseph, afin de prendre une revanche, discuta fort avec M. de Gassion ; mais il se fit battre une seconde fois.

En quittant la table, le colonel demanda qui était ce capucinal personnage qui faisait l'entendu; Son Éminence se mit à rire de toutes ses forces et dit à haute voix :

— Ce capucinal coquin, c'est le père Joseph, mon conseiller privé; ne vous gênez pas pour lui répondre. Il n'y a pas besoin de prendre des mitaines chez moi, quand on est homme de votre mérite.

Au moment de remonter en carrosse, Gassion vit venir à lui M. le cardinal, qui l'entraîna près d'une fenêtre :

—Monsieur, dit Son Éminence d'un ton pénétrant, je gage que vous pensez à retourner à vos troupes.

— Demain si je le puis, et si vous daignez m'envoyer tout de suite vos instructions.

— Eh bien ! monsieur, sachez que nous n'avons rien dit encore. J'ai une idée de conséquence à vous communiquer. Revenez dans trois jours.

— Les plaisantes gens que ces grands ! disait Gassion dans la voiture de M. Dès Noyers. Je vous demande à quoi bon perdre une journée en politesses plutôt que de venir au fait ! Est-ce que tout le monde cache ainsi sa pensée en ce pays ?

— On y fait souvent bien pis encore; on feint de penser tout le contraire de ce qu'on a dans l'esprit.

— Je n'y dois donc guère rester, car je n'entends rien à ce jeu-là. Et savez-vous ce que Son Éminence a de si secret à m'apprendre ?

— Je l'ignore absolument; c'est quelque affaire qui n'entre pas dans mes attributions. Peut-être M. le cardinal veut-il éprouver à quel point vous vous donnez au roi. Je vous engage à ne pas marchander avec lui et à promettre de rendre tous les services qu'on vous demandera. C'est le seul moyen d'arriver promptement à une belle position.

— Allons ! murmura Gassion, en voilà encore un qui joue au fin avec moi.

Le troisième jour, dès sept heures du matin, le colonel attendait à la porte de Son Éminence. On le fit entrer mystérieusement par les petits degrés.

— Vous vous êtes levé aujourd'hui comme s'il s'agissait de surprendre l'ennemi, dit le ministre. Allons par ici, j'aime à voir les gens à qui je parle.

Lorsque Gassion fut tourné du côté de la lumière, M. le cardinal prit un ton fort sérieux pour lui dire :

— Avez-vous reçu des propositions de MM. Bouillon ou des ducs de Guise ?

— Aucune.

— Je vous crois. Il se brasse une grande conspiration, colonel.

— Les rebelles au roi n'ont jamais les dés pour eux. Nous les battrons.

— Mieux que cela ; nous les préviendrons.

— Votre affaire est de les prévenir, la mienne est de les battre.

— Vous pouvez nous servir beaucoup dans cet instant.

— Disposez de mon bras.

— C'est de votre esprit que j'ai besoin.

— Il est à vous.

— Le comte de Soissons est l'âme et le chef de la conspiration. Il débauche les troupes et fait le magnifique.

— Envoyez-moi vers lui, je vous le traîne ici mort ou vif !

— C'est vif qu'il me le faut et sans violence.

— Comment l'entendez-vous ?

— Il ne peut manquer de vous écrire pour vous attacher à son parti. Êtes-vous homme à lui répondre comme si vous acceptiez ses offres, pour le bien enferrer jusqu'aux dents ?

— Mauvaise guerre que ceci, monsieur le cardinal. Je m'en acquitterais mal.

— On vous aidera.

— Je veux dire que j'y ai trop de répugnance. Je ne saurais être déloyal envers personne, pas même envers les traîtres.

Le front de Son Éminence se plissa étrangement, et ses sourcils gris se contractèrent.

— Point de brusquerie cette fois, Gassion ; prenez le temps de réfléchir.

— Mon premier mot est mon dernier, monsieur le cardinal. Toujours bonne guerre et franc jeu, voilà ma devise.

— Votre fortune sera faite, monsieur.

— Elle restera donc à faire.

— Le roi sera mécontent.

— Il me pardonnera, quand je lui aurai rendu d'autres services.

— Est-ce décidé, Gassion ?

— Irrévocablement.

— Peut-on du moins compter que vous serez plus inflexible encore pour nos ennemis ?

— Mordieu ! monsieur, je vous ai dit que je ne saurais tromper personne, entendez-vous ?

— Touchez là ; vous êtes un galant homme. Je ne vous en veux point, et je vous donnerai les moyens de monter par un autre chemin. Soyez discret seulement, et oubliez ce que nous venons de dire.

— Je ne m'en souviens plus d'un mot.

— Allez maintenant visiter le roi, et puis vous serez libre.

On voit que la délicatesse de M. de Gassion lui fit manquer une belle occasion de parvenir.

Le colonel fut encore mieux accueilli à Saint-Germain qu'à Ruel. Louis XIII le garda longtemps en son cabinet pour lui demander s'il y avait du gibier dans les forêts d'Allemagne, si on y savait bien sonner de la trompe de chasse, et si on portait de la dentelle aux jambes.

En quittant Sa Majesté, le colonel traversa le salon d'attente, où étaient quelques dames.

— N'est-ce pas là le fameux Gassion ? demanda l'une d'elles.

— Lui-même, répondit Bautru, qui était présent.

— Ah ! de grâce, arrêtez-le un moment, que nous ayons le loisir de le regarder.

Bautru aborda le colonel, et le retint en se plaçant devant la porte.

— Tenez, monsieur de Gassion, lui dit-il, voici la comtesse de Bourdonné qui brûle d'envie de causer avec vous.

— Il est vrai, monsieur, dit la dame ; on ne converse pas tous les jours avec des héros de votre sorte.

— Oh ! madame, je vous en prie, parlons autrement.

— Je dis ce que je pense, monsieur, ce que nous pensons toutes.

Un cercle de beautés entoura le colonel.

— Êtes-vous au moins ici pour quelques jours ? poursuivit la comtesse.

— Je pars demain pour Thionville, madame.

— O ciel ! quoi ! voler si tôt loin du séjour des plaisirs ! vous dérober à nos admirations ! ah ! laissez-nous le temps de vous tresser des couronnes !

— Quelle diable de langue parle-t-on ici ? s'écria Gassion déconcerté.

— Nous savons que vous méprisez notre sexe entier. Il faut que cela finisse, monsieur ; il faut que nous triomphions de vos injustices.

— Il le faut ! dirent toutes les belles.

— Mesdames, reprit la comtesse, je vous invite à passer la soirée chez moi aujourd'hui avec M. de Gassion, il y va de notre honneur. Nous ne souffrirons pas qu'il retourne à la guerre avec ses préjugés. Vous y viendrez, monsienr. Vous ne sortirez pas d'ici sans avoir promis d'y venir.

— J'ai bien autre chose à faire que d'entendre des sornettes.

— Des sornettes ! voyez le méchant ! l'ingrat ! il faut le battre, mesdames.

— Nous n'oserions ! c'est un si vaillant homme ! Mais il ne s'en ira pas qu'il n'ait juré de venir ce soir.

— Allons ! dit Bautru. Est-ce que vous tremblez devant des ennemis si charmants ?

— Eh bien ! j'irai.

De retour à Paris, M. de Gassion trouva tant de gens assemblés devant son hôtel, pour le voir passer, qu'il n'osa descendre de son carrosse et s'en fut au Palais-Royal. Il ne rentra chez lui qu'à la nuit close. Bautru le vint chercher sur les huit heures et l'emmena chez la comtesse.

Les dames de la cour avaient pris en grande affection Gustave-Adolphe. Il circulait depuis peu des romans sur ce prince où M. de Gassion jouait un beau rôle. Lorsqu'on sut que le colo-

nel devait aller chez Mme de Bourdonné, toute la cour voulut y être engagée ; mais la comtesse n'invita que les plus jeunes et les plus jolies personnes. Deux hommes seulement y furent admis, Bautru et M. Gauffre, l'avocat.

Gassion reçut des honneurs extraordinaires dans la maison de la comtesse. On le plaça sur un siége à dos au milieu d'un cercle où les dames n'avaient que des pliants, et quand on l'eut bien accablé de cajoleries, M. Gauffre fit lecture d'un plaidoyer en faveur du beau sexe. L'orateur passa en revue les femmes célèbres depuis Clélie jusqu'aux héroïnes du siége de Calais. Il vanta ensuite les douceurs de l'amour et parla superbement bien du bonheur que goûtait Renaud dans les jardins d'Armide. M. de Gassion ne savait quelle contenance tenir pendant ce long discours. Il se vouait intérieurement à tous les diables, et n'osait lever les yeux sur l'essaim formidable des jolies femmes. Bautru se mordait les lèvres pour ne pas rire. L'avocat, parvenu à la péroraison, prit une voix larmoyante en disant que les conquêtes du beau sexe n'étaient rien, puisque un fleuron manquait à leur couronne, puisque le grand Gassion ne voulait point donner son cœur.

— Eh ! là ! ne pleurez pas, mon bon ami, dit le colonel, prenant au sérieux le ton plaintif de l'orateur. Je n'ai que vingt-quatre ans ; je penserai à l'amour un de ces matins.

M. Gauffre, saisissant l'à-propos, s'écria qu'il y fallait penser aujourd'hui, à l'heure même. Il philosopha comme un dieu sur la rapidité du temps et les ravages de sa faux meurtrière. Il finit par se mettre à genoux, et faisant une invocation pathétique au fils malin de Vénus, il le supplia de descendre du haut des nuages pour lancer ses traits contre ce cœur plus dur que le rocher.

— Mais enfin, dit Gassion qui perdait patience, que me veut cet homme avec ses pleurs et ses bavardages ?

— Je veux que vous choisissiez une belle parmi ces dames, et que vous déposiez vos hommages à ses pieds ; que vous lui donniez le premier gage de votre tendresse par un baiser, et que vous portiez ses couleurs. Je veux que vous songiez à elle au milieu des combats, et que votre premier soin, après chaque bataille, soit de lui envoyer un message galant, pour lui prodiguer les noms les plus doux.

Les dames applaudirent à cette éloquence entraînante.

— Que je choisisse une maîtresse ici, devant tout le monde ! dit Gassion en rougissant. Eh bien ! voyons : celle que je prendrai m'acceptera-t-elle pour son galant ?

— Oui, répondirent toutes les belles.

— Fort bien ! Dites-moi donc, vous mon cher garçon, qui pleurez de si bon cœur, votre femme est-elle ici ?

— Assurément, monsieur le colonel.

— Allons, c'est elle que je choisis.

L'avocat prit par la main sa femme, qui était fort jolie, et la conduisit à M. de Gassion, qui l'embrassa sur les deux joues, au bruit des applaudissements et des murmures de satisfaction. La jeune dame détacha ses rubans de son épaule et les offrit au colonel, qui se les laissa mettre à son chapeau.

— Ah ! monsieur l'avocat, dit Bautru transporté d'aise, vous en tenez. Par ma foi ! si j'étais M. de Gassion, je vous en donnerais pour vos discours.

— Il mériterait bien que je fusse un autre homme, disait naïvement Gassion.

— Que vous êtes heureuse, ma chère ! s'écrièrent toutes les belles.

— Que je voudrais que le choix fût tombé sur moi ! dit Mme de Bourdonné ; que je voudrais être mère d'un petit Gassion (1) !

— Pour le coup, ceci est trop fort ! dit le colonel, tout à fait démonté. Voyez l'embarras où me jette cette femme ! Vous êtes toutes des folles !

Gassion sortit en courant, et jura de ne remettre les pieds de sa vie dans un salon. Cette aventure divertit la cour entière, et charma les ennuis du roi pendant plusieurs jours. Il paraît que le colonel emporta une méchante opinion de la ville, et qu'il avait eu affaire au Palais de Justice, car on trouve ces mots dans une de ses lettres à M. de Bergeré, son frère :

« Quel damné pays que ce Paris ! Comment y pouvez-vous vivre ? Les gens de lois font mille longueurs pour vous expédier, les courtisans ne disent que des mensonges, et les femmes sont des Putiphar ! Jésus ! la terrible chose que ces cotillons et ces bonnets carrés ! »

(1) Ce mot de Mme de Bourdonné est historique.

Pendant un congé que M. de Gassion avait donné à son lieutenant Saint-Alais, il lui écrivait :

« Que trouvez-vous donc de si attachant là-bas? Aller au cours, bayer aux oiseaux, montrer fine jambe, manger des friandises et faire l'amour? Voilà-t-il pas des occupations bien agréables et du temps bien employé! Si vous étiez avec moi, je vous ferais forcer de bons retranchements ennemis, tenir campagne rase, prendre de bons quartiers à l'arme blanche, et faire de bons prisonniers, qui vous payeraient de bonnes grosses rançons. »

Le premier exploit de Gassion au service de France fut d'enlever, en six jours, la forteresse de Cambresis, contre laquelle avaient échoué Rantzau et La Meilleraie. M. le cardinal se montra fort joyeux de cette prise, et demanda aussitôt au roi le brevet de maréchal de camp. La confiance de Richelieu dans la vigueur de M. de Gassion était si grande, qu'il avait coutume de dire aux ambassadeurs qu'il voulait menacer : « Si vous me faites des difficultés, Gassion les lèvera. »

En moins de trois ans, M. de Gassion chassa l'ennemi de toutes nos provinces, mit fin à la révolte des pieds-nus en Normandie, et conduisit, dans sa belle campagne de Flandre, les armées du roi jusqu'aux portes d'Anvers. On ne l'employa pas dans la guerre du comte de Soissons, à cause de sa conversation avec le ministre.

Un jour, M. le cardinal lui écrivit une lettre fort affable :

« Je me fais vieux, disait Son Éminence; il faut que je songe à assurer le sort de mes amis. J'ai un projet pour votre bonheur, que je veux exécuter devant que la mort me vienne enlever. Revenez-nous cet hiver, et comptez sur l'extrême amitié que je vous porte. »

M. de Gassion ne se fit pas prier pour aller à Ruel.

— Vous avez des ennemis, lui dit le cardinal. Votre mérite excite la jalousie. Tant que je vivrai, ces gens-là ne seront pas à craindre; mais si vous me perdiez, ils vous joueraient de méchants tours, et votre caractère franc et loyal ne vous permettrait pas de les combattre avec égalité. Je prétends faire votre fortune et vous placer si haut, qu'on ne puisse vous atteindre. Le premier bâton de maréchal sera pour vous, et en attendant voici un petit présent que vous accepterez pour l'amour de moi.

Son Éminence présenta deux bagues magnifiques sur lesquelles étaient de gros diamants.

— Eh! d'où vient que vous me donnez ainsi deux joyaux? dit Gassion.

— C'est qu'il y en a un pour votre femme.

— Votre Éminence peut reprendre celui-là. Il est de trop.

— Non, monsieur, car je vous fournirai celle qui le doit porter.

— Alors c'est différent; je le garde.

— Dites-moi, maintenant, si votre éloignement pour les femmes est sérieux, car je désire, avant tout, vous rendre heureux.

— Le beau sexe m'a toujours inspiré plus de crainte que de désirs, et je n'estime pas assez la vie pour la vouloir donner; mais si Votre Éminence se charge de choisir pour moi, je n'ai pas d'objection à opposer.

— J'ai choisi déjà, Gassion, et vous serez content; le parti est tel que des princes le voudraient avoir. Pour la jeunesse, la beauté, la grandeur du nom et les richesses, vous n'aurez rien à y redire. Nous vous ferons duc, et cette alliance vous mettra de pair avec les plus grands seigneurs.

— En vérité, monsieur le cardinal, je ne sais plus ce que j'ai fait pour mériter tant de bonheur.

— Ce que vous avez fait! je vais vous le dire : vous avez été le seul étranger aux vilaines intrigues qui m'ont entouré. Vous avez été le plus honnête homme de notre temps, plus honnête que moi-même, Gassion, je l'avoue ici entre nous deux, parce que je connais votre modestie. Les cœurs comme le vôtre sont rares! je veux que vous deveniez le chef d'une maison puissante, et que, dans les siècles à venir, nos rois aient des Gassions à leur côté qui ne perdent jamais de vue le bel exemple que leur père aura donné. J'ai fait du bien et du mal, comme tout le monde, pendant ma vie; il faut me presser de travailler à entraîner la balance du bon côté. Le temps est précieux. Revenez demain; je vous présenterai à votre femme, et nous nous occuperons du contrat.

Gassion fut exact à revenir le lendemain; mais il trouva la porte du ministre fermée. M. le cardinal ressentait les premières atteintes de la crise qui l'emporta en peu de jours. On n'a jamais su quelle était la femme qu'il destinait à M. de Gassion. Le gé-

néral conta lui-même au roi la position singulière où le laissait la mort de Richelieu.

— Ne vous inquiétez pas, dit Sa Majesté, je me charge de vous marier aussi bien qu'il l'aurait pu faire, et votre bague ne sera pas perdue.

Mais le roi ne songea plus à s'acquitter de sa promesse, et d'ailleurs il ne tarda pas à suivre son ministre dans la tombe. Gassion pensa plus fort que jamais que le ciel le voulait faire mourir garçon ; il ne témoigna aucune regret de voir ces projets avorter. Il retourna au camp, et reprit avec ardeur la rude vie qu'il préférait à toutes choses.

Ici commence la série de ces belles campagnes qui ont rendu immortel le nom de M. de Gassion, et dont l'histoire nous a laissé les détails. Il eut une grande part à la victoire de Rocroi et devint l'ami du duc d'Enghien, qui demanda pour lui le bâton de maréchal. Le cardinal Mazarin écrivit que M. de Turenne devait l'obtenir auparavant, et qu'il ne se montrait point si pressé.

— M. de Turenne, répondit Gassion, honorera le grade, et moi j'en serai honoré.

On envoya le bâton à tous les deux. Cependant Gassion finit par être cruellement desservi au Louvre. On le peignit comme un ambitieux qui voulait abuser de son influence sur l'armée. Il aurait suffi que le maréchal prît une fois l'air de la cour pour mettre fin à ces bruits ridicules. Il n'y voulut pas aller. Le gouvernement faible et défiant de la régente Anne d'Autriche inspira de l'humeur à M. de Gassion. Le conseil lui demandait compte de ses moindres gestes et prétendait diriger ses opérations; il lui échappa de dire, en ouvrant une lettre de Mazarin :

— Que nous allons lire de bagatelles !

On parla de le faire arrêter, et si l'ordre n'en fut pas donné, c'est qu'on craignit de le pousser à la révolte et d'exciter une guerre civile. C'était bien mal connaître le maréchal, et Richelieu avait eu raison de dire qu'il n'était point pardonnable d'avoir contre soi un cœur si sensible et si facile à gagner. Gassion fut abreuvé de dégoûts.

Ne sachant plus comment se débarrasser de lui, le cardinal Mazarin imagina d'employer sa valeur même à le perdre. On lui expédia de Paris un ordre d'attaquer l'ennemi dans un retranchement inexpugnable. Le maréchal, devinant les inten-

tions du ministre, renvoya l'ordre avec cette note au bas :

« Je n'ai de ma vie manqué une entreprise faute de diligence ou de courage, mais, ce qu'on me demande est impossible. Si vous voulez ma mort, faites-moi mon procès, et qu'on me tranche la tête sur l'échafaud ; mais ne sacrifiez pas l'armée à vos ressentiments. Je ne consentirai jamais à mener de braves gens à une boucherie certaine. »

Dans l'attente de son rappel, le maréchal fut quelques jours absorbé dans une rêverie profonde, dont ses officiers s'effrayaient. Un matin, ses espions l'ayant averti qu'il pouvait s'emparer de la ville de Lens par un coup de main, il fit sonner le boute-selle, afin que la nouvelle d'une victoire arrivât en même temps que celui de sa disgrâce. Comme il donnait les derniers ordres par la fenêtre d'une maison, tous ceux qui étaient présents entendirent une voix crier à plusieurs reprises le nom de Gassion, sans qu'on pût découvrir qui avait ainsi appelé le chef de l'armée. Cette circonstance extraordinaire parut d'un si mauvais augure, qu'on supplia le maréchal de différer l'expédition ; mais il n'y voulut pas consentir, et la voix surnaturelle l'ayant encore nommé une dernière fois, il répondit de toutes ses forces :

— Que me voulez-vous? Est-ce un malheur que vous m'annoncez? J'en attends un par le prochain courrier. Si c'est la mort, elle viendra bien à propos pour garder mon nom et ma personne d'un outrage.

En attaquant Lens à l'improviste, l'armée rencontra une palissade que les ennemis avaient élevée pendant la nuit. M. de Gassion, furieux de cet obstacle, sauta des premiers à bas de son cheval, et donna l'exemple aux soldats en arrachant de ses mains les pieux qui arrêtaient sa cavalerie. C'est pendant ce travail qu'une balle l'atteignit à la tête et le blessa mortellement. Il rendit l'âme au bout de trois jours, le 2 octobre 1647, en recommandant son frère au cardinal Mazarin; mais M. de Bergeré fut tué lui-même un mois après le maréchal. Les deux frères, étant de la religion, furent enterrés à Charenton. La cour, qui avait poussé le maréchal au désespoir, lui prodigua les honneurs après sa mort. On lui éleva un fort beau mausolée.

Jean de Gassion n'avait que trente-sept ans quand il périt ainsi glorieusement. M. de Turenne et le prince de Condé n'ayant eu leur belle réputation qu'après lui, il fut réellement le

premier homme de guerre de son temps, et sans doute il serait devenu aussi fameux que ces deux grands généraux, si ce coup malheureux ne l'eût emporté à l'âge où d'ordinaire les talents atteignent à leur plus haut développement.

PAUL DE MUSSET.

SOUVENIRS

DE

NOS CAMPAGNES D'AFRIQUE.

PREMIER ARTICLE.

La côte septentrionale de l'Afrique est continuellement ouverte aux vents d'ouest ; et comme ils soufflent avec violence, les navires y sont exposés pendant toute la mauvaise saison. Il est extraordinaire que, sur une étendue de deux cent quatre-vingt-dix lieues dont nous occupons les points principaux, de Bone à l'île d'Argsghoûn, on ne puisse trouver que des rades foraines, fort peu estimées des marins. Les meilleures sont, sans contredit, celles d'Arzew et de Bougie. La rade de Mers-el-Kebir, à deux lieues d'Oran, est commode, assez bien fermée ; mais une flotte un peu considérable ne pourrait y mouiller sans se découvrir. Les autres, telles que celles d'Argsghoûn, de Mostaganem, de Tenez de Cherchell et de Bone, ne sont tenables qu'en été ; le fond est sablonneux ; aussi chaque année beaucoup de bâtiments sont jetés à la côte, et le commerce et l'État y éprouvent de cruelles pertes.

Alger serait parvenu à un bien plus haut degré de splendeur, si le port était plus vaste et mieux abrité. Le gouvernement y fait faire en ce moment de grands et solides travaux qui lui coûtent peu, car ce sont les condamnés militaires qui les exécutent. Ces malheureux, divisés par ateliers, travaillent à l'ardeur du soleil, par les grandes chaleurs du mois d'août ; ce qu'ils

font chaque jour est incroyable ; ils semblent contents de leur sort, qu'adoucit, il est vrai, l'administration paternelle du colonel Marengo. Ils sont occupés à écraser des rochers dont ils jettent la poussière dans de grandes caisses ; cette poussière, séchée par le soleil, forme un bloc qui ne peut qu'être encore durci par la mer. La jetée s'étend au loin, et les rochers s'élèvent déjà à fleur d'eau.

Les différents points maritimes que nous venons de citer ne communiquent entre eux que par la mer. Il n'existe de routes en Afrique que dans le seul rayon d'Alger, où le gouvernement en a fait tracer de fort belles par le génie militaire. Les autres provinces de l'ancienne régence ne sont traversées que par ces chemins rares et à peine frayés que suivent les caravanes. Aussi les communications sont-elles très-difficiles.

Les tribus qui occupent le territoire compris entre Alger et Oran ne ressemblent nullement à celles qui habitent entre Alger et Bone ; elles obéissent à des chefs différents, et sont plus ou moins civilisées et belliqueuses. Ainsi, aujourd'hui que nous venons de signer un traité de paix avec Abd-el-Kader, un voyageur peut bien s'aventurer d'Oran à Mostaganem, qui en est séparé par trente lieues, mais il ne pourrait pousser plus loin, jusqu'à Alger, par exemple, sans courir de sérieux dangers. D'Alger à Bone, il serait infailliblement arrêté par les Kabaïles de Bougie, et cependant toutes les tribus campées entre Oran et Alger, depuis les Garabats jusqu'aux Hadjoutes, dans l'espace de quatre-vingt-dix lieues, reconnaissent Abd-el-Kader pour sultan. Mais entre ces tribus, combien n'existe-t-il pas de familles errantes, de douars volants, qui font le véritable métier d'Arabe, qui n'ont d'autres ressources que le pillage et d'autre providence que l'occasion. Deux officiers seulement ont osé se rendre d'Alger à Oran en suivant la route de terre ; ce sont MM. Lamoricière, colonel des Zouaves, et le capitaine d'état-major Tatard ; mais pour tenter ce voyage, c'est à leur étoile et non à la magnanimité du peuple arabe qu'ils s'en sont remis.

Nous occupons l'Afrique depuis 1830. Sept années se sont donc écoulées depuis le premier jour de notre conquête ; qu'avons-nous produit dans notre nouvelle colonie ? Quels changements avons-nous opérés dans les mœurs du peuple ? De quelles améliorations le pays nous est-il redevable ?

Si nous lisons les auteurs latins, nous serons convaincus que le peuple arabe n'a rien changé à son caractère ni à ses mœurs; il est tel aujourd'hui qu'il était du temps des Scipions. Sa manière de se vêtir est la même, ses goûts n'ont pas varié, ses habitudes n'ont subi aucun changement; le fils combat comme il a vu combattre son père. Dans ce mépris qu'ils professent pour les hautes connaissances ont-ils tort ou raison? Nous n'osons le décider; mais il est certain que ce qu'ils perdent par ignorance, ils le gagnent en bon sens. Nous allons citer, à ce propos, deux réponses faites par des chefs bien connus dans nos dernières campagnes : l'un est Mustapha-Ben-Ismaël; l'autre, son neveu El-Mezari.

Nous étions bloqués à la Tafna, lorsque le général Bugeaud vint nous remettre sur l'offensive. A l'embouchure du fleuve se trouvaient trois vaisseaux de ligne. Mustapha fut invité par l'amiral à venir visiter l'un de ces énormes bâtiments. L'Arabe se rendit à bord du *Suffren*, où il fut salué par une décharge générale. On exécuta devant lui les plus savantes manœuvres, on para les voiles; ce spectacle aurait surpris tout étranger; les Français eux-mêmes, l'équipage, tous étaient émerveillés; eh bien, ce beau vieillard, conservant jusqu'à la fin son visage froid et sévère, ne laissa échapper aucune exclamation et ne montra nul étonnement. L'amiral, que ce flegme contrariait un peu, lui demanda comment il trouvait tout cela? — Très-beau, répondit en souriant le chef des Douairs. — Ne voudrais-tu pas que tes Arabes pussent construire de pareils ouvrages? — Non, reprit-il; car pour faire d'aussi belles choses, combien n'en apprendraient-ils pas de mauvaises! Celui qui fit cette réponse, Mustapha-Ben-Ismaël, ce rival d'Abd-el-Kader, ce grand chef des Douairs et des Smélas, ce défenseur opiniâtre de Trémecen, a soixante-douze ans et ne sait pas lire.

El-Mezari est le digne neveu de Mustapha. Quelqu'un lui proposait d'envoyer en France, pour le faire élever, son fils, âgé de quinze ans; il regarda gravement son interlocuteur, puis répondit : Pourvu que mon fils sache monter à cheval, faire la guerre de montagnes et se rendre redoutable, il en saura autant que son père, et en saura assez.

Nous sommes arrivés en Afrique avec l'intention de changer ou d'adoucir les mœurs; mais, il faut le dire, depuis sept ans que nous y sommes, nous ne les avons nullement changées, nous

les avons fort peu radoucies. Nous serons peut-être plus heureux à l'avenir, et même nous semblons fort peu désespérer. D'abord nous perçons de grandes rues, nous construisons de belles maisons à Alger. Mais ces maisons sont très-incommodes ; on y étouffe ; on détruit les maisons maures, si laides au dehors, si riches au dedans ; on élargit ces petites rues pittoresques du vieil Alger, qui donnaient une ombre si fraîche et si agréable ; on est convenu qu'il vaût mieux mourir de chaud chez soi et y descendre en cabriolet, que d'y venir en s'effaçant le long des murs, et d'y vivre à l'abri du soleil. Il y a donc, en ce moment, à Alger, trois rues en croix, Bab-Azoun, Bab-Aloued et celle de la Marine, qui sont pavées et ornées d'arcades et de boutiques comme les rues de Rivoli et de Castiglione, et où l'on est éclaboussé, tout comme à Paris, par de nombreux équipages.

Il est pourtant une chose que les Arabes ont apprise de nous, c'est le jeu de billard. Celui qui écrit ces notes en a vu, et des plus illustres, qui étaient très-forts à toute partie. Quant à notre tactique militaire, ils sont trop prudents pour s'en servir contre nous ; ils connaissent par expérience les effets de l'artillerie ; aussi, se gardent-ils bien de s'établir en colonnes ou de se présenter en masses devant nos pièces. Ils nous combattent comme les Parthes combattaient les Romains ; ils nous harcèlent, nous fatiguent, remplaçant l'intelligence des masses par l'intelligence individuelle, et la science des tactiques par le courage, l'habitude et l'opiniâtreté.

Les chefs exercent sur eux une puissance morale sans bornes ; leur autorité est héréditaire et se conserve dans une même famille. Mais quelquefois, c'est le frère qui succède au frère, au détriment des enfants du défunt, s'il est jugé plus capable que ses neveux de guider la tribu. Le chef est le juge suprême de ceux qui lui obéissent, il est leur maître absolu et ne rend compte à personne de ses actions. Devant lui toutes les têtes s'inclinent ; chacun, sur son passage, implore la faveur de baiser le bout de ses doigts ou le pan de son bournous. Chaque matin, au lever du soleil, la tente du chef est ouverte à ses sujets ; les chefs inférieurs, les riches, les pauvres, tous ceux qui ont à se plaindre ou qui sont accusés, s'y rendent. Les deux schiaouss, le bâton à la main, sont placés l'un vis-à-vis de l'autre aux côtés du kébir (grand seigneur). Les chefs laissent leurs pantoufles à

l'entrée, pénètrent sous la tente et se recueillent dans la prière. Une grotesque harmonie accompagne les versets du Koran; puis on fait circuler le café, et c'est alors que la justice est rendue au peuple. Le chef seul prononce; cependant il prend quelquefois conseil de ceux qui l'entourent; l'exécution suit immédiatement la sentence.

Avec un tel système, il arrive souvent que le jugement est rendu à faux ; le patient prend alors la peine infligée comme un châtiment céleste, et se console. En 1835, un homme avait été assassiné; un Arabe soupçonné du meurtre fut cité aussitôt devant le bey Ibrahim ; et comme il ne put rendre compte de l'emploi de sa journée, il fut condamné à avoir la main droite et la tête coupées. Déjà le bras de ce malheureux était mutilé, lorsque le vrai coupable se déclara, et subit le reste du châtiment. Ibrahim fit une pension annuelle de 50 francs à l'Arabe, et eut assez d'humanité pour faire appeler un chirurgien français; le lendemain cette affaire était oubliée dans les tribus.

Un juge ne condamne jamais qu'à l'amende, aux coups de bâton, ou à la mort. C'est là toute la pénalité arabe. Le châtiment le plus dur est, sans contredit, l'amende. Les chefs s'enrichissent en l'appliquant, aussi n'en sont-ils point avares. Quant aux coups de bâton, ils n'entraînent pas l'infamie; un Arabe qui en a reçu cinquante au lever du soleil, en a déjà perdu la mémoire à midi. La peau, les os, les fibres, peuvent souffrir dans le moment, mais le cœur est insensible, et ne comprend pas l'indignation. Des Français ont vainement cherché à leur inculquer des idées de révolte à ce sujet, les Arabes leur ont ri au nez en disant que l'âme n'a rien de commun avec le corps, qu'elle ne pouvait s'affliger de ces martyrisations de la chair. Il est certain cependant que les coups de bâton leur sont vigoureusement appliqués : le coupable est placé entre deux schiaouss qui frappent à tour de bras comme deux forgerons sur une enclume. Il montre une patience et un courage admirables, compte lui-même les coups et s'en retourne à sa tente si ses jambes le lui permettent. Mais si le châtiment est trop fort, si son corps ne peut résister, il se traîne dans un coin, s'enveloppe dans son bournous, et reste là jusqu'à ce que les forces lui reviennent, entouré de ses parents et amis, avec lesquels il s'entretient de toute autre chose. Puis le soir, si vous le rencontrez, il

a l'air aussi fier que le premier baron de la chrétienté.

Les pratiques de la religion sont fidèlement observées : le matin et le soir, au lever et au coucher du soleil, vous voyez l'Arabe se prosterner la face contre terre, murmurant des versets, et roulant dans ses doigts les grains de son chapelet. Les chefs habiles, tels qu'Abd-el-Kader, se servent des idées religieuses comme d'un mobile pour agir sur le moral des masses. C'est au nom du prophète qu'il leur inspire ce dévouement sans bornes qu'ils ont tous pour lui, et qu'il les porte aux plus grandes et aux plus périlleuses entreprises.

Quand on pense à ce que nous a coûté en hommes et en argent la guerre d'Afrique, on est gravement étonné ; mais si on essaye de calculer les pertes des Arabes et de les comparer aux nôtres, on accordera sans doute à ce peuple des éloges mérités. Nous avons immortalisé les Espagnols mourant dans Sagonte et s'ensevelissant sous les ruines de Saragosse; nous avons admiré les Russes sacrifiant la ville et le palais des czars à leur gloire nationale, et nous n'aurions pas même un peu d'étonnement pour ce peuple qui, depuis sept ans lutte contre la première des nations, abandonne ses villes et ses plaines et se retire dans les montagnes, qu'il ne quitte de temps à autre que pour reparaître aussi libre et aussi brave qu'aux jours de sa puissance. On a brûlé ses récoltes pendant plusieurs années, on a détruit ses troupeaux, dévasté ses jardins, tari les sources, déraciné les arbres, vidé les silos, on a surpris et massacré des tribus, rien n'a pu l'abattre et le dompter ; son orgueil a résisté à tous nos efforts, sa haine n'a fait que s'accroître.

Les Arabes ne savent pas tenir campagne, ou, pour mieux dire, ils ne le peuvent pas. Lorsque Abd-el-Kader veut attaquer un corps expéditionnaire, ou agir sur un point quelconque, il fait prévenir les tribus par un ordre écrit, et assigne un rendez-vous. Au jour donné, les Arabes sont tous réunis pour ne plus obéir qu'à une seule impulsion, à un seul commandement. Chaque cavalier apporte ses provisions et sa tente. Ils sont très-sobres en campagne, et cependant, dans la vie domestique, s'ils ne sont pas très-difficiles en qualité, ils sont du moins très-exigeants en quantité; ils se contentent, par exemple, d'orge broyé entre deux pierres et réduit en une espèce de pâte à peine pétrie, dont ils font une détestable galette; mais cette galette leur suffit, et

elle leur paraît d'autant plus délicate, qu'elle est plus volumineuse.

Durant l'absence des hommes, les femmes, les enfants, les vieillards se retirent dans la montagne ; et comme tout Arabe est soldat, les terres demeurent alors sans cultivateurs. De là vient que les armées arabes si tôt rassemblées, si tôt prêtes à combattre, ne peuvent rester longtemps sous les drapeaux, et par conséquent entreprendre une longue expédition ou résister à une attaque opiniâtre. Au bout de huit jours, et ce temps est déjà long, il faut songer à rejoindre la famille. Cette raison seule explique nos longues journées de marche faites sans rencontrer âme qui vive ; il nous est arrivé de voyager ainsi quinze jours de suite sans voir un seul vestige de l'ennemi, puis tout à coup et comme par enchantement la montagne se couvrait de cavaliers. Ces troupes, sitôt rassemblées, se dissipent et disparaissent en un instant quand la nécessité l'exige. A l'affaire de la Sikkak, le 6 juillet 1836, le général Bugeaud avait en tête toute l'armée de l'émir : l'action était vivement engagée, l'ennemi était même culbuté sur tous les points, et les Français étaient sûrs de l'écraser, lorsque tout à coup il se dispersa en moins d'une heure. Cette armée forte de près de douze mille hommes, s'était effacée à l'horizon ; chaque cavalier s'était dirigé sur sa tribu, sans s'inquiéter de la tribu voisine.

Les Arabes font peu de prisonniers ; le désir d'augmenter leurs esclaves ou l'espoir d'une forte rançon peuvent seuls les décider à faire grâce aux vaincus. L'ouvrage publié par M. de France, qui fut quelque temps prisonnier d'Abd-el-Kader, donne des détails assez exacts sur les souffrances cruelles qui attendent nos compatriotes, quand ils tombent entre les mains des Arabes. Quoique gardés de près et soigneusement observés, quelques-uns trouvent cependant moyen de s'évader : je citerai à ce sujet un fait assez intéressant qui s'est passé à Oran au mois de septembre 1835.

Le premier traité conclu entre Ab-del-Kader et le général Desmichels avait été rompu par la malheureuse affaire de la Mactah, l'un des drames les plus sanglants dont l'Afrique ait été le théâtre depuis que nous l'occupons ; les Arabes s'étaient vengés de toutes leurs défaites précédentes, ils avaient largement assouvi leur haine dans le sang français. Les troupes songeaient

avec douleur à leurs camarades mutilés dans la plaine : tous les absents étaient comptés pour morts.

Un soir du mois de septembre, trois mois environ après le funeste combat, plusieurs officiers se trouvaient réunis à Oran au grand café ; ils assistaient à une partie de billard très-animée, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer un Arabe assez mal vêtu, la tête serrée par une corde faite avec des poils de chameau, les jambes nues, le reste du corps couvert du kaick et du bournous. A cette époque les Arabes ne se montraient jamais dans les cafés et dans les lieux fréquentés par les Français. On le regarda avec quelque étonnement. — Le colonel B... n'est-il pas ici, messieurs? s'écria en excellent français ce prétendu Bédouin? Le colonel se présenta. — Vous ne me reconnaissez pas, mon colonel? Non, je vous jure. — Je suis le caporal T... — Il a été tué à la Maclah. — Il est devant vous. — Des officiers du 66e de ligne le reconnurent, son capitaine l'embrassa. — Pardieu, lui dit le colonel, tu arrives aujourd'hui, et ce matin j'ai fait partir ton extrait mortuaire; tu vas prendre du café. — Avant le café, mon colonel, je vous demanderai du pain, car je tombe d'inanition, j'ai vécu depuis deux jours avec de la terre et des racines. On s'empressa de le servir, il fut bientôt entouré de bouteilles et de volailles froides, il eut amplement de quoi satisfaire à ses premiers besoins.

Lorsqu'il eut un peu réparé ses forces, le souvenir de ses souffrances lui revint, et il ne trouva pour l'exprimer que ces paroles : « J'étais bien fatigué, j'avais bien soif et bien faim. Vous savez, ajouta-t-il un instant après, que j'étais sur l'une de ces quatorze prolonges chargées de blessés, et qui restèrent, à l'exception d'un seule, au pouvoir de l'ennemi. La prolonge qui me portait était plus avancée que les autres dans le marais, les chevaux avaient de la boue jusqu'au ventre, ils y restèrent. Deux cents cavaliers s'élancèrent sur nous comme des corbeaux ; le canon tirait alors à mitraille, et c'était bien vu, car il valait mieux mourir d'un éclat d'obus que de la mort que nous donnaient les Arabes. Ils tombaient souvent eux-mêmes frappés à nos côtés, et nous nous regardions ainsi comme vengés. J'étais placé entre deux officiers, l'un Polonais, l'autre chasseur à cheval; tous deux furent déchirés devant moi ; je fis le mort, et quand je rouvris les yeux, j'étais encore sur la charrette, en-

touré de cadavres nus et sans tête pour la plupart. J'étais nu, moi aussi ; ils ne s'étaient pas donné la peine de déboutonner mon uniforme, ils l'avaient fendu par le dos. Je voulus me traîner dans une touffe de lentisques, mais je fus aperçu par deux Bédouins qui accoururent vers moi. Je m'attendais à mourir ; ils se contentèrent de me lier les mains et m'emmenèrent. Le combat était fini; les Arabes célébraient leur victoire par des chants, des cris de joie, des courses et des décharges de mousqueterie. On me conduisit à Sidi-Bolen, l'un des chefs ; mon bras gauche saignait d'une blessure, et je souffrais cruellement. En m'apercevant, Sidi-Bolen se mit à sourire. Nous n'étions que cinq ou six prisonniers, et cependant nous heurtions à chaque pas les têtes pâles et livides de nos camarades. Les tribus levèrent le camp, il fallut marcher. On m'attacha par le cou à la queue d'un cheval, et l'on me fit porter une tête que j'étais forcé d'embrasser de temps à autre. Je vous laisse imaginer tout ce que j'ai souffert dans cette marche pénible ; l'Arabe, qui me remorquait ainsi, était fort bon cavalier et montait un bon cheval, qu'il se plaisait à faire galoper et sauter de toutes les façons, sans s'inquiéter le moins du monde des secousses horribles que me faisait éprouver chaque écart de sa monture. Nous arrivâmes enfin à Mascara, où l'on nous donna la prison pour demeure, et tous les matins on nous conduisait sur la place publique pour y être insultés par les passants.

Un Arabe, à qui on avait infligé cent coups de bâton, me fit entendre qu'il pourrait me faire évader si je lui donnais de l'argent : je lui promis cinq cents boudjous (1). Il accepta, me procura des vêtements, et m'ouvrit, pendant la nuit, la porte de mon cachot. J'ignore, du reste, comment il s'y est pris. Nous sommes partis tous les deux, et, comme il savait les chemins et connaissait les lieux, nous n'avons pas été découverts. Nous passions les jours cachés dans les buissons, mangeant des racines de palmier nain et de la terre, mais n'ayant rien pour nous désaltérer. Nous sommes arrivés à Arzew, et me voici. Quant au nom de mon libérateur, c'est mon secret et le sien ; je le tais, car la mort la plus douloureuse l'attend s'il est trahi.

(1) Le boudjous vaut 1 fr. 80 cent. de notre monnaie.

Pour les 500 boudjous, je pense que mon pays les donnera ; je les ai promis en son nom. »

Le caporal fut fait sergent, les 500 boudjous furent payés sur les fonds secrets ; mais le malheureux Arabe fut découvert et brûlé.

§ I. — LE CHÉLIF.

Au mois de mars 1836, la division d'Oran exécuta, dans les vastes plaines de l'est et dans les gorges du Petit-Atlas, une marche brillante qui nous fit découvrir les contrées les plus fertiles et les plus riches de la grande province. Nous suivrons cette expédition pour pénétrer avec elle dans l'intérieur des terres ; ce sera pour nous une occasion de faire des remarques curieuses, tant sur les Arabes alliés ou ennemis de la France, que sur le beau pays qu'ils habitent.

Nous commencerons par rendre un hommage bien sincère au souvenir des deux chefs qui commandaient cette expédition, le général Perregaux et le colonel Combes, tous deux jeunes encore, aimés des soldats, pleins de talent, et morts tous deux au siége de Constantine. Cette dernière campagne, en ravissant à l'armée des chefs dignement appréciés, laisse à la France de pénibles souvenirs. De grands honneurs ont été rendus à la glorieuse dépouille du général en chef Damrémont ; le corps du général Perregaux, déposé à Cagliari, doit trouver une place près de lui dans les caveaux des Invalides. Quant au malheureux colonel Combes, il a été enseveli dans les fossés de Constantine, et doit toujours dormir sur cette terre africaine qu'il foulait avec tant de fierté et de courage.

A son départ d'Oran notre petite armée traversa d'abord la plaine du Figuier. Cette vaste plaine peut avoir douze lieues de diamètre, et dans cette étendue on ne trouve qu'un seul arbre, un figuier miraculeux qui en occupe, on peut le dire, le centre mathématique. Les Arabes ont pour cet arbre une vénération de vieille date. Les caravanes, les armées amies ou ennemies qui ont passé sous son ombrage et s'y sont reposées, l'ont toutes respecté ; le sang qui a coulé sur ses racines n'a servi qu'à fertiliser le sol qui le nourrit, et à renouveler ses feuilles toujours vertes.

La plaine du Figuier est bornée au sud par une ramification du Petit-Atlas, la montagne des Beni-Amer, riche tribu qui met trois mille cavaliers en plaine ; au nord, elle se déroule jusqu'à la mer, à l'ouest elle touche aux portes d'Oran, et vers l'est elle a pour limites la forêt de Muley-Ismaël et le petit ruisseau le Tlelat. La forêt de Muley-Ismaël, célèbre dans nos annales africaines par un combat meurtrier où le colonel Oudinot fut tué, ne serait en France qu'un haut taillis très-fourré : elle n'est composée que de lentisques parsemés de quelques rares pins sauvages. On ne trouve guère de grands arbres en Afrique, si ce n'est aux environs de Tremecen, où l'on voit de superbes et nombreux oliviers. Le lentisque forme à lui seul presque tous les bois ; c'est un arbre de très-petite taille, couvert d'un feuillage épais attaché à des branches grêles et courtes, et qui sont d'un faible secours pour les feux de bivouac.

Les Arabes ne portent aucun soin à l'entretien des arbres ; ils respectent et vénèrent ceux qui ombragent les oasis, mais ils ne tentent pas de les multiplier, ni de leur donner ces formes élégantes et hardies que recherchent nos cultivateurs. Ils se reposent en tout et pour tout sur la nature, jouissent de l'ombre que le hasard leur fait rencontrer, et se couchent au soleil avec indifférence lorsqu'ils ne trouvent pas mieux.

Souvent ils brûlent une partie de leurs forêts pour en cultiver le terrain : le pays n'étant pas peuplé en proportion de son étendue, ils peuvent ménager leurs terres et se procurer ainsi d'abondants produits. Le bois leur est à peu près inutile. Vivant sous la tente, ils ne construisent pas de maisons ; ils ignorent les premiers principes de la navigation, et l'hiver n'est guère incommode que par les pluies. Ils font aussi peu de cas des bois que la nature leur a donnés. Veulent-ils chasser ! ils mettent le feu à l'une de ces forêts de lentisques ; le gibier effrayé en sort et trouve la mort dans le cercle des chasseurs qui cerne l'incendie.

La petite armée expéditionnaire était divisée en deux corps. Le général Perregaux partait d'Oran avec trois mille hommes, auxquels devaient se joindre, dans la plaine de l'Habrah, les onzes cents que le colonel Combes amenait de Mostaganem.

Le général avait avec lui Mustapha-Ben-Ismaël, et son neveu

El-Mezari, qui commandait les Douairs et les Smélas, tribus amies de la plaine de Mlêta, à quatre lieues d'Oran. Le colonel était suivi du bey Ibrahim, ayant sous ses ordres les Turcs à pied et quelques Douairs ou familles des Borghiah, qui habitent sur la route de Mascara. Après avoir longé la côte, le général établit son premier bivouac sur la montagne des Lions, à cinq lieues d'Oran.

Cette montagne, dont le sommet est assez élevé, se fait remarquer par son aspect bizarre, surtout lorsqu'elle est vue de loin. Elle apparaît tantôt sous la forme d'un chameau, tantôt sous celle d'une pyramide, selon la position de celui qui la regarde; quelquefois elle étale au soleil ses bruyères vertes et touffues, pour ne montrer ensuite sur ses flancs brûlés qu'une large ceinture de roches nues et échancrées. Son nom lui vient du grand nombre de lions dont elle était, avant la guerre, la retraite accoutumée. Aujourd'hui ils y sont très-rares; les Arabes disent même qu'ils ont tout à fait disparu.

Au versant nord de la montagne est une très-petite vallée où coule un ruisseau dont l'eau est pure et délicieuse. C'est une halte des Arabes, qui, dans leurs excursions, ne manquent jamais de s'y reposer.

Le lendemain, le corps d'armée arriva à l'embouchure de la Mactah, petite rivière qui sort d'un marais formé par l'union de l'Habrah et du Sig (1). Il tourna sur la droite et entra dans la vaste plaine du Sig et de l'Habrah, où le colonel Combes opéra sa jonction. L'armée réunie se dirigea sur l'Habrah, au pied du Petit-Atlas.

Cette rencontre de deux poignées d'hommes au milieu d'une plaine sans bornes ne manquait ni d'intérêt ni de poésie, surtout si l'on considère les lieux où nous étions et la composition de notre petite armée.

C'était au mois de mars, et sous le ciel d'Afrique le printemps s'annonce de bonne heure. La plaine était couverte de vastes champs de blé et d'orge entrecoupés d'autres champs incultes, mais remplis de fleurs sauvages dont la plupart nous étaient inconnues; les ruisseaux nombreux qui traversent la plaine en tous sens étaient bordés de lauriers-roses en fleurs qui servaient

(1) *Mactah* en arabe signifie *marais*.

d'asile aux tourterelles de Barbarie et aux pigeons ramiers. Aucun pli, aucun accident de terrain ne ridait cette immense nappe de verdure et de fleurs que dominaient les tiges longues et flexibles du genêt d'Espagne. Au milieu de cette nature riante, nous nous avancions lentement avec nos canons, nos mulets, nos chevaux, et tout l'attirail d'une armée en campagne. Près de nous marchaient les Arabes avec leurs bournous blancs ou noirs, tandis qu'à nos côtés, les enfants perdus de l'armée , les Spahis aux bournous rouges, lançant au galop leurs chevaux légers, foulaient les fleurs et le moissons, et faisaient flotter au vent leur sandgiac, petit étendard de guerre.

Cette expédition se faisait après celle que le maréchal Clausel, avait exécutée sur Tremecen. Mustapha-ben-Ismaël, qui venait d'être délivré par nous du siége qu'il soutenait depuis trois ans contre Abd-el-Kader dans cette ville, se trouvait alors pour la première fois dans nos rangs, et devait rendre à Ibrahim les honneurs dus au bey.

Nous dirons d'abord quelques mots sur le bey Ibrahim ; les journaux ont trop parlé de lui en France pour que nous laissions passer son nom sans commentaire.

Ibrahim a près de soixante ans, sa taille est haute, il porte avec dignité sa belle tête ornée d'une longue barbe grisonnante; il passe sa vie à poser. Il aurait parfaitement convenu à Gros pour l'une de ses gigantesques batailles. Voilà le seul mérite qui ne lui soit point contesté. Examiné de près , comme l'on fait de tout homme public et placé en scène , il perd toute sa dignité. Ce chef n'était pour tous les Arabes qu'un objet de mépris et de haine ; ils le haïssaient comme Turc, s'en moquaient comme bey, et le méprisaient, parce qu'il ne tenait son autorité que de nous qui le leur avions imposé. Cependant ils le craignaient, car les balles de ses pistolets étaient de fort bon calibre et les yataghans de ses schiaouss merveilleusement effilés.

Le gouvernement français a senti plus tard que cet homme n'était pas fait pour le représenter auprès des Arabes : le beylick de Mostaganem lui a été enlevé et donné à un neveu du bey d'Oran.

Ibrahim se faisait toujours accompagner de son parasol, signe de sa haute dignité, de ses sept drapeaux surmontés du crois-

sant, et de sa curieuse musique que les Arabes disaient de beaucoup supérieure à celle du bey de Tremecen, d'Abd-el-Kader, et même du bey de Constantine. Ibrahim passait pour amateur des beaux-arts. Cette musique se composait de six ou huit instruments, dont trois musettes, deux espèces de clarinettes, et trois tambours aussi bizarres par leur forme que par les sons qu'on en tirait. Ce sont des peaux de chat fortement tendues, sur lesquelles on frappe en cadence avec des tampons. Les musiciens jouent matin et soir pour les prières et montent à cheval quand le bey marche. Placés derrière lui, les malheureux artistes soufflent à poitrine tendue ou frappent à tour de bras, avec ensemble, il faut le dire, mais toujours sur le même motif qu'ils pressent ou ralentissent. Les musettes font la haute-contre, les clarinettes le ténor, et les tambours roulent sans interruption pour accompagner. Si vous avez entendu les musettes et les haut-bois catalans jouer ces danses vives et entraînantes des Pyrénées-Orientales, si vous avez fait sauter dans vos bras les jolies filles de Perpignan, d'Arles, de Prades et de Prats de Molle, vous pourrez vous faire une idée de la musique bédouine. Figurez-vous des hommes basanés et graves devant ces joueurs de musette, un magnifique ciel bleu pour horizon, et vous pouvez vous représenter le bey Ibrahim Bûsnach, se rendant dans la grande plaine de l'Habrah à la rencontre de Mustapha et d'El-Mezari.

Quant à Mustapha, il n'avait ni parasol ni musique; cet homme, sévère dans son maintien et dans son costume, était entouré de ses meilleurs cavaliers, de ses soldats les plus robustes. Sa puissance ne se révélait ni par les riches habits ni par les bruyantes fanfares, mais par le calme et l'attitude respectueuse de ses deux tribus guerrières. Près de lui marchaient fièrement ses deux étendards que nous avons toujours vus flotter au poste périlleux, ses deux étendards vert et blanc tachés d'une main, qui ne se souviennent pas d'avoir fui devant l'ennemi.

Les Douairs et les Smélas visitaient les amorces de leurs fusils et préparaient leurs chevaux : la *fantasia* allait commencer. Les Arabes ne connaissent pour faire éclater leur joie, pour célébrer les grandes époques de leur vie, que les jeux guerriers. Ce sont des courses et des luttes, non d'agilité, mais d'adresse; ils excellent dans l'art de faire plier un cheval au caprice du ca-

valier. Ils sont vraiment beaux lorsque, courbés sur l'encolure de ces admirables chevaux, ils font revivre pour ainsi dire les centaures de la fable; on les voit rejeter avec grâce leurs bournous sur l'épaule, coucher en joue le but et faire feu sans que leur monture bouge ou s'effaronche, et cela aux grandes allures, à bride abattue, dans des terrains où nos régiments de cavalerie manœuvreraient à peine au trot, où nos écuyers craindraient de s'engager. Les drapeaux d'Ibrahim parurent, et quatre cents Arabes de Mustapha s'élancèrent le fusil haut, n'épargnant ni les cris ni l'éperon. L'éperon arabe n'est pas un éperon de parade argenté et à molettes fines comme celui de nos élégants. La simple vue de cet instrument vous ferait frémir. L'éperon arabe ou *chahir* est un morceau de fer, long d'environ huit pouces, terminé en pointe excessivement aiguë qui remplace la molette; le talon de l'éperon est attaché à un demi-cercle en fer qui se lie au pied par une courroie. Au moyen de cette espèce de broche, il faut que le cheval marche ou meure. L'Arabe exige de sa monture tout ce qu'elle a de force et de générosité, parce qu'il est à même de faire couler de ses flancs tout ce qu'elle a de sang. Lorsque le cheval commence à perdre haleine, il le frappe rudement, le blesse et ravive incessamment la plaie par un chatouillement continuel; aussi le cavalier en est le maître, et il le serait à moins.

Une fois lancés, les Bédouins se choisirent par groupes de trois ou de quatre, continrent leurs chevaux à une vitesse égale, poussèrent de grands cris, arrivèrent ainsi jusqu'au bey, firent feu à ses pieds et tournèrent bride sur le coup. Bientôt on les vit revenir en chargeant leurs armes, faisant des moulinets avec leur fusil, se haussant sur leurs larges et courts étriers, animés déjà par la course précédente, criant plus fort et d'une voix plus rauque. Ils se replacèrent enfin derrière lui après une nouvelle décharge, ivres de poudre et de fumée, et faisant bondir et cabrer leurs chevaux essoufflés.

C'est alors que le cheval arabe est beau et intéressant à voir; il semble animé par l'âme de son maître, il s'exalte comme lui, sa bouche écume, ses yeux lancent du feu, ses narines s'ouvrent; il fait voler la poussière et les cailloux, franchit les buissons, les palmiers-nains, ou les évite avec une adresse merveilleuse; puis il rentre dans les rangs paisible et froid,

baissant la tête, la queue et les oreilles, jusqu'à ce qu'on le remette en rênes, jusqu'à ce que la *fantasia* recommence.

Cette petite fête fut interrompue par l'apparition subite des vedettes de l'ennemi. Le kaïd de Kalah, ville de la province de Mascara, nouvellement nommé par Abd-el-Kader à la place de Sidi-Roumedin, qui se trouvait avec nous, était venu nous observer à la tête de six ou huit cents cavaliers. Alors tous ces hommes qui ne pensaient qu'à se divertir, qui torturaient leurs chevaux pour le plaisir de faire briller leur adresse, tournèrent bride, et, chefs en tête, se répandirent dans la plaine, poussant des cris à faire trembler. Ils arrivaient sur l'ennemi qui nous observait toujours. Les coups de fusil se firent entendre, et les Bédouins d'Ab-el-Kader s'enfuirent. Ce fut alors une fureur impossible à décrire de la part des nôtres : il poursuivirent les fuyards pendant plus de six heures, firent neuf grandes lieues sans que les fossés, les cours d'eau et même les montagnes pussent les arrêter. Ils franchirent l'Habrah et n'abandonnèrent l'ennemi que dans les gorges des montagnes de Mascara, où ils auraient pu être surpris par quelque embuscade.

Comme nous suivions la même route qu'eux, nous heurtions assez souvent des cadavres décapités, percés de balles et dépouillés de tout vêtement. Le corps du kaïd de Kalah, que nous reconnûmes facilement, avait été atteint d'une balle dans le haut du buste, et sa tête avait été coupée par celui-là même qu'il avait remplacé au pouvoir. A l'aspect du cadavre on se sentait pris de pitié pour cet homme si beau, si jeune et si robuste ; il était d'une grande propreté ; la blancheur des mains, des pieds et de la poitrine était surtout remarquable ; la tête était bien coupée, sans déchirures ; il avait probablement combattu jusqu'au dernier soupir, car sa main était meurtrie et presque abattue. Le soir, au bivouac, chacun pouvait voir, devant la tente d'Ibrahim, exposées aux yeux du bey, une pile de têtes coupées depuis le matin ; puis, à l'écart, une autre tête à cheveux rasés, à barbe noire, très-soignée, coupée en pointe et en collier ; de beaux et grands yeux noirs quoique fixes, donnaient une expression mobile à cette physionomie pâle, et une légère contraction des lèvres semblait indiquer le sourire plutôt que la douleur, le dédain plutôt que la crainte.

Le jour tombait, lorsque l'armée arriva sur la rive droite de

l'Habrah. Ce site est très-pittoresque : la rivière peu large et peu profonde, quoique fortement encaissée comme tous les cours d'eau du nord de l'Afrique, baigne le pied des montagnes de Mascara. Elle était jadis ombragée dans un cours de quinze à vingt lieues par de beaux arbres dont la plupart portaient des fruits. On voit encore sur la rive gauche un long bois de tamarins, que les Arabes ont respecté parce que les Espagnols y furent défaits en 1561. Les corps expéditionnaires, à force de passer et de repasser, ont abattu tous les arbres pour faire des feux et des cabanes ; on ne voit plus que des troncs et des branches mutilées. Les mornes que forment dans la plaine les dernières pentes des montagnes sont boisés et couverts d'excellents pâturages. De nombreux marabouts placés en vedettes sur les points culminants donnent quelque vie au tableau. Les sentiers qui conduisent à ces petites maisons à dôme, tombeaux des grands et des saints, doivent être fréquentés, car ils sont très-battus. Vers le sud, du côté de Mascara, se dessinent largement les pics roides et grisâtres des montagnes. De temps à autre, sur un plateau, apparaît quelque cavalier épiant notre armée, qui, dans la vallée, coupe ses arbres, remue ses cimetières, foule aux pieds ses moissons et chante sur tous ces débris. C'est alors qu'il voue aux Français une guerre sans trève ni repos et une haine éternelle. Au nord, la plaine, dont on voit à peine l'horizon, s'étend jusqu'aux plateaux de Massagran ; à l'est, elle touche aux gorges de la Mina, et à l'ouest, à la forêt de Muley-Iamuël.

Les Douairs et les Smélas revenaient de la poursuite des ennemis. Les trois chefs marchaient en tête, le bey Ibrahim au milieu. La musique se faisait entendre sans interruption ; les musettes égayaient par leurs sons aigus cette marche triomphale ; les chevaux hennissaient, pressentant les moments du repos ; les hommes riaient et causaient entre eux, se racontant leurs prouesses et les hauts faits du jour. Nos soldats débandés firent cercle pour les voir arriver. Ce peuple a des habitudes tellement originales, que ceux-là même qui vivent au milieu de lui et combattent avec lui, ne peuvent se lasser de le considérer et de l'étudier. Nous nous groupions autour d'eux en vrais badauds, tandis que, riant de notre curiosité, ils cherchaient à l'exciter encore en faisant exécuter diverses manœuvres à leurs

chevaux ensanglantés. La nuit était venue, les feux s'allumaient, le ciel était magnifique, l'air presque chaud. L'abondance régnait dans le camp : nos Arabes avaient surpris les troupeaux des tribus ennemies, et le camp était rempli de chèvres et de brebis qui faisaient un vacarme épouvantable. Pour trente sous on avait un mouton ; de tous côtés le sang coulait, les broches de bois tournaient au feu ; c'était un camp d'Homère, des repas de héros où l'on faisait rôtir et où l'on servait des pièces entières, et puis la rivière coulait à deux pas, et fournissait à chacun une boisson abondante. Ce bivouac a fait époque dans les campagnes pénibles des trois dernières années.

Un rude travail nous était réservé pour le lendemain. Dès cinq heures du matin, on demanda des hommes de bonne volonté, et nous poussâmes une pointe jusqu'à une distance de deux lieues de Mascara. Un an auparavant, lors de son expédition contre cette ville, le maréchal Clausel avait avec lui dix mille hommes et un matériel considérable, et cependant il eut de grandes difficultés à surmonter, pour venir à bout de son entreprise. Nous n'étions, nous, que quinze cents hommes, courageux et prêts à surmonter toutes les fatigues. La journée était mortellement chaude, nous mourions de soif, et cependant nous gravissions sans cesse, courant d'une montagne à l'autre. Dans notre longue course nous ne rencontrâmes pas une seule goutte d'eau même bourbeuse et croupie. Nous rentrâmes au camp à cinq heures du soir, après avoir marché pendant douze heures complètes, ne faisant que quelques minutes de halte de deux en deux heures, toujours attachés et acharnés à la poursuite des troupeaux que nous rencontrions dans les gorges, et que les gardiens épouvantés nous abandonnaient sans les défendre.

Notre retraite sur le camp, par les crêtes de la montagne, était réellement curieuse. Nous ramenions, entre nos colonnes, plus de deux mille bêtes à cornes. Pour faire marcher cet immense troupeau, on avait groupé, sur différents points, les tambours et les trompettes dont les sons épouvantaient ces animaux, qui suivaient, en fuyant, la route que nous nous étions tracée. On se ferait difficilement une idée de tous les bruits qui s'élevaient de cette masse mouvante d'hommes et d'animaux. Les tambours et les trompettes battaient ou éclataient sans ordre ni mesure ; des bêlements, des beuglements, des cris sau-

vages, des conversations bruyantes s'élevaient confusément du milieu de tourbillons de poussière, et au-dessus de tous ces bruits s'élevait le grand bruit que font les hommes et les chevaux en marche. La dernière halte se fit sur le dernier mamelon de la montagne; nos camarades et le repos nous attendaient au bas, et cependant nous nous arrêtâmes pour respirer les bouffées de cette brise que nous avions en vain appelée toute la journée. Elle s'élevait fraîche et embaumée du lit de la rivière qui coulait à nos pieds et déroulait dans la plaine son cours long et sinueux. Le tableau que nous avions sous les yeux était admirable : le soleil se couchait dans un ciel sans nuage, la nature étalait toutes ses pompes. Toutes nos peines, toutes nos misères étaient déjà oubliées. Heureuse journée après tout, quoiqu'elle eût été bien rude, heureuse journée ! car nous avions fait preuve de force et de jeunesse.

La journée du lendemain fut donnée au repos. Nous construisîmes, sur les deux rives du fleuve, quelques ouvrages de fortification que nous abandonnâmes aux Arabes. Ceux-ci n'ont jamais essayé de détruire les travaux que nous exécutions sur notre passage. Ils se sont toujours contentés de les observer avec curiosité et n'ont jamais eu l'idée de vouloir les défendre. Dans l'enceinte de nos fortins qu'ils dédaignaient de détruire, ils ont quelquefois enfermé leurs troupeaux.

Nous partîmes bientôt pour Sidi-Madera, marabout qui donne son nom à une fontaine dont l'eau est agréable à boire, mais malsaine. Pendant notre marche qui fut d'environ sept heures, plusieurs tribus vinrent faire leur soumission au général et au bey. Celui-ci s'empressa de recevoir leurs présents, mais le général refusa ceux qu'elles lui offrirent. Nous entrâmes ensuite dans les plaines de l'Illil et de la Mina. L'Illil est un petit affluent de la Mina, qui, elle-même, va se jeter bientôt dans le Chelif. Ces deux plaines ressemblent beaucoup à celles du Sig et de l'Habrah, quoiqu'elles soient plus petites. Elles sont cultivées et très-riches. Parmi les tribus qui les habitent, les plus remarquables sont celles des Sidi-l'Aribi et des Medg'er qui firent toutes deux leur soumission.

La tribu des Sidi-l'Aribi est renommée pour posséder les meilleurs chevaux du pays. Ils sont connus sous le nom de chevaux du Chelif; ils ont la tête massive, les membres forts, les sabots

larges. Les prairies de ces plaines sont très-grasses et très-estimées. Lorsque le chef des Sidi-l'Aribi vînt reconnaître la domination française, nous nous pressâmes à sa rencontre, car son histoire nous était connue et le rendait fort intéressant. C'était un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, à la peau blanche, aux formes délicates et à la parole timide. Et cependant, sous cette frêle enveloppe, se cachaient une volonté ferme, un cœur noble et courageux. Il était parvenu au pouvoir par un événement tragique : son père, qui commandait alors, avait été mandé à Mascara par Abd-el-Kader, qui craignait son influence sur les tribus ; il s'y rendit sans défiance, fut arrêté et pendu à une fenêtre de la maison de l'émir, tandis que celui-ci priait à la mosquée. Sa tête fut ensuite envoyée à son fils. Celui-ci, loin de s'intimider, rendit les honneurs funèbres à son père, fit décapiter à son tour l'esclave qui avait été chargé du funeste message, et trouva aussi un homme assez dévoué pour porter sa tête à l'ennemi. Il n'y avait pas de raison pour que ces ambassades eussent une fin. Abd-el-Kader renvoya l'esclave sans lui faire aucun mal, mais il se prépara à châtier le jeune rebelle. Celui-ci franchit le Chelif, lutta longtemps et finit par se jeter dans le parti français.

Nous quittâmes la Mina pour nous enfoncer dans les gorges du Chelif. Les montagnes qui le bordent sont très-fourrées et très-favorables à une guerre de partisans. Elles sont habitées par quelques tribus, parmi lesquelles est celle des Beni-Zerroual, qui ne voulut en aucune manière entendre parler de conciliation, et nous défendit fièrement de passer sur son territoire : les têtes de colonnes s'y engagèrent, et aussitôt la fusillade se fit entendre. Nous étions souvent obligés de nous arrêter pour pratiquer des passages à l'artillerie, et l'ennemi, maître des positions, profitait de ces retards pour nous attaquer ; souvent il nous blessait du monde. Il nous disputa le terrain pied à pied, et ne cessa de nous combattre que lorsque nous eûmes dépassé les limites de la tribu. Les Béni-Zerrouals sont tous Kabaïles et combattent à pied.

Le soir nous arrivâmes au Chelif, l'un des fleuves les plus larges et les plus profonds du nord de l'Afrique ; il coule du sud-est au nord-ouest, reçoit plusieurs tributaires, et, après avoir décrit un grand coude au nord, il va se jeter dans la mer à dix lieues

est de Mostaganem. Nous vîmes sur ses bords une ruine du Bas-Empire peu curieuse; elle est presque entièrement écroulée; il ne reste plus qu'une longue muraille qui n'offre rien de remarquable.

Nous traversâmes la riche plaine de Massagran, persemée de maisons de campagne maures; toutes sont détruites et désertes : leur aspect est bien triste. Les jardins sont encore pleins de fleurs, les instruments aratoires abandonnés remplissent les fossés ; les citronniers, les figuiers et orangers, sont taillés en magnifiques allées ; des carrés symétriques de narcisses et de résédas, de rosiers et de jasmins, annoncent les goûts civilisés des anciens maîtres ; des haies de cactus bordent et séparent les propriétés. Dans chaque maison sont des citernes ; mais ces maisons sont vides, il ne faudrait que des habitants pour ramener la vie dans ces délicieuses villa.

Après dix-huit jours de marches, souvent forcées, l'armée arriva enfin devant Oran. Elle n'avait, pour ainsi dire, éprouvé aucune perte dans cette expédition, qui l'avait grandement initiée aux mœurs arabes, et qui avait fait rejaillir beaucoup de gloire sur le chef dont la prudence et le talent avaient triomphé de nombreux obstacles.

Un pompeux ordre du jour signé du général en chef, nous apprit qu'Abd-el-Kader, fugitif et abandonné par ses tribus, n'avait plus qu'un pouvoir chimérique, on crut la province pacifiée et l'émir abattu pour jamais. Mais la guerre n'est pas si promptement terminée sur cette terre d'Afrique.

Quinze jours après nous étions bloqués à la Tafna (1), après une affaire déplorable et sanglante dans laquelle deux mille Français n'avaient pu résister à douze mille Arabes conduits par ce même Abd-el-Kader, plus orgueilleux et plus puissant que jamais.

(1) Fleuve qui va de Tremecen à l'île d'Aargsghoun.

II.

COSTUMES. — LA VILLE DE TREMECEN.

Les Bédouins qui habitent le nord de l'Afrique descendent de quelques tribus venues de l'Arabie, et quoique plusieurs siècles se soient écoulés depuis la migration de leurs ancêtres, on peut encore leur donner le nom d'Arabes : ils ont conservé toutes les habitudes et les mœurs du peuple dont ils descendent ; ils n'ont rien gagné à la fréquentation des peuples civilisés, comme ils n'ont rien perdu en se mêlant à d'autres peuples plus barbares. C'est toujours le caractère, le costume, la vie nomade et inquiète de l'Arabe du désert. Les siècles, en s'écoulant, n'ont pas laissé parmi eux plus de traces que le changement de patrie : ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient du temps de Massinissa et de Jugurtha.

La finesse et la ruse sont le caractère distinctif du Bédouin. La méfiance est le mobile de toutes ses actions ; il vit toujours sur la défensive, et n'est insouciant que du sort que lui réserve le prophète ; fataliste sur ce point, il ne fait rien pour éviter ou changer sa destinée ; il se courbe sans murmurer sous les coups redoublés de la fortune, comme il reçoit sans joie ses faveurs les plus grandes et le plus inespérées.

L'avarice est sordide chez tous les Arabes ; on ne saurait croire jusqu'où va chez eux l'amour de l'argent ; ils ne connaissent aucune loi dans le commerce, et trompent sans scrupule leurs plus proches parents et leurs meilleurs amis.

Cependant l'argent ne leur profite pas : sobres dans leur intérieur, ils ne connaissent aucune de nos folles dépenses, ils n'ont de luxe que dans leurs armes et dans leurs chevaux, et c'est dans ce luxe qu'ils font consister la richesse.

Leurs vêtements se composent d'ordinaire d'une chemise à larges manches sans col, d'un haïck, étoffe de laine, qu'ils roulent autour du corps ; cette étoffe est attachée ensuite sur la tête avec une corde de chameau, qui fait quarante ou cinquante tours ; par-dessus le haïck, ils mettent deux ou trois de ces manteaux à capuchon en laine blanche ou noire, connus sous le nom de burnous ; les jambes sont toujours nues et les pieds placés

dans des babouches en maroquin. C'est dans ce costume que l'Arabe monte à cheval, se servant, pour exciter sa monture, de ses larges étriers, lorsque son pied n'est point armé d'éperons.

Pour se distinguer de la foule, les chefs et les riches ajoutent à tous ces vêtements le *sorwal* ou pantalon arabe, la veste et les *tûmach* ou bottes de guerre. Le pantalon est retenu à la taille par une ceinture en laine ou en soie d'une longueur démesurée, qui se roule autour du corps ; il est fort large, mais il se rétrécit vers l'extrémité et s'arrête au-dessus de genou. La grande quantité d étoffe qu'ils emploient à cette partie du vêtement la rend très-incommode au cavalier. Les selles arabes, comme les selles turques, ont un pommeau très-élevé sur le devant et une palette encore plus élevée sur le derrière, ce qui fait que les Turcs et les Arabes ne peuvent enfourcher le cheval aussi lestement que nous ; comme ils montent par la droite, ils placent le pied gauche sur la croupe de leur monture, ramassant de la main gauche les plis nombreux du sorwal, et ne se placent en selle qu'après un temps d'arrêt bien marqué. Tous ces préparatifs seraient difficiles avec nos chevaux européens, souvent indociles *au montoir*, mais un cheval arabe bouge rarement avant que le cavalier ne l'ordonne. — Les tûmach sont une chaussure très-élégante et qui se rapproche des bottes à dentelles que l'on portait du temps de Louis XIII ; elles sont sans talon, très-légères, très-fines, plissées, et ouvertes en entonnoir, se resserrant au besoin par des lanières en maroquin qui flottent sur le bas de la jambe. Elles sont à deux compartiments, se composent d'un brodequin fait d'une peau excessivement fine et qui se chausse le premier, et d'une grande tige qui s'y adapte. La couleur de ces bottes varie selon les goûts ; elles sont généralement jaune paille, assez souvent rouges. Dès qu'un chef descend de cheval, il quitte ses bottes pour des souliers ou des babouches, qu'il garde tant qu'il est à terre ; les jambes restent nues, été comme hiver.

Le haïck, le burnous et la corde de chameau constituent le costume national ; les chefs s'en couvrent comme le peuple ; seulement ils choisissent des laines plus fines et des tissus mieux travaillés. Les grands, tels que Mustapha, El-Mezari et autres, mêlent au poil de chameau dont la corde est faite, quelques filets d'or qui sont leur seule marque de distinction.

En toute saison, les Arabes n'ont pour demeure et pour abri que des tentes ; celles des pauvres sont faites en poil de chameau, misérables, et souvent l'air y pénètre par de nombreuses déchirures ; celles des chefs et des riches sont plus belles et mieux abritées : ce sont de beaux pavillons décorés avec luxe et qui projettent au loin l'ombre de leurs trois pignons ; à l'intérieur ces tentes sont ornées de coussins en soie, de tapis et de trophées d'armes. Celle du bey Ibrahim était curieuse à voir. La richesse de ce pavillon contrastait avec la misère des tentes voisines. La grandeur de l'enceinte, les fières et hautes banderolles dont elle était ornée, la blancheur éclatante de la toile, le profond silence qui régnait aux abords, tout concourait à faire ressembler la tente d'Ibrahim à un palais de roi. Deux schiaouss, appuyés sur leur bâton, en gardaient l'entrée ; l'intérieur était tendu comme un oratoire ; de jeunes esclaves, placés derrière le bey et attentifs à ses moindres mouvements, n'attendaient que ses ordres pour agir, et Ibrahim Busnach, les jambes croisées, posait, impassible, pendant des journées entières, au milieu de ses tribus, dans sa riche tente dont l'entrée, comme celles de toutes les tentes arabes, regardait l'orient.

Ce n'est que du côté de la Tafna que nous avons rencontré quelques huttes taillées dans le roc, ou creusées dans la terre, à peu près comme celles de la Touraine. En nul autre endroit, je n'ai rien vu qui ressemblât à une maison ou à une chaumière. Mais dans les plaines on trouve de nombreux marabouts : ce sont de petits édifices carrés surmontés d'un dôme qui servent de sépulture aux saints et aux chefs, dont ils portent ordinairement le nom. On choisit, pour les bâtir, les sites les plus riants, et ils deviennent toujours le centre d'un cimetière. Les Arabes ne connaissent pas le luxe des tombeaux ; ils ensevelissent les morts dans des fosses très-peu profondes, qu'ils recouvrent de maçonnerie, puis ils scellent sur la tombe une pierre plate et brute, sans qu'il existe aucune différence entre les diverses sépultures, et l'on croirait passer sur un terrain pierreux, si le marabout n'indiquait la sainteté du lieu.

Les saints, qui se nomment aussi *marabouts,* vont en pèlerinage de tribus en tribus, recevant des aumônes au nom du prophète, lisant et écrivant des versets sur de petites planches et exhortant les fidèles à la vertu. La guerre respecte ces interprètes

de la parole divine : ils sont sacrés pour tous les partis et portent rarement les armes ; il en est cependant qui font la guerre et donnent l'exemple de l'intrépidité, mais ils ne coupent jamais de têtes ; aussi on respecte la tête des marabouts lorsqu'ils tombent sur le champ de bataille.

Les Arabes n'ont pas encore poussé bien loin la science de la médecine : leurs *tebib* ou médecins ne connaissent que quelques simples et quelques onguents, et n'ont jamais songé à faire une amputation ; la pureté du sang, la salubrité du climat, la force morale et le genre de vie des Arabes, suppléent aux soins qu'ils ne savent pas donner. Jamais on ne voit un Arabe entrer à l'hôpital, et cependant ils sont toujours guéris avant nos soldats. El-Mezari ayant eu le tibia fracassé par une balle, s'est bien gardé de se laisser faire l'amputation ; aussi aujourd'hui il marche sur ses deux jambes, et il n'y aurait plus trace de son accident s'il ne boitait un peu. Mustapha blessé à la Sikkak, a refusé les secours de l'ambulance et a préféré se livrer à un vieil empirique de Tremecen, qui passait pour très-savant auprès du peuple.

Quant à l'art vétérinaire, aucun Arabe ne l'ignore. Comme le cheval est ce qu'il a de plus cher et de plus précieux, il a cherché tous les moyens pour le faire vivre longtemps et lui conserver la santé. Il ne connaît, néanmoins, d'autres remèdes que la saignée et le feu, qu'il emploie à chaque instant et dans toute occasion ; aussi il est rare de trouver dans ce pays un beau cheval qui ne soit taré de feu souvent aux quatre jambes et aux épaules.

Les idées commerciales du peuple arabe sont peu étendues, et sous ce rapport il ne sera pas de longtemps de niveau avec les Européens. Quelques fruits de la terre et les troupeaux sont à peu près ses uniques ressources et ses seuls objects de trafic. Il ignore complétement les finesses et les artifices de l'agiotage, et ne cherche pas à faire de l'or avec de l'argent. Comme, avant tout, il est avare, il ne s'engage dans aucune spéculation aventurée et ne compromet jamais la moindre somme, devrait-il en retirer cent pour cent ; mais il enterre sa fortune et y ajoute chaque jour le produit de ses nouvelles sueurs. On donne plusieurs raisons de ce phénomène d'avarice ; la moins absurde, qui cependant est loin de nous sembler bonne, est que les chefs suprêmes ayant droit de vie ou de mort sur leurs tributaires, les Arabes

entassent et réservent cet argent pour pouvoir, au besoin, racheter leur vie. Il me semble que c'est peu les connaître que de leur croire une telle prévoyance, quelque fatalistes qu'on les sache, quelle que soit leur soumission aux jugements de la Providence qui a marqué par avance tous les accidents de leur vie. L'amour de l'argent est le seul mobile qui les pousse ainsi à entasser, à ne jamais détourner une obole de leur trésor, et à feindre la misère pour éloigner tout soupçon et toute convoitise. Comme en Afrique, plus que partout ailleurs, le père est réellement chef de la famille, comme il dispose de tout et ne rend compte à personne, nul ne sait jamais où est enfoui l'héritage; aussi, à la mort du père, les enfants n'ont souvent rien de plus pressé que de faire des fouilles dès que les funérailles sont terminées. Ces habitudes coûtent cher à la France, car tout l'argent qui passe dans les mains des indigènes n'en sort plus, et comme ils vivent de leurs propres produits, ils ne concourent en rien au débit de nos marchandises continentales.

La population du nord de l'Afrique est loin d'être homogène; elle se compose d'Arabes-Bédouins, de juifs, de Maures, de Turcs, de coulouglis et de nègres; ces divers peuples ont chacun leurs mœurs, leur langage et même leurs lois. Les Arabes proprement dits habitent les campagnes; ceux qui habitent les montagnes prennent le nom de Kabaïles : ils ne descendent jamais dans la plaine et combattent à pied; ce sont les troupes les plus redoutées, et les militaires qui ont fait dans l'Algérie quelque expédition lointaine, se souviennent de l'intrépidité et de l'acharnement que déploient dans le combat ces Arabes de la montagne. Les Turcs, les Maures et les coulouglis habitent les villes; le coulougli est le fils du Turc et de la Mauresque ou de la femme arabe. Tremecen était peuplé presque entièrement d'hommes de cette race; Mustapha-ben-Ismaïl est lui-même coulougli.

Les nègres habitent indistinctement les villes et les campagnes; ils sont presque tout esclaves, mais néanmoins ils montent à cheval et combattent comme les Arabes. Quant aux juifs, ils sont tous commerçants, et se renferment dans les villes parce qu'ils y trouvent un abri plus sûr pour leurs grandes richesses. Ils sont d'ailleurs très-répandus dans le pays, mais la guerre leur est tout à fait inconnue. Mascara en renferme un très-grand nombre; lors de l'expédition du maréchal Clausel, Abd-el-Kader,

en abandonnant cette ville, les frappa d'une forte contribution qui les ruina presque tous. A l'arrivée de nos premiers corps d'avant-garde, cette nombreuse pupulation implora la clémence du maréchal, qui, par un ordre du jour, la recommanda à l'humanité de nos soldats. Lorsque notre armée quitta Tremecen, plusieurs familles la suivirent et vinrent s'établir à Oran, abandonnant une ville où, à son retour, l'émir aurait fait retomber sur elles tout son ressentiment.

Les villes de la côte, telle qu'Oran, Mostaganem, Alger, Bougie et Bone, ont totalement changé d'aspect depuis qu'elles sont en notre pouvoir ; ce ne sont plus les villes mauresques, aux rues sales et étroites, encombrées d'habitants; elles ne sont plus gardées et surveillées par de vieux donjons maures à Mostaganem, espagnols à Oran, danois à Bougie et à Bone, mais bien par des bastions français, qui dominent la plaine, et montrent aux navires leurs cimes crénelées ; des voies larges les traversent en tous sens, des places publiques leur donnent de l'air, les clochers catholiques s'élèvent vis-à-vis des minarets musulmans, les églises près des mosquées, et les cris mélancoliques de l'iman qui appelle les fidèles à la prière, sont interrompus par les sons de la cloche qui jette au loin dans la campagne et sur la mer les tintements de l'*Angelus*.

Les villes de la côte se font chaque jour plus européennes. Nous pourrions nous étendre longuement sur chacune d'elles, dire son histoire, son passé, son état présent, et chercher à deviner peut-être son avenir ; mais nous préférons parler d'une ville tout à fait arabe, et qui n'a rien perdu de son aspect original. Nous choisirons Tremecen, ville assez grande, située dans l'intérieur de nos possessions africaines.

Tremecen ou Tlemecen est à trente-cinq lieues sud-ouest d'Oran, sur les confins du désert d'Angad et de l'empire de Maroc. En prenant Oran pour centre, on pourrait décrire un cercle de trente-cinq à quarante lieues, qui passerait à Tremecen, Mascara, Kalah, où se fabriquent de riches tapis, Belida, Miliana, Ceuta, frontière maritime de Maroc et appartenant à l'Espagne, et enfin Nedroma, ville riche que nous n'avons jamais explorée, habitée et défendue par les Kabaïles des gorges de la Tafna, et d'où Abd-el-Kader tire en grande partie sa poudre et ses armes. Dans l'intérieur de ce cercle, à l'exception de Mostaganem, qui

n'est situé qu'à vingt-cinq lieues à l'est d'Oran, on ne trouve pas une ville, pas un bourg, pas un village, pas même une seule chaumière. Lorsqu'un corps expéditionnaire se dirige sur l'un de ces points, il peut s'attendre à ne rencontrer sur sa route nul vestige d'habitation. A l'approche des troupes, les tribus campées dans la plaine plient leurs tentes et disparaissent sans laisser une seule trace de leur séjour.

Le pays qui sépare Oran de Tremecen est assez aride ; aussi le voyageur, fatigué de sa longue marche à travers des plaines sablonneuses et des montagnes nues, repose agréablement son regard sur la ravissante colline qui sert de base à la ville. Il est difficile de voir une position plus charmante et plus belle. Tremecen, s'élevant au-dessus de sa forêt d'oliviers, montre avec coquetterie ses minarets élevés, ses marabouts, sa forteresse arabe et ses maisons blanches. Suspendue aux flancs de la montagne, elle est égayée par le murmure de ses deux rivières et de ses mille fontaines, et la plaine qui s'étale à ses pieds lui envoie le parfum de ses prairies et de ses riches moissons. Les montagnes escarpées et brûlées contre lesquelles la ville est adossée au midi la séparent d'une autre vallée aussi riche et aussi fertile, qu'habitent les Beni-Hourni.

La plaine de Tremecen est arrosée par la Salseff, qui, après s'être mêlée à l'Issar, va se jeter dans la Tafna. La Salseff roule de cascade en cascade, au milieu des jardins, son eau pure et fraîche ; elle trace plusieurs circuits autour de la ville, qu'elle semble abandonner à regret, et se perd dans la plaine qu'elle fertilise. Avant de quitter Tremecen, elle passe sous deux ponts qui remontent à une haute antiquité ; quelques chroniqueurs veulent même qu'ils soient l'ouvrage des Romains. Cependant la ville ne possède pas un seul débris qui atteste le passage de ce peuple.

Tremecen a été très-riche et très-florissante : la situation enchantée de cette ville, au milieu d'un oasis où elle s'élève isolée, l'avait rendue chère aux caravanes, qui venaient toutes s'y reposer. Elle était l'entrepôt des marchandises arrivant du désert, et destinées à l'empire de Maroc ou aux commerçants espagnols. Les juifs d'Alger et d'Oran s'y rendaient en troupes, et rapportaient dans les ports des laines, des essences, des tapis et des armes.

La population se composait, comme nous l'avons déjà dit, de Turcs et de coulouglis, qui sont les nobles de la contrée. Il y résidait un bey qui rivalisait en puissance avec ceux d'Oran et de Mascara. Mais aujourd'hui Tremecen est tout à fait déchu ; les murailles qui la défendaient sont renversées, les tours couvrent la campagne de leurs débris ; les maisons, si blanches, si coquettes et si fières de leurs pavés de marbre, de leurs belles fontaines et de leurs jardins, n'offrent plus au regard que le triste tableau d'une complète désolation. Les faubourgs ne sont plus habités, et dans le cœur même de la ville, une foule de maisons sont désertes et en ruines. La guerre a chassé les habitants, les siéges ont dévasté la campagne, et la population, en changeant de maître, n'est demeurée couverte que de haillons. Lors de notre première arrivée à Tremecen, en janvier 1836, il régnait encore quelque aisance parmi le peuple, mais depuis, nous avons tant de fois passé et repassé, que la misère seule y reste.

Le commandant Cavaignac s'était volontairement chargé d'une belle mission : avec cinq cents volontaires, il devait défendre et garder Tremecen. Privé de tout secours, livré à ses propres forces et à ses seules ressources, il a dû d'abord relever la chemise démantelée de la place. Oublié pour ainsi dire au milieu de populations ennemies, avec des munitions et quelques rations de vivres, il a su inspirer à ses soldats le courage nécessaire pour remplir jusqu'au bout et avec honneur leur tâche glorieuse.

Ils sont restés quinze mois enfermés dans ces ruines, privés des objets les plus nécessaires à la vie. Lorsqu'au mois de juin 1837, ils ont été relevés de ce poste, ils portaient tous sur leur visage les traces douloureuses des souffrances qu'ils avaient endurées. Surveillés de près par Abd-el-Kader, ils ne pouvaient ni s'écarter de la ville, ni rien se procurer du dehors ; la misère et la faim décimaient la population. Nous avons vu des terrasses de maisons où l'on avait répandu de la terre et semé du blé et de l'orge. Maintenant Abd-el-Kader est maître de la province, il rendra peut-être à cette ville son ancienne opulence.

Environ une lieue et demie avant Tremecen, on entre dans un grand bois d'oliviers magnifiques et chargés de fruits ; c'est avec un serrement de cœur bien douloureux que nous vîmes nos soldats abattre brutalement ces beaux arbres sans autre motif que celui d'une distraction puérile. Des corps de cinq à six mille

hommes se chauffaient à des feux alimentés par des arbres entiers, et au lever du camp, on en laissait encore plus par terre qu'on n'en avait brûlé. Souvent même, pour plus de promptitude, les soldats mettaient le feu dans les cavités du corps de l'arbre, et faisaient ainsi monter l'incendie jusqu'aux branches.

Les ruines de *Manzoura*, situées à deux lieues sud-ouest de Tremecén, sont bien certainement ce que toute la province renferme de plus curieux.

Un empereur de Maroc, nommé El-Manzour (le victorieux), voulut conquérir Tremecen, et mit le siége devant cette ville. Il établit son camp principal non loin des murs, près d'une fontaine très-abondante et dans une forêt d'oliviers. Le siége dura dix ans, et l'empereur, pendant ces dix années, fortifia son camp, l'entoura d'une muraille gigantesque flanquée de grosses tours de mille en mille mètres, et se trouva à la fin possesseur, non de Tremecen, mais d'une ville nouvelle qui prit de lui le nom de Manzoura. Ne pouvant réussir à forcer les remparts de Tremecen, El-Manzour se retira, abandonnant à ses ennemis sa nouvelle ville, dont il ne reste debout, aujourd'hui, que les tours colossales et le minaret, où des bandes armées trouvent encore un abri.

Des visiteurs curieux ont payé cher leur excursion à ces ruines : la division d'Oran se rappelle encore avec douleur la mort d'un camarade aimé, M. Bujon, jeune officier du génie, qui, s'étant imprudemment aventuré dans le bois de Manzoura, tomba dans une embuscade et fut assassiné par les Arabes d'Abd-el-Kader.

En sortant des bois d'oliviers qui couvrent la plaine, on arrive au pied de la colline sur laquelle est bâtie Tremecen. Aux débris et aux pans de murailles qui précèdent la ville, il est facile de se convaincre de l'ancienne existence de vastes faubourgs. Quelques forts, démantelés et renversés, attestent encore la puissance de la cité, et servaient probablement de postes avancés.

Aujourd'hui tout le rayon de la place est planté de jardins charmants : les figuiers, les grenadiers, les citronniers, les orangers, étaient aux yeux des passants les fruits les plus délicieux, et chacun les peut cueillir, car depuis la guerre, ces jardins sont incultes et abandonnés ; l'eau la plus fraîche et la plus

limpide de toutes les sources d'Afrique coule en mille ruisseaux le long des allées, et va se perdre au penchant de la colline sous l'herbe des savanes.

Après avoir traversé ces jardins, on arrive à la porte du Nord : elle est formée de deux grosses tours ruinées qui coupent le rempart; au pied de ces tours passent deux grandes routes dont l'une conduit à Mascara et l'autre à Maroc ; elles sont détériorées et tristes : de nombreuses caravanes n'en soulèvent plus la poussière; quelques cavaliers nomades, quelques Kabaïles de la montagne, sont les seuls voyageurs qui les traversent. Les premières maisons que l'on trouve en entrant dans la ville sont inhabitées et inhabitables, elles tombent en ruine, et de nombreux débris, déjà recouverts d'herbe, jonchent les rues ; ces débris se mêlent à ceux du rempart écroulé dans presque tout son périmètre; on arrive bientôt à la porte Clausel qui était jadis de fer, et qui n'est close maintenant que par quelques planches mal jointes ; là se trouvait le premier corps de garde des zouaves du commandant Cavaignac ; dans la rue qui fait suite s'élève le Beylich ou palais du bey : c'est un grand bâtiment d'architecture mauresque, et dont les lourdes galeries sont soutenues par de frêles colonnes. Le palais a dû être beau, mais on n'en voit plus aujourd'hui que des restes mal conservés. La cour de marbre, qui est belle, peut avoir cinquante pas de long sur trente de large. Au milieu, une fontaine qui lance de nombreux jets d'eau, est ombragée par un citronnier d'une grosseur prodigieuse, et arrose les fleurs d'un petit parterre entretenu par des esclaves. La demeure du bey est simple au dehors, mais très-riche à l'intérieur.

Près du Beylick est le *Méchouar,* ou la citadelle ; on y entre par une porte grande et solide, en bois de chêne fort épais, et doublée de lames de fer attachées au bois par des clous à grosse tête qui recouvrent toute la surface extérieure et intérieure. Auprès de cette porte se tient gravement assis un cafetier coulougli qui, pour la somme de dix centimes, vous offre une tasse de bon café, sucré avec de la cassonnade. Cette porte n'introduit pas directement dans l'intérieur de la citadelle ; il faut faire plusieurs détours et passer sous plusieurs autres portes avant d'y arriver. Le Méchouar renferme entre ses épaisses murailles un fort beau jardin, où nos soldats cultivaient et recueillaient

en abondance des fruits, des fleurs et des légumes. Au centre de la citadelle est une immense fontaine, un vaste réservoir qui fournit l'eau à toute la ville, et qui donne au commandant le pouvoir de mettre à sec, en un instant, tous les conduits d'eau, et de tarir toutes les fontaines. C'est dans le Méchouar que Mustapha s'était retranché; c'est là qu'il se défendit pendant trois ans contre les attaques opiniâtres d'Abd-el-Kader. Avec des munitions, quelques mauvais canons turcs et une poignée d'hommes résolus, il a vaillamment tenu tête à l'émir, et son héroïsme pendant ce siége, comme sa conduite à toutes les époques de sa vie, lui ont mérité une place distinguée parmi les chefs arabes les plus vaillants.

Les anciens appartements, qui devaient être magnifiques, ne sont plus aujourd'hui que de misérables cahutes, de mauvais corps de garde; les salles de bains, décorées jadis avec le plus grand luxe, servent de cuisine à nos soldats, la poussière cache les grandes mosaïques dont elles sont pavées, et les porcelaines peintes qui recouvrent les parois des murailles.

Non loin de la citadelle est une belle mosquée, dont le haut minaret sert d'asile aux cigognes, oiseau sacré pour les Arabes comme pour tous les peuples de l'Orient. Nous aurions bien voulu pouvoir décrire l'intérieur de cet édifice, mais l'entrée en est interdite aux chrétiens. Aussi continuerons-nous, bien qu'à regret, notre visite vers le sud de Tremecen : c'est le quartier des juifs qui, de ce côté, forme l'extrémité de la ville. Ce quartier n'est qu'un labyrinthe de petites rues étroites et voûtées si près du sol, que l'on ne peut souvent y marcher debout; il faut se baisser pour les parcourir. Les maisons sont verrouillées avec soin, et s'ouvrent par des portes si petites et si basses, qu'on se croirait au milieu d'une population d'enfants. Après avoir franchi la porte, on entre dans une cour carrée, pavée en marbre, et continuellement lavée par la fontaine qu'on trouve à l'entrée de toutes les maisons de Tremecen. Il est rare qu'on vous accueille bien dans ces maisons. En Afrique, plus qu'en aucune autre contrée du monde, le juif est défiant; il craint toujours; il se cache, et ne reçoit de visites que lorsqu'il ne peut s'en défendre. Dans l'intérieur de ces maisons, on découvre souvent des jeunes filles charmantes, et de jolis enfants aux grands yeux, à la physionomie noble, mais souffrante; ils sem-

blent étiolés par l'ombre de la maison, où leurs parents les retiennent comme emprisonnés, et d'où ils s'échappent à peine un moment, à de longs intervalles, pour se mêler aux autres enfants de la ville, aussi beaux qu'eux et plus libres.

Après avoir vu le Beylick, le Méchouar et le quartier des juifs, il ne reste plus à visiter dans la ville que le cimetière et un ancien couvent.

Le cimetière est beau et mérite d'être vu ; les tombes sont toutes recouvertes de blocs de marbre et chargées d'inscriptions arabes : on distingue surtout les tombes des beys de Tremecen, qui y sont tous déposés. A gauche de l'entrée, sous une pierre presque perdue dans l'herbe, est enterrée la tête de Barberousse, qui fut décapité après avoir perdu une sanglante bataille dans ce même défilé de *Lachaire* où le général Létang eut une belle affaire le 4 décembre 1836.

L'ancien couvent a servi d'ambulance à nos corps expéditionnaires. On y remarque de belles mosaïques en porcelaine et des plafonds en bois sculpté.

Outre la porte du Nord, Tremecen a deux autres sorties, la porte de l'Est, qui s'ouvre du côté de Mascara, et celle du Sud, qui conduit au pays des Beni-Hourni et au désert d'Angad.

Il est difficile de quitter Tremecen le cœur joyeux ; il tarde au voyageur de sortir de ces ruines et de cette misère pour se retrouver au milieu de la campagne, qui, à peu de distance de la ville, est charmante.

Le pays des Beni-Hourni, arrosé par la Salseff, est couvert de beaux bois d'oliviers et parfaitement cultivé. Nous y avons fait de grandes récoltes en vidant les silos où les habitants cachent leurs grains. Ce fut avec les réserves des Beni-Hourni que le général Bugeaud approvisionna, au mois de juillet 1836, les magasins de Tremecen. Ce pays est de peu d'étendue ; mais on rencontrerait difficilement une contrée plus belle et plus fertile que la vallée des Beni-Hourni.

A deux lieues sud-ouest de Tremecen, on rencontre la fameuse mosquée de Sidi-Boumedin, l'un des saints les plus renommés du pays. Avant notre arrivée, cette mosquée était fort riche : les tombeaux étaient couverts d'inscriptions d'une haute antiquité ; les murailles étaient enrichies de croissants en ivoire, d'œufs d'autruche, et d'une foule d'autres objets rares et curieux,

offerts par les pèlerins ; la porte tournait sur des gonds d'argent massif; aujourd'hui tout a disparu; on a enlevé jusqu'aux armes et aux drapeaux qui pavoisaient le dôme du marabout. Ces trophées parent aujourd'hui notre hôtel des Invalides. J'ai vu dans cette mosquée un magnifique exemplaire du Koran ; les versets étaient écrits à la main sur des planchettes de bois tellement fines, qu'on les eût prises pour des feuilles de parchemin; les coins et les fermoirs, en cuivre, étaient très-usés, mais on y découvrait cependant encore la trace des couches d'argent dont ils avaient été recouverts; sur toutes les pages, des dessins originaux accompagnaient les versets, et faisaient de ce volume un ouvrage sans prix. Ce beau livre, placé en dépôt sacré sur la tombe des saints, a été enlevé depuis, et s'est perdu en passant sans doute dans des mains indignes de le posséder.

A la mosquée de Sidi-Boumedin, ainsi que dans plusieurs autres grands marabouts, on élevait toujours un lion ou une lionne. Cet animal, si terrible dans le désert, renonce volontiers à sa vie aventureuse et sauvage, pour se coucher au pied des tombeaux ; alors il devient pour tous les Arabes un être sacré, et les saints le promènent souvent de province en province, recevant les aumônes qu'on lui fait à la porte de chaque tente.

Dans cet état, les lions deviennent aussi doux que nos animaux domestiques les plus familiers; comme des chiens dociles, ils suivent leurs conducteurs, qui leur attachent une petite corde au cou plutôt pour les guider que pour les retenir. Nous en avons vu passer un à Misserghin, que l'on avait placé sur un âne, afin de lui épargner les fatigues de la marche. Rien n'était plus curieux que la vue de cette énorme bête, attachée au cou du pauvre baudet par une petite ficelle, et croisant avec majesté ses larges pattes sur l'encolure grêle et chétive de sa monture.

Tous les chiens du camp s'élancèrent sur les traces des deux voyageurs, et les poursuivirent longtemps de leurs cris ; les enfants venaient faire des niches au malheureux âne, lui tiraient la queue, et montraient le poing au lion, qui, promenant un regard impassible sur cette bruyante escorte, se battait les flancs sans la moindre colère, et semblait même communiquer un peu de son assurance à l'âne, qui marchait la tête haute et les oreilles droites.

Nous nous souvenons encore d'avoir vu un jeune lion que le

commandant Cavaignac ramenait de Tremecen; il marchait avec le bataillon de zouaves, fournissait son étape et couchait au bivouac, aussi doux et aussi docile qu'un chien qu'on aurait conduit en laisse.

A l'ouest de Tremecen, après environ deux heures de marche, on trouve le village de Ain-el-Haoud (la fontaine du cheval). La position de ce village, plutôt abandonné que ruiné, est admirable; il s'annonce par de petites maisons de campagne d'une délicieuse fraîcheur, qui bordent la Salseff, dont les flots limpides baignent le village et arrosent un magnifique bois d'oliviers. Ce qui ajoute encore au charme de ce lieu, c'est qu'en le quittant, on perd les habitations, l'eau, les arbres et la verdure; après avoir passé le bois d'oliviers, on entre dans les vastes déserts qu'il a fallu traverser pour arriver d'Oran ou de la Tafna; bientôt la sueur inonde votre front; un soleil brûlant vous dévore, la soif vous accable, et vous ne trouverez plus un arbre pour vous abriter, plus une goutte d'eau pour vous rafraîchir; c'est le désert avec ses montagnes arides, ses plaines brûlées et son soleil éternel; c'est la guerre avec toutes ses souffrances, et la vie nomade avec toutes ses misères.

Les Maures qui firent la conquête de l'Espagne partirent en grande partie de Tremecen. Plusieurs familles de cette ville vous rappellent avec fierté qu'elles descendent de cette génération guerrière et conquérante qui régna sur la plus belle contrée de l'Europe.

III.

MASCARA. — ABD-EL-KADER.

M. de Thorigny, lieutenant-colonel commandant les spahis d'Oran, est le premier officier français qui soit entré dans Mascara. Il nous a laissé quelques détails intéressants sur la position de cette ville et sur ce qu'elle était en mars 1834. « Plusieurs montagnes défendent l'approche de Mascara; la dernière, très-élevée et très-escarpée, demande deux heures pour être gravie; au revers nous aperçûmes la ville, ses blanches maisons et ses minarets; elle domine une vaste plaine très-bien cultivée. Quatre coups de canon annoncèrent l'arrivée du bey, et aussitôt toute la population se

précipitant au-devant de nous, salua son sultan des plus vives acclamations. Nous fûmes installés dans une assez jolie maison appartenant au bey; mon premier soin fut de parcourir la ville, mais il était difficile de nous frayer un passage dans les rues étroites où la foule se pressait pour examiner des *roumi* (chrétiens), comme ils nous appelaient, stupides d'étonnement de voir des officiers français, armés, parcourant les rues d'une ville pure jusqu'alors de toute souillure chrétienne.

» La ville me fit l'effet d'un grand couvent où des moines, vêtus de burnous avec des capuchons noirs ou blancs, se croisaient en tous sens; seulement leur aspect sauvage, leurs yeux brillants, annonçaient toute autre chose que des idées monastiques. Mascara renferme une population de douze mille âmes. Quelques boutiques, tenues par des Maures et des juifs, sont assez bien fournies; des cafés et un marché bien approvisionnés et fréquentés par les Bédouins de la montagne, sont les seules ressources que puisse offrir la ville. Les femmes sortent peu, et seulement pour aller au bain, mais il y en a de fort jolies, entre autres la sœur du bey Abd-el-Kader.

» Quinze pièces de canon défendent la ville, mais la plupart, en mauvais état, ne feraient sans doute feu qu'une fois, au grand préjudice des servants, tant les affûts sont mauvais. Quatre pièces protègent la maison du bey. »

C'est à cette même époque que le premier traité de paix fut conclu entre la France et le peuple arabe. Pendant cette paix qui dura quinze mois, le bey raffermit sa puissance, et sentant la nécessité d'avoir pour résidence une place, il conçut le projet de mettre Mascara dans un état de défense imposant. La guerre vint l'arrêter dans ses travaux, il fallut combattre de nouveau, et l'expédition, conduite sur cette ville par M. le maréchal Clausel, en 1835, y pénétra sans résistance.

L'entrée dans Mascara de l'armée française, commandée par le duc d'Orléans et le maréchal Clausel, a été accompagnée de circonstances intéressantes; nous en rapporterons ici quelques-unes. — La pluie avait rendu les chemins impraticables pour le matériel de l'expédition; M. le maréchal, laissant donc le gros de l'armée à trois lieues de la ville, partit avec toute sa cavalerie, quelque obusiers et le 2e et 17e régiments d'infanterie légère. A neuf heures du soir, par une nuit sombre et silencieuse, l'in-

fanterie arriva et fut se loger dans le premier baufourg, Bab-Ali.

Aucune force ne s'opposait à cette prise de possession. Le silence le plus complet régnait autour de nos soldats, les maisons étaient abandonnées, les portes fermées, nulle voix humaine ne troublait le silence. Le faubourg était désert. Un seul être vivant fut rencontré dans une ruelle infecte et étroite ; c'était une pauvre femme, petite, laide et vieille, que l'on trouva perdue dans un fumier de chiffons, de peaux de chèvres, de lambeaux de nattes ; elle était cul-de-jatte et n'avait pu fuir. Le lendemain, après une grande revue, les troupes cantonnées dans les faubourgs entrèrent dans la ville.

Mascara est l'ancienne *Victoria*. Cette ville est située dans une belle plaine à soixante-cinq lieues O. S. O. d'Alger, et à vingt lieues d'Oran. Les flèches élevées de ses minarets rompent l'uniformité des terrasses basses et blanches, et l'aspect général est imposant. Mascara est entourée de murs hauts à peu près de vingt à vingt-cinq pieds, assez épais et en bon état. Lorsque nous y entrâmes, des canons hors de service étaient en batterie. Les remparts étaient sans fossés et sans glacis, et les maisons des faubourgs appuyées au mur d'enceinte. Cette place, ainsi protégée, peut être à l'abri d'un coup de main, mais ne saurait offrir une résistance opiniâtre. Un mauvais fort turc encore plus délabré que la chemise d'enceinte ne peut être que d'un faible secours. Ces fortifications ont été élevées par les habitants, qui ont longtemps refusé de recevoir une garnison turque, pour se garantir des excursions des Arabes. L'intérieur de la ville est sale, les maisons sont petites et pauvres. Il existe devant la mosquée une place peu spacieuse, près de laquelle s'élève le palais ou plutôt la maison d'Abd-el-Kader. L'intérieur de cette demeure n'a rien de saillant ; on y voit une cour pavée de marbre et de grands appartements rectangulaires ; et si l'extérieur ne se faisait remarquer par une plus grande propreté, on ne la distinguerait pas entre les maisons voisines.

Abd-el-Kader, en abandonnant la ville, avait sommé tous les habitants de le suivre. Les juifs s'y étant refusés, il livra leurs demeures au pillage de ses soldats, qui firent main basse sur les boutiques et égorgèrent sans pitié les maîtres qui voulurent opposer quelque résistance. Dans plusieurs quartiers, les maisons ressemblaient à de vrais charniers où gisaient des cadavres mu-

tilés. Les malheureux qui avaient échappé à la fureur du bey, et qui nous avaient ouvert les portes, croyant trouver en nous des libérateurs, furent en proie, pendant quelque temps, à toutes les angoisses de la crainte. Quelques femmes et jeunes filles juives s'étaient retirées et cachées dans une maison que nos soldats découvrirent ; ils voulurent se porter à des excès à peine tolérés dans une ville prise d'assaut. Heureusement le désordre fut arrêté à temps, et ce résultat fut dû aux sages dispositions du maréchal, autant qu'à l'indignation témoignée par le prince.

Cette misérable population juive nous a offert le dernier degré de la misère humaine. Nous nous souvenons d'avoir vu un juif qui se sauvait à toutes jambes de la ville fatale. C'était un vieillard ; il parlait seul et vite, et semblait abîmé dans le plus profond désespoir ; il rencontra quelques officiers qui le questionnèrent avec douceur ; il leur répondit par des versets de la Bible, et leur demanda grâce en leur baisant les mains. Il ne fut pas possible de le rassurer ; il se mit à fuir en pleurant, la frayeur l'avait rendu fou.

La ville prit bientôt une physionomie riante et fort originale ; nos Arabes alliés s'installèrent dans les boutiques abandonnées, et débitèrent, avec tout le sang-froid des anciens maîtres, le produit de leur maraudage, faisant ainsi un commerce où ils gagnaient plus de cent pour cent.

L'armée, avant de quitter la ville, travailla de son mieux à la détruire ; la charpente du palais d'Abd-el-Kader fut abattue, les mosquées furent pillées, les lustres en verre de couleur, brisés et volés, ainsi que les korans et les œufs d'Autruche ; enfin après quarante-huit heures de séjour on évacua cette malheureuse ville. Les colonnes de l'armée étaient en route, et on apercevait encore Mascara, que la fumée enveloppait de temps à autre d'un épais nuage ; le feu répandait sur le paysage de rougeâtres et sinistres clartés. De nombreux tourbillons indiquaient l'emplacement des magasins de blé, de laines et de soufre, principaux foyer de cet horrible incendie. L'émir perdit dans cette catastrophe pour 80,000 francs de soufre, qu'il devait employer à fabriquer de la poudre.

Les juifs n'osèrent braver une seconde fois le courroux d'Abd-el-Kader, et se réfugièrent dans nos rangs. Il faut avoir vu le sombre désespoir de ces proscrits pour bien comprendre toute

l'étendue de leurs malheurs. Ils quittaient avec précipitation et terreur une ville qui brûlait avec leurs maisons et toute leur fortune. Le soldat le plus insensible a dû sentir son cœur se serrer devant cette misère : des vieillards chancelants, des femmes faibles, des filles et des petits enfants nous suivaient à marche forcée, sans pouvoir résister à des fatigues déjà trop fortes pour des hommes jeunes et vigoureux. Les vieillards s'arrêtaient, et couchés derrière un buisson, attendaient la mort. De pauvres femmes s'épuisaient à porter leurs enfants, mais leurs pieds délicats, déchirés par les pierres et les ronces de la montagne, se refusaient bientôt à les soutenir; l'enfant glissait de leurs bras, tombait dans la boue, et la mère usait ses dernières forces pour aller mourir quelques pas plus loin.

Pendant la route un petit enfant fut trouvé dans un silos, M. le duc d'Orléans le prit sous sa protection.

Abd-el-Kader doit occuper un rang distingué parmi les hommes remarquables dont peut s'enorgueillir l'Afrique. Il est souverain autocrate; il fait la guerre, représente le prophète, et rend la justice. Chef d'un peuple qui ne possède d'autres lois écrites que les livres saints, et qui n'a d'autre code que la justice de son sultan, il domine toutes les questions sociales et religieuses, et prononce sans contrainte et sans conseil sur chacune d'elles.

Le rôle qu'a joué cet homme depuis que nous occupons l'ouest de la côte d'Afrique, a été noble et bien soutenu ; c'est grâce à cette noblesse et à cette persévérance qu'Abd el-Kader s'est élevé d'un rang inférieur à la puissance souveraine ; et si on le suit, avec attention, dans le cours de son étonnante carrière, on sera forcé de convenir qu'il n'a manqué à cette organisation puissante qu'un vaste théâtre pour mieux se développer. Il règne parmi nous une déplorable habitude, celle de désapprécier nos ennemis. Un tel orgueil est maladroit, lors même qu'il ne serait pas injuste. Tous les autres peuples agissent différemment, et croient rehausser leur gloire de toute celle qu'ils font rejaillir sur leurs adversaires vaincus.

Ainsi, nous entendons traiter la guerre d'Afrique de guerre insignifiante, parce que l'on n'a pas tiré à la Mactah et à la Tafna autant de coups de canon qu'à Leipsig et à Waterloo; nous voyons hausser les épaules au nom d'Abd-el-Kader, parce qu'on se souvient de l'archiduc Charles, et les vieux débris impériaux

raillent nos jeunes soldats qui parlent de souffrances et de misères, parce qu'ils n'étaient pas d'âge à porter le sac devant Moscou. Cependant leurs souffrances sont grandes, leurs escarmouches souvent chaudes, et l'ennemi qu'ils poursuivent est redoutable.

L'émir peut avoir vingt-neuf à trente ans; mais on ne connaît pas exactement la date de sa naissance, les Arabes ne prenant aucun soin de constater leur arrivée dans ce monde. Sidi Meydin, son père, était grand marabout, et avait fait le voyage de la Mecque, ce qui lui donnait une grande considération dans le pays. Il avait trois enfants, deux garçons et une fille. L'un de ces garçons, fou illuminé dont on ne cherche pas à connaître le nom, et qui passe sa vie entière à réciter des versets et à tenter des miracles, céda tous ses droits à son frère Abd-el-Kader.

Les ancêtres de l'émir ont joué un grand rôle dans le pays; Abd-el-Kader en est très-fier, et a eu soin de le rappeler au général Desmichel, dans une lettre où il lui disait : Nous sommes *né* d'une famille de princes qui a jadis régné dans ce pays. » Il fit un voyage à la Mecque comme son père, afin d'acquérir une grande réputation de sainteté. Sidi Meydin mourut, et son fils mit tout en œuvre pour parvenir au beylick d'Oran. Il aurait eu beaucoup de peine à faire reconnaître son autorité par les tribus qui lui sont soumises aujourd'hui, si les Français n'étaient venus porter la guerre dans cette partie de la régence. Dès que le pavillon turc fut abattu, et remplacé sur les vieux forts espagnols de la ville d'Oran par le drapeau français, les Arabes montèrent à cheval, et la guerre fut déclarée sur tous les points.

Les indigènes avaient une cause juste et belle à soutenir. Ils l'ont défendue avec toute l'énergie et le courage que peut inspirer l'amour de la patrie. Dans une guerre si glorieuse, un grand homme devait se montrer. Ce fut Abd-el-Kader. Il lui fallait, pour pouvoir lutter avec avantage, affermir son autorité, combattre et soumettre les tribus rebelles, et les réunir contre nous en masse ; il lui fallait une âme ferme pour se relever plus fort après chaque revers. En un mot il n'a reculé devant aucun des obstacles qui le séparaient de son but, et il l'a atteint. Son grand renom, sa vie austère, son courage, sa politique pleine de finesse, ses succès ont été pour lui des armes puissantes, dont il s'est habilement servi. De simple chef de parti qu'il était lors de notre arrivée, il s'est fait bey, émir et sultan ; et depuis le dernier traité

de la Tafna, l'empereur de Maroc redoute ce voisin astucieux et remuant qui recule chaque jour les limites de ses États.

Le général Desmichel, qui a eu pendant longtemps des relations avec Abd-el-Kader, et qui avait conclu avec lui un premier traité en 1834, a publié, sur les événements qui ont signalé le temps de son commandement, une brochure très-remarquable. Le général fait le plus grand cas de la capacité politique de l'émir; j'emprunte à sa correspondance avec ce chef deux lettres qui appuient parfaitement ses éloges.

La première est une réponse à une demande que lui avait faite le général, pour la mise en liberté de quelques Français surpris par trahison; l'émir y aborde finement la question de paix.

« Le sixième jour de hiemaclistani de l'hégire 1249 (30 octobre 1833).

» Louange à Dieu, à notre seigneur Mahomet, ainsi qu'à ses compagnons.

» Hadji Abd-el-Kader Ben-Meydin, prince des fidèles défenseurs des croyants, au général Desmichel (que Dieu protége ses armes !), gouverneur d'Oran,

» Salut !

» Nous avons reçu votre lettre renfermant des conseils, les meilleurs qui puissent se donner, et qu'on ne peut combattre; nous les avons appréciés et mis à profit.

» Vous persistez, dans les trois lettres que nous avons reçues de vous, à demander la délivrance des prisonniers dont vous déplorez l'esclavage; ces hommes, dont nous avons le plus grand soin, ne sont pour nous d'aucune importance, mais l'état de choses où nous étions, et le peu d'espérances que nous avions de le voir cesser, ne nous permettaient pas de consentir à les rendre sans rançon : si vous désirez un arrangement entre les Arabes et les Français, j'adhérerai à votre demande concernant les prisonniers, lorsqu'un traité, mutuellement consenti, aura fait cesser les ravages du sabre; nous vous ferons observer que notre religion, qui nous défend de demander la paix, nous per-

met de l'accepter quand elle nous est proposée; car Dieu dit dans le livre saint : *Ne vous reposez qu'après la victoire; je suis toujours avec vous.*

» La confiance que vos lettres nous ont inspirée, a été un motif puissant pour nous déterminer à traiter avec vous. Il est dit aussi dans le livre saint : *Si on ne vous propose pas la paix, ne la cherchez pas, car c'est Dieu qui règle tout; et si la paix est violée, confiez-vous en lui, il maintiendra votre union, et protégera vos armes.*

» Vous demandez une entrevue pour traiter, mais elle doit être subordonnée à des conditions qu'il faut connaître, et qui, une fois acceptées, doivent être sacrées pour tous quand même il n'existerait plus qu'un seul d'entre nous; car le Très-Haut a dit : *Quand vous avez formé une alliance, vous devez y rester fidèle, et s'il arrivait qu'un musulman, prisonnier des chrétiens, reçût la liberté sur parole, il ne pourrait s'en aller sans leur permission.*

» Pour conduire à une bonne fin l'arrangement projeté, il est nécessaire que vous me fassiez connaître vos conditions, et ce que vous désirez de moi. Je vous soumettrai les miennes, et Dieu nous sera en aide. Vous vantez la puissance de la France, et vous dépréciez la nôtre; cependant, les siècles attestent la puissance musulmane, qui a toujours obtenu la victoire sur ses ennemis. Si nous sommes faibles à l'extérieur, notre force est en Dieu; car il a dit : *Votre force est dans votre faiblesse même; confiez-vous en moi, et vous réussirez dans toutes vos actions; observez votre religion, la victoire vous sera assurée, et si les forces vous manquaient, vous les trouveriez dans vos croyances.* Nous ne prétendons pas à une victoire constante, la guerre a ses chances; aujourd'hui pour vous, demain pour nous.

» La mort est pour nous un sujet de joie; nous ne regrettons pas le passé, nous n'avons d'autre appui que nos armes et nos chevaux; le sifflement des balles a plus de prix pour nous, que l'eau fraîche pour celui que la soif dévore; et le hennissement des chevaux nous séduit plus que le charme d'une voix mélodieuse. Revenons à notre sujet. Si nous étions tout à fait décidés à établir entre nous des rapports durables d'amitié, mandez-nous-le, afin que nous puissions envoyer vers vous deux grands personnages in-

vestis de notre confiance, qui, après avoir conféré avec *Amar*, traiteraient avec vous de nos intérêts communs; ainsi s'accompliraient nos vœux avec l'aide de Dieu. Mais si nous étions obligés d'abandonner le pays, nous le ferions sans regrets, car le terrain est à Dieu, et il nous en a donné l'héritage, et dans quelque lieu que nous allions, au levant ou au couchant, dans un désert, nous trouverons partout notre nation.

» Vous paraissez dédaigner les forces des Arabes, et cependant nous sommes toujours prêts à combattre; compulsez l'histoire, et vous verrez ce qui s'est passé en Asie, dans les environs de Damas (1). »

Je citerai encore la lettre qu'il écrivit au même général après une affaire malheureuse, où le sort des armes avait favorisé son ennemi Mustapha-Ben-Ismaïl, notre allié actuel.

« ABD-EL-KADER, ETC.

» La huitième nuit du rhamadan, l'an 1249 (1834).

« SALUT !

» Busnach est arrivé ici, nous apportant, de votre part, un sabre venu des Arabes du moyen âge; nous l'avons accepté comme une marque d'amitié, et une nouvelle preuve de vos bonnes dispositions à notre égard. Dieu vous en récompensera selon votre mérite. Vous pouvez être assuré que je tiendrai ma parole, et que j'observerai toujours le traité d'alliance qui nous unit. *Busnach* nous a dit que vous aviez été peiné de notre désastre; mais vous connaissez la guerre; aujourd'hui pour nous, demain pour l'ennemi. Selon vos bons conseils, je prépare une nouvelle sortie, et ne prends aucun repos; mais après que cette expédition sera terminée, s'il plaît à Dieu, tout ce que vous désirez de nous, nous sera facile. Je souhaite que vous me demandiez ce qui peut vous plaire des objets de notre pays; je ne puis deviner votre goût, et je regarderai comme une marque d'amitié, que vous vouliez me le faire connaître.

(1) Abd-el-Kader fait allusion au siége de Saint-Jean-d'Acre par le général Bonaparte ou aux brillantes victoires que remportèrent en Syrie les premiers successeurs du prophète.

» Enfin, je risquerai ma vie et ma tête pour me conformer à vos désirs. Je connais les droits de l'amitié, mais je suis resté en arrière avec vous pour la générosité, et je ne pourrai jamais m'acquitter, car vous avez commencé, et celui qui commence est le plus généreux. »

Ces deux lettres n'ont pas besoin de commentaires pour attester la haute finesse et la supériorité intellectuelle d'Abd-el-Kader. Pour mieux l'apprécier, il faut l'avoir vu dans l'une des plus belles scènes de sa vie, je veux parler de son entrevue sur la Tafna, avec le général Bugeaud.

Peu de Français avaient vu Abd-el-Kader jusqu'alors; il n'avait jamais voulu mettre les pieds à Oran, et très-peu d'officiers avaient fait le voyage de Mascara. Toute l'armée était avide de connaître l'homme qu'elle combattait depuis si longtemps

La division, forte de neuf à dix mille hommes, était campée à l'embouchure de la Tafna. Elle avait déjà couru la plaine pendant un mois sans rencontrer l'ennemi; quelques bruits de paix étaient arrivés jusqu'au soldat; et nous attendions impatiemment que cette question fût décidée, lorsqu'un ordre du général en chef termina les incertitudes, en annonçant la formation d'un corps de quatre mille hommes, qui devait appuyer son entrevue avec Abd-el-Kader. Nous emportions dans les caissons de quoi tirer à blanc et à boulet; nous crûmes la paix définitivement signée, et nous ne pensâmes plus qu'à faire bon accueil à Sidi Abd-el-Kader. Nous avions eu vraiment la bonhomie de croire que le *sultan* s'abaisserait jusqu'à venir dans nos rangs, nous passer en revue, et vanter notre tenue martiale. Mais nous étions tous fort loin de l'empereur Alexandre, et les choses se passèrent tout autrement qu'à Tilsitt! A cinq heures du matin, les régiments sortirent du camp pour se mettre en route. Les Arabes alliés prirent l'avant-garde sous la conduite de Mustapha, qui ne voulut jamais consentir à paraître devant son ennemi mortel.

On avait choisi, pour lieu du rendez-vous, un joli vallon, arrosé par la Tafna et dominé par des hauteurs pour la plupart cultivées. Les colonnes se déployèrent en ordre de bataille, et nous attendîmes les Arabes dans l'attitude immobile et majestueuse que prend une troupe en attendant l'inspection d'un prince royal. Le général développa sa cavalerie sur le revers des

côtés et envoya un peloton de spahis en vedettes pour n'être pas surpris par l'apparition de l'avant-garde d'Abd-el-Kader. Nous étions déjà tous très-mortifiés de nous trouver les premiers sur le terrain. Mais il nous était réservé bien d'autres tribulations !

L'infanterie attendait l'arme au pied, les cavaliers à cheval, les canonniers à leurs pièces, et nos généraux à cheval, entourés de leur état-major. Nul Arabe ne paraissait, la plaine était déserte, et les vedettes ne signalaient rien. On attendit ainsi une heure, puis deux, puis trois; l'impatience se manifestait vivement parmi nous; les quolibets et les plaisanteries couraient dans chaque rang. Le soleil baissait; le général Bugeaud comprenait le mécontentement de toute l'armée, il était lui-même très-contrarié. Enfin les vedettes viennent annoncer que l'armée ennemie approche et soulève une épaisse poussière dans le lointain. Quelques fourrageurs de cette armée viennent au général et lui annoncent que l'émir est malade et s'excuse de la lenteur de sa marche.

A cette nouvelle les tambours rappellent, on rompt les faisceaux, les troupes se remettent sous les armes et reprennent leur immobilité. Nouvelle déception ! A une grosse lieue de notre avant-garde, les Arabes s'arrêtèrent et prirent toutes leurs dispositions pour le bivouac. On voulut bien croire un moment que le *sultan* se détacherait avec une escorte et franchirait la demi-distance d'intervalle; cette attente fut vaine encore. Par orgueil ou par méfiance, il ne fit aucune démonstration.

Son armée se distinguait parfaitement ; elle avait concentré ses masses en un grand triangle, qui jetait ses angles sur trois collines. Elle se composait presque entièrement de cavalerie, et pouvait s'élever à dix mille hommes. Le général Bugeaud envoya son interprète avec un sauf-conduit aux postes avancés d'Abd-el-Kader, afin de lui exprimer son mécontentement, dissiper les craintes qu'il pouvait avoir sur la violation du droit des gens, et enfin, pour terminer une négociation qui nous faisait jouer un rôle peu digne de la France. Tous ceux qui connaissaient le caractère vif et peu endurant du lieutenant général ont admiré la retenue et le sang-froid qu'il a déployés dans cette circonstance. Les allées et venues de l'interprète ne décidèrent pas l'émir ; il garda sa position, et nous gardâmes la nôtre. Tous les militaires qui avaient vu avec peine s'entamer des négociations

pacifiques, se berçaient alors de l'espoir d'une rupture. Nous n'aurions pas demandé mieux que d'en venir aux mains, et personne ne s'attendait à la brusque résolution que prit le général. Impatienté de toutes ces lenteurs, il laissa le commandement des troupes au général de Leydet, et se dirigea avec son état-major vers l'armée ennemie. Il était près de quatre heures du soir, une pluie fine tombait en ce moment. On ne pouvait se figurer que le lieutenant général allait ainsi trouver sans escorte un ennemi dont la bonne foi pouvait être suspectée.

Le général fut signalé par les vedettes arabes, et Abd-el-Kader l'attendit sans faire un pas. Cette démarche hardie dut faire sur l'ennemi une grande impression. Notre chef montra, par sa résolution, qu'il ne s'arrêtait pas à des terreurs peu nobles, et indignes du caractère dont il était revêtu. Malgré les ordres sévères donnés par le général, plusieurs personnes qui n'appartenaient qu'à l'administration civile de l'armée se joignirent à son état-major, et formèrent une escorte malheureusement fort peu imposante. Qu'on se figure, en effet, les chefs arabes, beaux, forts et grands, vêtus avec plus de dignité que de luxe, offrant aux injures de l'air un front nu et hardi, montés sur des chevaux magnifiques, et qu'on se reporte à l'escorte du général, mal montée et peu ou point cavalière; tous ces messieurs étaient coiffés de la casquette modèle à double et très-large visière, très-commode, il est vrai, pour garantir du soleil, mais nullement militaire. Que l'on compare ces représentants des deux peuples, et l'on ne pourra qu'éprouver une sensation pénible en voyant le général ainsi entouré, dans une circonstance solennelle. Nous aurions voulu lui voir prendre pour escorte ceux qui joignaient l'ennemi au jour de l'action, afin que les Arabes pussent reconnaître en nous le peuple qui depuis sept ans leur faisait la guerre. Arrivé à l'un des coins du grand triangle, le général s'arrêta et l'on vit sortir de l'armée ennemie un cavalier monté sur un cheval noir d'une beauté admirable ; deux esclaves tenaient le mors de bride à droite et à gauche, et le fier animal les enlevait à chacun de ses bonds. Arrivé près du général, l'émir se jeta par terre, plutôt qu'il n'y descendit. Il s'assit le premier, le général l'imita. Les deux interprètes traduisaient alternativement leurs paroles.

L'émir est de petite taille, sa peau est beaucoup plus blanche

que celle des Bédouins ; ses mains sont fines et délicates. Il portait le haïck, le burnous noir et la corde de chameau. En un mot, il était vêtu aussi simplement que le dernier de ses cavaliers. Un très-grand chapelet était attaché à son cou, et occupait ses mains. Les traits de son visage, fins et délicats, avaient une expression maladive qui contrastait avec la puissance de son regard. Il pesait chaque parole qu'il prononçait d'une voix douce, et consultait d'un coup d'œil son conseil, composé de quelques marabouts immobiles à ses côtés.

Il occupait le centre d'un demi-cercle formé par les chefs de ses tribus ; ceux-ci attendaient en silence le résultat de l'entretien, qui dura quarante minutes, au milieu d'un silence profond et religieux. L'émir avait à soutenir les intérêts de toutes ses tribus ; pour eux, plus que pour nous, la question de guerre avait une grande importance. Abd-el-Kader parlait devant son armée, devant tous les chefs assemblés, et il devait grandir vis-à-vis d'eux en gardant un maintien noble, fier et dédaigneux dans cette entrevue avec le chef des chrétiens. Il conserva constamment la même attitude, ne regardant pas le général en face et ne trahissant aucune émotion. Son rôle fut beau et bien soutenu jusqu'à la fin. Certes, les Arabes avaient grand besoin de la paix ; ils avaient à réparer de bien grands désastres, et ne pouvaient songer à lutter contre la belle division que commandait le général Bugeaud. Abd-el-Kader, mieux que tous, savait toute la puissance que lui procurerait ce traité ; mais, diplomate habile, il n'en pressa pas les conclusions, mettant même quelquefois le marché aux mains de ses ennemis. — « Quelle garantie me donnes-tu de ce traité ! demandait-il. — Ma parole d'officier général ; et d'ailleurs tu devrais être satisfait de cet armistice, car si le roi de France ne ratifie pas nos conditions, tu pourras m'opposer une plus nombreuse armée et faire tes récoltes. » Le *sultan* répondit aussitôt : « Mon armée, tu le vois, est fort belle. Quant aux récoltes, nous pouvons nous en passer, et si tu en veux la preuve, je te donnerai l'autorisation de brûler toutes les moissons sur ton passage. « Ce langage était faux ; il y avait dans ce dédain beaucoup de forfanterie ; mais cette forfanterie était employée dans une circonstance qui la relevait noblement. Le général se leva et tendit la main à l'émir, qui lui donna la sienne en demeurant toujours assis. Alors le

général Bugeaud l'attira brusquement à lui, en disant d'un ton très-animé : « Mais relevez-vous donc. » Toute l'armée a su bon gré au général de ce mouvement. Le sang-froid qu'il a montré dans cette entrevue, où il était à l'entière discrétion de ses ennemis, a flatté notre amour-propre national.

Abd-el-Kader, un peu troublé par les brusques façons du lieutenant général, se retourna sans proférer une parole, sauta sur son cheval, qu'il enleva sur les jarrets, et rejoignit en quatre bonds son armée, qui poussa le cri unanime et retentissant de : *Vive le sultan!* Cet homme est tellement admiré par les Bédouins, que ceux même de notre parti répétèrent les cris poussés dans l'autre armée.

Les troupes arabes se glissèrent dans les gorges, gravirent les montagnes, et se dispersèrent à l'horizon. Quelques jours après cette entrevue, Abd-el-Kader châtiait les tribus du désert d'Angaëd, qui avaient froidement embrassé son parti.

A. DE CONDRÉCOURT.

VOYAGES.

ASPECT DE LA SUÈDE.

Il n'y a pas d'autre diligence en Suède que celle d'Helsingborg et celle d'Upsal. Quand on veut voyager dans les autres parties du royaume, il faut avoir recours à la charrette qu'on appelle *kœrra,* et prendre des chevaux de poste. Cette manière de voyager n'est pas chère, mais elle peut être fort longue et fort incommode. A des distances de cinq à six lieues, on aperçoit sur la grande route une maison en bois avec deux ailes de chaque côté, servant de grange et d'écurie. C'est la poste, ou plutôt l'auberge (1). Une fois arrivé là, il faut se dire que la patience est une grande vertu, et saisir cette occasion de la mettre en pratique. Le maître de poste est un personnage important, qui a des champs, des bestiaux, et qui ne se dérange pas volontiers. Le domestique, le *hollkarl,* est un être d'une nature singulière, qui ne se soucie ni du temps, ni de l'heure, qui va tranquillement son chemin et n'a jamais compris à quoi pouvait servir de marcher plus vite une fois qu'une autre. L'été, tous les chevaux de la poste sont à travers champs. Un petit bonhomme, qui a pris en venant au monde les habitudes indolentes de la maison, va les chercher, et on

(1) L'organisation de la poste aux chevaux en Suède ne ressemble point à la nôtre. Ce sont les paysans qui sont obligés de fournir chaque jour, chacun selon l'étendue de sa ferme, le nombre de chevaux nécessaires aux voyageurs, et la maison de poste, l'auberge, ou, comme les Suédois l'appellent, le *Gastgifvergard,* n'est que le lieu de rendez-vous où ces chevaux se réunissent.

attend. On attend une ou deux heures, c'est le moins. Je suis resté une fois trois heures dans une station ; et comme j'avais la hardiesse extrême de murmurer, le maître de poste s'approcha de moi et me dit d'un air solennel : « Comment, monsieur, vous vous plaignez d'avoir attendu vos chevaux trois heures, on les attend quelquefois ici quatre heures. » Je fus terrassé par la puissance de cet argument, et je m'en allai honteux d'avoir eu si peu de patience. Enfin, après avoir visité dans toutes ses parties la ferme et le jardin, après avoir longtemps causé avec la maîtresse de poste sur le caractère de son chat et la fécondité de ses poules, après être revenu vingt fois sur la grande route pour regarder, comme sœur Anne, si on ne voit rien venir, on aperçoit autre chose que l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie. Les chevaux arrivent. On attèle la voiture avec de grandes précautions et de grandes lenteurs, mais enfin on l'attèle. Le voyageur prend les rênes, un petit garçon ou une petite fille, servant de guide, se place derrière lui. Sa mère lui donne une rôtie de beurre, son père lui recommande de ménager les chevaux, et voilà le chariot parti.

On peut, il est vrai, abréger ces délais en prenant un *fœrbud*, c'est-à-dire en envoyant douze heures d'avance un messager à cheval sur toute la ligne que l'on doit suivre. Mais souvent le fœrbud s'arrête en route : on paye double et on attend. Il faudrait, pour compléter cette précaution, qui en été est de toute rigueur, avoir un passe-port de courrier, et un cornet de postillon. Le passe-port de courrier, avec son caractère officiel, a une grande influence sur l'esprit crédule du maître de poste, et le cornet de postillon ébranle le hollkarl. Du reste, il n'en coûte que soixante-quinze centimes par cheval pour faire trois lieues, et le gouvernement a pris toutes les précautions pour que le voyageur ne fût pas trompé. Dans chaque station on trouve un registre indiquant la distance d'un lieu à un autre, et une colonne de ce registre est réservée à ceux qui auraient quelque plainte à formuler contre le maître de poste.

Ce qui ajoute aux ennuis d'un voyage dont il est toujours assez difficile de prévoir la fin, c'est la malpropreté et le dénuement des auberges. Hors des villes et des villages de quelque importance, on ne peut guère attendre autre chose que la bouteille d'eau-de-vie de pomme de terre, qui est en station parmanente sur

la table, et le *knœckebrœd,* espèce de galette dure et sèche mêlée d'orge ou d'avoine, selon la récolte de l'année ou la fortune du paysan. Si à ces deux éléments primitifs des dîners suédois l'hôtesse ajoute une tranche de viande fumée ou un poisson, il faut rendre grâce à sa prévoyance. J'arrivai un soir dans une auberge de la Vermelande avec l'appétit d'un homme qui a fait quarante lieues dans sa journée. Mon hôtesse n'avait dans son armoire qu'une tasse de lait et deux œufs. J'avoue que mon égoïsme allait jusqu'à faire préparer les deux œufs pour moi seul, au risque d'affamer le lendemain la maison ; mais la prudente femme ne m'en donna qu'un. « Il peut venir encore un voyageur, me dit-elle, et il faut bien que je lui garde quelque chose. » L'œuf qu'elle m'apporta bouilli dans l'eau était gâté. Elle me regarda casser la coquille, et quand elle vit tomber le petit poulet dans l'assiette, elle me dit d'un grand sang-froid : « Je m'en doutais ; » puis elle s'en alla. Je pris avec résignation ma tasse de lait, et je me couchai en pensant à la joie du voyageur qui viendrait dans quelques jours demander le second œuf.

Mais que sont ces ennuis passagers dans un pays aussi pittoresque, aussi curieux à voir que la Suède ? Toute la colère soulevée par les impitoyables lenteurs du maître de poste se dissipe dès que l'on sent sa voiture rouler sur une de ces belles routes unies et sablées comme des allées de jardin, et le souvenir d'un mauvais gîte s'efface à l'aspect d'un de ces paysages agrestes revêtu des teintes lumineuses d'un ciel d'azur. Pour moi, je n'oublierai jamais la joie d'enfant que j'éprouvais à partir le matin, au lever du soleil, pour continuer ma route à travers les campagnes de la Suède. Toute cette nature du Nord est si belle au printemps ! Il y a tant de joie dans son réveil, tant de charme dans son sourire, tant de douces chansons dans le soupir de ses lacs et le murmure de ses bois ! A la voir si rose et si fraîche après les sombres jours d'hiver, on dirait une jeune fille qui a été douloureusement séparée de celui qu'elle aime, et qui, secouant tout à coup son voile de deuil, revient à lui avec un front plus riant, un langage plus suave, et des caresses plus tendres.

Toutes les provinces de la Suède ont un caractère particulier et une physionomie différente. Au nord sont les tribus nomades de Lapons, qui parcourent les champs de neige avec leurs trou-

peaux de rennes; au sud, les familles de matelots qui s'en vont sur toutes les mers. Entre ces deux extrémités du royaume, il y a une grande variété de sol et de population. La Scanie, avec ses champs de blé et ses plaines de verdure, s'épanouit au bord du Sund comme la côte séelandaise, à laquelle elle a été longtemps réunie. La Smalande est une contrée couverte de bruyères ou de sapins chétifs. C'est une des plus arides provinces du royaume, et il est impossible de la traverser sans regarder avec un profond sentiment d'intérêt et de pitié les malheureuses cabanes en bois bâties au bord de la route, et les pauvres familles résignées qui les habitent. J'ai vu là des jeunes gens de vingt ans à qui l'on n'en aurait pas donné plus de douze, tant ils étaient petits et faibles. J'ai assisté dans une des cabanes de cette province au repas du soir des paysans. C'étaient des morceaux de pain noir bouillis dans une sauce plus noire encore. Une jeune femme, qui avait été belle, distribuait autour d'elle cette espèce de brouet lacédémonien, et chacun semblait content de sa maigre portion. La Hallande est aussi aride et plus sauvage encore. Il y a là de grandes chaînes de collines entièrement nues qui ressemblent à des masses de lave, et des champs rocailleux qui résistent à toute espèce de culture. L'Ostrogothie est la Touraine de ces contrées septentrionales. Là, le blé ondoie dans les champs ; les arbres à fruits entourent l'habitation du laboureur; les routes sont bordées de pâturages verts, toutes les fermes par lesquelles on passe ont un air de bien-être, et toutes les physionomies sont riantes et animées. L'été, les femmes s'en vont dans les champs, les cheveux tressés en longues nattes, les pieds nus, les bras nus, le corps à peine couvert d'un léger vêtement de toile, comme si elles étaient sous le climat de l'Italie. On est sur les frontières de la Smalande, et il semble qu'il y a une grande distance entre les deux provinces. Wexiœ est une ville sombre entourée de landes et de bruyères. Eksiœ et Linkœping sont deux jolies petites villes bâties au milieu d'une riche campagne, et Norrkœping est une grande cité de commerce dont l'industrie et la fortune prennent sans cesse un nouvel accroissement.

Au delà de Stockholm, voici l'Upplande, le sol classique de la Suède, le sol consacré par les traditions d'Odin et par les traditions plus récentes des rois qui ont habité Upsal. Voici le pays de Gefle avec ses grandes rivières et ses magnifiques cascades.

Gefle est la dernière ville importante du Nord. Elle est située au bord du golfe de Bothnie. C'est une cité de marchands élégante, riche, et coupée par un beau canal, mais d'un aspect singulièrement mélancolique. Si l'on traverse la pelouse fanée qui s'étend au dehors de son enceinte, si l'on va s'asseoir sur la grève du golfe, on se sent comme saisi par le pressentiment des régions septentrionales les plus reculées. On est sur la route de Torneo, et il semble voir s'amonceler sur le ciel de Gefle les nuages de la Laponie, et entendre siffler sur les vagues du golfe le vent des plaines de neige.

En redescendant un peu au sud, le voyageur traverse les districts de Saïa, de Fahlun et de Philippstad, enrichis par leurs mines d'argent et de cuivre, habités par une population patiente et laborieuse, qui grandit dans les entrailles de la terre, ou sillonne toutes les routes avec ses charrettes chargées de métal travaillé et du minerai.

La plus belle, la plus curieuse de toutes ces provinces, c'est la Dalécarlie. Ses paysages sont moins grandioses que ceux de la Suisse, mais ils sont aussi variés, aussi pittoresques. De tout côté, on n'aperçoit que des collines ondulantes, des forêts de sapins qui les couvrent de leurs rameaux verts, des vallées mystérieuses serpentant entre les forêts traversées par des ruisseaux d'eau pure, ou embellies par des lacs. L'été, c'est une charmante chose que de voir le soleil du soir se pencher sur les collines, répandre ses rayons de pourpre à travers leurs rideaux de verdure, et s'endormir au bord des lacs. Alors il y a, dans toute cette nature du Nord, un grand silence, et quand le soleil se couche ainsi au milieu des ombres mélancoliques de la forêt, quand le dernier chant de l'oiseau expire, quand le vent se tait dans le feuillage, toute la nature semble se recueillir et prier.

Cette province est habitée par une race d'hommes forts et puissants, vraie race de montagnards énergiques comme les anciens Suisses, hardis comme les Basques, et fiers comme les Écossais. On trouve ici, comme en Scanie, quelques villages ; cependant la plupart des maisons sont dispersées comme des ermitages à travers la vallée, ou suspendues comme des châlets aux flancs de la colline. L'église est bâtie au bord des lacs, au milieu du cimetière, et entourée d'une ceinture d'arbres. C'est là que le dimanche les paysans se réunissent, c'est là qu'ils ar-

rivent sur leur petite charrette avec leurs femmes et leurs enfants. L'église est le point de ralliement de la communauté éparse. Les vieillards se retrouvent là sur le sol où ils ont reçu les premières leçons, les jeunes gens devant l'autel où ils ont été fiancés, les parents sur la tombe de leurs pères.

Le peuple suédois a conservé un vrai sentiment religieux. La Suède est le seul pays qui allie encore quelques-unes des belles formes du catholicisme aux rigueurs du protestantisme. Ici l'autel est décoré avec soin ; les murs de l'église sont ornés de fleurs ou couverts de tableaux ; les prêtres portent la chasuble de velours et la chappe de soie ; et quand on assiste le dimanche en Suède à un office de village, il est impossible de ne pas être touché de l'empressement avec lequel les habitants de la paroisse se rassemblent dans la nef de l'église, et de la dévotion sincère avec laquelle ils suivent les chants du chœur, ou le sermon du prêtre.

Ce peuple a conservé aussi ses anciennes traditions. Il chante comme par le passé ses vieilles ballades, et répète les soirs d'hiver, auprès du foyer, les contes qui leur ont été transmis par d'autres générations. Tous les paysans savent lire et écrire, et presque tous joignent à ces premiers éléments d'éducation quelque instruction littéraire. Ils lisent la Bible ; ils lisent leurs poëtes aimés : Tegner, Wallin, Geiier, et leur histoire nationale. Ils connaissent l'histoire de Gustave-Adolphe Wasa, et s'inclinent encore au nom de Charles XII. Beaucoup d'entre eux connaissent aussi, par la tradition, les noms de Thor, d'Odin, l'histoire des mythes scandinaves, et, dès les temps les plus reculés, ils ont gardé dans leur vie habituelle quelques coutumes touchantes et poétiques.

Quand on enterre un mort, on répand sur le sentier qui va de sa demeure au cimetière, des feuilles d'arbre et des rameaux de sapin. C'est l'idée de résurrection exprimée par un symbole. C'est le chrétien qui pare la route du tombeau.

Quand vient le mois de mai, on plante à la porte des maisons des arbres ornés de rubans et de couronnes de fleurs, comme pour saluer le retour du printemps et le réveil de la nature.

Quand vient Noël, on pose sur toutes les tables des sapins chargés d'œufs et de fruits, et entourés de lumières ; image

sans doute de cette lumière céleste qui est venue éclairer le monde. Cette fête dure quinze jours comme à l'époque païenne, et elle porte encore le nom de *jul*. Le jul était l'une des plus grandes solennités de la religion scandinave. Les chrétiens lui ont donné un autre caractère, mais ils lui ont conservé son nom. A l'époque de cette fête, toutes les habitations champêtres sont en mouvement. Les amis vont visiter leurs amis, et les parents leurs parents. Les traîneaux circulent sur les chemins. Les femmes se font des présents, les hommes s'asseoient à la même table et boivent la bière préparée exprès pour la fête. Les enfants contemplent les étrennes qu'ils ont reçues. Tout le monde rit et chante et se rejouit, comme dans la nuit où les anges dirent aux bergers : Réjouissez-vous, il vous est né un sauveur.

Alors aussi, on suspend une gerbe de blé en haut de la maison. C'est pour les petits oiseaux des champs qui ne trouvent plus de fruits sur les arbres, plus de graines dans les champs. Il y a une idée touchante à se souvenir, dans un temps de fête, des pauvres animaux privés de pâture, à ne pas vouloir se réjouir sans que tous les êtres qui souffrent se réjouissent aussi

Dans plusieurs provinces de la Suède, on croit encore aux elfes qui dansent le soir sur les collines, aux nymphes mystérieuses qui viennent chanter à la surface de l'eau, et séduisent, par leurs chants, l'oreille et l'âme du pêcheur. Dans quelques autres, on a une coutume singulière. Lorsque deux jeunes gens se fiancent, on les lie l'un à l'autre avec la corde des cloches, et on croit que cette cérémonie rend l'amour inaltérable et les mariages indissolubles.

Toutes ces croyances anciennes et ces superstitions jettent une sorte de charme poétique sur une nation qui possède d'ailleurs des qualités essentielles qui, de tout temps, s'est distinguée par ses habitudes hospitalières, son courage et sa probité.

J'avais vu la Suède avec ses parures d'été, je voulus la revoir avec son manteau d'hiver. Je partis de Copenhague à la fin de décembre. C'était la première fois que, dans la cour de l'hôtel des postes de cette ville, on attelait pour Elseneur une voiture couverte. Jusque-là, au mois de janvier comme au mois de mai, il avait fallu que les pauvres voyageurs se résignassent à subir

les intempéries de l'air. Les directeurs qui faisaient l'essai de la nouvelle voiture voulurent bien m'accorder une place auprès d'eux, et notre voyage ressembla à une partie de fête. Sur toute la route, les habitants étaient aux fenêtres pour nous voir passer. Les paysans contemplaient émerveillés les panneaux vernis de la nouvelle diligence ; les marchands des petites villes, qui se souvenaient encore des flocons de neige qu'ils avaient reçus sur les épaules dans leur dernière excursion à Copenhague, ne se lassaient pas de bénir l'ingénieuse prévoyance du maître de poste qui allait leur donner une voiture couverte ; et les hommes, qui dissertent philosophiquement sur tout, dissertaient, en nous voyant venir, sur les prodigieuses découvertes de l'industrie et les miracles de la civilisation. Une chose inquiétait encore les bourgeois des petites cités, gens essentiellement pratiques et économes de leur nature : c'était de savoir combien il en coûterait pour monter dans ce magnifique carrosse ; et quand on leur dit que le prix restait le même que par le passé, ils entonnèrent un cantique d'action de grâces. S'il y avait eu alors des fleurs dans les champs, ils nous auraient tressé des couronnes.

La fête continua à Elseneur. Le maître de poste vint nous recevoir avec la touchante cordialité d'un homme du Nord. L'aubergiste de la ville, qui, avec son intelligence d'aubergiste, devina tout d'un coup le surcroît de voyageurs que cette voiture pouvait lui amener, nous salua comme des bienfaiteurs. Le bourgmestre, qui préparait en ce moment un rapport officiel sur les curiosités de toute sorte et les richesses de sa cité, ajouta, en écoutant le cornet de notre postillon, une phrase pompeuse à son récit. Deux hommes seulement contemplèrent d'un œil morne ces manifestations de joie publique. C'étaient le marchand de parapluies et l'apothicaire. Le premier songeait aux bienfaisants coup de vent qui brisaient sur la voiture découverte la meilleure monture d'acier ; le second songeait aux potions de camomille qu'il avait dû préparer pour ses clients à la suite d'un voyage. Le médecin aurait bien eu aussi quelque droit de se plaindre ; mais c'était un jeune homme sorti nouvellement de l'université et imbu des idées libérales de la nouvelle génération. Il calcula qu'il fallait retrancher de son budget annuel trente rhumatismes, cinquante fluxions, et il oublia son intérêt particulier en pensant au bien-être général.

C'était là le premier chapitre de mon voyage, un chapitre orné d'arabesques et de vignettes. Le reste ne devait pas être aussi gai.

Le paquebot qui va d'Elseneur à Helsingborg avait déjà suspendu ses voyages. La compagnie de bateliers commençait à reprendre ses calculs d'hiver. Cette compagnie a le monopole exclusif des transports entre la côte de Danemark et la côte de Suède. Il n'est pas permis à un voyageur de passer le Sund sans elle. Dans la belle saison de l'année, elle expédie chaque jour un bâtiment à Helsingborg, et le prix du transport est fort modique; mais dès que la brise fraîchit, que la mer gronde, que l'aspect du ciel annonce une tempête elle arrête le service régulier et tient les passagers à sa disposition. Alors le prix du voyage monte à mesure que la baromètre descend. La compagnie taxe l'orage et tarife le vent. Ce jour-là le vent valait 20 francs. J'avais voulu partir avec un paquebot suédois qui retournait à Helsingborg; mais c'était contre les priviléges des bateliers danois. Je payai 20 francs, et on me donna un bateau et trois matelots. Le vent qui m'avait coûté si cher était excellent. Nos voiles s'enflèrent, notre bateau bondit sur les vagues, et nous fîmes en vingt minutes un trajet qui dure souvent plusieurs heures.

Le port d'Helsingborg était fermé par les glaces et inabordable. On me débarqua sur les rocs de la grève, d'où je gagnai tant bien que mal le chemin de l'hôtellerie.

Quelques instants après je n'aurais pu faire ce voyage à aucun prix. Le vent du nord grondait sur la côte ; les vagues, soulevées par la tempête, retombaient sur elles-mêmes avec un sourd gémissement. Le ciel était couvert d'une brume épaisse ; on n'entrevoyait plus aucune ligne d'azur à sa surface et aucune étoile. On n'entrevoyait que les rayons du fanal de Croneborg, qui projetaient une lueur pâle dans l'ombre. Je saluai cette lumière qui éclairait encore le rivage où je venais de dire adieu à des êtres chéris, puis le brouillard s'épaissit, et tout disparut dans les ténèbres.

Le lendemain, j'allai voir la diligence qui devait me transporter à Stockholm, et cette visite n'était rien moins que réjouissante. Qu'on se figure un coucou de Versailles, un vieux fiacre, une de nos lourdes pataches de province, reliées comme un ton-

neau avec des barres de fer, trouées par le haut et trouées par le bas, fermées par de perfides rideaux de cuir qui ont perdu l'habitude de se rejoindre, et qui ne barrent plus le chemin ni à la neige ni au vent. C'était là notre voiture. Elle était divisée en deux parties comme une malle-poste. Mon hôte qui m'avait suivi, enveloppé dans sa lourde pelisse, me conseillait de prendre l'intérieur; mais l'intérieur, avec sa mine pleine de promesse, ne m'inspirait aucune confiance. Le cabriolet était plus franc et plus honnête. Il me disait naïvement en me voyant venir : Je ne vous trompe pas, vous aurez froid. Je n'ai point de vitre pour me garantir du mauvais temps, et j'ai perdu avant-hier le dernier bouton qui retenait sur les côtés mon tablier de cuir ; mais vous ne serez pas trop mal assis, et vous verrez la contrée. Cette dernière raison était la plus puissante de toutes, et je montai dans le cabriolet. A côté de moi, je vis monter une paire de bottes en peau de phoque, une pelisse en peau de loup et un large bonnet en peau de renard. Je ne savais trop ce que signifiait ce surcroît de bagage; mais, au premier rayon du jour, j'entrevis entre le bonnet et la pelisse un œil et un nez. C'était un être vivant, c'était mon compagnon de voyage. Quand nous arrivâmes à la station du déjeuner, il ôta une paire de gants fourrés, deux cravates, trois cache-nez, un bonnet de nuit, but un grand verre d'eau-de-vie de Suède, et il commença à me raconter son histoire. Dès les premiers mots de son récit, je sentis le frisson de la peur parcourir tous mes membres. Cet homme était un commis-voyageur, et, qui pis est, un commis-voyageur allemand. Si j'avais pu retourner à Helsingborg, je l'aurais fait, car je me voyais en proie au prosaïsme le plus sec, le plus rigoureux et le plus trivial, moi qui avais songé à faire un voyage poétique. Mais il était trop tard, et il fallut me résigner à subir à côté de moi cette masse chiffrante et digérante, comme on subit la voix de la réalité dans un rêve.

Notre voyage devait durer huit jours. Je ne décrirai pas les vicissitudes tristes ou gaies qui l'ont traversé, les orages qui sont venus assaillir notre pauvre machine ambulante, les chevaux suant et soufflant pour nous traîner hors d'une ornière, les rudes secousses du cabriolet, les ennuis de l'auberge, et la noble colère du commis-voyageur à la vue d'une soupe refroidie, d'une bouteille de bière mal bouchée ou d'un lit trop étroit.

Je ne décrirai pas non plus les cinq à six villes par lesquelles je n'ai fait que passer. Je pourrais cependant prendre le manuel historique de l'une et de l'autre, et raconter, avec un certain air d'érudition, en quelle année elles ont été bâties, quelle grande bataille y a été livrée, quel grand homme elles ont vu naître, et quelle est maintenant leur population, leur influence, leur source de prospérité. Mais j'avoue franchement que je ne connais de ces villes que l'hôtellerie, où l'on nous servait des tranches de jambon avec une sauce au sucre, ce qui est une incroyable chose, et l'espèce d'étuve où six voyageurs couchaient ensemble comme des œufs qui doivent éclore par des procédés artificiels.

Ce qui m'a vraiment ému pendant ce voyage, ce que je voudrais pouvoir dépeindre, c'est l'aspect de l'hiver dans ces contrées septentrionales, c'est l'aspect de la Suède que j'avais vue, au mois de juin, riante et couverte de fleurs, comme une fiancée en habits de noces, et que je retrouvais, au mois de janvier, comme une veuve avec ses vêtements de deuil.

Le long des côtes, le sol est sec et endurci, l'hiver est tempéré par le voisinage de la mer ; mais quand on arrive dans l'intérieur du pays, on n'aperçoit plus que les lacs couverts de glace, les grandes plaines chargées de neige ; de distance en distance, quelques tiges solitaires de bouleaux qui penchent vers le sol leurs branches effilées, et les forêts de sapins qui entourent de leur ceinture noire les campagnes toute blanches. L'air est d'une pureté sans égale, mais le ciel est sombre ; le soleil laisse à peine entrevoir, vers midi, quelques rayons fugitifs. Le jour commence à neuf heures et finit à trois ; un nuage épais pèse sur la terre comme une masse de plomb, et quand parfois la lune, terne et pâle, brille à travers ce nuage, elle apparaît comme une lampe d'albâtre éclairant un linceul.

En avançant vers le nord, on fait quelquefois sept à huit lieues sans apercevoir une trace d'habitation, et quand le vent se tait, tout se tait dans la nature. Pas une source d'eau ne murmure, pas un oiseau ne chante, pas une feuille d'arbre ne tremble. C'est plus que le silence du sommeil, c'est le silence de la mort.

Il est une impression mélancolique et profonde que plus d'un voyageur a dû éprouver en traversant ces solitudes de neige, et dont le souvenir m'émeut encore. C'est lorsque, le soir, au milieu

du silence universel de la nature, on entend tout à coup résonner le son des cloches. Aucun chant, aucune voix humaine, ne pourraient éveiller dans l'âme autant d'émotions que cette voix de l'église vibrant au sein des campagnes désertes et des ombres de la nuit. C'est elle qui nous rappelle, dans la contrée lointaine, le sol où nous avons vécu, l'humble demeure où une mère prie peut-être, en ce moment-là, pour nous. C'est elle qui, à l heure où tout repose, réveille l'espérance chrétienne dans le cœur de celui qui souffre. C'est elle qui guide vers le village le passant égaré dans sa route.

On avance conduit par ce son religieux qui se répand à travers toute la plaine, et l'on distingue au haut de la colline l'église isolée avec sa ceinture d'arbres, et la lampe du presbytère qui projette ses rayons vacillants dans l'ombre. Le prêtre est là avec sa famille, qui termine sa paisible journée par quelque pieuse lecture, et qui, en entendant passer à sa porte la lourde charrette, pense à ceux qui voyagent au milieu de l'hiver et bénit sa douce retraite.

Une autre impression à laquelle on aime à s'arrêter, c'est quand l'atmosphère s'épure, quand les rayons de l'aurore boréale se croisent comme des lames d'argent, puis se découpent, se revêtent de diverses nuances, et flottent comme des écharpes de gaze, ou comme des feuilles de roses à la surface du ciel; c'est lorsqu'au milieu d'un cercle d'azur élargi on voit briller l'étoile polaire comme un rayon d'espérance au milieu du deuil de la nature. C'était là un tableau que j'attendais toujours quand notre voiture glissait silencieusement sur la neige pendant la nuit, et les vers suivants, adressés à l'étoile des régions septentrionales, ne rendent que bien faiblement l'émotion de joie et de mélancolie que j'éprouvais en la voyant apparaître.

Sur les mers je t'ai vue, un jour que le soleil
Avait fui de nos yeux et trompé notre attente;
Tu parus vers le soir à l'horizon vermeil,
Et ta clarté guida notre barque flottante.

Dans le Nord, je t'ai vue, au milieu des hivers,
Surgir pendant la nuit après une tempête;
Tes rayons scintillaient au haut des sapins verts:
Le voyageur vers eux levait joyeux la tête.

Salut à toi, salut, astre fidèle et pur!
Ta lumière ressemble à ces amitiés saintes
Qui se cachent parfois en nos heures d'azur,
Et reviennent à nous en entendant nos plaintes.

Ta lumière ressemble à l'œil providentiel,
Qui sans être aperçu veille sur notre route,
Et quand nous nous courbons sous un destin cruel,
Jette un rayon céleste au sein de notre doute.

Oh! viens! viens de nouveau, tandis que je poursuis
Mon chemin isolé vers un horizon sombre,
Laisse-moi te revoir dans le calme des nuits,
Laisse-moi contempler ton doux flambeau dans l'ombre.

Hélas! il est des cœurs fermés à l'avenir
Qui de bonne heure ont vu fuir leur soleil rapide,
Qui, trompés dans leur but, froissés dans leur désir,
Vacillent au hasard sans boussole et sans guide.

Pour eux, l'illusion avec ses ailes d'or,
L'amour et le printemps, tout est couvert d'un voile,
Après leur triste épreuve, heureux s'ils ont encor
Dans leur vie un espoir, dans le ciel une étoile!

X. Marmier.

Stockholm, 15 janvier 1838.

L'ACADÉMIE ROYALE

DE MUSIQUE.

ÉPOQUE IMPÉRIALE.

Après la chute de Robespierre, les royalistes vinrent à leur tour prendre place au théâtre, y dicter des lois, faire chanter *le Réveil du Peuple,* et molester cruellement les comédiens qui avaient pris une part trop active dans les événements révolutionnaires. Dugazon de la Comédie-Française avait été aide-de-camp d'Henriot ; il fut en butte aux attaques du parti triomphant. Un cri général l'accueillit la première fois qu'il se présenta. Il jouait le rôle du peintre Fougères dans *l'Intrigue épistolaire ;* au lever du rideau, Fougères, en déshabillé, travaille à son tableau ; ses habits de ville, son épée, sont déposés sur un fauteuil. Dugazon avait prévu l'attaque ; au moment où la tempête éclata dans toute sa fureur, au moment où les assaillants commençaient à franchir les barrières de l'orchestre, Dugazon tira son épée et vint se porter résolument sur l'avant-scène : « Arrivez, arrivez, leur dit-il, je vous attends ici tous, mais l'un après l'autre ! »

Cette saillie gasconne produisit le meilleur effet ; les plus mutins restèrent à leur place, les autres applaudirent l'acteur brave et malin. C'était un trait d'esprit d'avoir choisi l'épée du peintre Fougères ; Dugazon pouvait la tirer avec dignité. La rapière de Crispin eût été reçue avec dédain, le parterre l'aurait sifflée.

A l'Opéra-Comique, Trial fut contraint de chanter *le Réveil du Peuple,* sur la scène, à genoux, comme un criminel qui fait

amende honorable. Trial éprouva une sensation si vive, un serrement de cœur tel, qu'il en mourut.

Lays redoutait cette épreuve ; il se garda bien de paraître dans *Iphigénie en Tauride,* son opéra favori. Le rôle d'Oreste présentait plusieurs vers dont le parterre bordelais lui avait fait déjà l'application d'une manière un peu brutale. C'est dans *OEdipe à Colone* qu'il vint affronter la bourrasque. Le personnage de Thésée ne pouvait donner lieu à aucune allusion. Bon roi, bon citoyen, bon père, ayant connu le malheur, sachant y compatir, protecteur des infortunés, Thésée est un modèle de vertu. Lays revêtit donc l'habit, ceignit le diadème du souverain d'Athènes. Son manteau royal ne le sauva point. Des murmures, un tumulte effroyable, l'accueillirent et l'accompagnèrent pendant une bonne part de la représentation. On avait baissé le rideau, quand le public demanda *le Réveil du Peuple*. Lainez se présenta comme à l'ordinaire. « Non, non, Lays ! » Il fallait obéir ; Lays rentra, pâle et tremblant. Lainez, en bon camarade, craignant quelque catastrophe, voulut prêter son appui au patient et le couvrir de l'immense faveur dont il jouissait, à cause de son opinion bien connue; il prit Lays par la main, et le conduisit sur l'avant-scène. « Laissez-le seul ! Lainez, retirez-vous; laissez-le seul ! » disait le public furieux. Il voulait qu'on lui livrât tout à fait l'acteur, sur lequel les projectiles n'avaient que peu de prise ; on craignait de toucher Lainez. Lays se hâta de commencer la chanson demandée ; au troisième vers, on l'interrompit, le déclarant indigne de chanter *le Réveil du Peuple,* que Lainez exécuta au milieu des transports d'enthousiasme.

Les paroles du *Réveil du Peuple,* beaucoup plus mauvaises que celles de *la Marseillaise,* étaient de Sourriguières-Saint-Marc. Pierre Gaveaux, premier ténor du Théâtre-Feydeau, en avait fait la musique. Cet air, d'une harmonie pauvre, d'une mélodie assez commune, produisait pourtant beaucoup d'effet quand il était attaqué par des centaines d'exécutants. Les frères Gaveaux, éditeurs de musique, en vendirent trente-un mille exemplaires en peu de temps.

Gardel, le meilleur maître de ballets que nous ayons eu, se lance dans le genre comique. *La Dansomanie*, folie de très-bon goût, obtient un succès d'enthousiasme. Gardel y représente un des principaux personnages, danse le menuet admirablement, et

joue un concerto de violon sur lequel on exécute des pas de divers caractères. Goyon, excellent pantomime, se distingue dans le rôle du dansomane.

A cette époque, le personnel de la danse était renouvelé presque en entier. Nous voyons deux demoiselles Saulnier jouer les rôles de Vénus ; Mlle Coulon, Mlle Chevigny qui la remplaça et fut supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée : quelle verve ! quelle gaieté dans le comique ! dans les rôles sérieux quelle chaleur ! Mlle Delisle, malgré son embonpoint, montrait de la vigueur et de la légèreté ; Mlle Millière, à la jolie figure chiffonnée, se distingua dans la danse rapide et brillante. Mme Gardel tenait le rang suprême, et Mlle Chameroy, Mme Vestris, Mlles Colomb, Louise Taglioni, faisaient assaut de talent avec ces virtuoses. Vestris, Milon, Goyon, Beaupré, Saint-Amand, Branchu, Beaulieu, Aumer, Giraud, Taglioni, figuraient tour à tour avec ces dames.

Au citoyen Lepan, directeur du *Courrier des Spectacles*.

« Paris, le floréal an VIII.

» Dans la saison où le soleil manifeste sa puissance, dans la saison où Flore étale sa brillante parure, et répand dans les airs ses parfums les plus doux, il est insensé de croire que l'homme, qui a besoin de saisir les présents trop passagers que lui offre le retour des beaux jours, consente à se renfermer dans des salles de spectacle au plus beau moment de la soirée. Il faut attendre que la nuit ait voilé de ses ombres les richesses de Pan, alors et seulement alors on peut offrir au public les productions du génie et des beaux-arts ; telles ingénieuses qu'elles soient, elles ne tiennent jamais que le second rang après les prodiges de la nature. D'un autre côté, la nation française a adopté une nouvelle manière de diviser la journée.

» Ainsi, pour que la raison coïncide avec les usages et l'ordre des saisons, j'ai pensé qu'il convenait, pendant tout le temps des chaleurs de l'été, de n'ouvrir le théâtre des arts qu'à neuf heures du soir, après que le poids du jour est tombé. J'espère que cette disposition plaira au public ; elle augmentera ses jouissances en réglant la série de ses plaisirs. Les citoyens et les artistes auront le temps de dîner à leur aise avec leur so-

ciété, de se rendre ensuite aux promenades et dans les jardins, d'y admirer ce sexe enchanteur dont les grâces et l'élégante toilette en augmente l'ornement ; et, après avoir respiré un air pur, ils viendront s'asseoir à l'Opéra qui n'ouvrira son spectacle que quand la nature aura fermé le sien.

» Je vous prie de prévenir le public qu'à dater de la première décade de prairial prochain, l'Opéra ne commencera qu'à neuf heures du soir. » Salut et fraternité,

» DEVISMES. »

Un houra de plaisanteries et d'épigrammes accueillit la lettre amphigourique du citoyen Devismes, qui ne s'appelait plus alors M. de Vismes du Valgay. Elle fut mise en vers et chantée sur l'air de la marche du roi de Prusse, dans un vaudeville intitulé : *Une Nuit de Frédéric II,* que l'on joua bientôt après sur le théâtre Favart. Le directeur d'un théâtre de Berlin y représentait Devismes ; on l'engageait à prendre des moyens pour dissiper les nuages de fumée et chasser l'odeur de la poudre qui remplissaient le théâtre après les pluies de feu ; une actrice répondait pour lui de cette manière :

Notre directeur n'y peut rien
Et sur ce point il faut l'absoudre,
Ici tout le monde sait bien
Qu'il n'a pas inventé la poudre.

Tous les décadis, deux loges du Théâtre de la République et des Arts sont mises à la disposition des militaires aveugles, estropiés, qui arrivaient de la campagne d'Égypte. Le ministre veut que ces militaires soient dédommagés, par le plaisir d'entendre une parfaite exécution musicale, des autres jouissances dont le sort des combats les a privés.

Mme de Vismes, femme du directeur du théâtre de la République et des Arts, et pianiste excellente, à qui Steibelt a dédié son fameux œuvre IVe de sonates, composa la musique d'un opéra. *Praxitèle* réussit à merveille : on y remarque le chœur des jeunes artistes, et l'air chanté par l'Amour.

Les Horaces, en trois actes, musique de Porta, sont abandonnés après la cinquième représentation, 10 octobre. La seule chose qui me soit restée de cet opéra, c'est que six danseurs,

substitués aux Horaces, aux Curiaces, qui avaient chanté, exécutaient le combat sur la scène. Il me souvient encore du refrain d'un couplet fait sur ce malencontreux ouvrage. Le voici :

Porte ailleurs ta musique,
Porta,
Porte ailleurs ta musique.

Le 3 nivose an IX de la république, 24 décembre 1800, jour mémorable dans l'histoire par l'explosion de la machine infernale dirigée contre le premier consul, on exécute à l'Opéra *la Création,* oratorio de Haydn. Garat, Chéron, Mme Barbier-Valbonne, chantent les parties de l'ange Uriel, d'Adam et d'Eve. Ce fut un admirable concert, on dit *la Création* sans aucun appareil dramatique. Steibelt avait épuisé toutes les ressources de son adresse pour ajuster les vers prodigieusement barbares du traducteur Ségur sur les mélodies de Haydn, et son travail n'en était pas moins mauvais. Une autre traduction du même ouvrage allemand, faite par Desriaux, parut peu de temps après. Moins élégante sous le rapport littéraire, elle est musicale et peut être chantée. Celle de Ségur estropie les phrases du musicien et détruit par sa maladresse les plus beaux effets des chœurs de *la Création.* Je ne citerai qu'un exemple :

Dieu voulut la lumière, et la lumière fut.

Ce vers, qui serait bon partout ailleurs, est détestable sous le chant qui le reçoit. Le chœur pourra-t-il faire entendre le tonnerre musical qui succède à de sombres accents, comme les rayons du soleil aux ténèbres du chaos ? Pourra-t-il seconder le trait d'imitation du compositeur en faisant résonner une tenue brillante sur cette malencontreuse syllabe *fut*, qu'on ne saurait prononcer qu'en fermant la bouche, en faisant la moue, comme dit le Bourgeois Gentilhomme? Essayez le même passage avec ces mots : *La lumière éclata ;* et la force des voix sera triple.

La Création produisit un effet merveilleux. Garat chanta délicieusement l'air du ténor, Chéron et Mme Barbier-Valbonne se signalèrent, les chœurs et l'orchestre contribuèrent puissamment à la belle exécution de cet œuvre. On comptait cent cinquante choristes, cent quarante symphonistes, un chef du chant, un chef

d'orchestre, à cette réunion solennelle. La troupe instrumentale était ainsi divisée :

2 flûtes.	4 serpents.
6 hautbois.	1 timbales.
6 clarinettes.	24 1ers violons.
6 trompettes.	24 2mes violons.
12 cors.	20 violes.
3 trombones.	22 violoncelles.
6 bassons.	20 basses.

Plus un piano pour les récitatifs.

Le premier consul se rendait à l'Opéra, pour entendre ce concert, quand la machine infernale éclata, non loin de sa voiture, dans la rue Saint-Nicaise. Cet événement ne troubla point la cérémonie, bien que la nouvelle s'en fût répandue dans la salle.

On avait en quelque sorte perdu le souvenir du ballet comique, lorsque Aumer donna *les Noces de Gamache;* il y représenta lui-même le chevalier de la Triste-Figure, d'une manière très-plaisante. *Les Noces de Gamache* firent fortune : le spectacle, les danses, offraient des images très-variées. 18 janvier 1801.

Je cite pour mémoire *Flaminius à Corinthe*, opéra en un acte, joué sans succès le 27 février. Quatre auteurs s'étaient réunis pour tomber ensemble : Guilbert-Pixérécourt et Lambert, Kreutzer et Nicolo.

Mme Grassini donne un concert, suivi des *Noces de Gamache :* 6,000 francs de recette ; ce n'était pas payé. Cette virtuose voulait bien chanter à l'Opéra, elle acceptait avec reconnaissance la recette déposée à la porte par ses admirateurs ; mais elle se gardait bien d'assister aux représentations de nos chanteurs : « Pourquoi n'allez-vous jamais à l'Opéra ? Il faut entendre ses acteurs, ne fût-ce que par curiosité. — Je crains qu'il ne m'en reste quelque chose. » Telle fut la réponse de la célèbre cantatrice.

Le 10 avril 1801, Rodolphe Kreutser, l'un de nos violonistes les plus habiles, remarquable pour ses compositions instrumentales et la manière dont il les exécutait, continue au Théâtre des Arts la carrière dramatique qu'il avait commencée plus heureu-

sement à l'Opéra-Comique. *Astyanax*, partition en trois actes, écrite sur un livret de Dejaure, n'offre aucune de ces mélodies, de ces traits originaux que l'on avait applaudis quelques années plus tôt dans *Lodoïska*, *Paul et Virginie*. *Astyanax*, opéra d'un style vulgaire, sera suivi de nombreuses compositions du même auteur. Kreutzer va profiter du crédit que sa qualité de chef des premiers violons de l'Opéra lui donne à ce théâtre, pour y verser des productions vocales du plus mauvais goût, et dans lesquelles la science du musicien ne compensera nullement l'absence des idées. Ce que j'ai de mieux à dire sur *Astyanax*, c'est qu'à la sixième représentation de cet opéra, Kreutzer exécuta dans la perfection un de ses meilleurs concertos, qui fut dansé par Mmes Gardel et Chameroy.

De Vismes avait repris la direction du Théâtre de la République et des Arts, et le gouvernait avec son système d'activité et de dépense. On prétendit qu'il abusait du pouvoir de délivrer des mandats de payement, et l'on sentit la nécessité de séparer la direction de l'administration comptable. Cette idée, bonne en soi, aurait dû faire conserver de Vismes en sa qualité de directeur, puisqu'il savait donner tant d'émulation et de zèle aux artistes, et qu'il ne pouvait plus disposer des fonds de la caisse. En révoquant de Vismes, le but fut manqué. Cet habile directeur fut remplacé par Bonnet, commissaire du gouvernement, qui, de son propre aveu, n'entendait rien à l'administration de ce théâtre. Cellerier resta en qualité d'agent comptable.

L'année suivante, Cellerier devint directeur; Éverat fut nommé chef de la comptabilité.

Rousseau, ténor gracieux, qui avait charmé longtemps les amateurs et brillé à côté de Lainez par un style d'exécution suave et pur, Rousseau, que l'on avait applaudi avec enthousiasme dans les rôles d'Orphée, de Calpigi, etc., meurt à l'âge de trente-neuf ans.

Le 8 mai, l'anniversaire de la mort de Piccinni fut célébré au Théâtre des Arts par la reprise de *Didon*. Mlle Armand, qui s'était fait un nom à l'Opéra-Comique, continua ses débuts par le rôle de la reine de Carthage. Cet opéra fut représenté ensuite au bénéfice des enfants de Piccinni. J'avais assisté, l'année précédente, à la cérémonie funèbre qui eut lieu au Conservatoire; j'y portais une branche de cyprès, ainsi que tous les autres élè-

ves de cette école. Lesueur lut un discours en l'honneur de l'illustre défunt, et Garat, Chéron, Richer, Mlle Chevalier, chantèrent plusieurs compositions de Piccinni, dont on avait parodié les vers pour les faire cadrer à la circonstance. Je n'oublierai jamais l'effet ravissant que Garat produisit dans le songe d'*Atys*, en disant le solo du ténor. C'était la voix d'un ange : ses accents délicieux retentissent encore dans mon cœur.

Le 23 août, s'accomplit un horrible forfait. Des misérables, sans respect pour le divin Mozart, sans respect pour l'honneur français, qu'une semblable turpitude allait outrageusement compromettre, s'emparent de la partition de *la Flûte enchantée*, la parodient, et la livrent au public sous ce titre : *les Mystères d'Isis*, après l'avoir indignement lacérée, après avoir remplacé les morceaux supprimés par des fragments des *Noces de Figaro*, de *Don Juan*, des symphonies de Haydn. Comment, avec tant de richesses, n'a-t-on fait qu'un pastiche pitoyable? Se permettre de pareils emprunts, c'est agir en prodigue, c'est renoncer d'avance à deux chefs-d'œuvre. Si l'on voulait rassembler dans un même cadre l'élite des productions d'un auteur, certes, ce n'est point par Mozart qu'il fallait commencer. Quel stupide lutin a pu conseiller à l'arrangeur, Lachnith, de mutiler l'admirable trio des dames de la nuit? pourquoi dégrader le petit chœur délicieux *O dolce concento!* en ajoutant un motif de musette à son ensemble si bien rhythmé? pourquoi donner une troisième voix au joli duo chanté par l'oiseleur et sa maîtresse? quelle nécessité de faire un trio ridicule, grotesque, baroque, avec l'air *Fin ch'an dal vino*, qui par sa vivacité pétulante, demande à courir librement sur les accords plaqués de l'orchestre, sans être embarrassé par deux parties vocales qui se culbutent sous lui? Je ferai remarquer à mes lecteurs que ces parties additionnelles sont chargées de fautes de composition d'autant plus faciles à éviter, que les dessins de l'orchestre pouvaient servir de guide au ménétrier qui s'est avisé d'ajouter à l'œuvre de Mozart.

Parlerai-je des paroles de cet opéra? Non; je ne présenterai pas le galimatias inexplicable de Morel; je citerai seulement un couplet; c'est le seul que l'on ait retenu, et qui, par cette raison, semble avoir la supériorité sur tout le reste.

O divine mélodie !
Que tes effets sont puissants !
Que tes accords sont ravissants !
Eh ! quelle âme n'est ravie
Par tes doux enchantements ?
Quel calme doux et divin
Naît de l'harmonie !
C'est le pouvoir souverain
Du dieu du génie.
L'âme la plus endurcie,
A sa puissance infinie
Cède, ou veut résister en vain.

O divine mélodie ! charme divin de l'harmonie ! accords ravissants qui ravissent les âmes ! doux enchantements ! charmes doux ! effets puissants ! puissance infinie ! pouvoir souverain de la musique de Mozart ! vous avez fait supporter un pareil amphigouri, et c'est, je crois, le plus grand de vos miracles.

Que *les Mystères d'Isis* aient été fabriqués, imprimés, publiés même, cela se conçoit aisément ; la déraison, le mauvais goût, la sottise, ont été de tous les temps portés au comble ; mais que cette rapsodie sérieusement grotesque, où la poésie et la musique sont également outragées, ait été représentée sur le théâtre de France, avec l'assentiment de l'Institut, dont plusieurs membres faisaient partie du jury de réception, c'est ce que l'on ne saurait imaginer.

Le 10 octobre, second concert donné par Mme Grassini, suivi du *Déserteur*, ballet. La recette s'élève cette fois à 15,868 fr. 52 centimes.

Le 27 octobre, *Evelina, Pygmalion*. Mlle Clotilde représente Galatée ; Mlle Bigottini sort des rangs des figurantes et débute avec beaucoup de succès par le rôle de Delphide ; elle joue ensuite celui de Psyché dans le ballet qui porte ce titre.

Le Casque et les Colombes, opéra en un acte de Guillard et de Grétry, n'a que trois représentations. Je me souviens d'une jolie romance, *Le farouche dieu des combats*, que j'ai entendu composer à Grétry pour cet ouvrage. 7 novembre 1801.

Adrien, de Méhul, est repris avec des changements, et n'obtient que deux représentations.

Le Retour de Zéphire, ballet en un acte de Gardel, musique de Steibelt, réussit complètement le 3 mars 1802.

Desriaux avait arrangé en opéra *Sémiramis,* tragédie de Voltaire; on attendait avec impatience la partition de cet ouvrage, écrite par Catel, l'un des meilleurs professeurs de composition du Conservatoire. Le ténor Rolland, élève de cette école, devait faire son entrée au Théâtre des Arts par le rôle d'Arsace. Le succès de l'opéra nouveau ne répondit pas à l'espérance que les nombreux admirateurs de Catel s'en étaient faite. La musique de Catel, d'un style clair et très-correct, manque de mélodie; les chœurs ont une forme scolastique assez déplaisante. Deux airs furent distingués, le duo du billet avait de beaux mouvements dramatiques; l'ouverture et l'air du pas des Africains l'emportèrent sur la musique vocale et reçurent la meilleure part des applaudissements. Représentée le 4 mai 1802, *Sémiramis* ne parut sur la scène que vingt fois en deux ans.

Coraly débute dans *les Mystères d'Isis* le 23 août; ce danseur est maintenant maître de ballets de l'Académie royale de Musique.

Winter, compositeur qui s'était fait une brillante réputation en Allemagne par un grand nombre de succès, l'auteur du *Sacrifice interrompu,* de *Marie de Montalban,* donne à Paris, sur le Théâtre de la République et des Arts, *Tamerlan,* livret que l'inévitable Morel avait arrangé, fabriqué avec *l'Orphelin de la Chine,* tragédie de Voltaire. On applaudit l'entrée de Tamerlan dans Andrinople, l'air de Moctar, et quelques fragments traités avec une vigueur dramatique assez remarquable. *Tamerlan* n'est joué que douze fois en un an. La recette de la première représentation s'élève à 9,247 fr. Cette somme prouve que les claqueurs et les amis étaient en petit nombre dans la salle. Nous les verrons peu à peu l'envahir presque en entier.

M. Villoteau, qui a publié plusieurs ouvrages sur la musique, imprimés aux frais du gouvernement, arrivait d'Égypte; il était du nombre des savants qui firent partie de l'expédition commandée par le général Bonaparte. Ce virtuose fit sa rentrée à l'Opéra par le rôle de Panurge, le 12 octobre 1802.

Mme Mara, la fameuse cantatrice dont j'ai déjà parlé, se fait entendre dans un concert donné à l'Opéra, et montre encore la puissance de son beau talent.

Daphnis et Pandrose, ou la Vengeance de l'Amour, ballet anacréontique de Gardel, en deux actes, n'obtient qu'un médiocre succès.

Le Théâtre de la République et des Arts est mis sous la surveillance d'un préfet du palais. Morel en est directeur, et Bonnet administrateur-comptable.

Une indisposition de Saint-Amand fit la fortune de Duport ; on eut recours à ce danseur pour représenter Zéphire dans le ballet de *Psyché*. Duport dansa d'une manière si parfaite, que le public le prit en affection. Ce jour vit commencer la réputation brillante qu'il s'est acquise depuis.

Lucas et Laurette, ballet en un acte de Milon, musique de Lefebvre, réussit complètement.

Grétry termine sa carrière musicale par *Delphis et Mopsa,* pastorale en deux actes, que le public accueillit froidement.

Dérivis débute dans *les Mystères d'Isis* par le rôle du grand-prêtre Zarastro, le 11 février 1803. Bel et bon acteur, voix de basse caractérisée et bien sonnante, il réussit à merveille dès la première soirée. Son camarade Nourrit, sorti comme lui du Conservatoire, n'obtient pas moins de succès le 8 mars suivant. On admire sa voix de ténor, pleine, élevée, suave, sonore, dans *Armide ;* il avait choisi le rôle de Renaud pour son début.

Le concordat venait d'être signé avec le pape ; le premier consul voulut avoir un corps de musique attaché à sa chapelle, et fit venir de Naples Paisiello pour l'organiser. A son arrivée à Paris, ce maître, vieux courtisan, Italien plein d'adresse, fut présenté au premier consul, et préluda par ces mots : « Sire ! — Comment ! sire ? que dites-vous ? Je suis général, et rien de plus. — Eh bien ! général, je me rends aux ordres de votre majesté. — Encore ! je vous prie, mon cher Paisiello, de quitter ces façons de parler, elles ne me conviennent point du tout. — Pardon, général, mais je ne puis, en vous voyant, renoncer à l'habitude que j'ai contractée envers des souverains qui me paraissent des pygmées auprès de vous. Je m'observerai cependant, sire, et si j'avais la maladresse d'oublier quelquefois le respect que je dois à votre bon plaisir, je me recommande à l'indulgence de votre majesté. » Paisiello jouit de la plus grande faveur auprès du premier consul, qui lui assigna 12,000 fr. de traitement, 6,000 fr. de gratification annuelle, 4,800 fr. d'indemnité

de logement ; une voiture de la cour fut mise à ses ordres, une pension de retraite de 10,000 fr. lui fut accordée ; il est vrai que cette pension fut ensuite réduite à 1,000 fr. Paisiello reçut 10,000 fr. pour la messe composée pour le sacre de Napoléon. On lui comptait 1,000 fr. pour chacune des messes qu'il écrivait pour la chapelle : il en livra quatorze en deux ans. Ce maître les fabriquait avec tous ses anciens morceaux d'église ; quand ce répertoire ne lui fournissait point assez de matière musicale, il puisait dans les partitions de ses opéras bouffons, et les airs de *la Molinara*, de *la Scuffiara*, de *I Zingari in fiera*, devinrent tour à tour des chœurs ou des récits du *Gloria*, du *Credo*, de l'*Agnus Dei*.

Le premier consul voulut que son maître favori lui donnât un opéra français, et vînt à son tour se signaler sur la scène où Piccinni, Sacchini, Salieri, avaient obtenu de si brillants succès. Guillard bâtit un livret avec la *Proserpine* de Quinault, et Paisiello composa une longue et insipide partition sur cette pièce, dont l'intérêt dramatique était à peu près nul. La haute protection accordée au maître italien n'empêcha pas *Proserpine* de redescendre aux enfers. Cet opéra nouveau n'eut que treize représentations ; on y bâillait à se disloquer la mâchoire. Deux morceaux ont survécu pendant quelque temps à cette chute, c'est le duo : *Rendez-moi donc le bien qui m'était destiné*, et l'air de Cérès, *Déserts écartés, sombres lieux*.

Pour remplacer les concerts spirituels, on imagina de donner, à l'Opéra, pendant la semaine sainte, un oratorio mis en action. *Saül*, pastiche arrangé par Kalkbrenner et Lachnith, fut exécuté le 6 avril 1803. La musique en était choisie dans les œuvres de Mozart, de Haydn, de Cimarosa, de Paisiello ; *O salutaris hostia*, trio de Gossec, y fut chanté.

Citons pour mémoire, en passant, *Mahomet II*, opéra en trois actes de Saulnier et Jadin, qui ne fut joué que trois fois.

Le 20 septembre, on joue *Armide*, et le spectacle qui, auparavant, commençait à six heures du soir, ne commence qu'à sept heures. Cet usage s'est conservé depuis lors.

Anacréon ou l'Amour fugitif, opéra en trois actes. C'est sur une malice faite jadis, bien avant la révolution, par Cupido l'espiègle au vieux troubadour de Théos, que Mendouze fabrique un livret d'opéra pour Cherubini. La Fontaine a traduit l'ode

qui nous a transmis le souvenir de cette perfidie. Le livret anacréontique parut fort ennuyeux et d'une froideur glaciale. Le musicien réussit pourtant malgré son parolier. Lays se plaisait à jouer les rôles de poëtes, de musiciens couronnés de fleurs,

Inspirés du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

Le succès d'*Anacréon chez Polycrate* l'avait mis en goût. Je me bornerai à citer, dans l'*Anacréon* de Cherubini, l'ouverture, que le Conservatoire a mise au répertoire de ses concerts; elle en est un des plus beaux ornements. L'air de Corinne, *Jeunes filles au regard doux*, d'une mélodie suave, d'un ton gracieux, et dont les formes ont été si souvent imitées par les faiseurs d'aujourd'hui; cet air a joui du triple succès de la scène, de l'école, des salons. Le trio, *Dans ma verte et belle jeunesse*, est d'un effet brillant et pittoresque. L'orage a pris son rang parmi les tempêtes les plus renommées qui aient tonné sur le théâtre depuis *Alcyone, Iphigénie en Tauride*, jusqu'à *Guillaume Tell*. Quand on exécuta pour la première fois l'ouverture d'*Anacréon* au concert philharmonique de Londres, l'admiration fut telle, qu'on voulut entendre trois fois de suite le nouvel œuvre de Chérubini. 4 octobre 1803.

Adrien, de Méhul, est repris encore, et c'est pour la dernière fois; il arrive avec beaucoup de peine à sa dix-huitième représentation.

Le Connétable de Clisson, opéra en trois actes, musique de Porta, ne tombe pas tout à fait; il paraît dix-huit fois sur l'affiche en deux ans.

Le Pavillon du Calife, opéra en deux actes de Morel et Dalayrac, n'a pas tant de bonheur : on l'abandonne après la quatrième représentation. C'est le seul ouvrage que Dalayrac ait écrit pour l'Académie royale de Musique.

Napoléon s'était fait couronner empereur; il voulait que les musiciens de sa chapelle, dont l'office était de louer le vrai Dieu mélodieusement, *in hymnis et canticis, in tympano bene sonante*, fussent de vrais chrétiens. Quelques rapports confidentiels avertirent l'empereur que Rey, chef d'orchestre de l'Académie royale de Musique et de la chapelle impériale, avait chez

lui un oratoire mystérieux dans lequel il rendait un culte fervent à je ne sais quelle divinité païenne. La statue était soigneusement cachée, aucun profane regard ne pénétrait dans ce sanctuaire, où le fidèle musicien était chaque jour en tête à tête avec l'objet de son adoration. Les oraisons qu'il chantait en l'honneur de sa patrone favorite révélèrent enfin le secret. *Liberté! liberté chérie!* tel était le refrain entonné soir et matin, dans sa cellule, par le pieux virtuose à genoux, avec accompagnement de violon, ritournelles fleuries, arpèges savamment conduits. En effet Rey avait posé sur un autel une jolie statue de la Liberté. Elle n'était que de plâtre, j'en conviens, mais il avait pris soin de sa toilette. Un ruban tricolore serrait sa taille, un bonnet phrygien de drap rouge, brossé tous les matins, couvrait sa belle tête grecque; c'était un vrai bijou, un amour de Liberté. Je ne vous dirai pas pourquoi ce culte bizarre, cette fantaisie d'artiste, faisait froncer le sourcil de Napoléon, qui pourtant regardait en pitié cette pauvre déité recluse. Cependant il voulut en avoir raison sans recourir à des moyens qu'il dédaignait d'employer.

Rey s'était bien comporté depuis quelque temps; il avait fait son devoir avec zèle, avec talent, avec décence, chose très-méritoire, surtout pour un musicien que Napoléon avait rappelé à l'ordre. Ses boutades ne plaisaient point à l'empereur; surpris des écarts singuliers de son chef d'orchestre, de sa pantomime plus burlesque encore, quand il en donnait le spectacle dans la chapelle de Saint-Cloud, Napoléon lui fit demander sérieusement l'adresse de l'honnête cabaretier chez lequel il s'était abreuvé le matin avant la messe. Cette faute avait été pardonnée; Rey s'était signalé dans je ne sais quelles fêtes (on en célébrait tant alors), Napoléon voulut le récompenser; il ordonna qu'une somme de 3,000 fr. serait offerte à son chef d'orchestre, et qu'on la lui compterait en écus neufs pour donner plus de poids à la munificence impériale et la rendre plus éclatante.

Rey accepte de grand cœur, charge ses trois sacs de 1,000 fr. sur son bras, et ne fait qu'un saut des Tuileries à la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré. Furieux, il entre dans son oratoire, et, s'adressant à sa statue, lui dit : Mais non, je ne puis pas répéter ici les injures dont il l'accabla. Le cantique était brutal, infâme, il sonnerait trop mal à votre oreille. En voici le refrain : « Co-

quine ! et j'étais assez sot pour t'adorer ! Ouvre tes yeux, ouvre-les, te dis-je, et contemple ces trois sacs d'écus neûfs ! M'as-tu jamais donné la centième partie de ce qu'ils renferment ? Ingrate, cœur de plâtre, etc. » Comme la Liberté ne répondit pas un seul mot, le musicien conclut qu'elle s'avouait coupable, et la mit en pièces en lui jetant un sac d'écus à la figure.

Que de gens qui ne savaient pas même la gamme ont traité la Liberté d'une manière aussi cruelle, et que de fois on lui a brisé la tête avec des sacs d'argent ! Je pourrais donner cours à mes réflexions philosophiques, déplorer la corruption du siècle : j'écrirais sans doute de belles choses ; mais je ne veux pas répéter ce que d'autres ont dit avant moi.

Le 10 juillet 1804, première représentation des *Bardes,* opéra en cinq actes, paroles de Dercy, musique de Le Sueur. Succès brillant, recettes longtemps productives. Napoléon y assistait ; après le troisième acte, il fit appeler Le Sueur par le maréchal Bessières, afin de lui témoigner toute la satisfaction que ce bel ouvrage lui faisait éprouver. Napoléon était bref dans ses harangues ; après quelques mots de compliments, suivis de la réponse de Le Sueur, celui-ci, se préparant à sortir de la loge impériale, s'inclinait ; Napoléon le retint vivement par son habit, lui disant : « Restez là, jouissez de votre triomphe jusqu'à la fin, » ce qui fut remarqué par le public et fort applaudi. — « Votre quatrième acte est superbe, mais le troisième est inaccessible ; je vous donne la croix de la Légion-d'Honneur, » ajouta Napoléon. Il envoya ensuite à Le Sueur une tabatière en or, sur le bord de laquelle il avait fait graver ces mots : L'empereur des Français à l'auteur des *Bardes.* 6,000 francs en billets étaient dans cette riche boîte. En le remettant au chambellan qui devait la porter, il lui dit : « Ne manquez pas d'affirmer à Le Sueur que ce n'est point une faveur que je lui fais, mais un hommage que je rends à son œuvre sublime. »

Quelque temps après, 6,000 fr. de gratification vinrent récompenser encore Le Sueur ; Napoléon les lui donna en reconnaissance des belles recettes que *les Bardes* faisaient faire à son Académie impériale de Musique. Tel était le nouveau titre de notre premier théâtre lyrique, depuis le couronnement de l'empereur Napoléon. C'est encore à propos des *Bardes,* dont on venait d'exécuter les scènes principales dans un concert des Tui-

leries, que l'empereur dit au pape, au prince primat et à six rois qui figuraient parmi l'auditoire : « Convenez que l'Italie et l'Allemagne s'honoreraient d'avoir produit un semblable chef-d'œuvre. » La reine de Prusse fit remettre une superbe bague en diamants à M. Lesueur, en échange de la partition des *Bardes* qu'elle lui avait demandée. Lainez, Chéron, Lays, Mlle Armand, remplissaient les principaux rôles dans *les Bardes*.

Mlle Victoire Saulnier, élève de Gardel, débute avec succès dans la danse noble, par un pas de l'opéra de *Dardanus*, et le rôle de Calypso dans le ballet de *Télémaque*. 9 octobre 1804. Mlle Masrelié, charmante danseuse de demi-caractère, paraît aussi sur la scène. Adrien, première basse, prend sa retraite.

Duport joue le rôle d'Achille dans le nouveau ballet de Gardel *Achille à Scyros ;* Cherubini en avait composé la musique. La pièce et l'acteur réussirent à merveille. Ce danseur, mime fort habile, devint bientôt le rival d'Auguste Vestris.

La semaine sainte vit mettre au jour un nouvel oratorio en action, *la Prise de Jéricho,* dont la musique était choisie dans les œuvres des maîtres les plus célèbres. La beauté reconnue de certains morceaux assurait d'abord le succès de ces compilations, mais elles étaient faites avec si peu de goût et de talent, que le public les abandonnait bientôt.

Le danseur Duport se signale comme chorégraphe le 10 mai 1805, en donnant *Acis et Galatée,* ballet en un acte. Le 7 juin suivant il fait débuter sa sœur, il danse avec elle et Mlle Taglioni, tante de la fameuse Marie Taglioni, le pas des *Folies d'Espagne* et la gavotte de *Panurge* dans *la Caravane*.

Mlle Ferrière, actrice fort jolie, qui a tenu avec honneur l'emploi des jeunes princesses, débute dans *OEdipe à Colone*, par le rôle d'Antigone, et réussit complètement.

J'ai déjà fait connaître avec quelle irrévérence Mozart avait été traité à l'Académie impériale de Musique, lorsque l'on eut l'idée de mettre en scène le pastiche que des stupides arrangeurs donnèrent sous le titre des *Mystères d'Isis*. Voici venir une autre œuvre du même maître, *Don Juan,* le sublime *Don Juan,* qui ne fut pas moins outragé que *la Flûte enchantée*, bien que les arrangeurs eussent protesté, dans une préface, de leur profond respect pour le chef-d'œuvre qu'ils allaient livrer à l'ad-

miration du public parisien. Ce respect les avait retenus ; ils s'étaient bornés, disaient-ils, à ne puiser que dans la partition de *Don Giovanni* les fragments de musique dont ils composaient le *Don Juan* français. Malgré cette résolution louable, Kalkbrenner, l'un des coupables, n'avait pu résister au désir d'introduire des romances et boléros de sa façon, et de joindre ainsi les chansons triviales de l'auteur d'*Olympie* aux airs ravissants de Mozart ; tout le reste, il est vrai, appartenait à la partition de *Don Giovanni*. Mais, hélas ! comme tous ces lambeaux avaient été déchirés, rajustés, lacérés, recousus, démolis, reconstruits, replâtrés, badigeonnés : cela fait pitié ! Le charmant livret de Da Ponte, ce chef-d'œuvre sans rival, avait été renversé de fond en comble, ainsi que l'on avait fait de la partition. Les situations, le motif des scènes, tout était changé au point de n'y rien reconnaître. Un seul morceau de l'édifice musical était resté à sa place, un seul, entendez-vous ? et ce morceau, c'est l'ouverture.

Je ne donnerai point l'analyse de ce fatras musical, de ce brie-à-brac fabriqué avec des éléments admirables. Je me bornerai à citer les changements les plus monstrueux ; ils pourront donner une idée du reste. D'abord, point d'introduction ; la pièce s'ouvrait par un récitatif composé par Kalkbrenner. Venait ensuite le solo de Leporello, *Notte, giorno, faticar*, lequel était suivi d'une romance, invocation à la nuit, sérénade ajoutée que don Juan chantait sous les fenêtres de donna Anna. Tout le reste de l'introduction avait disparu, et par conséquent la lutte de donna Anna avec don Juan, le duel, et le superbe trio des trois basses. Le duo de donna Anna et d'Ottavio était rejeté à la fin de l'acte, et, comme don Juan avait tué le commandeur hors de la scène, ce duo perdait ses récitatifs obligés, qui doivent se chanter en présence du mort.

Cueillons la jeune rose
Qu'entr'ouvre le zéphir ;
Fleur d'amour fraîche éclose
Appartient au plaisir.

Ces versicules étaient chantés par don Juan, sur la musique du même Kalkbrenner ci-dessus cité. Certes, un pareil morceau devait offrir une compensation plus que suffisante, et

l'on eût été bien mal avisé si, après de telles exhibitions, on s'était permis de regretter les fragments supprimés dans l'œuvre de Mozart.

La scène sublime de donna Anna reconnaissant l'assassin de son père, son récitatif obligé, l'air, *Or sai chi l'onore,* rayés d'un trait de plume ou de crayon rouge, absents par congé délivré en forme par les arrangeurs.

Anna, Elvire, Ottavio, ne paraissant point dans le grand finale, on avait jugé convenable de faire chanter le trio des masques par les trois sbires qui figuraient à la place de ces personnages principaux. Ces trois sbires tenaient avec leurs voix mâles et polies autant que peuvent l'être des voix de choristes, les parties d'Ottavio, d'Anna, d'Elvire, dans les solos et les ensembles du finale. C'était encore une idée éminemment dramatique et musicale des arrangeurs. La scène était à Naples ; le Vésuve, faisant une irruption sur la strette du finale, renversait le palais, la salle de bal, sans blesser personne, et l'on voyait à quatre pas de l'édifice ruiné, la statue du commandeur que Leporello allait inviter à souper. Cette invitation et sa réponse s'exécutaient au moyen de quelques phrases de récitatif du même Kalkbrenner.

Belle conlusion, et digne de l'exorde !

Terminer un acte foudroyant de Mozart par un récitatif, faire succéder une voix parlante au tonnerre du chœur et de l'orchestre, c'est une bouffonnerie à nulle autre pareille ; il faut l'avoir vu pour oser l'écrire aujourd'hui.

Vous allez réclamer sans doute le beau duo, *O statua gentillissima!* Soyez tranquille, M. Kalkbrenner et ses associés vous les rendront plus tard, et comme ils aiment à mettre en récit tout ce que Da Ponte avait donné à l'action, don Juan et Leporello diront leur duo dans un salon d'auberge. Le livret a soin de nous prévenir que c'est une auberge *opulente;* don Juan n'irait pas loger au cabaret. La statue n'est point là pour baisser la tête, pour dire *oui*, mais peu importe, les deux autres chantent leur partie, et cela suffit pour l'effet que les arrangeurs se proposaient de produire.

Le dernier finale est à peu près conservé ; voici comment

on a traduit le début de ces morceaux, *Già la mensa è preparata :*

> Père des ris, sois mon guide.
> Momus au festin préside,
> Beaucoup d'or, table splendide,
> Ma foi, le reste n'est rien.

Voilà le *Don Juan,* le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, tel que Thuring et Baillot, aidés du musicien Kalkbrenner, l'ont fait représenter sur le Théâtre de l'Académie impériale de Musique le 30 fructidor an XIII, 17 septembre 1805. Cet opéra, si cruellement effondré, mutilé, dégradé, réussit pourtant ; la musique de Mozart triompha malgré les efforts de ses dérangeurs. Ce *Don Juan* a été représenté vingt-neuf fois en plusieurs années. Le désordre porté alors dans cette partition est tel que, quand on a voulu mettre en scène le même opéra, nouvellement traduit en 1834, il a été impossible de se servir, même par fragments, des parties d'orchestre copiées en 1805.

Lays avait été si mauvais dans le rôle de Figaro, qu'il n'osa point se charger de celui de Leporello ; on le donna à Huby, acteur qui avait eu des succès en province, et dont la voix et le talent n'étaient pas sans mérite. Ce pauvre Huby, se voyant lancé dans une œuvre de cette importance et sur le premier théâtre de Paris, eut une telle peur, qu'il éprouva l'accident causé par la robe de médecin qu'endosse Sganarelle, robe qui avait la vertu purgative. Le rôle de don Juan fit beaucoup d'honneur au ténor Roland. Laforêt représentait Ottavio ; Dérivis, Mazetto, Bertin, la statue. Mlles Armand, Pelet, Ferrière remplirent les rôles d'Elvire, d'Anna, de Zerline. La partie d'Elvire avait été renforcée de plusieurs airs ; on avait réduit à rien celle d'Anna.

Nephtali ou les Ammonites, opéra en trois actes, musique de M. Blangini, obtient un joli succès ; il est joué vingt-cinq fois. 15 avril 1806.

Melzi et Zénor, ballet en un acte de Gardel ; *l'Amour à Cythère,* ballet de Henry, font peu de sensation. *Le Barbier de Séville,* ballet de Duport, est plus heureux.

Paul et Virginie, ballet en trois actes de Gardel, musique de Kreutzer, est mis en scène le 21 juin suivant. Albert et

Mlle Bigottini y représentèrent à merveille les deux amants. Kreutzer avait d'abord traité ce sujet en opéra-comique d'une manière assez heureuse ; la partition de *Paul et Virginie* est son meilleur ouvrage. Il en transporta la musique sur le nouveau livret de Gardel ; le public accueillit avec faveur des airs qui l'avaient déjà charmé ; la pantomime gracieuse, expressive, de Mlle Bigottini, ses yeux ravissants, excitèrent des transports d'enthousiasme.

Duport se signale encore comme danseur et comme chorégraphe en donnant *le Volage fixé*. Il danse le rôle de Zéphire dans ce petit ballet, et sa sœur y brille au premier rang ; elle danse le rôle de Chloris, composé pour elle par un frère désireux de montrer avec tous ses avantages sa sœur et son élève. Le public se partage entre Vestris et Duport, la guerre commence au parterre de l'Opéra, les journalistes y prennent part ; Berchoux, l'auteur de *la Gastronomie*, écrit un poëme sur les prouesses des deux rivaux et les querelles de leurs partisans. Cette œuvre, intitulée *la Danse ou les Dieux de l'Opéra*, est maintenant oubliée et mérite de l'être. Dorat avait célébré les virtuoses de son temps. Un chant de son poëme de *la Déclaration* est consacré aux chanteurs, aux danseurs de l'Académie royale de Musique : Sophie Arnould, Mlle Guimard, en sont les héroïnes.

Tous les musiciens distingués qui arrivaient à Paris étaient invités à se faire entendre aux concerts de l'empereur, sous la condition expresse qu'ils voudraient bien accepter, en argent, une récompense honorable et proportionnée à leur talent. Les virtuoses, les femmes surtout, refusaient toujours leurs honoraires, dans l'espérance qu'on les remplacerait par quelque bijou, la valeur en eût-elle été bien moindre que la somme offerte. Un cadeau de Napoléon était l'objet de leurs désirs, et de leur ambition. Mme Catalani, cantatrice, dont la réputation était européenne, quand elle vint à Paris au printemps de 1806, n'obtint pas cette faveur, mais elle fut richement rémunérée : 5,000 fr. comptant, une pension de 1,200 fr. et la salle de l'Opéra prêtée, tous frais payés, pour deux concerts, dont la recette s'éleva à 49,000 fr. ; tel est le prix que l'empereur offrit à cette virtuose pour avoir chanté à Saint Cloud le 4 et le 11 mai 1806. Elle donna son premier concert à l'Opéra, le 21 juillet

suivant. Sa voix ferme, forte, brillante, soprane admirable d'une prodigieuse étendue, d'*ut* en *fa* sur aigu, merveille d'agilité, produisit un effet qu'il serait difficile de décrire. La manière de chanter de Mme Catalani n'était pas sans imperfection dans le style noble et soutenu ; Mme Barilli, *prima donna* du théâtre de l'Impératrice la surpassait sur ce point, mais sous le rapport de la difficulté, du *brio* de l'exécution, Mme Catalani était sans rivale.

Au concert donné à Fontainebleau, pour la réception du pape Pie VII, on exécuta l'air *charmante Gabrielle*, arrangé pour trois voix d'homme sans orchestre. Ce morceau fit le plus grand plaisir, et sa sainteté voulut l'entendre une seconde fois. Quelques jours après, le pape et ses cardinaux assistèrent à un autre concert, donné aux Tuileries. Quand le dernier morceau fut fini, toutes les portes s'ouvrirent, l'orchestre attaqua un *allegro brillante,* et la troupe joyeuse des nymphes de l'Opéra s'élança au milieu de la galerie en faisant des entrechats et des pirouettes. Napoléon avait ménagé une retraite au saint-père, mais les danseuses coupèrent les communications aux cardinaux, qui ne pouvaient rejoindre leur chef sans passer sous une forêt de jambes, que les baladines levaient jusqu'à la hauteur des barrettes rouges. Les cardinaux se résignèrent, et reprirent leur place, pour jouir de ce divertissement impromptu. Le cardinal Caprara n'a pas manqué d'assister aux spectacles de la cour pendant tout le temps de son ambassade en France ; les cardinaux français n'y paraissaient jamais.

Winter n'avait obtenu qu'un médiocre succès en faisant représenter son opéra de *Tamerlan*. On attribuait cette mésaventure au livret que Morel, le fabricateur privilégié de l'époque, lui avait donné. Pour réparer ce premier échec, les protecteurs du musicien allemand lui confièrent le *Castor et Pollux* de Bernard, drame que l'on regardait alors comme un chef-d'œuvre, et que l'on avait chanté pendant soixante ans avec la musique de Rameau. Winter fit une partition nouvelle sur ce vieux livret, et cette fois il échoua complétement ; son opéra, quoique soutenu par la pompe du spectacle et de la mise en scène, fut rayé du répertoire après treize représentations données en quatre mois. *Castor et Pollux* parut pour la première fois, le 19 août 1806.

Voici venir les pièces de circonstance écrites pour célébrer les victoires de Napoléon, et mettre en scène ses traits de générosité et de clémence. Le 2 janvier 1807, on représente *l'Inauguration du temple de la Victoire*, intermède, paroles de Baour-Lormian, mis en musique par Le Sueur et Persuis. Ce musicien avait été admis à ce théâtre comme un des chefs du chant. Persuis, bon praticien, mais sans génie aucun, s'était produit plusieurs fois à l'Opéra-Comique; de premiers essais malheureux auraient dû lui fermer la porte de notre grand théâtre lyrique, l'intrigue les lui ouvrit. Une fois entré dans la maison, il sut manœuvrer de manière à faire admettre ses insipides compositions. Il les hasarda sous le patronage puissant de Le Sueur, et s'affranchit ensuite de l'appui de son collaborateur.

Fanny Bias, qui a figuré longtemps au premier rang des virtuoses de la danse, débute le 12 mai 1807, dans *Iphigénie en Aulide*.

Le décret impérial du 7 août 1807 réduit à huit le nombre des théâtres de Paris. Les quatre grands théâtres passent dans les attributions du premier chambellan de l'empereur, il en est le surintendant. L'administration de l'Académie impériale de Musique est alors composée de Picard, directeur, Wante, administrateur comptable, Despréaux, inspecteur-général, Courtin, secrétaire.

Le Retour d'Ulysse, ballet en trois actes de Milon, musique de Persuis, est reçu avec froideur.

Napoléon avait fait grâce à je ne sais quel prince d'Allemagne compromis dans une conspiration. Napoléon, sollicité par la femme de ce prince, jeta au jeu les pièces de conviction, et dit : « Vous le voyez, madame, je ne puis pas condamner, il n'y a plus de preuves. »

Esménard s'empressa de bâtir un livret sur ce sujet, livret qui ressemblait beaucoup à celui d'*Adrien* de Hoffmann, et le donna à Le Sueur pour le mettre en musique. Il fallait se hâter pour conserver à cette pièce le mérite de l'à-propos; Persuis, toujours prêt à se mêler dans toutes les entreprises des auteurs, obtint de Le Sueur une partie de ce travail. *Trajan* fut représenté en grande pompe et réussit. Le triomphe de l'empereur romain réunit un nombre prodigieux de figurants, les chevaux

abondèrent en cette pompe, et Napoléon-Trajan terminait la pièce en brûlant les pièces du procès criminel sur un réchaud à trois pieds. *Trajan* eut une suite de belles représentations. Les noms de Le Sueur et de Persuis. figuraient ensemble sur l'affiche. Mais Persuis, l'homme aux changements, aux coupures, prit un tel soin à faire disparaître les morceaux de Le Sueur, à les remplacer par d'autres de sa façon, que bientôt il ne resta plus dans cet opéra que la marche triomphale qui fût de l'auteur des *Bardes*. Cette marche, adoptée par tous les régiments, était devenue populaire, et il eût été ridicule que la *Marche de Trajan* ne se trouvât plus dans *Trajan*. Une marche guerrière ou religieuse n'est pas un morceau assez important pour autoriser un musicien à mettre son nom après le titre de l'opéra dans lequel on a bien voulu la laisser; aussi l'usurpateur Persuis fit-il rayer le nom de Le Sueur de l'affiche, et *Trajan,* dépouillé et rhabillé, devint l'œuvre de Persuis tout seul. C'est ainsi que les cuisinières de certains curés en usent à l'égard des volatiles de la basse-cour du presbytère; elles disent d'abord : « Les poules de M. le curé, » ensuite, « nos poules, » plus tard, « mes poules. »

De toute la partition de *Trajan,* il ne m'est resté dans la mémoire que la marche, et un air de ballet, à deux-quatre, en *ré mineur,* assez bien caractérisé, dont on fit une contredanse; sa vogue a duré longtemps.

La recette de la première représentation de *Trajan* fut de 10,377 fr. 46 c.

Rey tenait encore le sceptre de l'orchestre; c'était un homme de mérite, sans doute, mais qui ne pouvait s'élever au-dessus de son époque. Depuis trente ans, la musique a marché d'un tel pas, que les anciens ont dû rester en chemin, quand la mort ne les a point empêchés de la suivre. Rey se démenait comme un possédé, courbait la tête pour la relever brusquement ensuite, frappait du pied, tendait les bras; sa pantomime grotesque égaya plus d'une fois les amateurs, les fidèles, qui venaient entendre encore *Armide, OEdipe à Colone* ou *la Cararane*. Je me souviens qu'un jour Pouilley, qui a chanté la basse à l'Opéra, qui tient maintenant le premier emploi de ce genre en province, le grand Pouilley, qui était alors danseur, figurant dans un pas de guerriers, à une représentation de *Trajan*, eut le

malheur de frapper à faux les cymbales dont il jouait en gambadant. L'instrument précieux se brisa, les cordons seuls restèrent aux mains du cymbalier malencontreux. Rey, désespéré de voir les cymbales voler en éclats vers les quinquets, cymbales de Constantinople, s'il vous plaît, que le blocus continental rendait alors très-rares et d'un prix de 1,500 francs; Rey furieux, quitte son bâton de mesure, étend les bras sur l'avant-scène, ramasse les morceaux, et les lance avec autant de force que d'adresse à travers les mollets sans défense de l'infortuné cymbalier. Ce musicien, en embuscade, en attaquant le danseur posté sur la scène, était fort dangereux, son arme était tranchante et pouvait blesser cruellement. Pouilley oublie alors son rôle, et demande à l'empereur romain un sursis pour une affaire personnelle. Ne pouvant riposter, il fait un soubresaut, toutes les fois qu'une lame de bronze siffle dans l'air et vient menacer ses jarrets. Pouilley fut plus adroit qu'Achille, il sut esquiver les coups et sauver ses tendons. Cette gavotte improvisée, ce pas, d'un caractère original, ressemblait assez à la danse du dindon sur une plaque de fer brûlante.

Le 15 décembre 1807, première représentation de *la Vestale*, opéra en trois actes, paroles de M. Jouy, musique de Spontini. Ce maître, né à Jesi, petite ville des États romains, le 1er novembre 1778, apprit la composition à Bologne, sous la direction du père Martini, et termina ses études à Naples, au conservatoire de *la Pietà*. Spontini avait déjà donné en Italie quatorze opéras, dont trois sérieux, quand il vint à Paris, et se fit connaître d'abord par *la Fiuta filosofa*, déjà représentée à Naples, et qui fut mise en scène sur le théâtre-Italien de notre capitale. *La petite Maison*, opéra en un acte, signala son début à l'Opéra-Comique : *la Petite Maison* fut outrageusement sifflée. *Milton*, ouvrage important, réussit au même théâtre. Ces compositions ne donnaient pas une idée bien satisfaisante du talent de Spontini. M. Jouy lui confia le livret de *la Vestale;* le musicien s'empressa d'écrire sa partition, et la soumit aux juges de l'Académie impériale de Musique. On y trouva de bonnes choses; mais il n'y eut qu'une voix pour condamner l'extravagance du style, la hardiesse des innovations, l'abus des moyens sonores, et la dureté de quelques ressources d'harmonie : il fut décidé que l'ouvrage ne serait pas joué. Spontini triompha pourtant de

cette opposition, grâce à l'impératrice Joséphine, qui lui tendit une main protectrice. Le jury de l'Opéra ne voulait cependant pas rétracter son verdict; il avait dit surtout qu'il y avait trop de notes dans *la Vestale*. Spontini se soumit, et livra sa partition à Persuis, à Rey, qui tripotèrent à leur aise le nouvel œuvre, pour le rendre digne de la scène à laquelle il était destiné.

La Vestale parut, et fut recue avec enthousiasme. L'exécution en était excellente : Lainez, Lays, Dérivis, remplissaient les rôles de Licinius, de Cinna, du grand-prêtre. Mmes Branchu, Maillard, représentaient Julia et la grande vestale. Le rôle de Julia plaça Mme Branchu au rang des meilleures actrices chantantes ; elle rappela Mme Saint-Huberti, sans l'égaler pourtant.

Le second acte de *la Vestale* est un chef-d'œuvre de sentiment et d'expression : on y admire autant de charme que de vigueur, qualités qu'il est rare de rencontrer dans un même ouvrage. La prière est fort belle ; mais le morceau que j'ai toujours préféré dans cette partition, c'est l'air agité : *Impitoyables dieux !* dont l'expression est outrée, — la force de la situation l'exigeait, — et dans lequel la mélodie abonde néanmoins. Le motif contraint de l'orchestre est d'un effet délicieux ; il est reproduit avec une sage modération. Cet air sort de la route ordinaire de l'*agitato*, si peu varié dans ses formes : on peut le placer parmi les modèles du genre.

La cavatine *Les dieux prendront pitié* est pleine de suavité les images de la musique s'accordent merveilleusement avec l'action de la scène qui suit. La flamme pétille ou s'éteint dans l'orchestre, une harmonieuse vapeur s'élève sur ces paroles : *Un nuage à mes yeux s'étend sur l'avenir*. L'ensemble est agité, véhément. *Sur cet autel sacré* : ces mots, placés sur un chant de fanfare, ont beaucoup de vigueur et de solennité ; ce motif, pu nouveau comme toutes les mélodies destinées aux cors, acquiert de l'originalité en étant employé dans cette situation. Cette scène était difficile et délicate à traiter ; la musique l'anime, la soutient, et son charme vainqueur fait excuser tout ce que l'action dramatique présentait de scabreux.

La réunion de la musique à la poésie double les forces de l'art dramatique, et permet de concevoir, d'obtenir des effets qui écrasent l'art incomplet des Talma, des Kean. Les auteurs d'un opéra peuvent faire agir et parler la multitude, donner à la fois

deux expressions à ses discours, et laisser encore le champ libre aux personnages principaux. L'ombre de Ninus sort du tombeau, et cet événement, surnaturel autant que terrible, ne cause pas la moindre surprise aux automates qni figurent sur le Théâtre-Français ; ils restent muets et immobiles ; de stupides comparses ont l'air de dire : « Ce n'est pas notre affaire ; cela ne regarde que Sémiramis. » Cela est-il conforme à cette vérité que les auteurs tragiques prétendent observer si scrupuleusement ? Et ces mêmes auteurs ont, dans tous les temps, assiégé l'opéra de leurs traits satiriques. Faites plutôt un retour sur vous-mêmes, gardez ces épigrammes pour votre usage particulier ! La comédie et la tragédie sont ce qu'il y a de plus faux en fait de spectacle ; l'opéra, malgré ses illusions, se rapproche seul de la vérité.

Revenons à l'ombre de Ninus, à son cortége immobile et muet. Supposons que, dans un temple dont les fidèles remplissent l'enceinte, un trépassé d'humeur tant soi peu bouffonne s'avise de soulever sa pierre tumulaire pour montrer le bout de son nez ; vous figurez-vous les cris, le trouble, le désordre épouvantable qu'une semblable apparition produirait ? Croyez-vous que les récits de *Mérope* et des *Templiers* fussent assez fort d'éloquence et de détails pour les décrire ? Comparez cette réalité avec votre imitation, et jugez !

Le sujet de *la Vestale* avait été déjà traité pour le Théâtre-Français ; mais la tragédie peut-elle rendre des effets de scène pareils à celui qui termine le second acte de cet opéra ? Le feu sacré s'est éteint. Licinius a fui, la vestale tombe évanouie sur les marches de l'autel. Entendez ce bruit sourd, ces lointaines clameurs ; voyez ces prêtres et le peuple arriver en tumulte en manifestant leur indignation. Les accents plaintifs et touchants de Julia succèdent aux discours foudroyants du pontife. La foule impitoyable la dépouille de ses ornements, et l'accable d'imprécations. Vainement ses compagnes implorent la clémence des dieux, l'arrêt fatal est prononcé, le voile funèbre couvre la victime, et les sons lugubres de l'airain annoncent au loin qu'elle est déjà dévouée aux vengeances célestes. Quel beau sujet de finale ! Il devait inspirer une musique forte, brillante, contrastée et pleine d'entraînement. La strette à trois temps et d'un rhythme bien soutenu produisit un effet merveilleux ; on est allé plus loin depuis lors en employant un moyen aussi puissant ; l'opéra

français doit cette heureuse innovation à Spontini ; sa musique a fait tressaillir l'auditoire, et pourtant elle manœuvrait avec des paroles détestables : presque tous les mots, toutes les syllables portent à faux dans ce dernier chœur ; son résultat serait doublé, triplé, si le rhythme des vers s'accordait avec celui de la musique en procédant par trois, et que le chœur dit :

De son front criminel, et que la honte accable,
Arrachons, arrachons ces bandeaux imposteurs,
Et livrons sans pitié la prêtresse coupable
Au glaive ensanglanté des farouches licteurs.

Le finale de *la Vestale* est le premier morceau d'ensemble rhythmé que l'on ait produit sur notre scène lyrique. Le public fut ravi de trouver enfin à l'Opéra cette musique complète qu'il désirait depuis si longtemps, et qu'il n'avait rencontrée encore qu'au Théâtre-Italien. Je partageai son enthousiasme. Ce finale est écrit à trois temps; c'est la mesure de la valse, son rhythme sautillant, ses ondulations : cette marche inusitée dans un morceau d'une expression noble et forte, me surprirent d'abord. J'entendis la pièce une seconde fois, et je trouvai bientôt la cause d'un effet aussi extraordinaire.

Détachons — ces bandeaux, — ces voiles — imposteurs.

Voilà le métronome du finale; ce vers excellent, je le dis excellent, parce qu'il ne contient qu'une seule faute, est scandé par trois. Le compositeur a été entraîné par cette marche régulière et rapide ; il était impossible d'encadrer dans une mesure à deux temps des vers qui procédaient par trois, sans leur ôter une partie de leur énergie et de leur expression. Lorsque l'on entendit les acteurs, le chœur et l'orchestre battre la charge avec une admirable régularité, un aplomb jusqu'alors inconnu sur notre scène, tout le monde se leva sur les banquettes, on applaudit avec fureur. L'apparition de ce beau finale mérite d'être signalée dans nos fastes dramatiques. Rossini, Meyerbeer, nous ont donné depuis lors des compositions du même genre beaucoup plus fortes, mais nous étions déjà arrivés à un degré d'expérience qui devait rendre leur effet moins saisissant. Celui du finale de Spontini fut prodigieux.

De son front que la honte accable
Détachons ces bandeaux, ces voiles imposteurs,
Et livrons sa tête coupable
Aux mains sanglantes des licteurs.

On voit que les autres vers qui précèdent et suivent celui que j'ai fait remarquer, ne sont point taillés sur le même modèle, leurs césures ne s'accordent nullement avec les siennes. C'est de la vile prose, ce sont des vers tortus, bossus, rabougris, rachitiques, longs ou courts, sans rhythme, sans mesure, des mots jetés au hasard sur le papier, avec toute l'imprévoyance d'un rimeur qui n'a pas le moindre sentiment de la mélodie, de la symétrie musicale. Peu importe, l'impulsion est donnée, le dessin conçu, Spontini s'est emparé de son vers inspirateur, il foule aux pieds la prosodie française, prend ces autres vers ridicules, comme un architecte prend les moëllons, pour faire un mur droit avec des éléments irréguliers et de toute forme : il s'arrête indistinctement sur le fort et le faible. Les paroles déchirées, torturées, mises en pièces, ne filent pas moins sous le chant; le génie dramatique frappe de grands coups, et le cordeau de l'orchestre est là pour tout aligner.

La Vestale était à l'étude depuis plus d'un an, et dès les premières répétitions on crut devoir compter sur sa réussite. L'empereur en fut instruit et voulut entendre les principaux morceaux de cet opéra ; sa musique les exécuta le 14 février 1807, aux Tuileries. Napoléon témoigna hautement à M. Spontini toute la satisfaction que sa musique lui avait éprouver, et lui prédit un grand succès. — « Votre ouvrage, dit-il, abonde en motifs nouveaux ; la déclamation en est vraie et s'accorde avec le sentiment musical ; des beaux airs, des duos d'un effet sûr, un finale entraînant; la marche du supplice me paraît admirable. » En se retirant ensuite, il s'adressa de nouveau à l'auteur : « Monsieur Spontini, je vous répète que vous obtiendrez un grand succès; il sera bien mérité. »

Le 26 mars suivant, l'empereur se fit donner une répétition de *la Mort d'Abel* de Kreutzer dans la galerie de la Malmaison; le premier duo lui plut, il applaudit certaines parties de la musique, mais ne parla point du succès qu'il en espérait : l'oracle resta muet.

Antoine et Cléopâtre, ballet en trois actes d'Aumer, musique de Kreutzer, est mis en scène le 8 mars 1808. Kreutzer était alors en tête des violonistes de l'opéra ; Kreutzer et Persuis brossaient de la musique pour le chant et la danse ; leur déplorable fécondité, la faveur dont ces fabricants privilégiés jouissaient, devinrent funestes à notre premier théâtre lyrique.

Mlle Joséphine Armand choisit le rôle de Chimène pour son début ; on reprend cet opéra de Sacchini. La pièce et l'actrice font peu de sensation.

Chéron avait cédé le premier emploi de basse à Dérivis. Chéron prend sa retraite et l'on donne à son bénéfice *la Vestale* et *Mirza*, ballet déjà fort ancien.

Aristippe, opéra en deux actes, de Giraud et Leclerc, musique de l'inévitable Kreutzer, est joué le 24 mai. La pièce est une imitation d'*Anaximandre,* comédie d'Andrieux. Le rôle principal, destiné à Lays, est encore une espèce de troubadour, philosophe couronné de roses, chantant le plaisir et le vin comme Anacréon. Lays voulait absolument être entouré d'un troupeau de jeunes filles, et régaler le public d'une série d'hymnes adressées à Bacchus, à la Volupté, à la mère des Amours, des Jeux et des Ris. Les auteurs savaient que le bonhomme Lays ne sortait pas de là ; le bonhomme avait un immense crédit, on lui redonnait le même rôle qu'il redisait sans cesse avec des habits et sous des noms différents. La musique d'*Aristippe* est d'une trivialité remarquable, et pourtant c'est ce que Kreutzer a fait de mieux à l'Opéra. *Aristippe* réussit parfaitement, et le cours de ses nombreuses représentations s'est longtemps prolongé. Les théâtres de vaudeville ont conservé l'air d'une chanson d'*Aristippe*, voilà tout ce qui est resté des fadaises chantées par le philosophe athénien. Lays, Dérivis, Nourrit, Mlle Hymm, exécutèrent fort bien cet opéra dans sa nouveauté.

Gardel fait représenter *Alexandre chez Apelles*, ballet en deux actes, le 20 décembre ; il avait déjà donné *Vénus et Adonis,* ballet en un acte. Bonnel, basse, débute dans le chant ; Mérante, Montjoie, Albert, Mmes Elie, Rivière, viennent se joindre à la troupe dansante pendant l'année 1808.

La Mort d'Adam, opéra très-sérieux de Guillard, est fort applaudi, grâce à la musique de Le Sueur. L'apothéose d'Adam, dernier tableau offert à l'admiration du public, excite des trans-

ports d'enthousiasme; cet effet de décor est combiné, peint par Dégotti.

Le ténor Lavigne débute par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide;* belle voix, sonnant bien dans les cordes élevées, mais inculte; on espérait que l'étude pourrait la façonner un peu; Lavigne, ébloui par l'éclat de ses premiers succès, n'a point travaillé; cet acteur en est resté à peu près à son point de départ.

Mlle Gosselin aînée paraît pour la première fois dans *la Caravane*, le 8 août, et prend bientôt place parmi les virtuoses de la danse.

Mme Branchu, que ses succès dans *la Vestale* avaient enhardie, joue le rôle de Didon au grand contentement de ceux qui n'avaient point vu Mme Saint-Huberti.

Le succès de *Fernand-Cortez* ne se décide pas d'une manière aussi franche, aussi brillante que celui de *la Vestale* des mêmes auteurs. On remarque, parmi les belles choses que renferme cette partition, un duo, un air, admirables. Lainez, Lays, Mme Branchu, représentent Fernand, Télasco, Amazili. *Fernand-Cortez* n'est joué que vingt-quatre fois dans sa nouveauté, encore lui faut-il sept ans pour arriver à ce chiffre. 28 novembre 1809.

La Fête de Mars, divertissement pantomime, de Gardel; je ne vous dirai rien de ce petit ballet : s'il vous souvient de cette fête, recevez-en mon compliment.

Le 24 janvier 1810, pour la représentation donnée au bénéfice de Lainez, on reprend *Colinette à la Cour,* de Grétry; *Hippomène et Atalante*, opéra nouveau de MM. Lehoc et A. Piccinni, est joué pour la première fois.

Après *la Mort d'Adam*, voici venir *la Mort d'Abel*, il semble que l'ordre chronologique a été suivi; dans la série ordinaire des événements, le père doit mourir avant le fils, mais le farouche Caïn précipite Abel dans la tombe, et, d'un coup de massue, fait une exception à la règle au moment même où elle venait d'être établie. Les faiseurs de livrets de ce temps étaient singulièrement inspirés; leur genre de gaieté répandit un voile de tristesse sur l'Opéra. *La Mort d'Abel* n'inspira que l'ennui, malgré les cris de Lainez et la vigueur qu'il mit dans l'exécution dramatique du rôle de Caïn. Un duo gracieux, celui qui sert

d'introduction à la pièce, réussit à la scène et fut chanté dans les concerts; on doit en féliciter Mozart, la phrase principale de ce duo, la seule qui mérite d'être remarquée, est empruntée au premier duo des *Nozze di Figaro*.

L'Académie impériale de musique célèbre le mariage de son chef suprême, Napoléon, par une représentation offerte au peuple qui n'est plus souverain. *Iphigénie en Aulide* reparaît sur la scène avec le plus grand éclat; *Que d'attraits! que de majesté! chantons, célébrons notre reine,* sont répétés et salués avec des transports d'enthousiasme adressés à la nouvelle impératrice, Marie-Louise. Un chant d'hyménée est exécuté avant le ballet de *Vénus et Adonis*. Les représentations *par ordre* se multiplient à cette époque, et *le Triomphe de Trajan*, *les Bardes*, y figurent en première ligne.

Le chef d'orchestre Rey, qui, depuis trente-quatre ans, tenait le bâton de mesure à l'Opéra, prend sa retraite, et meurt l'année suivante. Persuis lui succède.

Persée et Andromède, ballet en trois actes, de Gardel, musique de Méhul, réussit à merveille le 8 juin. Le cheval Pégase se fait applaudir, et paraît sensible aux témoignages de satisfaction qui lui sont adressés.

La *Sémiramis,* de Catel, n'avait obtenu qu'un succès d'estime; *les Bayadères*, du même auteur, sont mieux accueillies, et pourtant la musique de cet opéra ne valait point celle de *Sémiramis*. Le théâtre est une loterie, un jeu de hasard; le premier ouvrage d'un auteur est reçu avec défiance, on l'écoute cependant, et l'on finit par croire que le débutant est capable de faire quelque chose, faculté qu'on lui avait refusée jusqu'alors. Ce même auteur donne un second opéra, qui est inférieur au premier, peu importe, on le reçoit beaucoup mieux, parce qu'on s'est accoutumé à voir son nom sur l'affiche, et que l'opinion l'a placé parmi ceux qui ne sont pas tout à fait indignes d'offrir leurs productions au public. Nourrit, Dérivis, Mme Branchu, se distinguèrent dans les rôles de Démaly, Olkar, Laméa. 8 août 1810.

Le succès des *Bayadères* engagea l'administration à remettre en scène *Sémiramis*. L'infortunée reine de Babylone se montra deux fois seulement, et rentra dans le tombeau de Ninus pour

n'en plus sortir. *Sémiramis* n'eut en tout que vingt-deux représentations.

Recettes pendant l'année 1810.

143 représentations ont produit. . . .	470,251 fr.	15 c.
13 bals.	70,859	57
TOTAL.	541,090	72

CASTIL-BLAZE.

LA NUIT

DE LA TOUSSAINT.

I.

De tous les jours de l'année, il n'en est point que l'imagination superstitieuse des Flamands ait entouré de plus grandes terreurs que le 1er novembre. Les morts sortent à minuit de leur tombe, pour venir, en longs suaires, rappeler les prières dont ils ont besoin, aux vivants qui les oublient; la sorcière et le vieux berger choisissent cette soirée de mauvais augure pour exercer leurs redoutables maléfices; l'ange Gabriel soulève alors, pour douze heures, le pied sous lequel il retient le démon captif, et rend, à cet infernal ennemi des hommes, le pouvoir momentané de les faire souffrir.... D'ordinaire, la désolation de la nature vient encore ajouter aux terreurs de ces croyances : la tempête mugit, la neige tombe avec abondance, les torrents se gonflent et débordent; enfin la souffrance et la mort menacent de toutes parts le voyageur.

Durant la première nuit de novembre, de l'année 16..., une pauvre famille errait sans guide et au hasard, sur des routes inconnues. Aveuglés par la neige qui les fouettait au visage, les pieds gonflés par la fatigue, ces malheureux pouvaient à peine se soutenir. Bientôt même il leur fallut s'arrêter et chercher, dans le ravin de la route, un abri contre la violence de la tempête. Le chef de cette famille était un homme jeune encore : une femme l'accompagnait; dans ses bras, elle portait un enfant nouveau-né; derrière elle, marchait un petit garçon de cinq à six ans, frêle créature à demi morte de froid et de fatigue.

— Margarita, nous ne pouvons aller plus loin, dit l'homme,

qui s'exprima en italien : il faut nous arrêter ici. Couvre-toi de mon manteau et tâche d'en couvrir ta fille. De mon côté, je vais presser Antonio contre moi; peut-être parviendrai-je à le réchauffer.

La femme obéit en silence et prit le manteau dont elle s'enveloppa; le mari serra le petit garçon sur sa poitrine, et lui cacha le visage entre ses bras. Mais que pouvaient tous ces efforts contre la neige qui tombait plus épaisse? Déjà le froid pénétrait leurs membres, et les jetait dans un engourdissement, douloureux précurseur de la mort.

L'homme se leva tout à coup, et prenant la main de sa femme :

— Debout! s'écria-t-il, debout, Margarita! Si nous demeurons plus longtemps dans ce lieu, c'en est fait de nos enfants et de nous. Il faut quitter ce ravin ; il faut marcher ; il faut continuer notre chemin et gagner Cologne. Écoute! le son des cloches parvient jusqu'à nos oreilles ! Nous ne pouvons être éloignés de la ville. Reprends courage ; là nous attend, je l'espère, l'hospitalité de ton oncle Rembrandt.

Margarita tenta de se soulever ; mais ses membres roidis se refusèrent à tout mouvement, et l'effort que fit son mari pour l'aider, renversa l'infortunée sur la neige ; la petite fille, blessée dans cette chute, jeta des cris plaintifs.

— Margarita ! s'écria le voyageur agenouillé près de sa femme et cherchant à étancher le sang qui coulait de la tête de sa fille, Margarita, au nom de Dieu, pour le salut de nos enfants, rassemble toutes tes forces ! Si nous ne quittons ce lieu funeste, demain l'on retrouvera nos cadavres sur cette route.

Puis, voyant que Margarita, évanouie, n'entendait pas ses paroles :

— Écoute-moi, Antonio, reprit-il brusquement, je vais prendre ta petite sœur dans mes bras et courir jusqu'à la ville pour chercher du secours. Je ne puis t'emmener avec moi, tu pourrais retarder mes pas, et de la rapidité de la course dépend la vie de ta mère !

Il se dépouilla aussitôt de sa veste, dont il couvrit l'enfant; prit sa petite fille dans ses bras et se mit à courir, demi-nu, vers Cologne, dont par bonheur il se trouvait moins éloigné qu'il ne l'avait cru. Arrivé aux portes de la ville que gardait un poste nombreux de soldats espagnols :

— Au nom de Jésus-Christ, leur dit-il, dans un mauvais flamand mêlé d'italien, camarades, indiquez-moi la maison de maître Rembrandt, le peintre. Il faut que je lui parle sur l'heure.

En voyant cet homme demi-nu, l'air égaré et qui s'exprimait avec difficulté dans une langue étrangère, les soldats le prirent pour un fou et résolurent de s'amuser à ses dépens.

— Maître Rembrandt? dit l'un, il demeure là-bas, tout près d'ici, à l'autre bout de la ville. Prenez à droite.

— Non pas, suivez à gauche, cette rue que vous voyez.

— Marchez toujours droit, et vous arriverez si c'est le chemin.

Et ils riaient aux éclats de ces grossières plaisanteries qui désespéraient le voyageur. Enfin, celui-ci courut vers une lanterne et leur montra l'enfant moribond qu'il portait dans ses bras ; l'obscurité les avait empêchés jusque-là de le remarquer.

Alors ces hommes cessèrent leur jeu cruel, mais ils ne comprirent pas davantage ce qu'on leur demandait. La demeure du peintre n'était connue d'aucun d'eux. Cependant chaque minute perdue rendait plus impossible le salut de la femme et du fils de l'Italien! Il allait retourner au ravin pour mourir avec eux, quand un petit tailleur, vieux et contrefait, vint à passer, une lanterne à la main, car la nuit était venue, et les règlements de la ville défendaient à tout bourgeois de sortir de chez lui sans lumière. Le nain, attiré par les plaintes de l'étranger, s'approcha du groupe de soldats, et prit en pitié la détresse du voyageur qu'il reconnut, à l'accent, pour un compatriote.

— Venez, lui dit-il, venez, je vais vous conduire chez maître Rembrandt; mais je doute fort que vous parveniez à vous faire ouvrir son logis à pareil heure, surtout le soir de la Toussaint. N'importe, venez toujours.

— Et ma femme et mon enfant, s'écria le voyageur en expliquant sa fatale position à celui qui venait à son aide.

— Si vous n'avez d'autre espoir de salut pour eux que les secours de maître Rembrandt, leur perte n'est que trop certaine, reprit le tailleur. Maître Rembrandt ne donnerait pas une maille pour sauver la vie de son frère ! Croyez-m'en, priez deux de ces soldats de venir avec nous jusqu'au ravin; ils nous aideront à transporter chez moi votre femme et votre enfant. Pendant que je leur donnerai les premiers soins, vous vous rendrez chez maî-

tre Rembrant, car je suis pauvre, et je ne sais trop si je pourrais loger, même pour une nuit, quatre personne dans ma petite chambre. Mais à la grâce de Dieu ! la Providence vous a envoyé à moi et je vous aiderai selon mes forces.

Le tailleur qui s'appelait maître Nicolas Barruello, expliqua ensuite aux soldats, en patois flamand, le service que l'on attendait de leur humanité. Tandis que le tambour prenait dans ses bras la petite fille et pansait de son mieux la blessure qu'elle avait à la tête, quatre hommes, avec la permission du sergent, se détachèrent du poste, et munis de torches, suivirent le voyageur. Chemin faisant, ils apprirent que cet étranger arrivait de Liége après plusieurs journées de marche, qu'il se nommait Francesco Netcelli, et qu'il exerçait la profession de peintre.

Mais pour obtenir de lui tous ces renseignements, il fallait une curiosité aussi persévérante que celle de maître Nicolas, car Netcelli courait plutôt qu'il ne marchait vers le ravin où il avait laissé sa femme et son fils. De temps à autre, il appelait Antonio, afin d'être rassuré plus vite par la voix de l'enfant, mais il ne recevait aucune réponse. Cependant la nuit était venue tout à fait, la neige continuait de tomber avec abondance ; les vents du nord mugissaient et s'engouffraient dans les arbres de la route, et le malheureux perdit bien du temps encore, avant de pouvoir reconnaître la place où il redoutait de ne retrouver, hélas ! que des cadavres ! Enfin, la tempête s'étant apaisée un moment, une plainte faible arriva jusqu'à Netcelli ; guidé par elle, il se précipita dans le ravin, et, à l'aide de ses mains, il put, à force de tâtonnements au milieu de la double obscurité produite par la nuit et la neige, arriver jusqu'à sa femme et son enfant. La plainte qu'il venait d'entendre avait sans doute été poussée par l'un de ces infortunés en succombant, car il n'y avait plus au fond du ravin que deux corps muets et immobiles.

Maître Nicolas Baruello pria les soldats de relever le fils et la femme de Francesco et de les transporter chez lui. Il joignit lui-même l'exemple au précepte, prit dans ses bras le petit garçon, et, sa lanterne à la main, dirigea le cortége vers sa demeure, qui se trouvait heureusement peu éloignée des portes de la ville. Une fois arrivé dans sa petite chambre, il fit déposer la mère et

les enfants sur son lit, congédia les soldats en les remerciant, et se mit à l'œuvre pour secourir de son mieux les trois infortunés dont aucun ne donnait signe de vie.

Il engagea Netcelli à le seconder, mais Netcelli, soit qu'il ressentît lui-même les funestes effets du froid, ou bien que le désespoir eût brisé toute son énergie, restait plongé dans une torpeur stupide, et assis près du feu que le tailleur venait d'allumer dans son âtre, il paraissait ne rien voir et ne rien entendre. Force fut donc à Nicolas de suffire seul à enlever aux moribonds leurs vêtements mouillés de neige et à les ranimer de son mieux, en les enveloppant de linges qu'il faisait d'abord tiédir à la cheminée. En un instant, toute sa modeste garde-robe se trouva employée, et les carreaux de fer, chauffés dans la cendre, rappelèrent la chaleur aux pieds de la jeune femme.

Comme tant d'efforts restaient sans résultat, il monta sur une chaise et prit, sur la planche la plus élevée de son armoire, un cruchon soigneusement bouché, qui ne contenait rien moins que de l'eau-de-vie exquise, dont il se régalait aux grands jours. Sans hésiter, mais non sans laisser échapper un soupir, il humecta, de la précieuse liqueur, un morceau d'étoffe légère, et se mit à frictionner doucement le visage et les mains de Marguerite. Longtemps les soins de Barruello parurent inutiles, et il commençait à craindre de n'avoir chez lui que des cadavres, quand la jeune femme entr'ouvrit les yeux et balbutia quelques mots en étendant les bras... Elle demandait ses enfants.

— Ils sont là, signora ; ils sont là, soyez sans crainte. Allons donc maître Netcelli revenez à vous, et prenez courage, car voici votre femme hors de danger ! Vos enfants ne tarderaient point à se raminer comme elle si vous me secondiez un peu..... Tenez ; videz avec moi un verre de cet admirable cordial ; il a guéri votre femme, et il vous guérira de même. A votre santé et à celle de nos malades !

Là-dessus, maître Nicolas, dont la face bourgeonnée attestait la grande estime qu'il professait pour la liqueur dont il parlait en termes si pompeux, vida d'un seul trait le gobelet qu'il avait empli jusqu'au bord, et en versa les dernières gouttes dans ses mains qu'il frotta vivement l'une contre l'autre. Netcelli but comme lui ; grâce à la chaleur qu'il sentit circuler dans ses vei-

nes, il sortit peu à peu de son anéantissement profond; ses yeux qu'il fixa rapidement d'abord sur la flamme du foyer, se portèrent autour de lui; il reconnut ses enfants, il reconnut sa femme, et put enfin se soulager en versant des larmes.

Margarita ! s'écria-t-il, te voilà dans mes bras; tu me souris, tu me parles ! Nous n'avons donc plus rien à craindre; nous voilà réunis.

Il s'arrêta tout à coup, car ses yeux rencontrèrent ses deux enfants plongés encore dans une immobilité qui pouvait être celle de la mort. La jeune femme comprit la pensée de Francesco, et y répondit par un gémissement convulsif. Le tailleur les réprimanda doucement :

— Désespérer de la bonté du ciel, c'est en devenir indigne, maître Netcelli; la sainte Vierge et les saints vous ont rendu votre femme, ils vous rendront encore vos enfants. Au lieu de vous plaindre, secondez-moi dans les soins que je donne à ces chères créatures; tenez, voici l'aîné qui revient à lui; embrassez-moi, cher petit ange ! Et venez que je vous porte près de votre mère ! Oui, signora, livrez-vous à la joie, couvrez-le de baisers. Mais, qu'entends-je ? Dieu soit loué, et notre dame bénie ! C'est la voix de sa sœur.

Et le bon tailleur allait d'un enfant à l'autre : avec une infatigable charité, il achevait de ranimer l'un au moyen d'un mélange d'eau-de-vie et d'eau chaude, et il frictionnait le second avec un pan de sa grosse veste de laine largement humectée du cordial, si bien que la bouteille était complétement vide quand tous les malades se trouvèrent hors de péril.

Après les premiers moments d'une joie vive et sans mélange, causée par cette cure merveilleuse, maître Barruello se mit à porter avec inquiétude autour de lui ses petits yeux bordés de rouge; il regardait le lit, il mesurait des yeux sa chambre longue de huit pieds au plus, et fronçait le sourcil. Pendant ce temps, Antonio, complétement ranimé, se pressait contre le chambranle de l'âtre, et commençait à jaser, tandis que la petite blessée jouait dans les bras de Marguerite avec les longues boucles de cheveux éparses sur les épaules de sa mère.

— Quel souci vous préoccupe, mon hôte ? mon bienfaiteur ! demanda Netcelli qui lisait sur le visage de Barruello l'inquiétude et l'embarras.

— A vrai dire, reprit le tailleur en toussant, je me demande comment nous allons faire pour passer ici la nuit? Cinq personnes dans une chambre comme la mienne, et un seul lit pour tout ce monde! Sans compter que je viens de mettre dans la cheminée mon dernier fagot, et que ce petit gaillard demande à manger; or, il faut vous avouer que toutes mes provisions se bornent à ce morceau de pain qu'Antonio dévore.

— Je vais me rendre chez mon oncle Rembrandt, lui raconter ces tristes événements et lui demander son assistance.

Le tailleur hocha la tête.

— C'est un moyen qui peut nous tirer d'affaire, mais sur lequel je compte peu. N'importe! nous n'avons point à choisir; je vais rallumer ma lanterne et vous conduire dans le quartier des juifs, où demeure maître Rembrandt, le peintre ou l'usurier, comme vous voudrez l'appeler, car il fait à la fois ces deux métiers. Puisse Dieu toucher le cœur de votre oncle et faire qu'il vous ouvre sa porte!

Et le tailleur, prenant son manteau qui couvrait le lit, allait s'en envelopper pour sortir; mais après un court moment de réflexion et par une abnégation qui n'était pas sans mérite par le froid qu'il faisait, il replaça le manteau sur le lit de la malade; puis, posant ses mains autour de la lanterne comme pour les réchauffer à la faible lueur de la chandelle qui s'y trouvait renfermée, il s'arma de résignation, fit signe à Netcelli de le suivre, et tous les deux se mirent en route pour le quartier des juifs, situé à l'autre extrémité de la ville.

II.

Lorsque Francesco Netcelli, accompagné de maître Nicolas Barruello, sortit de la chambre enfumée du tailleur, un silence profond succédait déjà depuis quelque temps aux fureurs de la tempête, et la lune détachait son disque lumineux sur un ciel parsemé d'étoiles. Un linceul de neige couvrait la terre; les objets éclairés bizarrement prenaient mille formes douteuses et sinistres; cette ville muette et blanche inspirait une vague terreur, dont ne purent se défendre ni le vieil ouvrier, ni son compagnon lui-même. Sans se communiquer mutuellement leurs sensations superstitieuses, ils se rapprochèrent par un mouvement

machinal, et ce fut ainsi qu'ils traversèrent plusieurs rues désertes, où ne retentissait même point le bruit de leurs pas étouffé par la neige. Après avoir marché pendant un quart d'heure sans rencontrer un seul homme, ils arrivèrent dans le quartier des Juifs, lieu de réprobation hanté par une race maudite, et voisin d'un cimetière abandonné.

Maître Barruello montra du doigt, à Netcelli, une grande maison flanquée de deux tourelles, et que précédait une cour immense fermée par une vaste enceinte d'épaises et hautes murailles. L'étranger s'approcha, et vit une porte, petite, basse, bardée de fer, au milieu de laquelle brillait un gros bouton de cuivre. Il tira ce bouton; soudain le son aigre d'une sonnette retentit, mêlé aux hurlements formidables de plusieurs dogues.

Netcelli attendit quelques instants, l'oreille aux aguets; mais personne ne vint ouvrir, personne ne répondit.

Il agita la sonnette de nouveau; puis une troisième fois. Cet appel réitéré n'eut d'autres résultats que de redoubler la fureur des dogues, qui se débattaient dans leurs loges et secouaient leur chaîne avec violence.

A un quatrième appel de Netcelli, les chiens se turent tout à coup; une porte s'ouvrit avec un long fracas de gonds et de serrures. On entendit ensuite un pas lourd, à demi étouffé par la neige, descendre les marches d'un escalier, puis se traîner sur les dalles de la cour. Par instants, la toux sèche d'un vieillard se mêlait à ces différents bruits.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que l'on parût, dans la maison, s'inquiéter davantage de celui qui demandait à y être admis. Netcelli, après une attente inutile, tira la sonnette encore une fois, mais avec une violence qui témoignait plutôt la colère et le découragement que l'espérance de se voir ouvrir. Alors il comprit ce que l'on était venu faire tout à l'heure dans la cour, car les chiens déchaînés bondirent contre la porte, et renouvelèrent à bout portant leurs menaces contre Netcelli et son compagnon.

— Je vous l'avais bien dit, murmura le tailleur; il n'ouvrira point. Retournons au logis; il vaut encore mieux passer une nuit incommode dans ma petite chambre que devant cette porte, exposés à la rigueur du froid et près d'un cimetière. C'est aujourd'hui le jour des morts, et il me semble, à chaque instant,

voir quelque fantôme sortir de ces tombes. Si vous saviez toutes les histoires que l'on raconte sur cette horrible charnier... Il faut excuser maître Rembrandt de vous tenir sa maison fermée ; quoique grande et belle, cette maison est restée plus de vingt ans sans acheteur, tant l'on redoutait le voisinage du cimetière. Le vieil usurier a passé par-dessus tout ; il a eu la maison pour peu d'argent. Or, pour épargner mille florins, il se logerait aux portes de l'enfer..... Croyez-moi, quittons ces lieux, et retournons dans ma demeure. Fasse le ciel que nous y arrivions sains et saufs !

Tout en parlant, le tailleur entraîna Netcelli, et il se mit à marcher précipitamment sans regarder en arrière, car le bruit de la neige que froissaient leurs pieds, mêlé aux plaintes du vent, qui recommençait à souffler, lui paraissaient les plaintes de quelque âme en peine qui les suivait en traînant son linceul. Pâle, le front baigné d'une sueur glacée, en proie à ces émotions inexplicables dont les intelligences même les plus fortes ne peuvent pas toujours se défendre, l'Italien, découragé par la fatigue et les souffrances, finit par se laisser aller à toutes les terreurs de son compagnon. D'horribles pressentiments l'accablaient ; il sentait un nouveau malheur peser sur sa tête, et ce fut d'une main tremblante d'effroi qu'arrivé au terme de sa course, il poussa la porte du tailleur.

Avant d'entrer, il écouta.

— Maman ! maman ! criait le petit Antonio, j'ai froid, j'ai peur ; éveille-toi.

La mère ne répondait pas.

Netcelli entra brusquement. Une obscurité complète régnait autour de lui. Il ne restait pas une étincelle dans les cendres froides du foyer ; la lampe s'était éteinte, et la fenêtre, brisée par l'ouragan, versait des flots de vent glacés dans la misérable mansarde. Francesco courut au lit ; ses mains, durant quelques secondes, y cherchèrent en tâtonnant. Elles rencontrèrent un corps roide et froid : c'était le visage de sa petite fille blessée, qu'entouraient les bras de Marguerite.

Maître Nicolas se tenait sur le seuil dans une telle angoisse, qu'il ne pouvait avancer d'un pas et que la voix expirait sur ses lèvres. Cependant les bras étendus en avant, il finit par marcher avec précaution dans la chambre, cherchant à parvenir jusqu'à

l'armoire, où se trouvaient la pierre à fusil et le briquet d'acier à l'aide desquels il pouvait allumer du feu. Ses pieds, à chaque mouvement, se heurtaient aux débris de la fenêtre. Il croyait enfin atteindre l'armoire, quand sa jambe se blessa contre un objet renversé. Il se baissa. Jugez de son chagrin : c'était l'armoire qui gisait là brisée. Après de longues recherches, il put enfin saisir le briquet d'acier et la boîte qui renfermait le *brûlin*, vieux linge à demi consumé qui remplace, en Flandre, l'amadou. Mais, en tombant, la boîte s'était ouverte et le linge s'était perdu. Le reste de la nuit devait donc s'écouler sans feu et sans lumière.

— Maître Netcelli! maître Netcelli! cria Barruello.

Aucune voix ne répondit; des cris de douleur eussent été moins affreux que ce funeste silence.

Le tailleur, par un mouvement machinal d'effroi, s'élança hors de la chambre, se laissa glisser le long de l'escalier, et ne cessa de courir jusqu'au corps de garde.

Comme chacun, dans la ville, connaissait le bon cœur et la probité de maître Nicolas, la sentinelle ne s'opposa point à son passage; chacun des soldats le salua par son nom et se pressa pour lui ménager une place devant le poêle. Alors le petit homme, ayant retrouvé, grâce à la chaleur, un peu de force et de présence d'esprit, raconta ses nouvelles infortunes. Il n'en fallut pas tant pour déterminer le sergent qui commandait le poste à faire accompagner chez lui le tailleur par deux soldats, munis de lanternes et de tous les objets nécessaires pour allumer du feu.

Nicolas, en fuyant, avait, dans sa terreur, laissé sa porte ouverte. Quand il revint, cette porte était close, et ne céda point aux efforts qu'il fit pour l'ouvrir.

— Maître Netcelli, cria-t-il, c'est moi qui reviens avec ce qu'il faut pour allumer du feu; ouvrez...

On n'ouvrit point et l'on ne fit aucune réponse. Les nouvelles interpellations adressées par le tailleur, les coups du marteau qu'il agita n'obtinrent pas plus de succès... Alors il se rappela que la clé se trouvait heureusement dans sa poche, et, précédé des soldats qui portaient des lanternes, il entra! Un affreux spectacle le fit reculer. Marguerite et sa fille n'étaient plus que des cadavres, le petit garçon se débattait au milieu d'effroyables

convulsions, et le père, accroupi sur le lit, pâle, l'œil hagard, riait du rire des insensés.

Maître Nicolas pensa lui-même perdre la raison.

— Quelle nuit ! s'écria-t-il, et quelle faute ai-je commise pour que Dieu m'accable à la fois de tant d'horribles coups ! Que vais-je faire ? que devenir ? Ma chambre est dévastée, deux cadavres gisent sur mon lit, et me voilà devant un fou et un enfant moribond ?

Et il se jeta sur un vieux fauteuil, se cacha le visage dans les mains, et laissa faire durant quelques minutes les soldats qui donnaient des soins au petit garçon.

Mais le découragement du brave homme cessa bientôt, et la nécessité de venir en aide aux malheureux que la Providence lui avait confiés prit le dessus. Il se leva de son fauteuil, prit le petit garçon dans ses bras, et s'agenouillant près du feu qu'avaient allumé les soldats, il parvint à calmer les mouvements nerveux d'Antonio. Pendant ce temps, les soldats fermaient avec de vieilles planches la fenêtre brisée. Quand ils eurent fini ce travail, qui rendit la mansarde à peu près habitable, ils enlevèrent les cadavres étendus sur le lit, les placèrent pieusement l'un à côté de l'autre dans une petite pièce voisine où se trouvait l'établi du tailleur, et se disposèrent à emmener avec eux l'insensé, qui n'opposait aucune résistance. Mais, en les voyant s'emparer de Netcelli, le petit garçon s'échappa des bras du tailleur et courut à son père.

— Emmenez-moi avec lui, s'écria-t-il ; il fait bien froid ; tant mieux, nous mourrons !

Le cœur de maître Nicolas s'émut à ces paroles.

— Au fait, dit-il, puisque je garde ici les morts, pourquoi ne garderais-je point aussi les vivants ? Laissez là ce pauvre enfant et son père, dont la folie ne me paraît point redoutable. Au point du jour de nouveaux soldats viendront vous remplacer au poste, et peut-être ne se montreront-ils point pour ces infortunés aussi charitables que vous. Demain matin, j'irai trouver maître Rembrandt ; quelque dur et avare qu'il soit, il ne pourra me refuser un peu d'argent pour acheter des bières aux morts. Il faudra bien qu'il use de son crédit près des échevins pour faire admettre le père à l'hôpital ; enfin, il ne peut aussi abandonner l'enfant de sa nièce ; peut-être même con-

sentira-t-il à s'en charger. Adieu donc et merci, camarades.

Les soldats partirent, mais non sans avoir vidé d'abord leurs gourdes de brandevin dans la bottrine de maître Nicolas. Quand ils se furent éloignés, le tailleur détacha de la muraille un petit crucifix en ivoire et une branche de buis bénit qu'il déposa sur la poitrine des deux morts; puis il se signa dévotement, ferma la porte de l'établi, enveloppa dans la couverture Antonio, et, après avoir remis en ordre, autant qu'il était possible, sa mansarde bouleversée, il revint près de la cheminée devant laquelle le peintre était accroupi. Maître Barruello ne se trouva pas sans terreur en face de l'insensé, mais il s'arma de nouveau du signe de la croix, et, tirant un chapelet de son sein, il récita des priènes jusqu'au moment où le jour parut.

III.

Certes, le spectacle qu'offrait la mansarde de maître Nicolas était bien déplorable ; mais il parut encore plus sinistre lorsque les clartés naissantes de l'aube vinrent se mêler aux lueurs douteuses de la lampe et aux reflets rougeâtres que jetait pas intervalle la flamme du foyer. Le désordre et la désolation s'y montrèrent alors dans toute leur hideuse vérité.

Le tailleur, sorti de l'assoupissement incomplet où l'avaient plongé la fatigue et la chaleur de la houille qui brûlait dans l'âtre, porta autour de lui des regards affligés, et ne put réprimer un gros soupir, expression d'une pensée de mauvaise humeur plus encore que de chagrin, avouons-le en historien véridique. Pour comprendre et pour excuser le digne bourgeois de Cologne, il faudrait avoir vécu en Flandre et savoir quel besoin impérieux d'ordre et de régularité dans les objets usuels de la vie intérieure éprouve tout habitant de ce pays, où la moins soigneuse ménagère se lève à quatre heures du matin, et passe deux heures à laver, à frotter ou à cirer pour effacer une tache sur les carreaux de terre cuite qui pavent sa maison. En détournant les yeux du lit en désordre, des meubles brisés et du sol couvert de boue et de débris de verre, Nicolas Barruello reporta ses regards sur Netcelli. Celui-ci restait stupidement accroupi devant la cheminée, les yeux fixes, sans joie comme sans douleur, et complétement étranger à ce qui se passait autour de lui.

Un charbon ardent roula sur son pied nu ; la violence de la brûlure lui fit pousser un léger cri, mais il ne bougea pas, il ne fit aucun mouvement... Il ne restait plus assez d'intelligence à l'idiot pour éviter cette douleur en reculant !... Le petit Antonio, grâce à l'heureuse vigueur de son âge, dormait d'un profond sommeil, et son souffle régulier s'échappait doucement de ses lèvres entr'ouvertes, qui laissaient voir des dents blanches d'une régularité charmante. Maître Barruello hésita quelques instants à le réveiller ; mais le grand jour était venu, huit heures sonnaient à la cathédrale de Cologne, et il fallait s'occuper promptement des moyens de mettre un terme aux embarras que cette nuit de désastre avait accumulés. Le tailleur passa donc sa grosse main velue sur le visage d'Antonio.

— Il faut te lever et venir avec moi, *mio caro*, dit maître Nicolas à l'enfant, qui le regardait avec des yeux encore gros de sommeil ; voici ton chaperon, donne-moi la main et mettons-nous en route.

— Et mon père ? Et ma mère demanda l'enfant.

— Ils dorment..... Viens.

— Je ne veux point sortir sans les avoir embrassés.

— Tu veux donc être désobéissant ? car ta mère m'a dit de t'emmener avant son réveil, répliqua maître Barruello, et bon gré mal gré il fit sortir l'enfant, et se dirigea vers le quartier des Juifs. Arrivé devant la porte qui, la veille, était restée close aux appels réitérés du pauvre Netcelli, le tailleur tira brusquement la sonnette, et une vieille femme vint ouvrir. Quoiqu'elle portât les vêtements d'une ouvrière, maître Barruello reconnut, dès le premier abord, au ton et à l'allure de cette digne dame, qu'il avait affaire à la maîtresse du logis ; aussi se découvrit-il poliment.

— Que voulez-vous ?

— Parler à maître Rembrandt.

— Vous...? Et pourquoi ? — On ne peut le voir de si bonne heure, répliqua la dame d'un ton aigre. Mon mari travaille ; revenez à midi.

Il me sera difficile de revenir à midi, et peut-être messire Rembrandt sera-t-il fâché de ne point m'avoir vu. Je lui apporte.... je veux lui rendre.... quelque chose qui lui appartient.

— C'est donc de l'argent? demanda la vieille en fixant sur maître Nicolas un regard scrutateur.

— C'est un trésor! répondit le tailleur en supportant ce regard avec un sang-froid héroïque.

Elle hésita quelques secondes encore.

— Entrez, dit-elle à la fin. Aussi bien, si vous me trompez, votre audience ne sera pas longue, et vous ne vous trouverez pas le bon marchand de déranger maître Rembrandt lorsqu'il travaille!... Venez.

Ouvrant alors toute grande la porte, qu'elle avait jusque-là tenue entre-bâillée, la vieille femme laissa entrer Barruello, referma soigneusement la serrure, et traversa la cour en faisant signe au tailleur de la suivre. Chemin faisant, ce dernier jeta un coup d'œil sur les quatre dogues qui sortirent en aboyant des niches où ils étaient enchaînés, et il ne put s'empêcher de frémir à la pensée du péril qu'il eût couru la veille, s'il fût tombé au pouvoir de ces redoutables animaux.

Après avoir gravi un perron élevé, et traversé deux vastes pièces désertes et sans meubles, Barruello arriva dans une chambre éclairée par une seule fenêtre ménagée dans le haut du plafond : il y régnait une obscurité assez grande pour que le tailleur restât quelques instants sans pouvoir rien distinguer. Enfin, il aperçut dans un coin, un homme âgé, la tête enveloppée d'un linge blanc, la barbe longue, le visage ridé, et le regard étincelant de cette clarté verdâtre particulière aux yeux de certains animaux. Il peignait, debout, devant un chevalet. En face de lui, dans la partie éclairée par la fenêtre, se trouvait un homme enveloppé d'un linceul, dans l'attitude d'un ressuscité qui sort de la tombe.

Le vieillard continua quelque temps à peindre, sans paraître s'apercevoir de la présence du nouveau venu, et la femme qui avait servi d'introductrice à Barruello alla s'asseoir près d'une haute cheminée, sous laquelle pendait à la crémaillère une marmite enfumée. Près de là, sur un escabeau, gisaient des légumes que la digne ménagère mit dans son tablier, après s'être assise, et continua d'éplucher.

Cependant le tailleur, en attendant que le maître du logis lui adressât la parole, s'était approché doucement du chevalet, et, quelle que fût sa préoccupation, il ne put s'empêcher de considé-

rer avec enthousiasme le tableau que terminait Rembrandt : c'était la *résurrection de Lazare*. Debout, sur le premier plan, le Christ, l'œil encore humide de larmes, disait au mort, avec un geste puissant : *Lazare levez-vous;* et Lazare étendait les bras. Des flots d'une lumière divine éclairaient la figure du Sauveur ; les autres personnages restaient plongés dans ces ombres mystérieuses et d'un effet magique, dont Rembrandt trouva seul et garda le secret.....

— Sainte Vierge, que cela est beau ! s'écria le petit Antonio.

Au bruit de cette voix claire et argentine, Rembrandt se retourna.

— Pourquoi parles-tu de choses auxquelles tu n'entends rien?

— Mon père est peintre, et puis j'ai un oncle qui fait aussi de beaux tableaux ! Mon papa me l'a dit souvent, mon oncle est le plus grand peintre de la Flandre.

— Ah ! tu es donc le neveu de Rubens ! car, après moi, je ne connais que lui auquel on pourrait donner ce nom. Dis à ton père que ton oncle Rubens est un grand peintre, mais qu'il n'est pas le plus grand peintre de la Flandre.

— Mon oncle vaut mieux que Rubens, et que vous encore.

— Et quel est-il donc? demanda dédaigneusement le vieillard.

— C'est Rembrandt.

— Tu es le neveu de Rembrandt, toi?... Tu serais donc le fils de ce Netcelli que ma nièce a épousé malgré ma défense?... Va-t'en; je ne veux ici ni de toi, ni de ton père !

L'enfant se mit à pleurer.

— Il faut donc, dit Nicolas, qu'il périsse de froid et de faim, comme sa mère et sa petite sœur, qui sont morts la nuit dernière?

— Il lui reste son père.

— Son père ! A force de souffrances et de misères il est devenu fou.

— Mon père, ma mère, ma sœur ! s'écria Antonio tout en pleurs.

Une larme coula aussi sur la joue ridée de Rembrandt.

— Ce que vous me dites là est-il vrai? Quoi ! Jeanne ! la fille de ma sœur !

— Elle a ce qu'elle mérite, interrompit une voix aigre, la

voix de dame Rembrandt, qui, les poings sur les côtés, vint se mêler à l'entretien. Si la folle ne vous eût point désobéi, si elle eût écouté vos conseils et respecté vos ordres, elle ne serait pas morte dans la misère.

— Messire Rembrandt, interrompit Barruello, votre neveu a perdu la raison, votre nièce et sa fille sont mortes ! un cercueil pour elles, du pain pour le père et l'enfant !

Rembrandt regarda sa femme avec hésitation; celle-ci prit brutalement par le bras Antonio qui sanglottait, et, se plaçant devant le tailleur, qu'elle fit reculer :

— Oui, c'est cela ! s'écria-t elle, mon mari va se charger d'un fou et d'un enfant mal élevé. Il travaille nuit et jour, et ce sera pour des misérables indignes de ses bontés ! Non, il n'en sera rien tant que je vivrai. Hors d'ici.

— Est-ce là aussi votre pensée, messire Rembrandt? demanda d'une voix forte le tailleur indigné.

Rembrandt s'était remis à peindre, et ne répondit pas. Barruello arracha l'enfant des mains de la mégère.

— Viens, Antonio, s'écria-t-il, viens ! si ton oncle te repousse, un étranger ne te repoussera pas ! Puisque Dieu t'a placé sur ma route, je ne me détournerai point de toi. Sortons de cette maison pleine d'or où l'on refuse un cercueil à ta mère. Honte et malédiction sur cette famille sans cœur et sans pitié !

En achevant ces paroles, que l'indignation lui arrachait, le tailleur sortit, emmena Antonio, et reprit, désolé, le chemin de son logis.

Chemin faisant, et lorsque sa colère se fut un peu calmée, maître Barruello se mit à méditer sérieusement sur sa position; mais il eut beau réfléchir, il ne découvrit aucun moyen de sortir d'embarras... Tout à coup une troupe de cavaliers vint à passer si rapidement, qu'il lui fallut se jeter avec précipitation de l'autre côté de la rue, et Antonio, entraîné dans cette brusque évolution, tomba en jetant des cris. A l'instant, le chef des cavaliers s'arrêta, descendit de cheval, et vint s'informer si l'enfant n'était point blessé.

Quand il eut reconnu que rien ne justifiait ses craintes, il glissa une pièce d'argent dans la main du petit garçon, remonta à cheval, et pria le tailleur de lui indiquer la demeure du peintre Rembrandt.

C'est au bout de la seconde rue à droite, dans le quartier des Juifs, près du cimetière! Vous êtes riche, vous, seigneur cavalier, vous y recevrez bon accueil.

— Les pauvres n'y trouvent donc point de charité? demanda le cavalier.

— De la charité! il n'y en a même pas dans cette maison maudite pour le neveu du maître.

Et Nicolas conta toute son histoire à l'inconnu, qui lui prêtât une vive attention. Le récit terminé, l'étranger prit dans sa poche une bourse pleine d'or, en tira quatre pièces et les remit au tailleur.

— Voici, dit-il, pour faire enterrer convenablement les morts et procurer des secours au malade et à l'enfant. Donne-moi par écrit, sur ces tablettes, ton nom et ta demeure. J'irai te voir ce soir, causer avec toi et aviser à ce qu'il nous reste à faire. Tu es un honnête homme et j'estime fort ta conduite. Adieu, à ce soir.

L'étranger piqua des deux son cheval et rejoignit sa suite, laissant maître Nicolas Barruello dans une surprise et une joie qui tenaient de la stupéfaction.

IV.

Lorsque dame Rembrandt fut parvenue à faire sortir de l'atelier Nicolas Barruello, et à soustraire son mari aux reproches et aux malédictions du tailleur, le vieillard, se rapprochant du chevalet, reprit la palette et les pinceaux; mais c'est en vain qu'il voulut continuer son œuvre : sa main tremblante ne pouvait placer convenablement les tons de la couleur, et une vive préoccupation l'empêchait de prêter l'attention nécessaire au travail commencé. A trois ou quatre reprises, il voulut retoucher la tête ébauchée du Christ, mais jamais il ne fut content de ses corrections. Transporté de colère, il jeta ses pinceaux, croisa les bras en regardant la toile, et finit par tomber peu à peu dans une rêverie profonde. Bientôt ses pensées se reportèrent vers les souvenirs de sa jeunesse. Orphelin, que serait-il devenu sans la tendresse dévouée de sa sœur Louise? ne lui avait-elle point prodigué les soins d'une mère, n'avait-elle point veillé sur lui comme l'ange qui jadis conduisit le jeune Tobie à travers

les périls d'un long voyage? Et l'orphelin d'une de ses sœurs, il refusait de l'entendre; il lui fermait sa porte ! Combien la douleur et l'expérience ont changé son cœur ! Sans doute Marguerite est coupable d'avoir bravé sa défense en épousant un peintre italien sans talent et sans fortune ; mais il serait trop cruel de punir sa désobéissance, même après la mort. Oui, pensa-t-il, les malheurs de cette famille ne sont que les conséquences de ses fautes, mais il n'en faut pas moins venir à son aide !

Il se leva brusquement, fouilla dans la large poche de son pourpoint, et en tira une bourse de cuir. Il compta un à un, et en examinant avec attention chaque pièce, cinq à six écus ; puis il appela sa femme. Celle-ci quitta, non sans murmurer, le coin de la cheminée, où elle avait repris ses travaux de cuisine; mais quand elle vit l'argent que le peintre tenait dans la main, elle recula de surprise et de colère car elle devina sans peine, à l'embarras de Rembrandt, l'usage qu'il voulait faire de cette somme.

— Ah ! ah ! c'est donc argent comptant que vous payez les insultes? Du moment où l'on saura cette belle conduite, les pratiques ne vous manquerons point ! Si vous avez l'argent à ne savoir qu'en faire, achetez un pourpoint à votre fils qui va les coudes percés ; ou plutôt, remettez ces pièces dans votre bourse et abandonnez à leur juste sort les intrigants et les mauvais sujets !

Rembrandt fronça le sourcil, et le regard qu'il jeta sur sa femme la fit taire sur-le-champ.

— Quand j'ai pris pour femme une paysanne, une servante répondit-il, j'ai agi de la sorte pour être obéi; vous porterez sans retard cet argent chez le tailleur Barruello. Allez je veux que ma nièce soit honorablement enterrée et que son fils et son mari ne manquent de rien.

Dame Rembrandt comprit qu'il fallait obéir cette fois sans répliquer : elle mit sa cape en murmurant et changea de chaussure pour sortir; Rembrandt reprit sa palette et ramassa ses pinceaux, avec lesquels jouait un gros singe. Le cœur moins gonflé, la conscience moins lourde, il allait se remettre au travail, quand la sonnette de la porte extérieure fut agitée tout à coup si violemment, qu'elle faillit se briser. A ce bruit inattendu,

Rembrandt tressaillit, et sa main que cette secousse fit dévier, traça sur le tableau une longue balafre de couleur qui couvrit la tête de la figure principale. Au blasphème que proféra le peintre en voyant ce désastre, dame Rembrand répondit par une exclamation de colère.

La sonnette fut agitée de nouveau et encore plus violemment peut-être que la première fois.

Bondir d'un saut à la porte et l'ouvrir, l'injure sur les lèvres, fut pour la vieille femme l'affaire d'un instant!... Sa rage se changea subitement en stupéfaction, car celui qui tirait la sonnette avec tant de brusquerie était un jeune page à la physionomie effrontée : un nombreux cortége de cavaliers, parmi lesquels on remarquait une femme jeune encore, entourait la porte.

Le cavalier qui semblait le chef de la troupe prit la parole :

— Faites savoir à votre maître qu'un étranger, arrivé d'Anvers pour lui acheter des tableaux, désire être admis près de lui.

Apaisée par les manières dignes et pleines d'élégance de l'étranger, dame Rembrandt ouvrit la grande porte de la maison et fit entrer les cavaliers dans la cour. Tandis qu'elle refermait la porte, toute la troupe mit pied à terre; et, à l'exception du page qui resta pour garder les chevaux, les personnes qui composaient la suite de l'étranger gravirent le perron avec leur chef et pénétrèrent dans l'atelier, sous les auspices de dame Rembrandt, qui leur servit de guide à travers les labyrinthes des corridors.

Quand Rembrand vit entrer cette nombreuse société dans son atelier, son visage prit une expression non équivoque de mauvaise humeur, et ce fut en se levant, d'un air rechigné, et non sans reporter avec regret ses regards sur son travail interrompu, qu'il répondit aux salutations du brillant visiteur. Ce dernier prit un escabeau et s'assit sans façon à côté du peintre, tandis que tous les autres se tenaient respectueusement au fond de l'atelier, de manière à ne point entendre leur conversation. C'était, d'ailleurs, un spectacle curieux et plein d'intérêt que celui offert par ces deux hommes si différents entre eux, mais qu'il suffisait de voir pour comprendre aussitôt que ni l'un ni l'autre ne pouvait être d'une nature vulgaire. Le premier, d'une

taille haute, bien prise et pleine d'élégance, quoiqu'il fût âgé d'environ cinquante ans semblait n'avoir rien perdu des avantages de la jeunesse. Il portait avec aisance un riche pourpoint de velours brodé que faisait valoir une noble tournure, et son front large s'épanouissait sous un grand feutre couronné d'une magnifique plume noire. Son regard vif pénétrait jusqu'au fond de la pensée ; on ne pouvait résister à la séduction de son charmant sourire , et sa main blanche et délicate eût été enviée par une femme. Chez le second, au contraire, tout révélait une vieillesse, anticipée, produite par le travail, le chagrin et les passions. Petit, courbé, gros, mal affublé d'une houppelande qui ne valait pas quatre escalins, il semblait étranger aux soins les plus vulgaires de la propreté. Ses cheveux ramassés en désordre sous un chiffon jadis blanc, commençaient à grisonner, et milles rides sillonnaient son visage. Mais on devinait aisément qu'une intelligence forte se cachait sous cette grossière enveloppe; on ne pouvait supporter le regard clignottant qui s'échappait de ses yeux verts ; enfin un artiste eût hésité à établir une préférence entre ces deux types d'hommes si différents, mais qui, sous une apparence brillante ou sombre, révélaient également la grandeur.

Tandis que Rembrandt jouait avec son singe, hideux animal qu'avec un peu de superstition on eût pu regarder comme le démon familier du magicien logé dans ce taudis, le nouveau venu examinait avec une attention profonde le tableau commencé et laissait échapper des paroles de surprise et d'admiration.

—Quelle magie de couleur ! quelle fraîcheur ! quelle vie dans les carnations ! l'école vénitienne n'a rien produit qui puisse lutter avec cette toile... maître Rembrandt, il faut qu'elle m'appartienne.

— Cela est impossible ! ce tableau m'est commandé par la princesse Clara Eugenia, qui me le paye mille florins.

— Je vous en donne quatre mille, et le tableau est à moi. Par saint Paul ! ma galerie serait déshonorée, si un pareil chef-d'œuvre, au lieu de briller dans ma demeure, ornait le palais de la gouvernante des Pays-Bas. Van Dick, remets quatre mille florins à messire Rembrandt.

— Van Dick ! répéta Rembrandt avec surprise. Qui donc êtes-

vous pour que Van Dick vous serve d'écuyer et de trésorier?

— Je suis Pierre-Paul Rubens, et j'arrive d'Anvers pour vous voir.

— Rubens! fit Rembrandt en regardant son rival des pieds à la tête..... Puisque vous êtes un confrère, vous savez que le temps est précieux; je me remets au travail; il faut gagner sa vie, ajouta-t-il avec un soupir hypocrite. Moi, je n'ai pas les moyens, hélas! de payer des tableaux quatre mille florins.

Il y avait dans ces paroles menteuses tout l'aplomb et toute l'ironie de l'homme qui comptait dans ses caves les trente tonnes d'or qu'on y trouva le lendemain de sa mort.

Rembrandt reprit donc ses pinceaux, et le tableau fut achevé en moins d'une heure, qui se passa silencieuse et durant laquelle Rubens, muet et respirant à peine, resta penché sur le fauteuil de l'artiste. Il jetait des regards avides sur la palette, et il cherchait à pénétrer par quels secrets le vieillard arrivait à obtenir ces merveilleux effets de lumière et d'ombre qui caractérisent sa manière.

Le tableau fini, Rembrandt se leva, et présentant la toile à Rubens :

— Il n'est point encore midi; avant le soir je puis entreprendre et terminer un autre ouvrage; acceptez celui-ci, comme un témoignage de mon admiration pour vous. Si quelquefois j'ai passé les nuits sans dormir, c'était en pensant aux succès de mon rival.

— Je ne suis point votre rival, mais votre disciple, maître; et pour vous le prouver, laissez-moi prendre cette toile neuve que je vois là-bas et ces pinceaux dont vous venez de vous servir. Je vais tâcher d'imiter votre manière. Avance, Hélène, et viens t'asseoir dans cette partie de l'atelier que le jour éclaire; place sur ta tête ce chapeau de paille et montre-toi un modèle docile... Messire Rembrandt, je vous présente ma femme.

Rembrandt regarda la charmante créature avec un sourire sardonique. Puis, appelant la vieille accroupie dans la cheminée, il la prit par la main, et parodiant le salut de son visiteur :

— Cette femme est la mienne, dit-il avec un grossier cynisme; messire, souffrez que je vous la présente.

Cependant Rubens s'était mis à l'œuvre, mais sans interrompre toutefois l'entretien.

— J'étais vivement inquiet de vous il y a quelques semaines, dit-il ; on avait répandu à Anvers le bruit de votre mort, et un brocanteur de tableaux montrait même une lettre de votre fils qui confirmait cette nouvelle.

Rembrandt rit d'un rire encore plus cynique qu'à l'instant où il présentait sa femme à Rubens :

— J'avais besoin, dit-il, de six mille florins pour achever de payer ma maison : cette ruse me les a valus, en faisant acheter mes tableaux deux fois plus cher.... Mais pardon, voici l'heure de mon repas, je n'ose vous proposer de le partager avec moi. D'ailleurs, votre suite est trop nombreuse pour un pareil ordinaire. Que voulez-vous ? il n'est pas donné à tous les peintres de devenir, comme vous, un ambassadeur et un prince. Je n'ai point reçu la moindre faveur des rois d'Espagne et d'Angleterre, je ne suis chevalier d'aucun ordre, et toute ma suite se compose de mon singe, de ma femme et de mon fils Titus, quand il se trouve à Cologne. Catherine, sers-moi mon potage et le dîner.

Dame Rembrandt, qui comprit la pensée de son mari, s'associa merveilleusement au cynisme qu'il voulait étaler devant la suite fastueuse de Rubens ; elle couvrit une table, placée au milieu de l'atelier, d'une nappe grossière à carreaux blancs et bleus, apporta deux assiettes de terre cuite, et se mit à puiser, dans une terrine de même matière, avec un grande cuillère de bois, un potage épais, mélange de légume et de pain ; elle compléta ce dîner par un maigre morceau de bœuf, des harengs salés, du fromage et un pot de bière.

Rembrant fit honneur au repas et mangea en homme de robuste appétit. Quand il se leva de table, la tête que peignait Rubens se trouva terminée : c'était le fameux *chapeau de paille*, tableau peint sous l'inspiration de Rembrandt, et dans lequel Rubens a su reproduire le vivant coloris et les mystérieux prestiges de lumière et d'ombre qui caractérisent le vieux maître de Cologne.

Rembrandt regarda la toile sublime avec une joie forcée et dans laquelle perçait autant d'admiration que de jalousie.

— Nous voilà quittes, dit-il, ou plutôt je gagne à l'échange.

— Nous ne sommes point quittes, maître ! Sans vous, sans la leçon que vous m'avez donnée en me permettant de vous voir peindre, je n'eusse point fait ce portrait, mon meilleur peut-être. Permettez-moi donc, en retour, de vous offrir cette caisse d'ar-

genterie que j'ai fait fabriquer pour vous, et qui porte votre chiffre. Chaque fois que vous vous en servirez, elle vous rappellera votre admirateur, votre élève... et votre ami, si vous me permettez ce titre.

Rembrandt regarda le magnifique présent de Rubens avec indifférence, tandis que dame Catherine en examinait avidement toutes les pièces, richement ciselées.

— Vous êtes un grand seigneur, messire Rubens, et il est du devoir d'un pauvre artiste comme moi d'accepter les dons que lui fait son protecteur et son Mécène, reprit-il, non sans ironie. Voilà qui vaut mieux que nos cuillères d'étain, n'est-ce pas, vieille Catherine? Allons, mets cela de côté, car le moment arrive où je cesse d'être peintre. Une fois deux heures sonnées, je deviens négociant. Les juifs et les marchands avec lesquels je fais des affaires vont venir me trouver, et j'aperçois sur le perron maître Lévi Zacharie, marchand de soie. A quelle auberge êtes-vous logé, seigneur Rubens, pour que j'aille, demain ou ce soir, vous présenter mes respects et vous baiser les mains?

— Je suis logé chez le gouverneur de la ville, le comte de Penâflor. Adieu maître; à ce soir.

— A ce soir, répliqua Rembrandt, qui s'inclina servilement jusqu'à terre,

A un signe de Rubens, Hélène et toutes les personnes de sa suite se retirèrent. Chacun remonta à cheval, et le brillant cortége partit au galop.

Rembrandt les suivit des yeux quelque temps avec mélancolie.

— C'est un prince! murmura-t-il, c'est un roi! Il jouit splendidement de la vie!... Peut-être a-t-il raison; peut-être suis-je un insensé de vivre obscur et pauvre..... Pauvre! oui, je le suis malgré mes richesses..... Qu'importe? puisque je tiens là, dans cette cave, enfermé sous cette clé qui ne me quitte jamais, de quoi satisfaire à des caprices d'empereur!... Dépense follement le prix de ta sueur, Rubens; moi, j'ai là ma puissance, ma vie, mon trésor. Pouvoir, n'est-ce pas avoir?

En disant cela, il détacha une clé du trousseau qui pendait à sa ceinture, et après avoir regardé si personne pas même sa femme, ne pouvait l'épier, il ouvrit une porte ménagée dans l'intérieur de la muraille, et qui donnait sur un petit escalier. Il alluma en-

suite une lanterne, referma la porte sur lui, descendit avec précaution quatorze marches humides, et arriva à une seconde porte, qu'il ouvrit comme la première. Alors il se trouva dans une cave remplie de hautes tonnes pleines de pièces d'or ; il s'arrêta devant chacune de ces tonnes, fit amoureusement reluire à la clarté de sa lanterne cet amas de florins, et quand il les eut bien caressés du regard, bien palpés de la main, bien fait sonner à ses oreilles :

— Rubens ! s'écria-t-il, tu n'es qu'un vaniteux et un fou ! Fi de l'orgueil et de la prodigalité ! Le bonheur, le paradis, c'est la possession d'un trésor !

Tout à coup un bruit léger se fit entendre ; l'ouïe fine et défiante de Rembrandt reconnut le bâillement de la porte extérieure qui s'ouvrait. Aussitôt, par un bond d'une légèreté juvénile, il s'élança sur l'escalier, se jeta dans l'atelier, tira précipitamment le panneau qui cachait l'entrée de la cave, et accourut au-devant des visiteurs. Les mains tremblantes, les lèvres contractées, il cherchait à lire sur leurs visages ; mais quand même le vieux peintre ne fût pas arrivé assez à temps, il eût été impossible aux arrivants de s'apercevoir de rien, grâce à l'obscurité qui régnait dans l'atelier.

— Salut au compère Salomon Lirch, et vous, compère Samuel Netscham, soyez le bien-venu ! leur dit-il d'une voix encore haletante et mal assurée ; est-ce quelque bonne affaire qui me vaut si tard votre visite ?

— Pour mon compte, je viens vous proposer un marché d'or ; le marchand Lannaer a besoin de mille florins.

— Je les lui prêterai au denier vingt ; mais il déposera en gage chez moi des marchandises pour le double de la somme.

— Je vais lui faire connaître vos conditions.

— Quant à moi, reprit l'autre, tandis que le courtier juif s'éloignait, j'ai à vous acheter un tableau pour le maréchal d'Isenghien.

— Voici son affaire ; c'est le portrait d'un rabbin, qui, faute d'argent, n'a pu le retirer de chez moi.

— Quelle prix y mettez-vous ?

— Mille florins.

— Mille florins !

— Vous venez d'entendre que j'ai promis cette somme au com-

père Netscham. Si vous ne voulez point me la donner, il faut que je songe à me la procurer chez un autre, car je n'ai point un seul escalin au logis.

— Je vais vous faire ma reconnaissance de la somme payable à trois mois.

— Payable à l'instant, compère. Un pauvre artiste comme moi peut-il attendre le prix de son travail quotidien ? Il vit au jour le jour, et vous voulez qu'il attende trois mois le prix d'un tableau ! A l'instant, vous dis-je maître Salomon, ou bien je vais porter ce tableau à la vente de mes gravures qui doit se faire à sept heures.

— Quelle singulière idée de faire à pareille heure une vente d'objets d'art !

Rembrandt sourit.

— Si vous étiez connaisseur, mon cher brocanteur de tableaux, vous sauriez qu'à la lampe on ne peut s'apercevoir de la défectuosité de certaines épreuves qui se vendent ainsi au même prix que les bonnes.... Je vous dis cela à vous, parce que vous ne faites trafic que des peintures.... Mais c'est assez causer, il faut que j'aille à cette vente voir un peu comment s'y passent les choses. Prendrez-vous ou non ce portrait pour mille florins comptant ?

Maître Lirch, après quelques nouvelles observations que Rembrandt ne voulut point entendre, finit par payer la somme demandée, emporta le tableau, et laissa seul Rembrandt.

Celui-ci, après s'être assuré qu'il avait bien fermé les portes de la cave, alla chercher dans la cour un de ses gros dogues et le lâcha dans l'atelier pour y faire la garde durant son absence, ensuite il s'enveloppa d'un manteau râpé, couvrit sa tête d'un chapeau à grands bords, et sortit, non sans avoir éteint la lampe qu'il avait allumée pendant son entretien avec les juifs. Il dirigea d'abord ses pas vers le centre de la ville, dans une grande maison où se faisaient les ventes par adjudication publique. Son chapeau sur les yeux, le visage caché dans son manteau, il se glissa doucement parmi la foule. Un homme monté sur une table vendait à l'encan des tableaux, au milieu d'un grand concours de chalands, car ce genre de commerce était, à cette époque, devenu fort lucratif dans les Pays-Bas, et servait de motif aux spéculations et à l'agiotage. Il y avait des baisses et des hausses, des marchés à livrer à terme, et mille autres jeux, tels que les fonds

publics en produisent en France aujourd'hui. Après avoir exposé aux enchères des tableaux de Miéris et de Gérard Dow, le crieur mit en vente une gravure de Rembrandt.

— Gravure avant la lettre! *Junon Couronnée.*

— Mais, dit quelqu'un, maître Rembrandt a déjà mis en vente cette gravure de *Junon.*

— Elle n'était qu'à demi terminée, aujourd'hui elle se trouve complète et finie. Voyez, il n'y avait pas de couronne sur la tête de la figure principale; cet oubli est réparé maintenant.

— Mais c'est un accessoire de peu d'importance.

— Si vous n'achetez point, ne critiquez pas non plus, répliqua le crieur d'un ton capable. — A trente escalins.

— A quarante.

— A cinquante.

— A quatre-vingts.

— A cent.

Après cette enchère il se fit un silence profond.

— Cent escalins! répéta d'une voix aiguë le crieur. Cent escalins ! personne ne dit mot.

Déjà le jeune homme qui avait offert cet somme, étendait les mains vers la gravure, quand une voix, partie, du milieu de la foule, cria :

— Cent dix.

Le jeune homme, piqué de cette enchère tardive et inattendue, riposta : Cent vingt.

— Cent trente fit la voix.

— Cent quarante.

— Cent cinquante.

— Qu'il la prenne, dit le jeune homme en se désistant. Payer plus cher, serait en donner trois fois la valeur.

Le crieur se prit à rire.

—Maître Rembrandt, fit-il, cette gravure vous appartient ; car, c'est vous qui avez poussé l'enchère à cent cinquante escalins.

Tous les yeux se portèrent sur celui à qui s'adressaient ces paroles. Mais sans se déconcerter le moins du monde :

— Je me félicite d'être arrivé assez à temps pour conserver cette épreuve. Je l'avais envoyée par mégarde à la vente, et tout à l'heure j'étais désespéré de cette maladresse. Elle est trop belle et trop précieuse pour que je puisse songer à m'en sé-

parer. Puisque le seul moyen de la garder était d'enchérir, j'ai enchéri.

— Reste à savoir, dit le jeune homme, si un peintre peut être admis à enchérir sur ses propres ouvrages ; il y aurait là matière à discussion. Cependant, pour tout concilier, je vous offre deux cents escalins de cette épreuve : laissez-la moi.

— C'est un sacrifice que je vous fais, mon maître, mais il faut que je supporte la conséquence de mon étourderie. Prenez donc cette gravure pour deux cents escalins.

Et il se retira, non sans pousser un profond soupir, et comme s'il eût beaucoup regretté cette épreuve des plus médiocres.

— Puisque l'on me sait ici, se dit-il, je ne puis plus y rester pour enchérir sur mes ouvrages, afin de les faire mieux vendre. Je vais rendre visite à cet artiste grand seigneur, qui s'appelle Pierre-Paul Rubens..... Oh ! mon Dieu ! quelle foule inonde les rues ! le canon gronde, les fenêtres sont illuminées ! Quel événement est-il survenu ? Voici les Serments d'arbalétriers en uniforme ; les archers les suivent musique en tête, et j'aperçois les arquebusiers qui marchent au pas et mèche allumée. — Hé ! messire le bourgmestre, pourquoi donc vous êtes-vous paré de vos habits de gala, et d'où vient ce tumulte dans la ville ?

Messire Antoine Van-Opsom, bourgmestre de Cologne, prit le bras de Rembrandt et entraîna le peintre.

— Si vous voulez le savoir, il faut m'accompagner, lui dit-il, car je n'ai point le temps de m'arrêter pour discourir. Une importante nouvelle vient d'arriver à Cologne. Les Provinces-Unies rentrent sous la domination de l'Espagne et les états généraux font soumission. Ces grands événements sont l'ouvrage de messire Rubens, qui a négocié les traités, et toutes les corporations se réunissent, afin d'aller le complimenter, le bourguemestre et les échevins en tête. Écoutez les exclamations de la foule : *Vive le roi d'Espagne ! Vive Rubens ! Vive le bienfaiteur des Provinces-Unies !*

Rembrandt tira doucement son bras de dessous le bras du bourgmestre.

— Eh quoi ! vous ne venez point avec moi complimenter messire Rubens ?

— Non, il se fait tard, ma femme m'attend et pourrait s'inquiéter de ne point me voir revenir. Adieu.

En disant cela, il se replongea dans la foule.

— Vive Rubens ! vive le bienfaiteur des Provinces-Unies, répétait-il en s'éloignant ; cet homme fait donc tous les métiers et réunit toutes les gloires ?... Après tout, il peut être un plus habile négociateur que moi... Je suis bien curieux pourtant de savoir si la postérité admirera ses tableaux autant que les miens.... Le vieux Rembrandt, au bout du compte, a bien aussi sa valeur... Mais rentrons, car la foule augmente, les cris redoublent, et cet enthousiasme m'est à charge !

Il hâta le pas, mais au moment où il allait sortir de la rue, les acclamations s'élevèrent avec tant de force, qu'il se retourna pour en connaître le motif. C'était Rubens qui se montrait au balcon du gouverneur, et qui saluait le peuple. Rembrandt reprit sa marche avec précipitation et regagna son logis.

— Qu'as-tu donc ? lui dit sa femme. Te voilà pâle ? Serais-tu malade ? Ah ! mon Dieu, tu as déchiré ton pourpoint, et ta main serrée en tient encore le morceau ? Qu'as tu donc ?

— Rien, répondit-il d'un ton bourru, cela ne te regarde pas.

— Insensé que je suis, se dit-il, quand il se trouva seul, et en se laissant tomber dans son vieux fauteuil de cuir ! insensé que je suis ! être jaloux de cet homme !

Puis il ajouta en soupirant, les yeux fixés sur le lambeau de son pourpoint. — Je crains bien que personne ne puisse me le raccommoder ; il faudra que je m'en fasse faire un neuf !

V.

En recevant des mains du cavalier inconnu un secours inespéré, maître Nicolas Barruello se fit des reproches amers d'avoir pu douter de la Providence. Il rentra chez lui le cœur léger, et il fallut tout l'aspect désastreux de sa pauvre demeure pour effacer de son visage l'expression de joie qui était venue un instant l'animer ; mais si l'espérance le quitta devant les cadavres de l'enfant et de la jeune femme, du moins il put se préserver d'un découragement complet. Chemin faisant, il avait acheté du pain, quelque peu de viande cuite et un cruchon de bière ; il déposa ces provisions sur la cheminée, et commença d'abord par réparer le désordre de son logis. La petite fenêtre, dont par bonheur le châssis était intact, fut remise en place, et

maître Nicolas, qui se piquait, comme on dit en Flandre, d'être un *Jean-fait-tout,* substitua lui-même des vitres neuves aux vitres cassées, balaya la neige et les débris qui jonchaient le sol, ralluma le feu et se prépara, non sans hésiter, à remplir des devoirs bien autrement pénibles, et que, par une répugnance instinctive, il avait différés jusque-là. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que d'ensevelir les morts. Pâle, le cœur palpitant, les mains tremblantes, il s'arma du signe de la croix, et ce fut agité de mille craintes superstitieuses, qu'il pénétra dans le cabinet où gisaient la femme et l'enfant de Netcelli. Il considéra pendant quelques minutes, d'un œil timide, ces corps froids, défigurés, immobiles, et ses regards ne s'en détournèrent que pour se porter avec terreur dans l'appartement. Quand il se fut assuré que des fantômes n'erraient point autour de lui, maître Nicolas, sans triompher tout à fait de ses folles terreurs, parvint néanmoins, en murmurant de nombreuses prières, à remplir ces tristes devoirs, et à ensevelir convenablement les deux cadavres. Il allait rentrer dans la mansarde, quand soudain un bruit inattendu le fit frissonner. Derrière lui des pas lourds venaient de retentir. Il se retourna, le front baigné d'une sueur froide : c'était Netcelli, qui s'étant mis en possession du pain laissé sur la cheminée, cherchait à se cacher dans quelque coin où il pût le dévorer à son aise. Cette action brutale inspira plus d'horreur encore à maître Nicolas que la vue des cadavres.

— Hier, se dit-il, cet homme se dévouait avec un courage sublime pour sauver sa famille ; aujourd'hui le voilà qui, sans une pensée, sans un souvenir, ne garde plus en présence de leurs saintes dépouilles d'autre sentiment qu'un instinct grossier ! Hier c'était un ange ! aujourd'hui c'est moins qu'un animal !

Son cœur allait encore murmurer contre la Providence, mais il se hâta d'étouffer, par une prière, les doutes indignes d'un chrétien qui allaient l'assaillir ; et après s'être bien assuré que le petit Antonio se trouvait plongé dans un profond sommeil, il se rendit à la sacristie de la paroisse voisine, afin de faire savoir au prêtre chargé de recevoir ces déclarations que deux personnes étaient mortes chez lui, la veille, et de réclamer pour elles des prières et la sépulture en terre sainte. Le sacristain connaissait beaucoup maître Nicolas, auquel il donnait quelquefois ses vieilles soutanes à raccommoder. Il fit asseoir le tailleur, lui

versa deux doigts d'eau-de-vie, et après l'avoir complimenté sur sa conduite charitable, il lui fit bon marché des frais de l'enterrement, et arrangea les choses de façon que les trois pièces d'or qui restaient intactes dans la poche du digne homme ne fussent pas entamées. La bienveillance du vieux prêtre rendit un peu de courage à Barruello, qui se rendit de l'église chez un menusier du quartier. Celui-ci, comme le sacristain, voulut s'associer à la bonne action du tailleur, se mit à l'œuvre sur-le-champ, et ne consentit à recevoir que le prix de son bois. En outre, comme il avait l'habitude de déposer lui-même les corps dans les cercueils qu'il fabriquait, il évita ce devoir pénible à son voisin, et alla de son propre mouvement clore la bière qui reçut à la fois la mère et la petite fille..... Au coups de marteau de l'ouvrier, Antonio s'éveilla et se prit à pleurer en appelant sa mère. L'idiot, effrayé, se leva aussi, mais ce fut pour chercher dans la chambre un coin plus obscur où il pût achever librement son repas.

Cependant maître Nicolas, sans même songer à réparer ses forces, mettait ses habits des bons jours, et courait de temps en temps à la fenêtre pour voir si son généreux protecteur n'arrivait pas ; mais l'heure s'écoula sans que parût celui qu'il attendait avec tant d'impatience. Aussi, quand le prêtre, accompagné d'un enfant de chœur qui portait la croix, vint enlever le cercueil, maître Nicolas et le petit Antonio suivirent seuls le cortége. Le menuisier et trois autres voisins s'étaient chargés de transporter la bière à bras d'homme, suivant l'usage du pays. Barruello jouissait d'une si grande estime dans le quartier, que chacun s'était empressé, en cette occasion, de lui offrir ses services. En revenant du cimetière, le tailleur s'enquit d'une voisine, à laquelle il avait confié la garde de son logis, si quelqu'un n'était pas venu le demander. Elle n'avait vu personne. Maître Nicolas, désappointé, poussa un profond soupir.

— Voilà bien les riches, se dit-il avec amertume, l'un repousse ses plus proches parents tombés dans l'indigence, et quand ils sont morts, il leur refuse même un cercueil ; l'autre ne tient pas compte des promesses qu'il a prodiguées et qu'on ne lui demandait pas. Ah ! maître Eustache, ajouta-t-il, en s'adressant au menuisier qui restait là debout devant lui ; remercions Dieu de nous avoir laissés pauvres.

— Vous avez peut-être raison, voisin, répliqua l'homme au rabot, qui semblait ne point partager tout à fait ces sentiments philosophiques. Si vous étiez plus riche, pourtant, la question de savoir ce que vous allez faire de ce petit garçon et de ce pauvre fou vous embarrassait beaucoup moins.

— Mon parti est pris depuis longtemps à cet égard, répondit le tailleur avec simplicité : je n'abandonnerai pas ceux que tout le monde abandonne. Tant que j'aurai un morceau de pain, je le partagerai avec eux, et Dieu merci, maître Eustache, nous avons une aiguille et des doigts pour gagner même un peu mieux que du pain.

— Par Notre Dame, vous êtes un brave homme, maître Nicolas répondit le menuisier avec effusion, et je ne vous laisserai point accomplir tout seul cette bonne action. Je veux prendre Antonio en apprentissage chez moi, et s'il plaît à Dieu, j'en ferai le premier ouvrier du pays.

Maître Nicolas, trop ému pour parler, tendit la main au digne ouvrier, en signe de conclusion du marché, et tous les deux passèrent la soirée, assis auprès du feu, à vider quelques pintes de bière.

Avant de terminer ce chapitre, il faut expliquer au lecteur pourquoi maître Barruello n'avait point reçu l'argent que Rembrandt lui avait envoyé, et par quel motif aussi Rubens n'avait pas tenu sa promesse.

Dame Catherine avait profité de l'arrivée de Rubens chez elle pour ne point remplir les ordres de son mari, en s'appropriant l'argent destiné à maître Nicolas; enfin, le même courrier qui était venu apporter à La Haye la grande nouvelle politique pour laquelle toute la ville avait été mise en rumeur, mandait en outre au négociateur de partir sur-le-champ pour Bruxelles, où l'attendaient la récompense de ses talents diplomatiques et une mission plus importante encore. Au milieu des agitations d'un départ inattendu, Rubens avait oublié tout à fait le pauvre tailleur et l'engagement qu'il avait pris de le revoir.

VI.

Dix années après son premier voyage à Cologne, Rubens dut une seconde fois venir dans cette ville ; chargé par le roi d'Espagne, Philippe II, de former pour le palais de l'Escurial, une

collection des tableaux les plus distingués de l'école flamande, il résolut de ne s'en rapporter qu'à lui-même du choix de ces tableaux, et il se rendit dans les différentes villes de la Flandre, afin de visiter les ateliers les plus célèbres. Ce fut à Rembrandt, on le devine aisément, qu'il résolut d'abord de s'adresser. Dès qu'il mit le pied dans la cour de l'antique maison, Rubens s'émerveilla des changements qu'elle avait subis. Rien n'annonçait pourtant que l'opulence du propriétaire se fût augmentée; mais tout rendait témoignage des soins intelligents par lesquels une main habile et infatigable ne cessait d'améliorer sans relâche cette demeure, autrefois négligée jusqu'à l'abandon. Les cuivres des serrures étincelaient comme de l'or, on pouvait marcher hardiment sur les degrés du perron, obstrués autrefois par toute sorte de débris ; enfin on avait rangé, le long de l'escalier, des vases de porcelaine grossière, dans lesquels s'épanouissaient les têtes verdoyantes d'orangers en fleurs.

Les changements survenus dans l'intérieur de l'habitation étaient encore plus considérables, et les dalles en brique du corridor, dont jadis il eût été difficile de reconnaître la couleur, se montraient maintenant parées d'une pourpre vive et luisante, grâce au vermillon et à la cire; les rideaux d'une étoffe commune, mais d'une merveilleuse fraîcheur, se drapaient autour des fenêtres, et enfin, comme sur le perron, des fleurs se montraient partout et répandaient dans chaque pièce un parfum délicieux. Dès le premier tintement de la sonnette, une servante jeune et robuste s'était empressée d'accourir. Rubens, en la suivant, ne retrouvait plus rien du logis d'autrefois. Un petit salon précédait l'atelier de Rembrandt. Là se tenait une vieille dame dont les manières annonçaient cette élégance attractive qui provient encore plus d'une organisation harmonieuse que de l'habitude du monde. Les regards de Rubens se reposèrent avec charme sur cette physionomie douce et régulière. Petite, arrivée à cet embonpoint qui ne messied pas aux personnes d'un âge mûr, cette dame était vêtue d'une robe de laine de couleur brune, sur les plis sombres de laquelle se détachaient avec splendeur une grosse chaîne d'or et un trousseau de clés qui pendait à sa ceinture. Une collerette d'une blancheur de neige, plissée avec un soin minutieux, entourait son cou; enfin de magnifiques cheveux blonds, dont le temps n'avait en rien altéré

les nuances cendrées, se relevaient noués sur le haut de la tête et laissaient le front entièrement découvert. Rubens s'inclina respectueusement devant elle et se nomma.

— Messire Rubens! s'écria-t-elle. Vraiment mon frère va se trouver bien fier et bien heureux de recevoir un pareil hôte, car vous êtes notre hôte, n'est-il pas vrai? Messire Rubens n'a point songé à recevoir l'hospitalité d'un autre que de son admirateur et de son émule Rembrandt?

Et comme Rubens s'excusait :

— S'il en était autrement, messire, il faudrait sur l'heure réparer votre faute, oui, votre faute, répéta-t-elle avec un aimable sourire et en levant sur l'artiste ses grands yeux bleus. Si, du moins, vous ne dormez point sous notre toit, vous prendrez place à notre table. Je suis une gardienne trop fidèle de l'honneur de notre famille pour vous laisser accepter d'une autre personne un seul verre d'eau.

En prononçant ces paroles avec un accent de bienveillance familière qui témoignait que Rubens n'était point traité en étranger chez Rembrandt, elle ouvrit la porte de l'atelier :

— Mon frère, dit-elle, voici messire Rubens.

L'atelier avait subi moins de changement que le reste de la maison ; néanmoins la poussière s'en trouvait à peu près bannie, et à la place de l'ignoble cheminée qui servait jadis à faire la cuisine, s'élevait un grand poêle de faïence. Rembrandt, au nom de Rubens, se leva et vint au-devant de lui.

— Salut au roi d'Anvers, dit-il ; mais qu'a donc fait votre Grandeur de sa suite accoutumée?

A cet accueil ironique la rougeur monta au visage de Rubens.

— C'est une attention que mon frère comprend et dont il vous sait gré, se hâta d'interrompre la sœur de Rembrandt. Le vieux peintre regarda sa sœur, et son visage s'éclaira tout à coup ; il tendit la main à Rubens.

— Voilà longtemps que nous ne nous sommes vus! Bien des événements se sont passé depuis ce jour. Je suis devenu veuf ; la vieille Catherine que vous savez est morte... Dieu soit loué!

— Mon frère! mon frère! interrompit sa sœur.

— Louise, ma sœur est venue demeurer avec moi ; elle a tout quitté pour son frère. Elle se dévoue à me soigner ; que dis-je, à me servir! c'est un ange. Rubens en vérité, c'est un ange?

Il essuya, du revers de la main, une grosse larme qui glissait sur ses joues ridées, et Rubens ému regarda respectueusement Louise, qui rougit comme une jeune fille.

— Vous recevrez aujourd'hui, j'en suis sûr, une meilleure hospitalité que celle que je suis honteux de vous avoir donnée il y a dix ans. Louise s'entend merveilleusement à bien accueillir ; seulement elle dépense un peu trop, et quand on n'est qu'un pauvre artiste, on a tant de mal à gagner sa vie !... Mais qui vient nous interrompre ? Dieu me pardonne, c'est maître Nikeleker le tabellion. Bienvenue à vous, mon digne ami.

Louise se hâta d'aller à l'homme d'affaires.

— Mon frère est occupé, dit-elle, il ne peut s'entretenir en ce moment avec vous.

— J'apporte une trop bonne nouvelle, ma chère demoiselle, pour m'en retourner sans la dire.... Votre oncle Eustache Gerretz vient de mourir, et vous héritez de quatre cent mille florins.

— Quatre cent mille florins, s'écria Rembrandt avec des transports de joie inexprimables, quatre cent mille florins !

— Eustache Gerretz n'en laisse pas moins de six cent mille, divisés en trois parts... Une pour mademoiselle, une pour vous, une pour les enfants ou ayantsdroit de votre sœur Marguerite.

— Elle est morte, dit Rembandt.

— Mais ses enfants ?

— Ses enfants aussi.

— Leur décès n'est point constaté légalement, et s'il ne peut l'être, bien des années s'écouleront avant que vous ne soyez mis, non-seulement en possession de cette troisième part, mais encore de la vôtre.

— Vous êtes sûr de cela ? fit Rembrandt.

— Hélas ! au prix de tout cet or.... de plus encore, que ne m'est-il donné de revoir cette sœur infortunée et ses enfants !

— Nous pourrons être mis en possession de nos parts seulement quand on aura découvert les héritiers de la troisième ? demanda Rembrandt pensif.

— Ou bien quand vous pourrez constater leur mort d'une manière légale, répéta le tabellion.

— C'est ce que je puis faire dans une heure. Le fils de ma sœur Marguerite doit exister encore, où s'il ne vit plus, nous constaterons aisément sa mort.

— L'enfant de ma sœur ! l'enfant de ma sœur ! tu savais qu'il existait, mon frère, et tu ne m'en as jamais parlé ! où est-il ? réponds-moi, au nom du ciel, au nom de notre mère !

— Pourvu que le tailleur Nicolas Barruello ne l'ait pas mis à l'hôpital, continua Rembrandt, qui, dominé par une préoccupation profonde, pensait à haute voix.

— Le tailleur Nicolas Barruello !... c'est chez lui que mon neveu se trouve ! et pourquoi me cachais-tu ce mystère ?

— Dame, que veux-tu ! Un enfant à nourrir, un enfant à élever, quand on est soi-même père de famille, quand on est pauvre...

— Il y a donc peu de jours que tu as découvert l'existence de cet enfant ?

— Il y a dix ans, madame, interrompit Rubens, qui se rappela la rencontre qu'il avait faite. C'était le jour de la Toussaint...

— Maître Nikeleker, s'écria Louise, vous devez savoir où demeure cet homme, ce Nicolas Barruello ? Vous allez m'y conduire sur-le-champ.

— Mademoiselle, il demeure à l'autre bout de la ville, dans la rue du Rempart.

— Courons-y sur l'heure.

— Souffrez que je vous accompagne, dit Rubens à la vieille dame ; moi aussi j'ai des torts et un oubli à réparer.

VII.

Lorsque le tailleur Nicolas Barruello avait vu sa famille s'augmenter des deux infortunés placée sur sa route par la Providence, il s'était demandé avec inquiétude comment il pourrait subvenir aux besoins de trois personnes, lui qui gagnait déjà si difficilement sa propre vie ; mais les choses se passèrent plus heureusement qu'il ne le pensait. Grâce à un travail persévérant et actif, grâce à un bonheur dans lequel se montrait évidemment la protection céleste, non-seulement jamais le pain ne manqua une seule fois au logis, mais encore il advint souvent de bons jours. Il ne se passait guère de dimanche sans qu'un dîner ne réunît à la même table les deux familles du tailleur et du menuisier : on y mangeait du bœuf entouré de choucroute, on y vidait plus d'une pinte de bière, on s'y entretenait de l'avenir du

petit Antonio Netcelli. Cet enfant était devenu l'orgueil du menuisier, car il maniait le rabot, il ciselait le bois avec une adresse et une intelligence incroyables. Personne, même son maître, ne s'entendait aussi bien que lui à tordre la colonnette d'un lit ou à creuser soit le bas-relief d'une porte, soit, les supports d'une cheminée. En voyant les dessins qu'il exécutait pour ces différents travaux, le tailleur et le menuisier se récriaient d'admiration; ces dessins ne manquaient jamais aussi d'obtenir le suffrage des pratiques du maître, dont le nombre augmentait de jour en jour, grâce à l'habileté de l'apprenti. L'existence de cès bonnes gens s'écoulait donc paisible et heureuse; le seul chagrin qui les frappa, durant l'espace de six années, fut la mort de l'idiot Netcelli; ils s'étaient habitués à la présence de ce malheureux, et sa perte leur fit verser des larmes sincères. Antonio resta longtemps inconsolable; pourtant cette mort ne le rendait pas orphelin, car il trouvait dans le menuisier et surtout dans le tailleur Barruello une tendresse aussi vive et aussi dévouée que celle dont l'entourait son père au temps de sa raison.

Mais, grâce à un bienfait de la Providence, le désespoir causé par la mort d'une personne aimée perd avec le temps de sa violence et dégénère peu à peu en un souvenir triste et doux. Antonio se remit donc insensiblement à pousser son rabot et à manier son ciseau avec non moins d'ardeur; on finit même par entendre de nouveau dans l'atelier sa voix fraîche et pure, et il se plut comme autrefois à égayer par des chansons ses travaux mécaniques. Il passait la journée entière dans la boutique du menuisier et le soir il revenait près de son tuteur, qui ne cessait d'interroger l'horloge, en attendant l'heure qui devait lui ramener son enfant. Le souper était servi par maître Nicolas, et le jeune ouvrier y faisait honneur avec un royal appétit de seize ans. Le reste de la soirée se passait à lire, à dessiner, ou bien à peindre, car Antonio annonçait pour cet art des dispositions merveilleuses. Les dimanches et les jours de fête, il s'installait, comme un véritable artiste, dans la mansarde, prenait une palette et se plaçait devant un chevalet façonné de sa main. Là, il ébauchait quelque petit tableau, peint sans art, mais vivant de couleur et de vérité; on pouvait en juger aisément, car ses modèles étaient presque toujours maître Nicolas ou son compère le menuisier.

C'était à de telles occupations qu'Antonio employait ses loisirs d'un dimanche, tandis que maître Barruello était allé reporter à une pratique un vieil habit dont il avait presque fait un neuf. Le jeune artiste entendit soudain frapper à la porte. Il s'empressa d'aller ouvrir, et il se trouva en face d'un petit vieillard vêtu de noir, d'un seigneur de haute taille et costumé avec magnificence, enfin d'une vieille dame dont la figure exprimait une vive émotion. Il les salua de son mieux avec une grâce vive et naturelle ; puis il leur demanda s'ils voulaient parler à maître Barruello.

— Il ne peut tarder à rentrer, ajouta-t-il, prenez la peine de vous asseoir.

Dame Louise accepta la chaise que lui présentait Antonio ; le tabellion se mit à inventorier mentalement la chambre ; quant à Rubens, il alla se placer devant le chevalet, et ne put réprimer une exclamation de surprise, dont l'enfant rougit jusqu'aux oreilles.

— Quel est ton maître ? demanda-t-il à Antonio.

— Je n'en ai point, messire ; je consacre mes récréations et je passe mes dimanches à barbouiller de la toile ; mais je suis menuisier de profession.

— Il faut quitter le rabot ; il faut étudier la peinture !

— Cela est facile à dire, mais impossible à faire, car il faut que nous vivions, mon père et moi.

— Votre père ! répéta dame Louise, votre père vit donc encore ?

— Je parle de mon père adoptif, du bon tailleur, maître Nicolas, car mon pauvre père est allé rejoindre au ciel ma mère et ma petite sœur. Oh ! c'est une histoire bien triste que la mienne.

— Vous êtes Antonio Netcelli, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Eh bien, mon enfant, votre existence va changer ; vous n'allez plus avoir besoin de travailler pour vivre, vous allez devenir riche ; vous allez retrouver une famille !... Embrassez-moi, mon enfant, je suis la tante de votre mère !

Et suffoquée par ses larmes, elle tendit les bras à Antonio, qui vint s'y jeter en sanglotant.

— La tante de ma mère ! ma tante Louise, dont ma mère me parlait si souvent, dont elle prononçait encore le nom à l'heure

de son agonie. Oh ! laissez-moi vous embrasser encore une fois !

En ce moment on entendit un pas lourd retentir sur l'escalier, et maître Nicolas Barruello entra dans la mansarde qu'à sa grande surprise il trouva pleine d'inconnus. Antonio s'arracha des bras de dame Louise, pour s'élancer au cou du tailleur.

— Ma tante ! s'écriait-il, c'est ma tante ! la sœur de ma mère ! Et nous voilà riches ! nous voilà heureux ! je quitterai le métier de menuisier, je deviendrai un grand peintre.

Maître Nicolas rendit d'abord étreinte pour étreinte à l'enfant, et se mit ensuite à genoux devant une image de la Vierge, pour la remercier du bonheur qu'elle envoyait à son cher Antonio. Mais peu à peu son visage, enflammé par la joie, devint pâle, et ses traits exprimèrent une tristesse et un abattement profonds. Il porta douloureusement ses yeux sur Antonio, que sa tante tenait embrassé; puis il détourna la tête et reprit sa prière interrompue, en versant cette fois des larmes amères. Tout à coup il se leva brusquement, arracha Antonio des bras de sa tante, le serra contre sa poitrine avec frénésie, et s'écria :

— Tu vas l'aimer plus que moi !

— Plus que vous, mon père ! répliqua Antonio en embrassant le vieillard. Non, mais autant que vous ! car elle est la tante de ma mère. Ne soyez pas jaloux de cette tendresse, elle ne diminue en rien celle que je vous porte, et jamais nous ne nous séparerons ! Un fils ne doit jamais quitter son père.

— Il a raison, maître Nicolas, notre famille devient désormais la vôtre; allons, venez, mes amis, venez, car mon frère attend son neveu.

— Mon oncle ? interrompit Antonio d'un air sombre et en hésitant.

— Il faut lui pardonner comme lui pardonnent ceux qui sont au ciel, murmura dame Louise à voix basse.

— Venez donc, mon père ! s'écria Antonio, venez ; et il passa son bras au bras du vieillard.

— Jeune homme, dit Rubens, en posant sa main sur l'épaule d'Antonio, veux-tu devenir mon élève ? je t'emmènerai à Anvers avec ce vieillard ; ma maison deviendra la vôtre. Je suis Pierre-Paul Rubens !

— Rubens ! s'écria Antonio avec un mélange de surprise et d'enthousiasme, Rubens.... Moi l'élève de Rubens !

Il regarda quelques moments le peintre célèbre; puis, après une courte hésitation, il passa sous le bras de sa tante son bras gauche, car du bras droit il tenait enlacé le vieux tailleur.

— Je ne puis la quitter, dit-il, elle ressemble trop à ma mère.

Antonio devint l'élève du vieux Rembrandt, et ne tarda point à acquérir en Flandre la réputation qu'il méritait. Pour complaire à son oncle, il donna à son nom italien une terminaison flamande, et signa ses tableaux du nom de GASPARD-ANTOINE NETSCHER.

HENRI BERTHOUD.

Critique Littéraire.

AYMAR, PAR M. DE LATOUCHE.

Avant de se décider à suivre, en littérature, une carrière spéciale, M. de Latouche a successivement abordé la philosophie, le roman, le drame et la poésie. La preuve la plus irrécusable que M. de Latouche lui-même n'a regardé ses quatre premiers livres que comme de simples essais, auxquels il n'attachait pas, en les publiant, une véritable importance, c'est qu'après avoir embrassé tour à tour les quatre branches littéraires désignées ici, il s'est retourné définitivement vers la seconde, dans l'ordre de ses tentatives ; nous voulons parler du roman. En ce qui nous concerne, nous serions fort embarrassé de dire si M. de Latouche a sagement fait ; car nous n'apercevons pas une bien grande distance entre le mérite de *Fragoletta* et le mérite de *Carlo Bertinazzi*, par exemple, non plus qu'entre *Fragoletta* et *la Reine d'Espagne,* ou *la Vallée aux Loups*. Seulement, nous devons convenir, qu'à tort ou à raison le public, sans aller pourtant jusqu'à l'enthousiasme, a proclamé la supériorité de *Fragoletta*. M. de Latouche a donc donné une preuve évidente de sa déférence pour les jugements du public, en revenant au roman. Il est inutile d'affirmer, à ce propos, qu'aucun blâme ne se cache sous nos paroles. C'est tout uniment un fait que nous constatons.

En disant que *Carlo Bertinazzi* relève de la philosophie, nous devons ajouter que nous tenons compte de l'intention de l'auteur, plutôt que de la portée réelle de son livre. Un pape et

un comédien correspondant ensemble, se faisant une confidence mutuelle de leurs idées, de leurs aventures, de leur façon d'apprécier les événements et les hommes: c'était là, en effet, un tableau admirable, pouvant se prêter facilement au développement des théories philosophiques les plus opposées. La société, vue à la fois d'en haut et d'en bas, jugée par deux hommes dont l'un habite les régions les plus élevées, celles du pouvoir, d'un pouvoir spirituel et temporel, tandis que l'autre vit dans les régions inférieures ; la lumière qui vient du ciel, ou qui passe pour en venir, soumise à une décomposition accusatrice par le fait de son contact avec un sol lointain qu'elle devrait échauffer et éclairer, et qu'elle n'échauffe ni n'éclaire; la lutte de l'autorité et de la liberté expliquée à un point de vue quelconque, sinon comme une question résolue, au moins comme une importante question à résoudre ; c'était, nous l'avouons, une tâche difficile, mais à l'accomplissement de laquelle M. de Latouche ne pouvait se dispenser de travailler sans faire mentir la préface de son livre, sans s'accuser lui-même d'imprudence ou de faiblesse, dans le choix ou dans l'exécution de son sujet. Eh bien! M. de Latouche a mérité ce double reproche, car l'impuissance et la prétention se disputent chaque page de *Carlo Berlinazzi*. M. de Latouche se souvenait encore trop de son métier de journaliste pour réaliser l'œuvre qu'il avait rêvée. On ne supplée pas à la réflexion et à la science uniquement par la finesse et la causticité de l'esprit.

Fragoletta, pour des raisons sur lesquelles nous insisterons tout à l'heure, ne nous semble pas davantage un modèle dont l'étude doive être proposée. Par la nature, nous ne dirons pas immorale, mais monstrueuse, c'est à dire impossible, des sentiments qu'il analyse, par la confusion déplorable des scènes qui s'y présentent, ce roman de M. de Latouche se sépare complétement des œuvres saluées belles comme unissant la simplicité de la forme à la vérité du fond. *La Reine d'Espagne*, drame en cinq actes, n'est point, tout au rebours de *Fragoletta*, une œuvre où la confusion résulte du nombre et de l'entrelacement inhabile des épisodes ; le drame entier est presque une scène unique, au contraire! Cependant la donnée singulière, et d'abord obscure, sur laquelle est fondée *la Reine d'Espagne*, les ménagements multipliés que l'auteur s'est efforcé de pren-

dre afin que le dénouement de sa pièce ne fût pas prévu trop à l'avance, et, en même temps, afin que ce dénouement, énigmatique et puéril, une fois arrivé, n'excitât pas un désappointement mêlé de colère; tout cela, toute cette adresse dépensée en pure perte, tous ces efforts, dans l'intérêt d'une équivoque au moins ridicule, fait de *la Reine d'Espagne* un drame fort compliqué, et pour lequel l'attention la plus patiente doit se montrer aussi rebelle que pour *Fragoletta*. Quant à *la Vallée aux Loups*, où M. de Latouche semblait prétendre à la palme du poëte, il n'y a rien à en dire, sinon que les vers renfermés dans ce livre eussent pu, venus avant les poésies d'André Chénier, soulever quelques unes des questions que souleva la nouvelle école; mais que, publiés en 1833, c'est-à-dire après *l'Ode à Charlotte Corday* et *la Jeune Captive*, après *les Méditations*, après *les Orientales*, ils n'ont plus que l'apparence d'une pâle imitation.

M. de Latouche ayant renoncé de bonne grâce, et depuis longtemps, à la poésie, ainsi qu'à la philosophie et au drame, on comprend sans peine que nous n'insistions pas davantage sur *Carlo Bertinazzi*, sur *la Reine d'Espagne*, sur *la Vallée aux Loups*. Notre réserve ne saurait s'étendre cependant jusqu'à *Fragoletta*, puisque M. de Latouche est revenu au roman à plusieurs reprises. M. de Latouche, une fois oublié comme poëte et comme philosophe, c'est notre devoir de nous occuper de lui comme romancier.

Pour arriver directement à la critique des procédés employés par M. de Latouche, il nous paraît indispensable de connaître d'abord quelle est la loi générale à laquelle sont soumises les œuvres d'imagination, le roman en particulier; car il ne restera plus, le principe clairement établi, qu'à constater en quoi M. de Latouche l'a respecté ou violé. L'intérêt étant le but que doit naturellement se proposer toute œuvre d'imagination, soit sous la forme épique, soit sous la forme dramatique, reconnaissons qu'il y a deux manières d'exciter l'intérêt. La première, la plus généralement approuvée, la plus sûre du résultat, dans de certaines conditions, bien entendu, ressort de l'invention proprement dite. Elle consiste dans les développements naturels d'une pensée. Dédaignant volontiers, quelquefois même par calcul, les procédés en quelque sorte matériels que l'on nomme vulgairement mise en œuvre; s'inquiétant avant tout de la réalité hu-

maine ; ne s'adressant qu'aux passions comprimées ou en révolte ; n'acceptant pour juges que les esprits capables de comprendre, sinon d'expliquer, les sentiments les plus contraires ; ambitionnant les sympathies qui viennent du cœur, rarement celles qui viennent de l'intelligence, elle marche droit à son but, sans ruses, sans bruit, sans prévoyance, mais ne doutant jamais. La science psychologique est toute sa force ; l'art plastique ne lui est d'aucune utilité, d'aucun secours ; la logique morale est la seule dont elle s'occupe. Pour elle, l'enchaînement de quelques faits, de quelques scènes, est chose très-secondaire, et il n'y a de gradation possible que dans les idées. *Werther, la Nouvelle Héloïse. Clarisse Harlowe,* peuvent être regardés comme des modèles de cette manière, qui, nous devons le répéter encore, n'emprunte ses ressources qu'à l'invention.

La seconde manière d'exciter l'intérêt, plus généralement pratiquée que la première, par cela même qu'elle admet la médiocrité plus aisément, consiste à combiner avec assez d'adresse les éléments psychologiques dont on dispose, pour en dissimuler soit la pauvreté, soit la fausseté. Elle tend moins à toucher, à émouvoir, qu'à surprendre. Désespérant de produire l'attendrissement, elle cherche à produire le saisissement. Par une manœuvre habile, au moyen de combinaisons ingénieuses, elle s'efforce d'entretenir le lecteur dans une inquiétude et une attente continuelles, lui promettant toujours beaucoup plus qu'elle ne lui donne, l'alléchant par une apparente accumulation de difficultés à vaincre. Ce procédé, on le voit, s'appuie sur des moyens artificiels, pour ainsi dire ; mais il n'en arrive pas moins à des résultats dignes d'éloges, pratiqué par une plume exercée. Les *romans historiques* de Walter Scott, *I Promessi Sposi*, sont les incontestables chefs-d'œuvre de cette seconde méthode, qui recherche spécialement ses succès dans la composition.

L'invention et la composition sont donc incompatibles ? ne manquera-t-on pas de nous demander. Oui, sans doute. Non que nous tentions de nier les efforts puissants de certains esprits pour réunir les deux mérites ; nous affirmons seulement que l'alliance, à un degré éminent des deux parts, est impossible. Nous pourrions, s'il s'agissait ici du drame, offrir pour preuve de ce que nous avançons une comparaison entre *Hamlet* et la *Marie Stuart* de Schiller, par exemple ; mais c'est le roman

qui nous occupe, et les romans célèbres que nous avons cités suffisent amplement à la défense de notre opinion. Revenant à M. de Latouche, disons donc que, dans les romans publiés par lui depuis *Fragoletta* jusqu'à ce jour, les lois de l'invention ne sont pas mieux observées que celles de la composition. Ne réussissant pas à l'inventer dans des conditions, dirons-nous normales, M. de Latouche s'est roidi contre l'obstacle; il est allé droit à l'exagération la plus outrée. Aussi *Fragoletta,* création androgyne, a-t-elle manqué le but qu'elle voulait atteindre, l'intérêt. L'auteur avait compté, comme il y compta plus tard dans *la Reine d'Espagne,* sur cette espèce de curiosité grossière qu'excite ordinairement une énigme plus ou moins graveleuse ; mais il n'avait pas songé à ceci, qu'une énigme, quelque attrayante qu'elle soit, n'a pas le droit de prétendre à une longue patience, et que, délayée en deux volumes, elle substitue bientôt la fatigue à la curiosité. Averti de cet inconvénient, M. de Latouche dut chercher ailleurs un moyen de remplacer, dans ses livres, l'intérêt qu'il ne pouvait demander ni à la composition, ni à l'invention, et il se décida pour la passion, dans le sens partial et fanatique du mot. *Grangeneuve* et *France et Marie* furent les résultats de cette nouvelle tentative, qui, comme la précédente, n'ayant pas les conditions de vie nécessaires, échoua complétement. Aujourd'hui M. de Latouche, venant de réunir dans *Aymar,* en désespoir de cause, les deux moyens d'intérêt dont il avait précédemment usé tour à tour, un examen attentif d'*Aymar* nous dispensera d'observations plus détaillées sur *Fragoletta,* comme sur *France et Marie* et *Grangeneuve.*

Le premier personnage qui s'offre à nous, dans le nouveau livre de M. de Latouche, est Mme Chalamel, née Beauval, qui n'a d'importance réelle pour le lecteur que comme mère d'Aymar. Bien que l'auteur ait consacré tout un interminable chapitre à nous instruire de l'origine et des premières années de Mme Chalamel, nous nous bornerons à constater ici l'existence de ce personnage. Mme Chalamel ne joue aucun rôle sérieux dans l'action qui se prépare ; elle paraît pour disparaître presque aussitôt, sauf à se remontrer plus tard, il est vrai, mais toujours sans raison et sans utilité. A quoi bon nous occuper d'elle?

Aymar, fils unique et adoré de Mme Chalamel, se présente d'abord à nous blessé pendant les journées de juillet. Il serait im-

portant, pour qu'un intérêt réel s'attachât à ce jeune homme, que nous eussions quelques détails sur sa vie antérieure, sur les événements de sa jeunesse qui déterminèrent ses opinions politiques; mais nous sommes forcés d'ignorer tout renseignement sur ce sujet. Aymar nous est donné par l'auteur comme un type du plus pure patriotisme, comme un amant enthousiaste des libertés publiques; nous devons l'accepter comme tel sur parole. Aymar est un héros, nous le voulons bien ; mais encore, quelles idées, quelles espérances le poussent à l'héroïsme? Nous consentons bien à ne rien savoir de son passé; nous voudrions au moins savoir ce qu'il se promet dans l'avenir, quelle destinée il rêve, quel but il se propose. A toutes ces questions, M. de Latouche ne répond absolument rien. Plus tard, au dernier chapitre du livre, Aymar sera devenu un républicain modéré, de républicain fougueux et extrême qu'il était au début; il aura changé de convictions ; ce qu'il demandait tout à l'heure à la force, à la révolte, il sera décidé à ne plus le demander qu'à la patience, au temps. Ç'aurait donc été une imprudence à M. de Latouche de formuler trop nettement les opinions politiques d'Aymar, d'arrêter ses convictions. En même temps qu'il eût appelé trop directement le blâme sur la mobilité du caractère d'Aymar, M. de Latouche se fût enlevé par là à lui-même cette facilité d'évolution que la logique condamne, mais que l'irrésolution d'un héros de roman autorise. Nous ne pouvons expliquer autrement l'incertitude dans laquelle nous laisse l'auteur. Quoi qu'il en soit de cette explication, qui n'est point une excuse, établissons que, sans se préoccuper encore des divisions futures qui agiteront son parti, et, par conséquent, sans se poser la question de savoir de quel côté, à ses yeux, sera la bonne cause, Aymar se bat courageusement, naïvement, moins par conviction que par vague sympathie. Ajoutons, pour mieux faire saillir le côté flottant de son caractère, qu'Aymar, au moment où il expose sa vie dans une émeute populaire, est amoureux de la petite-fille d'un aristocrate, Mlle Christianne de Claremond.

Christianne, petite-fille du duc de Claremond, désapprouve hautement, on peut le penser, la démonstration énergique du peuple de juillet. Son cœur est partagé entre la crainte des dangers qui menacent sa famille et le mépris pour un mouvement sous lequel, abusée ou ignorante, elle ne voit qu'indiscipline et

instincts brutaux. Du reste, nous sommes, comme à l'égard d'Aymar, dans une ignorance complète de ce qui se passe au fond du cœur de Christianne. Nous apprenons bien, après maintes pages inutiles et vides, que Christianne partage l'amour d'Aymar; mais c'est là encore un fait qu'il nous faut accepter sans explication. Comment le jeune républicain de la jeune aristocrate ont-ils été entraînés l'un vers l'autre? Y a-t-il entre eux conformité secrète de vœux et d'idées? Cela doit être, sans doute; car l'amour, d'ordinaire, chez les jeunes gens surtout, n'est produit que par le frottement de sympathies analogues. M. de Latouche, cependant, ne donne même pas cette conformité de goûts à pressentir. Aymar et Christianne se sont vus au bal, à l'église, je ne sais où; ils se sont aimés sans se dire une parole : fort heureusement pour Christianne, qui n'eût pas manqué assurément de haïr, au lieu de l'aimer, le partisan de la république, et qui, dans ce cas, n'eût peut-être pas été sauvée par lui dans les journées de juillet. Mais peu importent nos conjectures! Le fait est qu'Aymar et Christianne s'aiment, et qu'Aymar, accessible à la fois à l'amour de la liberté et à l'amour de la beauté, devient le défenseur d'un grand seigneur et de sa fille, en même temps qu'il se fait ailleurs le champion de la cause démocratique. Il est impossible, on le voit, de pousser l'inconséquence plus loin qu'Aymar.

Rendons pourtant à M. de Latouche la justice d'avoir eu le sentiment de cette inconséquence et de l'avoir palliée, autant qu'il était possible de le faire, par la longue discussion politique qu'il a placée dans les bouches d'Aymar et de Christianne. Aymar veut convaincre Christianne; Christianne veut convaincre Aymar. Malheureusement, soufflés par M. de Latouche, aucun des deux amants n'allègue, en faveur de la cause qu'il défend, des raisons assez déterminantes, et tous deux concluent dans le sens de leur primitive opinion, après quoi, l'amour disparaît complétement du livre, pour faire place à la politique pure. Aymar s'afflige de la tournure que prennent les affaires. Il rencontre sur son chemin des hommes que M. de Latouche ne nomme pas, mais dont l'anonymie est parfaitement transparente, et il engage avec eux de nouvelles discussions dans lesquelles, en sa qualité de héros, l'avantage moral finit par lui rester. Ici, de plus en plus tourmenté, et, pour tout dire, de plus en plus incertain, Aymar

prend le parti de s'ensevelir en une solitude profonde. Il se retire à la campagne, où il vit en rêveur, ne cessant de gémir sur la corruption du siècle, sur l'habileté des hommes d'intrigue, sur le triomphe éternel des classes privilégiées. Certes, c'est là une singulière façon de montrer son patriotisme, que de se lamenter à perte d'haleine. L'élégie solitaire est-elle un remède au mal que le héros de M. de Latouche déplore? Non assurément. Ce qu'il faudrait, c'est parler, c'est écrire, c'est lutter. Ce qui serait utile, c'est de disputer le terrain aux adversaires que l'on méprise, c'est de les écraser sous la logique des raisonnements et des faits. Il est vrai qu'Aymar, faute de réflexion ou d'étude, ne saurait que mettre à la place des idées qu'il accuse. De quel droit, alors, veut-il nous intéresser à ses jérémiades impuissantes? Un gémissement n'est pas une preuve. Qu'il prouve quelque chose par ses actions ou par ses paroles; sinon, qu'il ne compte pas sur une sympathie que la lâcheté ni l'indifférence ne sauraient mériter. Au moment où cette pensée vient à l'esprit du lecteur, M. de Latouche, qui n'aperçoit jamais le piége que lorsqu'il y est pris, se hâte de faire partir Aymar pour la Pologne, où une révolution a éclaté. Le duc de Claremond et Christianne, émigrés volontaires, s'y étaient rendus déjà depuis quelque temps, avant la révolution, et ne la soupçonnant pas, bien entendu. Nous sommes presque à la fin du premier volume, et l'action n'a pas fait un seul pas encore. Bien plus, il est impossible à la clairvoyance la mieux exercée de prévoir lequel, du côté politique ou du côté psychologique du livre, se développera aux dépens de l'autre. L'auteur marche à tâtons dans l'ombre, et le lecteur suit.

Pendant qu'Aymar se dirige vers la Pologne, M. de Latouche nous présente deux nouveaux amants, aussi corrompus, ceux-ci, que les premiers étaient chastes, aussi habiles dans l'art du vice que les premiers y étaient naïfs : le prince Oswald Muranoff et lady Arabelle Buccleugh, courtisane de profession.

Oswald Muranoff est tout ce que l'on peut imaginer de plus dépravé et en même temps de plus stupide. C'est un ambitieux vulgaire qui, désespérant d'arriver aux honneurs et à la fortune par son mérite personnel, et voulant y arriver à tout prix, s'est résigné au rôle d'espion. Oswald Muranoff, prince russe, habite la Pologne par ordre exprès du czar. Il est chargé d'y surveiller l'opinion, d'y observer ce qui se passe et d'en informer le pou-

voir exactement. Une insurrection ayant lieu, le prince Muranoff devrait feindre d'embrasser avec chaleur la cause des révoltés, afin d'être à même de tout savoir et de rendre compte. Eh bien! avec une mission si difficile à remplir, Muranoff est assez niais pour se laisser dominer par une femme, et par quelle femme? par une courtisane qui, sachant ses secrets, peut le perdre le jour où elle en aura la fantaisie. Je sais bien qu'il n'eût pas été possible à M. de Latouche de donner une femme honorable pour maîtresse à un homme aussi vil que ce Muranoff; mais ce n'est point une raison pour l'accoupler avec Arabelle Buccleugh. Ou Muranoff est un intrigant émérite, et il doit se tenir à l'abri des trahisons et des embûches; ou il n'est qu'un plat courtisan, qu'un valet imbécile, et alors on ne comprend pas que son emploi, ignoble, mais exigeant une remarquable adresse, lui soit conservé. En second lieu, M. de Latouche ne pouvant avoir d'autre but, en dessinant le caractère de Muranoff, que de flétrir l'homme et son rôle, il est maladroit à lui de représenter Muranoff sous les traits d'un intrigant vulgaire poussé a sa perte par sa seule ineptie. Certain de l'issue, M. de Latouche, en joueur habile, devait au contraire accorder à Muranoff toutes sortes de chances, lui donner les avantages de la ruse, de la prévoyance, de l'esprit; la défaite de Muranoff n'en eût été que plus exemplaire et plus éloquente. Agir comme l'a fait M. de Latouche, c'est laisser croire qu'avec plus d'habileté que Muranoff, et plus de réserve, un misérable peut espérer de réussir.

Lady Arabelle Buccleugh est, de tout point, la digne compagne de Muranoff. Elle n'a pas pour lui le moindre amour; cela va sans dire. Si demain Muranoff, disgracié, se voyait obligé d'abdiquer sa position seigneuriale et d'aller mendier le pain de l'exil, Arabelle ne lui donnerait pas même, pour adieu, une larme compatissante. Riche et en faveur, elle reste près de lui, usant de l'empire qu'elle a su prendre, ne s'inquiétant que de gouverner le cœur du prince sans rivalité. Tout à coup, au milieu des plus beaux rêves d'Arabelle, survient un malheur terrible qu'elle n'avait pu prévoir. Elle apprend qu'une jeune Française, récemment arrivée en Pologne, est promise à l'homme dont elle s'était flattée d'être l'éternelle souveraine. Une scène violente éclate, à ce sujet, entre Muranoff et Arabelle. Arabelle veut se séparer de Muranoff à l'instant même. Elle ne peut res-

ter plus longtemps sous un toit témoin de tant de bonheur, et que désenchantera bientôt pour elle la présence d'une autre femme. En vain Muranoff jure que l'intérêt seul de sa fortune épuisée a pu le décider à une pareille démarche, en vain il promet que l'amante n'aura rien à craindre de l'épouse ; Arabelle sanglotte et s'évanouit à la seule idée d'un cœur et d'une couche partagés. Le sacrifice est au-dessus de ses forces. Un seul parti lui reste à prendre, celui de céder la place à sa rivale légitime. Muranoff hésite ; il n'ose promettre d'abdiquer tous ses droits sur la jeune fille sa fiancée, car la fortune de la jeune fille ne doit échoir à l'époux qu'au cas où l'épouse deviendra mère. Mais qu'importe ! Arabelle peut s'en reposer sur l'amour inaltérable de son amant. Arabelle se calme subitement, en effet. Une idée lui est venue, qu'elle ne dit pas encore, qu'elle ne laisse pas même entrevoir, mais qui, selon elle, conciliera tout, et d'où dépend sa condescendance au désir de Muranoff. Si Muranoff, le moment venu, se rend à l'avis qu'elle aura exprimé, elle continuera d'être sa maîtresse, sinon la rupture sera inévitable. Le plan d'Arabelle est arrêté.

Nous avons dit qu'*Aymar* résume les idées de M. Latouche sur l'intérêt romanesque, c'est-à-dire que M. de Latouche a usé dans *Aymar* des deux procédés signalés par nous dans ses œuvres antérieures, l'énigme et la passion ; nous arrivons, après la passion, à l'énigme. La fiancée de Muranoff, on l'a pressenti déjà, n'est autre que Christianne. Comment le duc de Claremond donne-t-il sa fille à un pareil homme ? Comment ignore-t-il le rôle abject de ce singulier prince, et ses relations illégitimes ? Mais si nous arrêtions l'auteur à chaque invraisemblance de ce genre, nous aurions trop à faire ; continuons. Le moyen trouvé par Arabelle et auquel nous avons fait allusion dans les lignes précédentes, le voici : donner à Christianne un amant qui la rende mère. M. de Latouche, nous ne le nierons pas, a déployé une habileté extrême pour faire accepter au lecteur cette étrange proposition de la courtisane et le consentement de Muranoff ; il a grisé le prince ; il nous l'a montré entraîné par Arabelle, au sortir d'une orgie, dans une alcôve parfumée et pleine d'enivrants souvenirs ; il l'a exposé à la séduction la plus irritante ; mais le dénouement de la scène n'en est pas moins le consentement de Muranoff. Un homme est trouvé, Wilfrid, qui, le soir

même du mariage, à la faveur de la nuit, recevra de Christianne les caresses adressées à l'époux. Malheureusement pour Wilfrid, les mesures n'ont pas été bien prises, et au moment où il va pénétrer dans la tour qu'habite Christianne, un inconnu le frappe d'un poignard et hérite ainsi en second des priviléges de Muranoff. Et nous ne sommes pas encore à la fin du premier volume ! Désormais toute l'intrigue d'*Aymar* roule sur ce quiproquo sanglant. Wilfrid trouvé assassiné le lendemain, Muranoff et Arabelle cherchent vainement à connaître l'auteur du meurtre. Quand à Christianne, ignorant le complot infâme, convaincue que Muranoff seul a passé la nuit près d'elle, elle demeure sans trouble jusqu'au moment où Arabelle, devenue amoureuse d'Aymar, apprend à la jeune femme quel piége on avait tendu a son innocence. Dès lors nous nageons en plein mélodrame. Muranoff, jaloux d'Aymar, veut le faire périr, et Aymar ne doit la vie qu'à la protection d'Arabelle qu'il dédaigne. Nous n'essaierons pas d'entrer plus avant dans les détails d'une action aussi incompréhensible qu'inexplicable. Il suffit de savoir que, vers la fin du livre, le mot de l'énigme se trouve. Aymar était l'amant inconnu de Christianne. Comment s'était-il trouvé là ? d'où venait-il ? comment avait-il pu échapper aux recherches vigilantes du prince ? Mais j'oubliais encore une fois qu'avec M. de Latouche il faut renoncer à de pareilles questions. La confusion, cependant, devient de plus en plus déplorable. Aymar va épouser une jeune fille âgée de dix ans, Lolenka, sœur du prince, lorsque, l'énigme étant expliquée, le prince condamne à mort celui qu'il allait nommer son beau-frère. Arabelle, pour sauver les jours d'Aymar, ne voit qu'un parti à prendre, le parti de tuer Muranoff, qu'effectivement elle empoisonne. Aymar revient en France pour prendre part à l'émeute des 5 et 6 juin ; il est blessé par son propre père, M. Chalamel, voit mourir sa mère, tombe dans les bras de Christianne sur la vertu de laquelle Arabelle lui avait donné des doutes, l'épouse, reconnaît son enfant, et se hâte, pour échapper aux sergents de ville, de se rendre à Buenos-Aires, où il se fait pharmacien.

Si les idées émises par nous tout à l'heure, touchant l'invention et la composition, sont vraies, comme nous en avons l'assurance, il reste démontré, par cette brève analyse du roman de M. de Latouche, que nous avions raison en affirmant l'impuis-

sance de l'auteur d'*Aymar* à inventer et à composer. Dans *Aymar*, en effet, il n'y a pas une seule pensée, une seule passion, qui soit développée d'une façon complète et régulière. Tout au contraire, l'auteur semble s'être expressément proposé de réunir en un même cadre les sentiments les plus divers et les plus extrêmes, et de les opposer l'un à l'autre, à leurs mutuels dépens. Ainsi, d'un côté s'offre l'amour chaste et pudique d'un jeune homme et d'une jeune fille, que les exigences de la société séparent ; d'un autre côté s'offre une coupable liaison entre une courtisane effrontée et un grand seigneur méprisable, que la cupidité et la débauche seules tiennent attachés. Assurément, si M. de Latouche eût été initié à l'art des développements psychologiques, il pouvait trouver, dans cette antithèse peu nouvelle, matière à s'exercer. Bien que l'invention, dans le sens que nous voulons dire, s'accommode assez mal de l'opposition trop brusque et trop tranchée, il était possible cependant, en apportant à cette double étude une application convenable, de peindre heureusement les deux affections si différentes d'Aymar et de Muranoff. Mais M. de Latouche ne s'est pas contenté d'implorer le secours de l'antithèse, il a fait encore un appel t outes les passions les plus forcenées comme aux plust endres, à l'amour maternel, à l'amour adultère, à l'amour jaloux; il a convoqué la hideuse phalange des crimes, depuis l'assassinat involontaire jusqu'à l'infanticide, en passant par le guet-apens ; continuant dans le détail l'emploi des contrastes que nous avons remarqué dans l'ensemble. Mme Chalamel, par exemple, est dévouée à son fils jusqu'au délire, tandis que M. Chalamel est le type du père sans entrailles et sans cœur. Ailleurs, c'est l'adultère prémédité, résolu, réfléchi, faisant pendant à un adultère que les circonstances invraisemblables créées par M. de Latouche rendent presque respectable et innocent. S'agit-il de la jalousie? M. de Latouche nous la montre à la fois dans une âme noble et dans une âme corrompue. Quant aux crimes, l'inventaire n'en est pas dressé par l'auteur avec une préoccupation moins minutieuse. L'auteur nous fait sucessivement assister, sans parler des épisodes de guerre civile, à un homicide par l'eau, à un homicide par le fer et le feu, à un homicide par le poison ; le tout ayant pour couronnement un fils qui tombe sous la balle de son propre père. En présence d'une complication aussi peu intelligente, est-il possible de croire que

M. de Latouche ait réussi, dans son nouveau livre, à pousser jusqu'au bout l'analyse d'un sentiment quelconque? Non sans doute. Malgré la meilleure volonté du monde, on sera forcé d'admettre, comme nous, l'incompatibilité de la confusion avec la simplicité logique, et par conséquent, de confirmer notre jugement sur M. de Latouche comme inventeur.

En ce qui concerne l'art de la composition, les preuves contre l'auteur d'*Aymar* ne sont pas moins faciles à déduire. Non-seulement M. de Latouche a promené ses héros dans les contrées les plus éloignées, et les plus différentes sous le rapport des mœurs et des usages; non-seulement, afin d'être à l'aise, il s'est placé entre trois révolutions sanglantes, et, à divers degrés, mémorables; non-seulement il a tour à tour, pour bivouac, la rue, la plaine et l'Océan; mais il s'est encore embarrassé d'une foule de personnages secondaires, dont l'inutilité paraît à chaque instant plus choquante par les entraves multipliées qu'ils apportent à la marche générale de l'action. Dans tout poëme, que le mérite de la composition distingue, on peut voir que l'attention de l'auteur a particulièrement été dirigée vers l'inconvénient des épisodes et des personnages sans importance réelle; tout y est disposé de telle sorte, que la moindre action et la moindre parole mènent à un résultat nécessaire, sinon prévu. Or, dans le livre de M. de Latouche, rien de pareil, à beaucoup près, ne se laisse apercevoir. Sans parler des paysages de France et de Pologne, des mines de la Lithuanie, des déserts de la Sibérie, qui, ouverts devant nous à tour de rôle, dispensent l'auteur de toute prévoyance et de toute combinaison, nous sommes en droit de demander compte à M. de Latouche des interminables monologues, des dialogues fatiguants qu'il met tantôt dans la bouche de M. de Claremond, qui s'efface complétement à partir du mariage de Christianne, tantôt dans la bouche de tel ou tel intrus dont le nom même demeure un mystère. La présence de Mme Chalamel, la mère d'Aymar, est-elle indispensable? Non, si ce n'est pour nous faire ouïr, de temps à autre, quelque tirade sentimentale destinée à mettre en relief les facultés plus ou moins poëtiques de l'auteur. Lolenka, la sœur du prince, la jeune fiancée de dix ans, ne pourrait-elle pas demeurer sous l'aile de quelque institutrice, sans que l'intrigue du livre en souffrît? Oui sans doute, et à telles enseignes, qu'après des

préparatifs d'un mariage qui ne s'accomplit pas, M. de Latouche la relègue, comme M. de Claremond, en une retraite obscure d'où elle ne sort plus. Et M. Chalamel, joue-t-il un rôle assez important pour obtenir grâce ? Que le lecteur en décide ; le rôle de M. Chalamel consiste à tirer, vers la fin du livre, un coup de fusil sur son fils, qui n'en meurt pas. Nous pourrions continuer longtemps encore ce catalogue des héros inutiles, sinon oisifs ou silencieux, enrégimentés par M. de Latouche ; mais à quoi bon? Si nous ajoutions que l'amour subit de la courtisane Arabelle pour Aymar reste sans conclusion, et qu'Arabelle, comme Lolenka, comme le duc de Claremond, disparaît sans laisser de traces, ce ne serait jamais qu'un argument de plus contre un savoir-faire déjà suffisamment nié.

Une autre question se présente ici, celle de savoir si *Aymar*, livre à peu près nul au point de vue de l'imagination pure, mérite, comme roman historique, d'être amnistié. Absolument parlant, et bien qu'*Aymar*, comme *France et Marie*, ou *Grangeneuve*, touche à des événements consacrés par l'histoire, nous devons dire qu'*Aymar* ne remplit pas les conditions nécessaires pour prendre un rang honorable dans le genre immortalisé par Walter Scott. Entre beaucoup de raisons que nous pourrions alléguer, nous dirons qu'il est une loi à laquelle le roman historique ne saurait manquer sans s'exposer sûrement à un blâme sévère ; c'est à savoir de mêler l'histoire et l'invention avec assez d'habileté pour les faire accepter comme inséparables. Il n'existe pas, nous le savons, de poétique toute faite sur le roman historique ; nous n'avons pas de Quintilien, ni de Boileau, dont les préceptes viennent à notre aide ; mais nous n'en tenons pas moins à notre opinion ; car, s'il est vrai que les préceptes, loin d'inspirer les belles œuvres, se fondent sur elles ; s'il est vrai qu'un Aristote, littérairement parlant, ne puisse s'autoriser que d'un Sophocle ou d'un Homère, nous sommes en droit, sans plus nous comparer au philosophe de Stagyre que nous ne songeons à comparer M. de Latouche à l'auteur de l'*Iliade* ou à l'auteur d'*OEdipe*, de nous fonder, en cette circonstance, sur les romans historiques dont le mérite est constaté. Eh bien ! *Ivanhoë* et *Quentin Durward* à la main, nous dirons à M. de Latouche qu'*Aymar*, ainsi que les autres romans historiques, y compris *Fragoletta*, qu'il a signés, violent la loi fondamentale

à laquelle nous venons de faire allusion. L'imagination et l'histoire y sont en une guerre ouverte et perpétuelle. Après chaque chapitre consacré aux exigences de l'un des deux éléments, vient un chapitre où l'autre élément domine. L'auteur s'épuise, on le voit, à contenir dans de justes bornes ces deux prétentions rivales ; mais, bien qu'il les tienne en bride, bien qu'il mette un soin extrême à les balancer l'une par l'autre, il n'arrive pas à dissimuler leur division. Que résulte-t-il de cette divergence fâcheuse; c'est que, la lecture terminée, on se demande pourquoi l'auteur n'a pas obvié à cet inconvénient funeste, ou pourquoi, si la difficulté lui semblait insurmontable, il n'a pas eu la prudence de l'éviter. Telles sont en effet les idées suscitées par *Aymar*, livre où la partie imaginée et la partie historique sont unies par des liens tellement rebelles, que, si faible que fût chacune des deux livrée à ses propres mérites, elles ne pourraient que gagner à une complète séparation.

En demeurant toujours au point de vue historique, nous reprocherons à M. de Latouche d'avoir rendu son inhabileté en ces matières plus flagrante, s'il est possible, par le choix des événements qu'il a exploités. Comment M. de Latouche n'a-t-il pas compris que des révolutions contemporaines, des révolutions d'hier, dont les victimes saignent encore, et dont les héros nous coudoient, ne sauraient cadrer avec les franchises du roman? La première raison de cette impossibilité, c'est, d'abord, que des actions de la veille, connues de tout le monde, ne réussiront jamais, si artistement qu'elles soient présentées, à intéresser ni à émouvoir personne. Le moyen de tenir en suspens, et dans une dramatique incertitude, une génération qui a fait ce que vous racontez, qui sait le dénouement d'avance et le rectifierait au besoin ! M. de Latouche, il est vrai, a le droit de répondre que ce n'est point pour ses contemporains, mais pour l'avenir qu'il travaille. A cela nous répliquerons que, si l'histoire a des chances d'être mal appréciée, mal comprise, mal expliquée, c'est surtout par ceux sous l'œil desquels elle s'accomplit. Et la preuve c'est que le présent, en de pareilles questions, ne consulte d'ordinaire le passé que pour les détails chronologiques. Pour tout ce qui touche à l'intelligence, à l'interprétation des événements, les témoins les plus oculaires, si cela se peut dire, sont ceux dont le témoignage a le moins de poids. Outre l'esprit de partialité

qui nécessairement les distingue, les témoins oculaires se trouvent encore dans le cas très-grave d'hommes que la fumée du champ de bataille aveugle et rend par conséquent incapables de distinguer nettement les résultats.

Nous ne voulons devoir la preuve de cette assertion qu'à M. de Latouche lui-même. M. de Latouche, depuis *Fragoletta,* s'est proposé, de l'aveu de tous les gens qui ont lu ses livres, la glorification de la Gironde. Dans *Aymar*, le fanatisme pour la Gironde se retrouve aussi entier, aussi fougueux que dans *Grangeneuve,* au moins. Eh bien ! que M. de Latouche nous permette de le lui dire, si ses convictions relèvent directement des idées girondines ; si la Montagne lui inspire véritablement toute l'horreur qu'il exprime, il est loin d'être hostile au pouvoir actuel autant qu'il le croit. Nous demanderons à M. de Latouche s'il ne voit pas uniquement, dans les deux partis qui se disputèrent le gouvernement de la France en 93, la bourgeoisie d'un côté, et, de l'autre, la démocratie? Ceci accordé, nous le prierons de nous dire si ce n'est pas, aujourd'hui, la bourgeoisie qui gouverne et la démocratie qui se plaint. Ce fait étant, comme l'autre, à l'épreuve de la controverse, nous affirmons que l'auteur d'*Aymar,* malgré ses protestations véhémentes de républicanisme, et sans en avoir conscience peut-être, est partisan de l'idée qui nous gouverne, c'est-à-dire, est essentiellement modéré, ou conservateur. Les injures que débite M. de Latouche contre les bourgois, les épithètes de *peureux couards*, *pharisiens* et *Carthaginois,* dont il les accable, ne sont pas des preuves contre le jugement que nous portons ; car les personnalités n'ont aucune signification, aucune importance, en des pareilles questions. La politique ne se juge que sur les principes. A quoi tient, cependant, que M. de Latouche, girondin, c'est-à-dire bourgeois, à la fois par raisonnement et par instinct, se laisse aller à de si chaudes colères contre un ordre de choses dont il eût voulu le triomphe il y a cinquante ans? A quoi tient que M. de Latouche, tout en se battant les flancs pour paraître démocrate, renie les hommes dont la démocratie pure a fait ses idoles? à quoi, sinon à ce que nous avancions tout à l'heure touchant la proximité trop grande et le défaut de respective des événements?

M. de Latouche, cela est incontestable, ne s'est pas suffisamment rendu compte des opinions dont il se faisait le champion, non

plus que de celles dont il se déclarait l'adversaire; il n'a pas pris le temps d'étudier l'origine des partis et leur attidude respective. Qu'en résulte-t-il? qu'*Aymar*, au point de vue politique, est plus condamnable encore qu'au point de vue historique proprement dit et qu'au point de vue littéraire, en ce sens qu'il est illogique, puisque, tout en flétrissant dans le présent un parti dont il bénit l'origine, il exalte gauchement le parti contraire, qu'il flétrit dans le passé.

Il nous reste quelques courtes observations à faire sur le style de M. de Latouche. On prétend assez généralement que M. de Latouche manie admirablement la langue, et qu'il est presque irréprochable comme écrivain. Nous avouons ne pas pousser si loin l'admiration, ou l'indulgence. A notre avis, le style de M. de Latouche est souvent énergique, incisif, abondant; mais, outre qu'il a souvent aussi les défauts de ces qualités que nous nous plaisons à lui reconnaître, c'est-à-dire l'emphase, l'affectation du trait, la roideur, nous devons y reprendre encore un défaut habituel d'harmonie et quelques notables incorrections. Comme défaut d'harmonie, nous blâmerons M. de Latouche de ne pas éviter avec plus de soins les phrases composées de douze pieds, et divisées par une césure. Que M. de Latouche fasse des vers, il en a le droit; excepté, pourtant, quand il écrit de la prose. S'il lui plaît de toucher du doigt notre observation, qu'il ouvre le 2e volume d'*Aymar*, page 59, 10e chapitre, et il trouvera l'exemple le plus parfait de cette faute, si fréquente chez Marmontel. Quand aux incorrections de toute sorte, elles sont nombreuses dans le style de M. de Latouche. N'insistant pas, faute d'espace, sur les *forcé à* employés au lieu de *forcé de*, sur les *appétit d'un bon feu*, et autres peccadilles beaucoup trop multipliées, nous citerons à M. de Latouche, en manière de spécimen, une seule de ses phrases qui contient deux exemples très-remarquables d'incorrection, et que voici. « Le prince *possède* une sœur; j'ignore si l'on vous *en* a parlé. » *Possède* est une des impropriétés de terme les plus impardonnables qui se présentent. On possède un cheval, un château, une robe de chambre; mais on ne saurait posséder une sœur. Le verbe posséder, dansle cas où l'emploie M. de Latouche, a une acceptation telle, que nous concevons à peine comment M. de Latouche a pu s'en servir sans hésitation. Le second membre de la phrase

que nous citons offre une faute non moins choquante. Le pronom relatif *en* s'emploie à propos des choses, non à l'égard des personnes. S'il s'agit, par exemple, d'un objet, on peut dire : je vous *en* ai parlé ; mais, s'il s'agit de quelqu'un, c'est *de lui* ou *d'elle* qu'il faut dire. Nous tenons beaucoup à cette remarque, en apparence très-frivole, parce que la faute sur laquelle elle porte semble ignorée des hommes qui passent pour écrire le plus correctement.

Les divers arguments que nous venons de faire valoir ont assez dévoilé notre pensée pour que nous n'ayons pas besoin de donner sur *Aymar* une opinion dernière. Seulement, disons-le franchement à M. de Latouche, nous espérons qu'il ne persistera pas à chercher la gloire littéraire dans les genres qui relèvent de l'imagination. Pourquoi M. de Latouche n'utiliserait-il pas ses études imparfaites sur le roman historique en s'en servant comme d'une transition pour aborder enfin l'histoire dans toute sa réalité sévère? Sans vouloir, cependant, nous porter garants du succès de M. de Latouche, s'il vient à mettre notre conseil en pratique, nous croyons pouvoir affirmer que les facultés de l'auteur d'*Aymar* s'accommoderaient beaucoup mieux des devoirs imposés à l'historien que des devoirs imposés au romancier.

J. Chaudes-Aigues.

LA

ROSE JAUNE.

I.

Il y a quelques années, par une fraîche matinée de printemps, un jeune homme, de bonne mine et de tournure élégante, descendit de la diligence de Paris, deux lieues environ avant d'arriver à Provins. Le lieu où il mit pied à terre n'était ni un village, ni une plaine inhabitée : à droite et à gauche de la route, s'éparpillaient une foule de maisons de campagne, entourées d'un parc ou seulement d'un jardin, selon la fortune du propriétaire. Après s'être orienté pendant un instant, le voyageur appela un jeune paysan, qui cheminait pédestrement derrière la voiture, lui mit dans la main une pièce de monnaie, sur le dos une petite malle en cuir, et se dirigea vers un de ces logis champêtres, dont le toit, terrassé à l'italienne, étalait au soleil quatre statues de plâtre, représentant les saisons, et placées aux quatre angles du bâtiment, dans un ordre que Bernardin de Saint-Pierre eût trouvé plein d'harmonie ; à savoir le printemps à l'est, l'automne au couchant, l'été au midi, l'hiver au nord. Guidé par cette allégorie sculpturale, le jeune homme se tira heureusement d'un labyrinthe de sentiers, où il se fût perdu sans cela. Cinq minutes après, il arriva devant une porte gardée par deux lions en terre cuite, et dont la claire-voie lui permit de reconnaître définitivement la localité. Certain alors de ne pas se tromper, il essuya la poussière de ses bottes dans l'herbe qui bordait le mur, renoua sa cravate, se passa la main dans les cheveux, pour y réparer le désordre causé par une nuit de diligence, fit en un mot la toilette sommaire que se prescrit un régiment,

à l'entrée de la ville où il vient tenir garnison ; puis il sonna.

— Est-ce ici la maison de M. Simart ? demanda-t-il à une manière de valet de ferme endimanché, qui lui ouvrit la porte.

— Notre Monsieur est sorti, répondit le rustre, en retenant par le collier un gros dogue noir, d'aspect moins pacifique que les lions ses voisins, et qui, sans vergogne aucune, couvrait de sa voix de basse-cour les paroles des deux interlocuteurs.

Impatienté de ce vacarme, le voyageur leva une canne qu'il tenait à la main, et l'appliqua rudement sur le museau de l'aboyeur. A cette correction inattendue, celui-ci fit un bond qui jeta le valet contre la porte, regarda un instant l'agresseur, comme s'il se fût disposé à le dévorer ; mais, à la vue de la canne qui se levait une seconde fois, il fit tout à coup demi-tour en arrière, et s'alla cacher dans sa niche, l'oreille basse et la queue entre les jambes.

— Qu'est-ce que vous a fait notre Soliman, pour que vous l'assommiez ? demanda le concierge rustique, d'un ton plus brutal qu'assuré.

Au lieu de répondre, le jeune homme prit la malle de cuir sous laquelle ployait le petit commissionnaire, et d'un tour de main, la jeta dans les bras du paysan stupéfait.

— Si M. Simart est sorti, dit-il ensuite, M. Teissier doit être à la maison ; conduisez-moi dans sa chambre, et allez le chercher.

Soumis à l'ascendant qu'exerce, sur les gens du peuple, un langage impérieux soutenu par la force physique, le portier obéit, quoiqu'il grognât sourdement. Pour épancher sa mauvaise humeur, en passant devant la niche où s'était blotti Soliman, il lui lança un coup de pied méprisant ; mais le dogue, insulté dans son retranchement, fit une sortie furieuse, et, d'un coup de mâchoire, changea subitement en veste l'habit du provocateur.

— Tonnerre ! s'écria le paysan, sans se douter du malheur arrivé à son costume du dimanche, dire que mam'zelle Célestine protège ce brigand de chien-là, et qu'il faut se laisser dévorer par lui ou perdre sa place ! Je voudrais que votre canne lui eût fracassé la mâchoire.

— Ah ! mademoiselle Célestine aime les chiens, dit à demi-voix le voyageur ; comment s'arrangera-t-elle avec Teissier, qui ne peut pas les souffrir ? Bah ! l'amour ne fait-il pas des miracles ?

Après avoir traversé la cour et un vestibule orné de cais-

ses d'orangers, le jeune homme monta un escalier d'assez belle apparence; puis au bout d'un corridor servant de dégagement aux chambres du premier étage, il arriva devant une porte, qu'il ouvrit sans façon lorsque son guide lui eut dit :

— C'est ici.

Le premier objet qu'il aperçut en entrant fut un homme assis devant un secrétaire, les coudes sur le pupitre, le front dans les mains, le haut de l'oreille garnie d'une plume, à la manière des commis de bureau, et réfléchissant profondément en face d'une écritoire, qu'accompagnait un cahier de papier à lettre barbouillé du haut en bas d'arabesques bizarres.

— Ah! c'est toi, dit ce pensif personnage, en tournant la tête; je t'attendais. Nicolas, mettez cette malle dans un coin, et laissez-nous.

— C'est moi-même, répondit le voyageur quand le domestique fut sorti ; j'accours à ton appel ; et me voici prêt à tenir sur ta tête le poële matrimonial. A quand la noce?

— Je crois qu'on signe demain le contrat, reprit Teissier d'un air morne.

— Tu crois ! Tu n'en es donc pas sûr ? Du reste, cela ne doit pas me surprendre ; avec ton caractère irrésolu, sais-tu jamais ce que tu feras le lendemain ?

— Mon cher Dramond, assieds-toi et causons, répondit en poussant un soupir, l'aspirant aux délices du mariage. — Tu me vois dans la position la plus perplexe où un homme se puisse trouver. Quand je t'ai annoncé que j'épousais mademoiselle Simart, j'étais dans un accès d'enthousiasme; je voyais l'avenir à travers un de ces prismes éblouissants dont les couleurs reflètent une teinte rosée sur le fond terne de la réalité.

— Tu veux me dire en prose que tu en es maintenant au revers de la médaille, qu'y vois-tu?

— Le diable ! s'écria Teissier, en mâchant convulsivement la plume dont il venait de priver son oreille.

— Parles-tu de ta future ? demanda Dramond en riant.

— Plus bas ; ces murs peuvent avoir des oreilles.

— Diantre ! serions-nous dans le palais de Néron? Allons, nous voici chaise contre chaise ; je t'écoute, ou plutôt écoute-moi : Je parie connaître d'avance ta confession ; tu as trouvé un déficit dans la dot ?

— Au contraire ; Mademoiselle Célestine m'apporte comptant six mille livres de rentes, et son père lui en assure autant ; tandis que je n'avais compté que sur neuf ou dix mille livres en tout.

— Tu auras découvert quelque chose de louche dans la famille : un fou, un pendu, peut-être un pauvre diable obligé de se faire guérir par le roi de France.

— Fi donc ! les Simart et les Valonne sont les deux races les plus honnêtes, les plus sages, et les plus pures de toute la province.

— Alors tu te seras aperçu que la faiseuse de corsets de mademoiselle Célestine avait eu besoin d'appeler son art au secours de certaine déviation hétérodoxe !

— Quelle profanation ! Vois-tu, dans le jardin, ce jeune peuplier balancé par le vent ? Voilà la taille de Célestine.

— Tu as donc appris que quelque petit cousin t'avait dévancé dans son cœur ?

— Elle n'a pas plus de cousins que l'agneau de la fable n'avait de frères, et je suis parfaitement sûr qu'elle n'a jamais aimé personne.

— Excepté Soliman.

— Tu connais Soliman ! s'écria Teissier en faisant un soubresaut ; t'a-t-il mordu ?

— C'est moi qui l'ai battu, au contraire.

— Que le ciel t'en récompense ! Cette fois, tu as mis le doigt sur la plaie : c'est ce maudit animal qui est la cause première de tous mes soucis.

— Comment cela ?

— Tu sais que je déteste les bêtes en général, et les chiens en particulier. Celui-ci a sans doute lu cela sur ma figure, car, depuis mon arrivée, il me témoigne une haine à mort, et ne manque pas une occasion de me sauter aux jambes. La première fois, j'ai souri ; la seconde, j'ai dû faire la grimace ; la troisième, j'ai demandé que Soliman fût attaché dans sa niche. M. Simart eût volontiers fait droit à ma requête ; mais mademoiselle Célestine a pris le parti de Soliman, m'a reproché de vouloir le priver injustement de sa liberté, m'a traité de cœur dur, d'homme sans complaisance, d'âme insensible. Voilà une semaine que dure cette sotte querelle. Chaque jour elle se renouvelle, et amène à

sa suite une foule de petites discussions que je cherche en vain à éviter. Enfin, cet infernal Soliman est devenu pour mon mariage une véritable pierre d'achoppement. S'il ne faisait qu'aboyer ; mais c'est qu'il mord !

— Tu es fou, répondit Dramond en haussant les épaules. Ne vas-tu pas te brouiller avec ta future à propos de chiens ? En pareil cas, la conduite à suivre est bien simple. Des gâteaux à Cerbère jusqu'au jour du mariage, et le lendemain une boulette, qui l'envoie rejoindre son aïeul aux enfers.

— J'y ai déjà songé, et de ce côté, le mal n'est pas irréparable, mais ce qui me plonge dans un océan d'incertitudes et d'appréhensions, c'est la conduite de mademoiselle Célestine en cette circonstance. Tu sais que le caractère se révèle surtout dans les petites choses. La vivacité, l'esprit de contradiction, l'irritabilité d'humeur, l'emportement même, dont elle ne m'a pas épargné les preuves depuis quelques jours, me font faire, je l'avoue, les réflexions les plus alarmantes pour mon bonheur futur. Si elle est ainsi avant la lune de miel, que sera-ce après.

— Tu la crois méchante ?

— Méchante ! non, mais capricieuse, volontaire, déraisonnable autant que peut l'être un enfant gâté. Tu vas la voir, tu me diras si j'exagère, car elle met beaucoup de franchise dans ses défauts, et je suis sûr qu'avant ce soir, elle te fournira l'occasion de la juger. Tu ne songes pas à te marier, Françis ; c'est bien de l'ennui que tu t'épargnes.

— Me marier ! s'écria Dramond, qui, pendant ce dialogue, avait ouvert sa malle pour changer de vêtement. Me marier ! fi donc ! L'hymen est un port, et j'aime la mer. Tu te maries, toi, et tu fais bien ; ton ventre qui vient, tes cheveux qui s'en vont, t'annoncent que l'heure conjugale a sonné, mais moi je fleuris encore.

— Voyez la belle rose, observa Teissier en ricanant.

En ce moment, Dramond ayant tiré un habit de sa valise, une rose jaune et desséchée sortit d'une des poches et tomba sur le parquet. Le jeune homme la ramassa et la regarda un instant d'un air surpris.

— Tu parles de roses, dit-il ; en voici une que je ne savais pas là, et qui semble s'y trouver tout exprès pour me rappeler combien je suis indigne encore de prétendre au sacrement du ma-

riage. Vois-tu, mon cher Aristide, quelque étourdi que je puisse paraître, je suis au fond d'une raison admirable. Une fois marié, je suis décidé à aimer ma femme, à la rendre heureuse, et même à lui être fidèle. Mais, pour hasarder un pareil tour de force, je veux être sûr de moi; et il me paraît nécessaire, avant tout, de vider la coupe de la vie de garçon, de peur d'éprouver la tentation d'y retourner boire; je ne serais même pas fâché de trouver au fond un peu de lie, cela donnerait plus de saveur au nectar conjugal.

— Qu'a de commun ce galimathias avec cette vilaine fleur jaune que tu as sans doute volée au chapeau de quelque femme de soixante ans.

— Vilaine fleur ! répéta Francis en respirant la rose avec insouciance; elle a eu, comme celles dont parle Malherbe, son matin de vie et de beauté. Aujourd'hui la voilà flétrie et décolorée, mais, à défaut de parfum, elle exhale pour moi une odeur que j'appellerai philosophique. Elle me rappelle au sentiment de ma faiblesse; je puise dans sa contemplation un enseignement plein de sagesse et de moralité. En un mot, sais-tu ce qu'elle me dit?

— Me prends-tu pour un Persan? répondit Teissier d'un ton bourru.

— Elle me dit, mon cher Aristide : Ne te marie pas encore. Mais ce serait une histoire toute entière à te raconter, et je ne veux pas intervertir nos rôles. Je suis venu ici pour être ton témoin, ton confident, ton Pylade. A toi donc le privilége de fidèles narrations, descriptions, amplifications et autres divagations amoureuses. Voyons, je me suis armé de la patience de Job; ainsi, pas de mauvaise honte. Tu ne m'as pas encore dit si mademoiselle Célestine avait les yeux bleus ou noirs.

— Non, raconte-moi ton histoire; elle me distraira peut-être de mes sombres réflexions. M. Simart n'est pas encore rentré; Célestine se promène je ne sais où avec sa cousine. Ainsi tu as le temps de me faire ton récit avant dîner.

— Soit, reprit Dramond, tout en continuant de changer son costume de voyage contre une toilette plus élégante. — Donc, il y a deux mois en environ, Beyraud, que tu connais, Merville, quelques autres aimables garçons et moi, fîmes le projet d'aller nous amuser au bal de l'Opéra. Note ceci : s'amuser au bal de l'Opéra!

Pour avoir une pareille prétention, il fallait que nous fussions ivres. Aussi l'étions-nous, je suis forcé de rendre cet hommage à la vérité. Quand je dis ivre, ne t'y trompe pas ; je n'entends pas par là l'ivresse de la Courtille, l'orgie populacière et ignoble, mais bien cet état de joyeuse exaltation, de turbulente béatitude, où un excellent dîner de Véry, arrosé de vin de Champagne à la glace, peut plonger une demi-douzaine de jeune gens en parfaite santé physique et morale.

Dans cette disposition martialement folâtre, nous entrâmes à l'Opéra, la tête haute et la parole aussi, les yeux brillants, les joues colorées, coudoyant les hommes, débitant aux femmes des galanteries carnavalesques ; en un mot, cherchant aventure comme le loup de la fable, mais moins excusables que lui, car il était à jeun. Tu sauras que, contrairement à l'usage du lieu, plusieurs de nous avaient trouvé joli de se faire des moustaches avec des bouchons brûlés, et qu'enchérissant sur cette gracieuse idée, Merville et moi nous étions affublés de faux nez qui nous rendaient méconnaissables. On nous prit, je suppose, pour des tailleurs en goguette, ce qui fit que nul ne se soucia d'une querelle avec nous, et que nous pûmes donner pleine carrière à notre gaieté impertinente.

Pour moi, je m'ennuyai bientôt de mon plaisir. Aussi honteux de mon nez que ce prince des contes de fées, qui était obligé de rouler le sien sur une brouette, mais n'osant m'en débarrasser de peur d'être reconnu, je quittai la salle et montai dans les corridors, où je me mis à jouer le rôle d'observateur, en appliquant successivement mon visage à chacun des œils-de-bœuf. Je continuai d'étage en étage ce manége assez niais, et je finis par m'arrêter à la porte d'une loge des troisièmes. Deux femmes s'y trouvaient assises, uniformément vêtues de dominos noirs, petites toutes deux, autant que j'en pouvais juger, et si semblables au premier aspect, que pour les distinguer l'une de l'autre, il était nécessaire d'interroger un signe qu'elles avaient adopté, probablement dans quelque intention d'intrigue; l'une portait par-dessus son gant une bague d'émeraude ; l'autre tenait à la main une rose jaune.

— La rose que voilà ! je devine le reste, interrompit Teissier.

— Tu ne devines rien ! Deux femmes ensemble sont rarement fort imposantes, au bal masqué surtout. J'étais las d'être debout,

l'occasion me parut donc excellente pour m'asseoir ; la porte d'ailleurs était ouverte et semblait dire : Entrez ! Au bruit que je fis en la tirant, les dominos noirs tournèrent la tête et l'un d'eux jeta un petit cri qui me parut une provocation. Je m'assis donc résolument, et, prenant la parole, je me mis à déployer une amabilité de mardi gras dont le succès ne fut pas longtemps incertain. D'abord silencieuses et en apparence effrayées, les deux femmes s'humanisèrent peu à peu ; après avoir chuchotté entre elles et ri tout bas des folies que je leur débitais, elles finirent par me répondre, et bientôt la conversation se trouva engagée. Le domino à la rose jaune, surtout, y prit part avec une vivacité qui m'eût paru naïve partout ailleurs qu'au bal de l'Opéra ; plus réservée peut-être parce qu'elle était plus vieille, sa compagne lui parlait de temps en temps à l'oreille pour l'engager à modérer sa gaieté ; toutes deux alors se penchaient au bord de la loge comme pour mettre fin à la conversation, et promenaient leurs regards dans la salle avec une sorte d'inquiétude.

Entre deux masques, le choix est difficile; le mien pourtant était déjà fait, à supposer que cette aventure dût avoir un dénouement ; l'inconnue qui avait pris pour emblème une fleur exhalait elle-même un si frais parfum de jeunesse, son rire était si franc, sa voix si doucement mordante, son geste si vif, son esprit si imprévu, qu'il me parut impossible qu'elle ne fût pas charmante. Sans plus ample information, je lui donnai donc mon cœur pour le reste de la nuit, et commençai par contre-coup à détester sa compagne, qui, malgré sa tournure élégante, me faisait l'effet d'une vieille duègne. Libre aux dieux d'aimer le nombre impair : les amants le haïssent avec raison. Pour moi, plus près en ce moment de l'amour que de la divinité, je maudissais dans mon âme le tiers importun dont je ne savais comment me débarrasser, lorsqu'un coup de poing, qui faillit enfoncer la porte de la loge, fit tressaillir sur leurs chaises mes voisines.

Ohé ! part à nous deux, dit en même temps une voix semblable au miaulement d'un chat.

Je me retournai et j'aperçus la figure enluminée de mon ami Merville, dont l'effroyable nez postiche menaçait de faire invasion par l'œil-de-bœuf.

—N'ouvrez pas, dirent les deux femmes.

J'aurais obéi, si je n'eusse fait au même instant la réflexion suivante : — Un et trois font quatre : or, quand on est quatre, on n'est que deux.

J'ouvris donc à celui que je regardais comme mon allié, mais j'eus bientôt lieu de déplorer ma sottise. Depuis que je l'avais quitté dans le foyer, le malheureux Merville avait complété son ivresse. En ce moment il était hors d'état d'entendre ou de prononcer une seule parole raisonnable. Connaissant sa brutalité en pareil cas, je pressentis une scène désagréable, mais il était trop tard pour l'éviter. Sans faire attention à mes signes d'intelligence, Merville se laissa tomber sur la chaise vacante, rit pendant un instant d'un air moitié insolent moitié hébété, respira bruyamment comme pour prendre toute son haleine, et commença une allocution de si haut goût, que les deux dominos se levèrent aussitôt.

— Ouvrez-nous la porte, monsieur, me dirent-elles à la fois d'une voix émue par la crainte ou par la colère.

Je me retournai pour obéir, car je n'ai jamais su manquer de respect aux femmes, même en temps de carnaval.

— Es-tu fou? cria Merville avec un accent aviné; de quel couvent sortent donc ces deux princesses ? Si elles sont laides, à la bonne heure, bon voyage ; mais, si elles sont jolies, elles ne refuseront pas un joli petit déjeûner de garçon. Je meurs de faim et de soif ; ainsi, mes anges, à bas les masques.

Il menaçait de joindre le geste à la parole : d'une main je le clouai sur son siége, tandis que de l'autre j'ouvrais la porte vers laquelle les deux femmes se précipitèrent comme des biches effarouchées. Furieux d'un pareil dénouement, l'ivrogne se souleva par un effort désespéré, allongea le bras vers les fugitives : hasard ou préméditation, sa main accrocha le masque de l'une d'elles et l'arracha, sans égard pour les maximes courtoises professées sur cette matière dans *Lucrèce Borgia*. Le domino à la rose jaune, car c'était lui qui se trouvait insulté, se retourna vivement, et je restai ébloui en face d'un visage rayonnant de beauté et de jeunesse, de colère et dont les yeux, noirs comme le capuchon qui cherchait encore à les couvrir, semblaient deux éclairs immobiles. Ma contemplation fut courte. Arracher le masque des mains de Merville, appliquer sur la joue de l'insolent un soufflet que Marphise ou Clorinde n'eussent pas donné de meilleure

grâce, sauter d'un bond hors de la loge et en fermer la porte avec fracas, furent pour cette belle courroucée l'affaire d'une seconde.

— Trente-six mille chandelles !... soufflet..... mon meilleur ami.... duel à mort.... soufflet ! balbutia Merville en retombant malgré lui sur sa chaise.

Sans écouter les exclamations incohérentes de mon compagnon, dont la correction méritée qu'il venait de recevoir avait achevé de brouiller les idées, je m'élançai dans le corridor. La belle démasquée avait disparu, ainsi que sa compagne. Cette rose, que j'aperçus sur une marche de l'escalier, et que je ramassai en courant, me mit d'abord sur leurs traces ; mais la cohue de dominos uniformes qui me barra le chemin à l'entrée du foyer rendit ma poursuite inutile. Après deux heures de vaines recherches, je quittai le bal sans m'inquiéter de mes amis, et je rentrai chez moi préoccupé de la charmante figure que je n'avais fait qu'entrevoir, autant que si j'eusse été à ma première aventure de bal masqué.

Dans l'après-midi, Beyraud entra dans ma chambre.

— Es-tu en état de m'entendre ? me dit-il d'un ton grave.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je à mon tour.

— Tu as donc oublié ce qui s'est passé cette nuit ?

— Non, car j'y songeais quand tu es entré. Cette petite femme a les plus magnifiques yeux noirs que j'aie jamais vus.

— Il ne s'agit pas de cela, mais du soufflet que tu as donné à Merville.

Je partis d'un éclat de rire.

— Je ne vois pas ce qu'il y a là de si drôle ; un soufflet est un soufflet, même quand il a le vin pour excuse ; tu comprends bien que Merville, malgré son amitié pour toi, n'est pas homme à garder celui que tu lui as octroyé dans ton ivresse ; il regarde un duel comme indispensable, et je viens ici en son nom. C'est avec regret que je m'acquitte d'un semblable message, et en toute autre circonstance tu me verrais remplir le rôle de conciliateur ; mais tu dois comprendre que tout accommodement est impossible. Je ne te croyais pas le vin si querelleur ; quelle frénésie t'a donc pris ? Ce pauvre Léon a la joue tout enflée.

Je ris de nouveau, puis je racontai l'histoire telle qu'elle s'était passée, démentant ainsi l'étrange variante gravée dans le cerveau

de notre ami par les hallucinations de l'ivresse. Beyraud partagea ma gaieté, et nous fûmes ensemble chez Merville, comptant le mettre en tiers dans cette joyeuse humeur, et le réconcilier avec sa mésaventure. Nous le trouvâmes assis dans un grand fauteuil au coin de son feu, tisonnant avec fureur, comme s'il eût essayé quelque botte secrète contre les bûches de foyer; une boîte à pistolets posée sur son bureau, en compagnie de deux épées, annonçait des intentions exterminatrices, qu'eût suffisamment manifestées le regard farouche par lequel il m'accueillit.

— Pourquoi n'avez-vous pas pris un témoin, nous dit-il d'un ton bref?

— Je voulus lui expliquer sa méprise, il refusa de m'écouter; Beyraud essaya de prendre la parole, et se vit réduit à son tour au silence.

— Vous voulez me faire croire que j'ai rêvé, se mit à crier l'obstiné personnage, avec l'âpreté d'un lion qui rugit. Me prenez-vous pour un enfant? Il y avait deux femmes dans la loge, c'est vrai; j'ai ôté le masque à l'une d'elles, c'est encore vrai; vous voyez que j'ai la mémoire lucide. Mais, quant au coup que j'ai reçu, c'est à Dramond que je le dois, et c'est lui qui m'en rendra raison, quoiqu'il veuille maintenant le mettre sur le compte du petit domino. Cette charge! Je sais ce que c'est qu'un soufflet de femme; ça sonne, mais ça ne blesse pas; et celui-ci a manqué de m'emporter l'œil gauche. Il n'y a qu'une main d'homme capable de frapper de cette force-là : or, il n'y avait que Dramond dans la loge, en fait d'hommes; donc, c'est lui qui m'a donné le soufflet. Est-ce clair? Maintenant, vous me direz que nous avions trop bien dîné, qu'il était ivre, que nous sommes amis. Tant pas! Il n'y a ni amitié, ni ivresse qui puisse excuser une insulte pareille. Il faut du sang pour laver ma joue. Ainsi pas tant de phrases; voici des armes; allons prendre Beauregard ou Percy, et fouette cocher : au bois de Boulogne.

Après avoir essayé pendant une demi-heure de faire entendre raison à cet entêté, la patience m'échappa.

— Au bois de Boulogne soit, m'écriai-je à mon tour. Cette nuit on a corrigé ton insolence, je me charge de corriger ta folie. Tu veux me rendre éditeur responsable du soufflet que tu as

reçu; j'accepte cette solidarité, car tu n'as eu que ce que tu méritais. Viens laver ta joue.

Cette belle discussion se termina par un duel qui eut lieu le le jour même, et dont tu connais le résultat. Merville porte encore le bras droit en écharpe et sa blessure l'a dégrisé. Il est convaincu maintenant que si le coup d'épée qu'il m'a mis dans la nécessité de lui donner est masculin, le soufflet, en revanche, était bien authentiquement féminin; en sorte que nous sommes restés amis; mais il a juré de ne jamais retourner avec moi au bal masqué.

— Et le domino à la rose jaune? demanda Teissier, qui s'efforçait de prendre intérêt à l'histoire racontée par son ami, afin de se distraire de ses préoccupations matrimoniales.

— Je ne l'ai pas revu, répondit le narrateur, quoique pendant au moins trois semaines j'aie couru tous les lieux publics, dans l'espoir de le retrouver.

— Tu en étais donc amoureux?

— Amoureux! Oui, comme on peut l'être d'une femme dont on a ébauché la connaissance au bal masqué.

— Ainsi, tu ne sais pas qui elle est?

— Une danseuse ou une actrice, aurais-je pensé, si son extrême jeunesse et sa fraîcheur éblouissante n'eussent rendu impossible cette supposition. Jamais le fard n'a taché cette rose, j'en suis certain.

— C'est donc un ange, dit Aristide, d'un ton railleur.

— Un peu déchu, selon toute apparence. Deux femmes seules au bal de l'Opéra se trouvent, par cela même, dans un état de suspicion légitime. Je crains bien que cet ange ne soit en réalité un de ces êtres charmants qui, ayant pour toute fortune leur beauté, placent ce capital sur le grand livre de la corruption publique. Ce serait dommage, car elle est si jeune et si belle! Mais Paris est un gouffre immonde. Quoi qu'il en soit, femme mariée faisant l'école buissonnière, ou femme galante trompant son protecteur, il est impossible d'imaginer une créature plus ravissante. J'ai toujours devant les yeux l'expression de son visage lorsqu'elle se trouva démasquée. Si je savais peindre! Figure-toi le type le plus pur de la beauté italienne illuminé par la colère, splendide comme un tableau qui reçoit d'aplomb le soleil; des cheveux de créole, un front de vierge, des

narines mobiles et passionnées comme celles de l'Apollon du Belvédère, une bouche d'enfant laissant entrevoir un collier de perles vivantes qui semblaient vouloir se broyer, sur les joues toutes les fleurs du printemps, dans les yeux le regard du lion !

— Sans t'en douter, observa Teissier, tu viens de faire le portrait de Célestine. Elle aussi a parfois l'œil du lion, et alors il faut que je me mette dans mes petits souliers.

— En ce cas, reçois mon compliment, ta future doit être adorable ; mais je souhaite pour toi que la ressemblance s'arrête au physique.

—Tu calomnies peut-être ton inconnue ; après tout, si c'était une femme vertueuse ! la manière dont elle a traité Merville semble l'annoncer.

— Innocent ! dit Francis en riant, en fait de vertu, qu'est-ce que prouve un soufflet.

La cloche du dîner, car on dînait à une heure chez M. Simart, interrompit la conversation des deux amis ; ils descendirent ensemble à la salle à manger où ils trouvèrent le maître de la maison à qui Dramond fut présenté en sa qualité de témoin du prochain mariage. Le futur beau-père d'Aristide Teissier était un gros petit homme d'aspect débonnaire, dont la figure enluminée annonçait une santé parfaite à laquelle ne nuisait en aucune façon le culte de la divine bouteille. Il s'offrit à ses hôtes dans le simple appareil d'un propriétaire campagnard brouillé depuis longtemps avec l'étiquette parisienne. Une redingotte d'une couleur et d'une étoffe également douteuses, composait la pièce principale de son costume complété par un pantalon de nankin et par une de ces casquettes agricoles qui semblent avoir été modelées sur un pâté de Strasbourg. Au moral M. Simard était un négociant en pelleterie retiré du commerce depuis quelques années, et il possédait les qualités et les défauts particuliers à cette classe estimable. Comme tous les gens dont l'importance sociale peut être contestée, il tenait beaucoup à l'exercice de ses droits civiques ; électeur, il votait d'après le mot d'ordre du National, son directeur politique ; juré, il mentait philantropiquement à sa conscience lorsqu'il s'agissait d'une condamnation à mort ; aussi le ministère public le récusait-il d'ordinaire dans les affaires capitales ; garde national, il s'était élevé au grade de

sous-lieutenant après avoir passé par celui de caporal; en bêchant les plates-bandes de son jardin il se comparait mentalement à Cincinnatus, et la vue du ruban de la Légion-d'Honneur lui arrachait un sourire aigre-doux, car les labeurs de sa vie industrielle et ses services dans la garde nationale lui semblaient autant de titres à cette récompense, mais il était décidé à ne pas la solliciter : — Hochet ! après tout, disait-il ; maintenant qu'on donne la croix à tout le monde, c'est une distinction de ne pas l'avoir. Pour achever en peu de mots l'esquisse de ce caractère, M. Simard se couchait tôt et se levait tard ainsi que le roi d'Ivetot, il détestait les marquis, médisait des prêtres, n'allait jamais à la messe, racontait d'effroyables histoires à propos des cachots de la Bastille ou des boudoirs du Parc-aux-cerfs, s'attendrissait au souvenir de Lafayette, pleurait sur la Pologne, anathématisait l'empereur Nicolas qu'il traitait de féroce autocrate, et lisait les romans de Paul de Kock. Au demeurant, le meilleur homme du monde, l'ex-pelletier avait passé une partie de sa vie à obéir à sa femme ; depuis son veuvage il avait remis les rênes de l'empire domestiqne à Célestine, dont il était le très-obéissant esclave malgré quelques rares tentatives d'insubordination, dont le dénouement ordinaire était une soumission plus grande aux caprices de la jeune fille.

— Que dis-tu du beau-père? demanda Teissier à son ami, tandis que M. Simard parlait à un autre convive, homme d'une quarantaine d'années, grand, sec et à moitié chauve.

— Il a une excellente boule, répondit Dramond, en employant l'argot d'atelier ; je suis sûr qu'il joue au loto.

— Non, mais il pêche.

— C'est ce que je voulais dire, on ne peut rien désirer de mieux en fait de beau-père.

La porte s'ouvrit en ce moment et trois femmes entrèrent dans la salle à manger ; l'œil de Francis glissa sur la première qui était vieille, s'arrêta un instant à la seconde, jolie blonde de vingt-cinq ans ; mais se fixa presque aussitôt sur la dernière qui eût mérité cette attention exclusive, quand même il n'eût pas été facile de reconnaître en elle la future mariée. C'était une jeune fille si fraîche, si svelte, si sautillante, si enfant, qu'en la voyant on était tenté de lui demander des nouvelles de sa poupée. Sa figure, à la fois régulière et mignonne , unissait à l'ar-

dente pureté du type romain, l'accentuation coquette dont les statues de Coustou et de Coysevox offrent de si gracieux modèles. La beauté de ses yeux était double pour ainsi parler, leurs prunelles larges et noires contenaient un orage perpétuel, dont la foudre jaillissait parfois, sans jamais altérer la transparence de leurs globes azurés et limpides comme ceux de l'enfant au berceau; ce mélange d'emportement intelligent et de naïve sérénité, ce foyer de passion ceint d'une auréole d'innocence donnaient au regard de Célestine une expression rayonnante dont peu d'hommes eussent pu supporter l'éclat. Vêtue d'une jolie robe rose où semblait se refléter l'incarnat de ses joues; vive, souple, gracieuse dans tous ses mouvements, comme le sont quelquefois les petites femmes, la jeune fille s'avança en glissant sur le parquet presque aussi rapidement que si elle eût dansé le galop, répondit aux saluts des hommes par un petit signe de tête qui dut suffire pour tout le monde, et sans regarder son futur ni l'étranger qui s'inclinait devant elle, s'assit à table avec l'aplomb d'une maîtresse de maison émérite; d'une petite main blanche et nerveuse, elle découvrit la soupière, d'où s'échappa un nuage odorant, de l'autre elle agita énergiquement une petite clochette de vermeil dont le son fit aussitôt apparaître à la porte de la salle à manger le concierge Nicolas, qui, à l'instar de maître Jacques, cumulait deux ou trois emplois dans la maison de M. Simard.

Tous les convives s'étaient assis; seul, Dramond restait debout, immobile, les yeux fixes et la bouche entr'ouverte.

— Monsieur, veuillez vous placer près de ma fille, lui dit pour la seconde fois le maître du logis.

Le jeune homme s'inclina machinalement au lieu de répondre et ne bougea pas.

— Et quand même vous auriez dîné, reprit avec une persécution hospitalière l'ex-pelletier qui était un peu sourd; à la campagne, on peut bien dîner deux fois.

Francis sourit d'un air distrait comme pour accéder à cette proposition, mais il ne remua ni ne parla; on eût dit que ses lèvres fussent collées à ses dents et ses bottes au parquet. Tous les yeux se portèrent vers lui, et Anastasie, qui servait le potage, s'arrêta pour contempler le jeune homme que sa vue avait ainsi pétrifié. Mais la figure de mademoiselle Simard n'ex-

prima que la curiosité un peu moqueuse particulière aux jeunes filles.

— Décidément ce Monsieur ne veut pas de moi pour voisine, dit-elle tout bas en se penchant vers la jeune femme placée presqu'en face d'elle.

— Qu'as-tu donc, Francis? dit à son tour Aristide Teissier, qui attribuait à un malaise subit l'inexplicable contenance de son ami.

— Je vous demande mille pardons, dit enfin celui-ci en s'arrachant à sa stupeur; j'ai par fois des distractions si ridicules....

— Peut-être des souvenirs? interrompit la jolie blonde de vingt-cinq ans, avec l'ironie compatissante qu'inspire ordinairement aux femmes le spectacle d'un beau jeune homme rêveur.

Dramond venait enfin de s'asseoir; il jeta les yeux sur l'aimable railleuse qui, en ce moment, portait son verre à sa bouche. Ce geste fit étinceler une émeraude qu'elle avait au doigt; à la vue de cette bague, le nouvel hôte de M. Simard tressaillit si brusquement qu'il renversa sur la table une partie du liquide contenu dans son assiette. Pour éviter l'aspersion, Célestine recula sa chaise par un bond aussi vif que l'élan d'une gazelle, promena sur sa robe rose un regard inquiet, et rassurée sur le compte de sa toilette, partit d'un éclat de rire qu'elle ne chercha pas à réprimer.

Francis regarda sa voisine d'un air sérieux et scrutateur; se retournant ensuite vers la dame blonde, et arrêtant sur elle ses noires prunelles comme s'il eût voulu darder jusqu'au fond de son âme le fluide magnétique de la fascination :

— Des souvenirs, Madame, dit-il gravement, *peut-être*.

La jeune femme resta un instant ébahie, comme si on lui eût adressé la parole en grec ou en arabe.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle enfin en souriant et sans manifester aucune émotion.

— Et vous, Mademoiselle, me comprenez-vous? reprit l'ami de Teissier en s'adressant à sa voisine avec une inflexion de voix presque ironique.

Célestine ouvrit de toute leur grandeur ses yeux étincelants.

— Si c'est une charade, adressez-vous à papa, il la devinera

beaucoup mieux que moi, répondit-elle ensuite, intimement persuadée que le garçon de noces choisi par son futur avait quelque chose de dérangé dans l'esprit.

— Une charade! Voyons la charade, s'écria M. Simard, dont les oreilles semblèrent se dresser comme font celles d'un cheval au son de la trompette.

— Après dîner, si vous le permettez, répondit Dramond, tandis que sa figure conservait l'expression d'une incompréhensible ironie.

— Ma parole d'honneur, il est fou, pensa Teissier, en baissant le nez sur son assiette, tant il se sentait honteux des étranges manières de son ami ; et par dessous la table, il lui allongea un coup de pied pour lui prescrire de se conduire plus convenablement.

Francis sourit avec stoïcisme.

— Niais! se dit-il mentalement à son tour, tu frappes ton bon génie! Elles ne me reconnaissent pas, mais moi je les reconnais, et cette fois, c'est moi qui arracherai les masques! Mon nez de carton, je te bénis, car tu me donnes sur ces deux syrènes, le pouvoir qu'un magicien reçoit de son talisman. *Age quod agis.* Nous sommes à table, mangeons; mais je leur ménage pour le dessert une scène plus dramatique qu'une charade; car, en conscience, je ne puis pas souffrir que ce pauvre Aristide épouse une habituée des bals de l'Opéra.

II.

Lorsque, par l'écroulement de quelque voûte souterraine, une excavation s'est formée au milieu d'une rue, la police l'entoure de lampions, pendant la nuit, afin de signaler cet abîme aux passants. La précaution paraît utile : appliquée à certains accidents, dont la société est parfois témoin, elle serait proclamée odieuse. Qu'une famille éprouve un de ces malheurs auxquels la surveillance paternelle ne peut pas toujours porter remède, qu'une jeune fille commette une de ces fautes graves, baptisées par le monde du nom de légèretés, sans doute par antiphrase, voici ce qui se pratique : Loin d'ébruiter le scandale, on l'étouffe; au lieu du voile noir des vestales parjures, on triple, autour du front de l'intéressante coupable, les blancs et men-

teurs entortillements que l'usage accepte comme symboles de l'innocence ; on la fait voyager ; quelquefois même la famille se dépayse; ou bien le temps marche en amenant l'oubli. Survient alors un honnête homme qui épouse de confiance, et qui est trompé de même, mais qu'importe l'honneur du mari? celui de la jeune fille n'est-il pas remis à neuf et badigeonné par le sacrement conjugal? Tout le monde approuve la moralité d'un pareil dénouement; les femmes surtout, dont l'esprit de corps se prononce si admirablement toutes les fois qu'il ne s'agit pas de juger une rivale.

En découvrant que mademoiselle Célestine Simard et le domino à la rose jaune ne faisaient qu'une seule personne, Dramond crut voir ouverte, aux pieds de son ami, la chausse-trappe dont nous venons de parler, et qu'on pourrait nommer le piége aux maris. Jeune et amoureux du plaisir, il avait consciencieusement étudié le personnel féminin des bals masqués ; il savait donc par expérience qu'espérer de rencontrer, dans ce *pandœmonium*, un ange d'innocence, serait aussi déraisonnable que de chercher une chaste fleur des Alpes parmi les plantes impures d'un marais d'Afrique. La présence de Célestine à l'Opéra lui parut impliquer une de ces flétrissures précoces qui marquent d'un ineffaçable stigmate la vie entière d'une femme : il jura de pénétrer ce mystère, et de placer au besoin l'impitoyable lampion de la vérité devant le casse-cou matrimonial où Teissier semblait près de se laisser choir.

La préoccupation de Francis, et la puérile mésintelligence qui, depuis quelques jours, régnait entre les futurs époux, jetèrent sur le dîner une froideur contre laquelle lutta sans succès un dithyrambe bourgeois, psalmodié par M. Simard, au sujet des malheurs de Varsovie. En sortant de table, les convives descendirent au jardin. Célestine prit la jolie blonde par le bras, l'entraîna en courant à travers les allées, et toutes deux, s'abandonnant à la folle gaieté qu'avait comprimée jusque-là le décorum, commentèrent, par mille réflexions moqueuses, la conduite bizarre du nouvel arrivé. Par un empressement simultané, les deux amis se rapprochèrent l'un de l'autre, tandis que l'ex-pelletier continuait à verser au convive à moitié chauve l'infusion patriotique et polonaise dont lui-même s'était désaltéré le matin dans la coupe écumante du *National*.

— Eh bien, comment la trouves-tu? demanda Teissier avec un orgueil mal dissimulé ; car, en ce moment, les charmes de sa future lui faisaient oublier ses défauts. En présence d'un tiers, un amant apprécie avant tout la beauté de sa maîtresse.

— Charmante, répondit Francis d'un ton froid ; mais, dis-moi, quelle est cette jeune femme qui était assise à table en face de moi ?

— Madame Regnauld, la cousine de Célestine et la femme de ce grand monsieur qui cause avec mon beau-père.

— Elle paraît très-liée avec mademoiselle Simard.

— Extrêmement. Elle demeure ici une partie de l'été, et, à son tour, Célestine passe l'hiver chez elle, à Paris. Elles y étaient encore toutes deux il y a six semaines.

— Ah !... cette dame a une physionomie qui annonce un cœur bien sensible..... tu comprends ; et, de son côté, le mari possède une figure.... caractéristique.

— Ils font un fort bon ménage.

— Cela n'empêche pas.

— Que nous importe ? Parlons de Célestine.... Tu la trouves donc ?...

— Ravissante ! je te l'ai déjà dit ; mais....

— Mais ?

— Je ne te conseille pas de l'épouser.

— Pourquoi cela ? demanda Teissier d'un ton sec ; car l'irrésolution du caractère n'est pas incompatible avec l'esprit de contradiction ; et, en ce moment, l'homme à marier se trouvait blessé du peu d'enthousiasme de son confident.

— Pour plusieurs motifs que tu as découverts toi-même, répondit Francis ; ne m'as-tu pas dit ce matin qu'elle était irritable, emportée, violente même ?

— Défauts d'enfant, que je corrigerai facilement quand je serai son mari. Songe qu'elle a dix-huit ans à peine ; et puis, j'ai exagéré. Si tu n'as pas d'autre raison....

— J'en ai une autre.

— Laquelle donc, au nom du ciel ! car tu me fais mourir avec ton air grave et tes paroles entortillées.

— Je te répondrai demain. D'ici là, tâche de me procurer un entretien avec ta future.

Aristide regarda son ami d'un air de plus en plus ébahi.

— La demande est originale, dit-il ensuite. Du reste, fais ce que tu voudras, je ne suis pas jaloux de toi. Quant à te servir, cela m'est impossible : tu dois voir que Célestine me boude et ne m'adresse pas la parole.

Ils se promenèrent un instant en silence.

— Où sont-elles allées? demanda tout-à-coup Francis en cherchant de l'œil les deux femmes qui venaient de sortir du jardin.

— Au billard, sans doute.

— Allons-y, car il me semble qu'on ne doit pas nous trouver fort aimables.

Les deux amis rentrèrent à leur tour dans la maison. En traversant le vestibule, un bruit de billes entrechoquées, qui partait d'une salle voisine, leur apprit que Teissier ne s'était pas trompé. Ils ouvrirent la porte, et furent gaiement accueillis par Célestine, qui venait de gagner une partie.

— Nous allons jouer tous quatre, s'écria la jeune fille avec la vivacité qui caractérisait tous ses mouvements. Je serai avec ma cousine. Ces messieurs joueront contre nous, et je ne veux pas qu'ils nous rendent de points.

— Voilà un arrangement contre lequel je proteste, répondit Francis en souriant; une partie de billard doit être réglée comme un quadrille. Si nous dansions, au lieu de m'accorder votre main, me condamneriez-vous à être le cavalier d'Aristide?

L'idée de son prétendu figurant en guise de femme dans une contredanse redoubla la gaieté de mademoiselle Simard, qui décida qu'on s'en rapporterait au sort. Le dieu aveugle, ainsi consulté, parut montrer quelque clairvoyance en réunissant, comme partners, les futurs époux. La partie commença. Dramond jouait avec la négligence d'un homme qui a la conscience de sa supériorité. Teissier, au contraire, calculait chacun de ses coups comme s'il eût attaché une grande importance à remporter la victoire.

De leur côté, les deux cousines apportaient au jeu l'intérêt animé qu'inspirent d'ordinaire aux femmes les divertissements dont les hommes semblent avoir le privilége. Célestine surtout accueillait avec une passion d'enfant les vicissitudes du combat. Tour-à-tour inquiète, découragée, triomphante, provoquant ses

adversaires, grondant son allié, n'épargnant pas sa propre maladresse, se fâchant lorsqu'elle ne riait pas, et riant après s'être fâchée, on eût dit que le bonheur de son existence tout entière dépendit de la perte ou du gain de la partie.

— Voilà certes une étrange demoiselle à marier, se dit Francis, qui, depuis quelque temps, s'occupait plus de la joueuse que du jeu, et faisait école sur école. — Le charmant petit démon! Quel trésor pour un amant! mais quel fléau pour un mari!

La lutte touchait à sa fin, et d'avance Célestine dansait de joie. Trois points encore, la partie était gagnée, et la bille rouge, placée au bord d'une blouse, rendait la victoire infaillible; c'était à Teissier de jouer : il se pencha lentement, et mit à ajuster l'attention minutieuse qui lui était habituelle. En ce moment, par malheur, la jeune fille, bondissant d'impatience, posa les doigts sur la bande du billard, comme pour hâter la chute de la boule d'ivoire. Cette petite main blanche et frémissante causa une distraction au joueur, qui, par un bloqué superbe, envoya dans la blouse sa propre bille, sans même toucher la rouge, et termina ainsi la partie en la perdant.

Célestine jeta un cri, frappa le parquet du pied, et, lançant au maladroit un regard foudroyant :

— Vous êtes odieux ! lui dit-elle; une partie qu'un enfant aurait gagnée ! C'est pour me mettre en colère, n'est-ce pas, que vous avez fait cela ?

— C'est que je vous regardais, répondit Teissier d'un air contrit.

— Pourquoi me regarder ? Je ne vous regarde pas, moi ! Je vous dis que vous l'avez fait exprès. Quand vous jouez contre moi, vous ne manquez pas les billes.

— Nous allons gagner la seconde partie.

— Vous la gagnerez seul; je ne joue plus !

En disant ces mots, l'enfant gâté jeta sur le tapis la queue de billard qu'elle tenait à la main, et s'approcha de la fenêtre, où elle se mit à jouer du piano contre les vitres. Aristide sollicita du regard madame Regnauld; mais la jeune femme, sans avoir l'air de comprendre cette demande d'intervention, s'assit sur un canapé en jonc placé contre la boiserie, et d'où l'on dominait le billard.

— A vous deux, messieurs, dit-elle alors ; je serai bien aise de prendre une leçon.

— Allons, amusons ces dames ! s'écria Teissier d'un air de dépit.

Mademoiselle Simard tourna brusquement la tête.

— Vous ne m'amusez pas du tout, dit-elle ; puis, elle reprit son exercice musical.

Emporté par la mauvaise humeur, Teissier se mit à jouer à tour de bras. Les bloqués les plus furieux, les doublés les plus inouïs, les carambolages les plus extravagants, tout lui réussissait. Du haut du canapé, madame Regnauld souriait malignement, comme si la dispute des futurs époux lui eût inspiré une satisfaction secrète. Dramond, de son côté, se laissait battre avec résignation, et regardait, du coin de l'œil, Célestine, dont les doigts continuaient à marteler, sur les vitres, le galop de Gustave. Tout-à-coup, la jeune fille ouvrit la fenêtre, et appelant d'une voix éclatante le concierge, qu'elle venait d'apercevoir dans la cour :

— Nicolas ! s'écria-t-elle, qui vous a dit d'enchaîner Soliman ? Vous êtes bien hardi de me désobéir ! Détachez-le tout de suite, entendez-vous ! tout de suite.

Le paysan balbutia quelques mots inintelligibles, et se hâta d'exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir. En sentant tomber sa chaîne, Soliman se rua hors de la niche, traversa la cour en deux sauts, d'un bond franchit la fenêtre, et tomba comme la foudre au milieu de la salle de billard.

— Pauvre bête ! dit Célestine en caressant, de sa petite main blanche, le gros front noir du dogue, qui sautait autour d'elle pour la remercier ; pauvre victime ! on veut faire de toi un esclave ; mais, sois tranquille, je ne le souffrirai pas.

En parlant ainsi, la jeune fille lança un regard de défi à son futur. A la vue de son ennemi mortel, celui-ci avait froncé le sourcil ; chaque fois que la disposition de la partie le forçait de passer devant le hargneux animal, il lui jetait un coup-d'œil défiant, qu'il ramenait ensuite sur ses jambes avec une inquiétude motivée par la double rangée de dents formidables que le chien lui montrait au passage en manière de salut.

Ce manége semblait amuser beaucoup Célestine, qui échangeait de temps en temps, avec sa cousine, un sourire plein de moquerie. A la fin, la jeune fille ne put résister au désir de commettre une de ces espiégleries qu'excusait son âge, et dont son

caractère lui faisait un besoin. En ce moment, Aristide, penché sur le tapis, ajustait la bille de son adversaire, et limait lentement avec la queue le pouce de sa main gauche, habitude familière à plus d'un joueur, et dans laquelle se trahit presque toujours l'indécision du caractère. A un signe de sa maîtresse, Soliman sauta sur le billard, et goba le globe d'ivoire. Furieux, mais se contenant encore, Teissier voulut le reprendre entre les dents aiguës qui en éclipsaient la blancheur; le dogue lâcha la bille, mais ce fut pour happer la main de son ennemi, qui, avant de la pouvoir retirer, se sentit mordu jusqu'aux os, et faillit laisser deux ou trois doigts dans le gouffre où il les avait aventurés. La douleur fut plus forte que la patience. Improvisant une massue avec la queue de billard, qu'il prit par le petit bout, Aristide en frappa Soliman, qui, plus hargneux que brave, recula jusqu'au bord du tapis.

— Osez le battre encore, Monsieur! s'écria Célestine en s'élançant devant le jeune homme, les joues ardentes et les yeux enflammés de colère.

La puissance maritale dont il allait être investi apparut majestueusement à l'imagination de Teissier.

— Si je montre de la faiblesse, pensa-t-il, ce sera un précédent peut-être irréparable; il faut un coup d'état.

Afin de mettre de son côté l'équité, en même temps que le droit, il déploya sévèrement sa main tachetée de sang, et, de l'autre, répéta la correction qu'il venait d'infliger à Soliman. Le chien hurla et se réfugia sous le billard.

— Bourreau! dit la jeune fille, en levant avec fureur sa main mignonne.

— Célestine! s'écria au même instant madame Regnauld, qui s'élança du canapé.

Par un héroïque effort, la plus irascible des enfants mal élevées retint le coup qu'elle allait frapper. L'effet produit sur elle par cette contrainte fut si violent, que des larmes jaillirent de ses yeux. En voyant pleurer sa maîtresse, Soliman reprit le courage qui lui manquait pour son propre compte, et sortit avec rage de dessous le billard; mais, au moment où il sautait à la gorge d'Aristide, Francis le saisit à deux mains par la nuque et par la croupe, et, l'enlevant comme si c'eût été un griffon de douairière, le jeta par la fenêtre, qu'il referma aussitôt.

Pendant cet incident, rapide comme l'éclair, mademoiselle Simard, que sa cousine cherchait vainement à calmer, s'était approchée de la porte, et l'avait ouverte. Se retournant alors, et montrant son rose visage, le long duquel coulaient quelques perles brûlantes :

— Sachez que je vous hais, dit-elle à son futur; vous ne cherchez qu'à me déplaire, et vous y réussissez au delà de vos désirs. Frapper Soliman ! J'aimerais autant que vous m'eussiez battue. Je vous déteste, entendez-vous? et jamais je ne vous épouserai.

Ces paroles dites avec un accent incomparable, Célestine poussa madame Regnauld hors de la salle, sortit ensuite et ferma la porte avec violence, comme font les enfants en colère.

A la vue de son ami, qui restait immobile contre le billard, le menton dans sa cravate, les mains tombantes et entrelacées, Francis partit d'un éclat de rire.

— C'est fort drôle, en effet, dit Teissier d'un ton amer, excessivement plaisant, je t'assure !

— Pardonne-moi; c'est que tu as une physionomie si consternée...

— Je ne trouve pas qu'il y ait de quoi être fort joyeux ! Eh bien, que t'avais-je dit? Tu viens de voir un échantillon de son aimable caractère. Qu'en penses-tu ?

— Défauts d'enfant que tu corrigeras facilement lorsque tu seras son mari, répondit Dramond en répétant ironiquement les paroles prononcées quelque temps auparavant par son interlocuteur.

— Son mari ! jamais, s'écria Teissier avec véhémence. Tu as entendu ce qu'elle vient de me dire, mais je ne lui laisserai pas la peine de me refuser; c'est moi qui ne veux plus l'épouser, c'est moi qui romps le mariage. Ah ! ah ! je lui prouverai que j'ai aussi du caractère. Je vais parler à son père, et je pars à l'instant même. Je trouverai à Paris vingt mille demoiselles à marier, aussi jolies et plus aimables que ce petit démon. As-tu vu? elle a levé la main !

— Elle a levé la main ! répondit Francis en avançant la lèvre inférieure et en hochant la tête d'un air grave.

— Et j'ai craint un instant....

— Moi aussi ; j'ai vu le moment où tu étais traité comme l'a été Merville à l'Opéra.

— Un démon! te dis-je, un vrai démon! s'écria le jeune homme désenchanté en donnant un coup de poing sur le tapis du billard.

Autant Aristide était méticuleux et irrésolu, autant son confident avait de promptitude dans l'esprit et de décision dans le caractère. En deux secondes son parti fut pris.

— Légère, selon toute apparence, et méchante, sans aucun doute, se dit-il, c'est trop. Teissier ne peut pas faire un aussi sot mariage. Puisqu'il faut rompre, mieux vaut profiter de cette querelle que d'évoquer le souvenir de la rose jaune, et d'amener ainsi des explications qui pourraient compromettre cette jeune fille.

Sans se rendre compte de l'intérêt involontaire que lui inspirait en ce moment Célestine, Dramond se tourna vers son ami.

— Es-tu bien décidé? lui dit-il.

— Irrévocablement, répondit Aristide en faisant sonner chaque syllabe de ce majestueux adverbe.

— En ce cas, allons trouver M. Simard.

— Allons...., quoique cette démarche soit embarrassante.

— Tu recules déjà?

— Pas du tout; mais M. Simard est un si brave homme : ce mariage lui faisait tant de plaisir; qu'aller lui dire comme cela, brusquement, à brûle-pourpoint : Je ne veux plus de votre fille... S'il y avait moyen d'éviter cette scène, de négocier cette rupture par écrit, au lieu de se trouver ainsi face à face..... Je t'avoue....

— Avoue que voilà tes irrésolutions qui te reprennent : d'ailleurs, rien de plus facile que d'éviter le premier pas; je me charge de tout.

— Comment cela?

Francis se caressa le front pendant un instant, selon l'usage des gens qui réfléchissent; sa méditation fut courte, car il n'était jamais embarrassé en fait d'expédients.

— M'y voilà, reprit-il; il s'agit, disons-nous, de quitter le logis avant toute explication, pour ménager la sensibilité de M. Simard, et de rompre ensuite par correspondance; fort bien. Maintenant, écoute-moi : ton oncle Marjolier vient d'avoir une

attaque d'apoplexie, et il faut que tu partes sur-le-champ pour Paris.

— Mon oncle Marjolier..., une attaque d'apoplexie! s'écria Teissier en changeant de couleur.

— Eh, non! il se porte aussi bien que nous, dit Dramond en riant. Tu ne vois pas que je tue ton oncle pour justifier ton départ?

— Je comprends..... Mais tu m'as causé une émotion!

— Une émotion d'héritier; nous connaissons ça.

Les jeunes gens montèrent ensemble dans la chambre où se trouvait M. Simard. En apprenant le motif imprévu qui appelait son futur gendre à Paris, l'ex-pelletier se gratta l'oreille d'un air contrarié.

— Voyons, voyons, dit-il ensuite avec une bonhomie conciliante; de quoi s'agit-il? Madame Regnauld vient de me raconter votre petite castille avec Célestine; est-ce que vous y pensez encore? Cette maladie de votre oncle arrive bien subitement.

— Comme toutes les attaques d'apoplexie, observa Francis d'un ton doctoral.

— Allons, allons! reprit le vieux négociant, oublions tout cela. Vous connaissez le caractère de ma fille; elle a le meilleur cœur du monde; ainsi il faut avoir de l'indulgence pour ses petites vivacités.

— Petites vivacités! s'écria Teissier, à qui son confident imposa silence d'un coup d'œil.

— Figurez-vous, M. Dramond, dit le bonhomme Simard, qu'ils sont aussi enfants l'un que l'autre. Célestine a été un peu gâtée, je l'avoue; mais, de son côté, votre ami a quelquefois la tête chaude. Au fond, ils s'aiment comme deux tourtereaux, et ils passent la journée à se disputer sur des riens. Allons, Teissier, pas de rancune; Célestine est au salon, venez faire votre paix avec elle.

En voyant son ami déjà chancelant dans sa résolution, et prêt à suivre M. Simard, Francis sentit la nécessité d'intervenir.

— Je puis vous certifier, Monsieur, dit-il au père de Célestine, qu'Aristide ne songe nullement à ce qui s'est passé; en ce moment, il n'est préoccupé que de l'accident arrivé à son oncle.

— Ah çà! ce n'est donc pas un conte? demanda l'ex-pelletier.

— Un conte! répéta Dramond, blessé en apparence de ce doute. C'est moi, Monsieur, qui ai apporté à mon ami cette triste nouvelle. J'ai jugé inutile de lui en faire part avant dîner ; car la diligence de Paris ne passe que ce soir, et il a encore le temps de partir aujourd'hui.

— M. Marjolier! c'est que je le connais, répondit M. Simard. Un grand maigre! plus grand et plus maigre que mon neveu Regnauld! Où diantre, avec un pareil tempérament, est-il allé pêcher cette attaque d'apoplexie? Bon pour moi, c'est ce qui me pend à l'oreille.

— Permettez, Monsieur, reprit Francis avec un sourire insinuant : ici, je suis sur mon terrain. car j'ai étudié la médecine. C'est une erreur généralement adoptée, je l'avoue, mais enfin c'est une erreur de croire que les tempéraments secs et nerveux soient plus à l'abri des coups de sang que les constitutions sanguines et pléthoriques; le cou plus ou moins court, la face plus ou moins colorée, ne font rien à l'affaire, et je pourrais vous raconter.... ; mais il n'est pas question de cela ; il s'agit de ce bon, de cet excellent M. Marjolier, expirant peut-être en ce moment entre les bras d'avides mercenaires. Songez que Teissier est son neveu, son héritier, continua le jeune homme en se penchant à l'oreille de M. Simard, comme pour ménager la sensibilité de son ami ; et surtout n'oubliez pas que M. Marjolier a une gouvernante et un confesseur.

— Deux pestes au lieu d'une! s'écria l'ancien négociant, dont la prêtrophobie s'éveilla soudainement à cette dernière et habile insinuation. Un confesseur! un jésuite! Oui, je me le rappelle, Marjolier était un vieux bigot! il est capable de se laisser entortiller par les soutanes noires, et de donner tout son bien à quelque séminaire. Partez, Teissier, partez sur-le-champ; avec ces gaillards-là, il faut jouer serré. Il y a longtemps que je connais votre oncle ; esprit faible! cerveau étroit! abonné de la *Quotidienne!* Ah! saprebleu! partez tout de suite, il n'y a pas un moment à perdre.

Aristide restait immobile et regardait dans tous les coins de la chambre au lieu de répondre. Effrayé de ce symptôme autant qu'il était intérieurement réjoui par la frayeur panique du pelletier, Francis prit son ami par le bras, et, s'adressant à son hôte :

— Nous reviendrons bientôt, lui dit-il, car je me regarde toujours comme invité.

M. Simard eut l'air de réfléchir.

— Faites mieux, dit-il d'un air franc et ouvert ; rien ne réclame votre présence à Paris ; pour me prouver que ce départ si imprévu ne cache pas quelque projet sournois, restez ici ; puisque vous êtes le témoin de Teissier, cela n'a aucun inconvénient ; nous vous garderons en otage jusqu'à son retour. Est-ce accepté ?

— Accepté ! répondit Francis avec une vivacité qu'on eût pu prendre pour de la joie, et il secoua la grosse main que lui présentait cordialement l'ex-pelletier.

— Surtout, Teissier, ne perdez pas de temps, reprit celui-ci tout-à-fait rassuré par l'engagement qu'il venait de conclure ; — j'ai toujours devant les yeux ce diable de confesseur. Je vais faire mettre le cheval à la voiture ; on vous conduira jusqu'à la route.

— Eh bien ! voilà cette terrible affaire arrangée, dit Francis lorsqu'il fut seul avec son ami.

— Ah çà, répondit celui-ci, tu me fais partir et tu restes ! mais nous n'étions pas convenus de cela.

— Pour peu que cela te contrarie, je pars avec toi, repartit le confident ; si j'ai accepté la demande de M. Simard, c'est uniquement pour te rendre service. Je croyais que tu ne serais pas fâché de laisser ici un mandataire qui t'épargnât l'ennui de terminer cette rupture.

— Au fait, tu as raison, reprit Aristide, qu'effrayait l'idée d'un débat personnel, reste donc, et arrange cela pour le mieux.

— Tu me donnes plein pouvoir ?

— Sans aucune restriction.

Mademoiselle Simard s'était retirée au salon où elle torturait son piano de manière à réveiller tous les échos du logis ; en apprenant le départ de son prétendu, elle s'enferma, par un reste de bouderie, pour éviter de lui dire adieu. Aristide fut donc obligé de se mettre en route sans la voir. Son ami l'accompagna jusqu'au relai où il devait attendre la diligence, et ne le quitta qu'après l'avoir vu monter en voiture.

En reprenant seul le chemin de la maison qu'habitait Célestine, Francis Dramond éprouva un sentiment d'alacrité dont il

fut d'abord surpris, mais qu'il expliqua bientôt par le contentement intime qu'inspire toujours la conscience d'un service rendu ou d'un devoir accompli.

— Je n'ai pas perdu ma journée, se dit-il avec le sourire qu'eût pu se permettre Titus de philantropique mémoire ; je défie les plus fins diplomates de tourner plus habilement une difficulté. D'une part, j'empêche mon ami de faire une sottise irréparable ; de l'autre, je ménage l'honneur d'une famille honnête, et d'une jeune fille dont, à défaut de vertu, la beauté mérite des égards.

Le dévouement est rare, mais le désintéressement absolu l'est encore davantage. L'imagination d'un homme qui a fait une belle action se dirige, par une attraction naturelle, vers la récompense qu'il croit avoir méritée. Francis subit cette loi du cœur humain, sans chercher à lui opposer la moindre résistance.

— J'ai bien mérité quelques jours de plaisir, reprit-il en lui-même; pourquoi ne planterais-je pas ici ma tente pour une semaine? Au mois de mai, Paris est si maussade, et la campagne si belle! Et puis, du moment que le mariage d'Aristide est rompu, cette petite Célestine n'est plus pour moi la fiancée d'un ami; je ne vois désormais en elle que le séduisant domino noir après lequel j'ai couru si longtemps! Pour quelles raisons alors ne poursuivrais-je pas une aventure commencée d'une manière si romanesque?

La conscience tranquillisée par cette distinction subtile, le jeune homme rentra chez M. Simard, l'œil joyeux et le sourire sur les lèvres. Décidé à plaire à tout le monde, il se mit à l'œuvre aussitôt ; parla propagande et garde nationale au maître du logis; arrêts de la cour de cassation à M. Regnauld, espèce d'avocat sans causes ; modes, spectacles et romans nouveaux à la jolie blonde, propriétaire de la bague d'émeraude; religion et pharmacie à la vieille tante, et termina la soirée en chantant des nocturnes avec Célestine, qui paraissait supporter le plus stoïquement du monde l'absence de son futur.

Pendant plusieurs jours, Francis observa sans relâche, avec un intérêt aussi profond que caché, l'étrange jeune fille qu'avait dû épouser son ami, et dont la beauté gracieuse exerçait sur lui-même une séduction qu'il ne s'avouait qu'à demi. Le résultat de

cette étude fut un doute irritant et bientôt intolérable. Pour quiconque n'avait pas analysé dans leurs ramifications les plus imperceptibles les fibres délicates de l'organisation féminine, le caractère de mademoiselle Simard était en effet une énigme indéchiffrable. Tour à tour insouciante comme un enfant, ou pensive comme une femme ; étourdie le matin, et le soir, mélancolique ; pétulante jusqu'à la folie, ou sérieuse jusqu'à la gravité ; plus mobile que l'onde, en un mot; docile à la tempête, mais reflétant l'instant d'après la sérénité du ciel, Célestine offrait un de ces types ondoyants et complexes, devant lesquels les bourgeois s'arrêtent avec défiance, et les artistes avec amour. Malgré son expérience et son esprit, Francis ne sut d'abord à quelle conclusion se fixer.

— Ange ou démon, se dit-il : mais lequel des deux?

Un soir, trois jours après le départ de Teissier, dont on ne recevait pas de nouvelles, et à qui personne n'avait l'air de penser, excepté M. Simard, Célestine, madame Regnauld et Francis se trouvaient assis dans un petit pavillon à l'extrémité du jardin. Les deux femmes brodaient, tandis que le jeune homme, assis à leurs pieds, et tenant un livre à la main, leur déclamait les attendrissantes souffrances d'Indiana. Contre son habitude, il se tirait fort mal de ses fonctions, estropiait impitoyablement la prose éloquente de George Sand, sans égard pour les points ou les virgules ; tournait souvent deux feuillets à la fois, ou bien s'arrêtait au beau milieu d'une phrase pour regarder Célestine. Les yeux baissés sur son ouvrage, mademoiselle Simard semblait ne pas s'apercevoir des fautes du lecteur, soit qu'elle écoutât le son de sa voix un peu plus que les paroles du livre, soit qu'elle remarquât sans courroux une distraction dont elle avait déjà deviné la cause. Moins indulgente que sa cousine, peut-être parce qu'elle n'avait aucun intérêt à l'être, madame Regnauld interrompit par un brusque éclat de rire une période dans laquelle Francis semblait se complaire au point de ne pas vouloir en sortir.

— Je vous avouerai, dit-elle, que je ne comprends pas un seul mot de ce que vous dites ; il est vrai que vous avez une étrange méthode de lecture : ordinairement en lisant on regarde son livre.

— Bien, pensa Dramond en fermant le volume ; elle m'a de-

viné; ce soir elle avertira Célestine, et, demain, toutes deux se moqueront de moi.

— Voici la nuit, il faut rentrer, dit la jeune fille en pliant sa broderie, comme si elle eût voulu prévenir la moquerie dont elle voyait briller les étincelles dans les yeux de la jolie blonde.

— Tu as raison, reprit celle-ci; allons faire de la musique; monsieur aura peut-être plus d'égards pour Rossini que pour George Sand.

Sans donner à sa cousine le temps de poursuivre, Célestine la força de se lever, lui passa le bras autour de la taille, et l'entraînant par un élan cadencé, lui fit danser le galop jusqu'à la maison.

Françis suivit de l'œil ce couple gracieux, dont il ne regardait que la moitié; puis il se leva lentement à son tour; mais au lieu de rentrer, il s'enfonça sous un berceau de charmille et s'y promena longtemps, le front pensif, dans une attitude sentimentalement farouche. L'obscurité qui l'entoura peu à peu finit par l'arracher à sa rêverie.

— C'est trop d'incertitude, se dit-il. Je veux savoir à quoi m'en tenir. Elle est la plus innocente ou la plus perverse des femmes. Dans le premier cas, mes doutes sont une offense; dans le second, le sentiment que j'éprouve est une duperie. Ce bal de l'Opéra ne me sort pas de la tête, et corrompt le plaisir que je trouve à la regarder. Il faut en finir avec ce cauchemar.

En entrant dans le salon, Dramond trouva la famille réunie. La vieille tante et M. Regnauld jouaient au piquet; les deux cousines exécutaient à quatre mains un quadrille du Pré-aux-Clercs, tandis que M. Simard, enfoncé dans une bergère, battait la mesure d'un air ragaillardi.

— Cela ne vous donne-t-il pas envie de danser? demanda le bonhomme à son hôte.

— Je n'aime pas la danse, répondit celui-ci avec la maussaderie particulière aux amoureux.

En entendant ce blasphème, Célestine tourna la tête, et ses doigts restèrent suspendus sur le clavier, tandis que ses yeux regardaient fixément le jeune homme, qu'elle trouva moins bien en ce moment qu'il ne lui avait paru jusqu'alors.

— Vous n'aimez pas la danse? dit-elle enfin d'un air stupéfait; qu'aimez-vous donc?

— Toi ! pensa Francis, qui retint avec peine au bord de ses lèvres le monosyllabe par lequel répondait son cœur. Toutefois, il dompta cette impression pour saisir l'occasion, qui lui parut opportune.

— Je me suis mal exprimé, repondit-il ; j'ai voulu dire que je n'aime pas le bal, tel qu'il a lieu dans le monde, avec ses quadrilles monotones et compassés. J'apprécie peu un plaisir sans passion, et dans un salon la passion n'est pas admissible ; aussi n'est-ce pas là qu'il faut chercher la danse. Pour comprendre l'effet électrique qu'elle peut exercer sur l'imagination, c'est aux bals publics qu'on doit aller, aux bals masqués...

Les yeux de Francis scrutaient avec une ardente inquiétude la physionomie de la jeune fille, qui, sans songer à éviter ce regard, écoutait naïvement l'apologie d'un plaisir fort peu naïf, et semblait y prendre un vif intérêt.

— Mais, monsieur, on ne danse pas au bal masqué, observa-t-elle tout à coup.

— On ne danse pas ? répéta le jeune homme qui, malgré son anxiété, n'osait hasarder une interrogation plus précise.

— N'est-ce pas, Hortense ? reprit Célestine en se tournant vers sa cousine : quand nous sommes allées au bal de l'Opéra, personne n'y dansait, et cela m'a paru bien étonnant. Comprend-on un bal où l'on ne danse pas ?

En ce moment, Francis sentit son cœur se dilater, et l'air qu'il respira lui parut embaumé. Les simples paroles qu'il venait d'entendre dissipèrent comme par enchantement le nuage équivoque à travers lequel son imagination avait contemplé jusqu'alors un être virginal. Honteux de ses soupçons, il se trouva coupable, et savoura son remords avec de secrètes délices. En amour, on est parfois si heureux d'avoir tort ! Sa physionomie trahit sans doute d'une manière trop expressive cet intime bonheur, car Célestine, dont les yeux d'aigle eussent bravé le soleil, ne put supporter le regard qui chercha le sien. Elle baissa la tête avec confusion, car pour la première fois, elle sentait éclore sur ses joues les roses brûlantes dont la racine est dans le cœur.

— Racontez à M. Dramond vos prouesses au bal de l'Opéra, je suis sûr que ça l'amusera, dit M. Regnauld sans interrompre sa partie de piquet.

Francis se sentit saisi d'un violent accès d'amitié pour le grand

homme chauve ; il lui trouva l'air aimable, l'esprit cultivé : au besoin, il lui eût vu des cheveux sur le front. Contre son habitude, mademoiselle Simard semblait embarrassée ; voyant qu'elle ne répondait pas, madame Regnauld se tourna vers le jeune homme, dont la passion naissante ne lui avait pas échappé.

— Vous avez peut-être remarqué, lui dit-elle avec une inflexion de voix moqueuse, que nous sommes tous ici les très-humbles esclaves de cette petite fille ; c'est un empire passablement despotique qu'elle exerce sur tous ceux qui l'approchent ; je vous en préviens pour que vous vous teniez sur vos gardes. Ses fantaisies sont des lois, ses caprices des arrêts sans appel ; mon oncle l'a élevée ainsi, et notre faiblesse a confirmé les abus de ce beau système d'éducation. Vous concevez dès lors toutes les idées extravagantes qui doivent passer par l'esprit d'un enfant gâté de la sorte. Entre autres folles imaginations, cet hiver, Célestine s'était mis dans la tête d'aller au bal masqué, et savez-vous où elle prétendait nous mener ? Chez Musard !

— Oui, ma foi, chez Musard, interrompit le vieux négociant, en riant d'un gros rire paternel ; cette petite folle voulait aller au bal de Musard ; que dites-vous de cela, monsieur Dramond ?

— Je dis que les anges peuvent sans péril descendre aux enfers, répondit Francis d'un ton chaleureux.

Le bonhomme Simard trouva la phrase fort belle sans trop la comprendre ; Célestine la trouva plus belle encore, peut-être parce qu'elle la comprenait.

— Je n'ai pas la prétention d'être un ange, reprit madame Regnauld en appuyant sur ce dernier mot avec une emphase ironique ; aussi le projet me parut-il un peu téméraire, mais le moyen de résister ? Je me vis donc obligée de capituler, trop heureuse d'avoir réussi à substituer l'Opéra au terrible bal dont j'étais menacée. Nous voilà donc partis tous trois.

— Tous trois, répéta Dramond avec un reste d'inquiétude ; quelqu'un vous accompagnait ?

— Mon mari, répondit madame Regnauld ; à quoi donc songez-vous ? Mon mari, dont la conduite, il faut l'avouer, ne fut pas fort exemplaire en cette circonstance. A peine arrivés, il nous installa dans une loge sous prétexte de la cohue, mais en réalité pour s'aller faire intriguer, et nous y laissa pendant plus d'une heure, exposées aux plus sottes aventures.

— Comment! des aventures? dit Francis avec une curiosité affectée.

— Oui, deux hommes ivres et hideusement défigurés, qui nous forcèrent à déloger.

Célestine interrompit sa cousine.

— Le premier n'était pas ivre, lui dit-elle ; il causait au contraire fort convenablement. Tu as dit toi-même qu'il avait les yeux expressifs et les dents très-belles.

— Hum! vous ne m'aviez pas fait part de vos remarques, dit à sa femme M. Regnauld, tandis que, dans un accès de vanité satisfaite, Francis souriait à sa figure, que lui renvoyait la glace au-dessus du piano.

M. Simard, qui, comme nous l'avons dit, aimait à se coucher de bonne heure, mit fin à la conversation en donnant le signal de la retraite. Rentré dans sa chambre, Dramond se livra délicieusement aux méditations d'un amour que pour la première fois il savourait sans défiance. Le charmant visage de Célestine passa dans tous ses rêves, en y reflétant les doux et chastes rayons que darde une étoile lumineuse ; le matin, cette vision dorée s'éclipsa derrière la figure fort peu idéale du concierge Nicolas, qui entra dans la chambre en tenant à la main une lettre timbrée de Paris.

— C'est de Teissier ; que diantre peut-il m'écrire ? dit Francis en décachetant cette missive avec une mauvaise humeur qui annonçait une sorte de divination.

— « Mon cher ami, écrivait à son confident l'ex-futur gendre de M. Simard, depuis quatre jours que je t'ai quitté, j'attends à chaque instant une lettre de toi, et j'envoie tous les soirs demander si tu es revenu à Paris. Je ne comprends, je l'avoue, ni ton silence absolu, ni ton absence prolongée ; mais l'un et l'autre me rassurent, tout en me laissant dans l'incertitude, car ils me prouvent que la négociation dont je t'avais chargé n'est pas encore terminée. Depuis quatre jours, nom cher Francis, j'ai fait bien des réflexions. Un mariage près de se conclure et aussi avantageux que le mien ne me paraît pas, aujourd'hui, devoir être rompu inconsidérément à propos d'un enfantillage, car la conduite de Célestine n'est pas autre chose. En réalité, j'ai plus de tort qu'elle ; si elle est un peu capricieuse, je dois reconnaître que je suis parfois trop susceptible, et je n'ai pas pour excuse l'é-

tourderie de mon âge. L'autre jour, dans la salle de billard, nous avons, je crois, mal interprété tous deux le geste dont, par suite de cette erreur, je m'étais trouvé justement offensé ; Célestine a beaucoup de vivacité dans la pantomime ; elle remue presque toujours les mains en parlant, et ce que nous avons pris pour une menace n'était, j'en suis sûr, qu'un mouvement peu calculé. D'ailleurs, eût-elle eu l'intention que nous lui avons supposée, je devrais la lui pardonner, car la brutalité dont j'ai fait preuve en frappant Soliman était bien faite pour l'irriter. Ainsi donc, mon cher ami, je te prie de rattacher dès à présent les fils que tu as peut-être brisés pour te conformer à mes instructions : cela te sera facile, je n'en doute pas, car je connais les ressources de ton esprit et tes talents diplomatiques. Dis à M. Simard que l'apoplexie de mon oncle n'aura aucun résultat fâcheux, et que j'espère pouvoir partir d'ici dans quelques jours. Présente à madame Regnauld et à sa tante mes respectueux hommages, et dis bien à Célestine...

— Va-t-en au diable ! s'écria Francis à ce passage de la lettre qu'il froissa entre ses doigts sans en achever la lecture. Si Célestine l'aime, ce dont je doute, il n'a pas besoin d'avocat près d'elle ; si elle ne l'aime pas, je me ferais scrupule d'influencer la décision de cette enfant ; car il ne la rendrait pas heureuse, je suis sûr qu'il ne la rendrait pas heureuse. Il a quitté la partie, tant pis pour lui ; il connaît le proverbe : j'ai dû croire qu'il avait définitivement renoncé à ce mariage ; dès lors, j'étais libre d'aimer Célestine, et je l'aime, et je maintiendrai mon droit. Chacun pour soi, le ciel pour tous !

L'idée de supplanter son ami et de devenir acteur principal dans le mariage dont il ne devait être d'abord que le témoin, n'éveilla pas le moindre remords dans l'âme de Dramond. Chez lui la passion parlait trop haut pour laisser entendre les objections de la conscience. D'ailleurs il jeta au nez de ses scrupules le dilemme suivant : ou elle l'aime ou elle ne l'aime pas : si elle l'aime, elle ne voudra pas m'épouser ; si elle ne l'aime pas, de quoi pourra-t-il se plaindre ?

Absous à ses propres yeux par cet argument sans réplique, et vivement éperonné par l'annonce du retour d'Aristide, Francis résolut de ne pas perdre un instant pour fixer sa position. Après dîner, il s'approcha de madame Regnauld, et lui demanda d'un

air sérieux un instant d'entretien. La jolie blonde accueillit cette sollicitation avec le sourire persiffleur qui relevait habituellement l'expression de son visage. Sans affectation ils descendirent au jardin, où le jeune amoureux commença sans délai sa confidence, avec cette franchise chaleureuse qui conquiert presque toujours l'indulgence des femmes.

— Madame, dit-il, je ne vous avouerai pas que j'aime votre cousine ; car vous le savez déjà.

— Comment donc, monsieur ! interrompit madame Regnauld avec une surprise affectée.

— Vous le savez, j'en suis sûr ; car si vous avez lu dans mes yeux, j'ai lu aussi dans les vôtres. J'ai deviné encore que le mariage dont il a été question n'avait pas votre agrément, que Teissier vous déplaisait... de grâce, ne m'interrompez pas ; je ne trouve point cela mal, au contraire. Vous avez compris que le caractère de mon ami offrait à une femme peu de garanties de bonheur ; et combien vous avez eu raison! Serai-je jugé par vous plus favorablement, madame? J'aime Célestine.... pardonnez-moi cette familiarité ; vous le savez, l'amour ne connaît que les noms de baptême : j'aime votre cousine ; le lui dire à elle-même, si naïve, si enfant, ce serait une faute, je le sens, quoique je meure d'envie de commettre cette faute. On dirait que j'offense l'hospitalité qui m'accueille ici. Madame votre tante a dû oublier l'amour, je doute que M. Simard l'ait jamais connu, et votre mari, si bien placé pour l'éprouver, a dans la physionomie une gravité qui m'impose. Vous voyez donc bien que je ne puis m'adresser qu'à vous, puisque vous seule ici pouvez me comprendre. Je vous en supplie, dites-moi que vous me comprenez, que vous me pardonnez cette déclaration si brusque, si mal exprimée, et que vous serez ma protectrice. Ma famille est connue de M. Simard, j'ai plus de fortune que Teissier ; vous me voyez ; mon esprit n'a pas paru vous déplaire, et je vous jure que j'ai le meilleur caractère du monde. Sur mon honneur, madame, je rendrai Célestine heureuse. Elle ne l'aime pas, n'est-il pas vrai?

— Comme vous arrangez tout cela ! répondit madame Regnauld en ne pouvant s'empêcher de sourire ; mais ce sourire n'avait plus rien de moqueur. — Vous oubliez qu'avec ou sans mon agrément M. Teissier épouse Célestine.

— Ce mariage n'est pas fait, et il ne tient qu'à vous qu'il ne se fasse jamais. En partant, Teissier m'a chargé positivement de rompre ; depuis, il est vrai, il a changé d'avis et m'a donné d'autres instructions ; mais j'ai accepté la première mission, et je refuse la seconde. Les engagements pris avec lui ne subsistent plus réellement en ce moment, puisque lui-même retire sa parole ; je me trouve donc fort libre de demander la main de votre cousine, et je vous la demande.

— Voilà un raisonnement fort spécieux, quoiqu'au fond je craigne qu'il ne soit pas tout à fait exempt de jésuitisme, comme dirait mon oncle. Mais n'importe, vous avez de la franchise et de l'esprit, deux belles qualités, et je n'ai pas le courage de vous savoir mauvais gré de votre démarche, bien qu'elle soit un peu irrégulière. Vous m'avez devinée ; je n'aime pas votre ami, que vous ne chérissez pas non plus beaucoup, à ce qu'il me semble. Je verrais avec plaisir Célestine rompre ce mariage, et s'il n'est pas trop tard, je ne refuse pas d'y aider.

— Oh ! madame, que je vous avais bien jugée ; quelle reconnaissance ne vous dois-je pas !

— C'est bien, c'est bien, répondit madame Regnauld en reprenant soudainement sa physionomie railleuse ; voilà mon mari qui nous regarde depuis la fenêtre ; il n'aime pas qu'on me parle si longtemps et avec tant d'expression.

— Un mot encore, de grâce ! puisque vous acceptez le rôle de mon ange tutélaire, ne soyez pas bonne à demi, permettez-moi de dire à Célestine que je l'aime.

— Quant à cela, non, répondit avec vivacité la jeune femme, vos yeux le lui ont déjà trop dit. Hier vous l'avez fait rougir, et c'est, je crois, la première fois que cela lui arrive pour une pareille cause.

— Elle a rougi... vous en êtes sûre ? s'écria Francis, qui, dans son ravissement, voulut prendre la main de sa jolie protectrice pour la porter à ses lèvres.

— Mon mari !... s'écria à son tour madame Regnauld en retirant brusquement sa main ; voulez-vous qu'il croie que vous me faites la cour. Allons, soyez raisonnable, et songez que je vous défends de parler à Célestine.

— Devant vous, dit le jeune homme d'un air suppliant.

— Devant moi... Il a réponse à tout.... Je suis trop bonne

pour vous, reprit-elle après un instant d'hésitation... Allons, quittez cet air malheureux. J'aperçois Célestine dans le pavillon ; allons la rejoindre ; je ne puis vous empêcher de causer avec elle.

— Vous me promettez de ne pas me faire lire Indiana ?

— Je vous le jure ; vous vous en tirez trop mal quand elle est là. Vous verrez que je vais être obligée de recommencer les chapitres que vous avez si bien estropiés. Pendant ce temps-là, je vous permets de chercher à plaire ; mais rappelez-vous que j'ai le talent d'écouter en lisant.

Francis et madame Regnauld traversèrent alors le jardin et entrèrent dans le pavillon où Célestine brodait, d'un air sérieux et pensif, qui contrastait avec le caractère presque enfantin de sa physionomie. Le soleil, passant à travers une fenêtre dont le store se trouvait levé, baignait sa tête italienne, dont les cheveux arrondis en bandeaux, étincelaient dans le flot lumineux comme dans une auréole. En voyant entrer Francis, la jeune fille, par un instinct de pudeur, trouva le jour trop éclatant ; peut-être pensa-t-elle qu'on la verrait trop bien si elle rougissait encore. S'adressant au jeune homme d'une voix douce et presque timide :

— Auriez-vous, dit-elle, la complaisance de baisser le store ?

Il s'empressa d'obéir. La fenêtre donnait sur une petite ruelle qui, de ce côté, côtoyait le jardin ; en se penchant pour détacher le cordon qui retenait le store, Francis aperçut un homme qui profitait des inégalités qu'offrait le mur du pavillon pour s'élever jusqu'au niveau de la fenêtre ; et, dans cet amateur d'escalade ou d'espionnage, il reconnut Aristide Teissier. Sa première idée fut de lui jeter sur la tête un pot de fleurs qui se trouvait sous sa main, et de renouveler ainsi, en faveur de son rival, la catastrophe de Pyrrhus, roi d'Épire ; il triompha vertueusement de cette tentation homicide, baissa le store sans avoir l'air d'avoir rien vu, et ferma la fenêtre ; puis, par réflexion, la rouvrit.

— Qu'il écoute, si bon lui semble, se dit-il ; j'aime les positions franches ; de cette manière il saura à quoi s'en tenir.

Et Francis vint reprendre sur un tabouret, presque aux pieds de Célestine, la place qu'il avait occupée la veille.

III.

Depuis son retour à Paris, Aristide Teissier s'était éveillé tous les matins avec la ferme volonté de ne jamais revoir Célestine, et chaque soir lui avait apporté une détermination contraire à celle-là; le quatrième jour, le soir pour lui commença dès le matin. Affamé d'amour par le jeûne qu'il venait de subir, il écrivit à son confident la lettre dont nous avons cité une partie; puis, quelques heures plus tard, un redoublement de fièvre conjugale le jeta lui-même dans la diligence de Provins. Le voyage lui dura un siècle; mais, en approchant de la campagne où demeurait M. Simard, il lui sembla tout à coup que des ailes poussaient aux chevaux, et il hésita quelque temps avant de se décider à descendre de voiture. De quel front se présenter en effet, quelle contenance faire et quelles paroles trouver, si, comme cela était probable, Dramond avait rempli son mandat? Son retour, dans ce cas, ne paraîtrait-il pas une lâcheté ou une bravade? Ému de cette alternative, Aristide s'achemina lentement vers la maison; en y arrivant, le cœur lui manqua tout à fait; d'un pas furtif, il passa devant la grille dont les lions en terre cuite lui parurent plus rechignés que de coutume; et en lui-même, il ne put s'empêcher de les comparer aux anges à glaives de feu à qui fut confiée autrefois la garde de l'Eden. Descendu de la dignité officielle d'un futur mari, pour qui toutes les portes s'ouvrent à deux battants, au rôle équivoque d'un homme qui a compromis sa position, il fit le tour du jardin en maudissant du fond de l'âme les conseils de son ami, sa propre irrésolution, la race des dogues, le bonhomme Simard lui-même, le monde entier enfin, à l'exception de Célestine, et arriva bientôt au pied du pavillon où la jeune fille avait l'habitude de travailler après le dîner.

— Elle est là, se dit-il; peut-être pense-t-elle à moi! Pourquoi, bannissant une ridicule émotion, n'essaierais-je pas de la voir et de lui parler?

Saisissant son courage par les cheveux, comme on doit faire, dit-on, avec l'occasion, Teissier livra l'assaut sans plus tarder. La ruelle était déserte à cette heure du jour, et l'angle du mur offrait, par ses dégradations, une véritable échelle à voleur; il

s'y cramponne sans s'inquiéter des écorchures. Arrêté un instant dans son escalade par l'apparition de Francis, il se persuada bientôt qu'il n'avait pas été aperçu, redoubla d'efforts, atteignit enfin la fenêtre et s'y installa le plus solidement possible, les pieds fichés dans un trou de mur, et les mains accrochées au balcon. Il eut soin de tenir, derrière un pot de fleurs, sa tête qui, sans cette précaution, eût projeté une ombre sur le store transparent, et ne trouvant aucune fente propice qui lui permît de voir ce qui se passait dans le pavillon, il concentra toute son âme dans ses oreilles.

Célestine paraissait vouée au silence ainsi qu'au travail et ne quittait pas des yeux sa broderie ; de son côté, fidèle à sa promesse, madame Regnauld avait pris le volume d'Indiana qu'elle semblait lire avec une attention exclusive, mais un observateur eût remarqué que l'une tournait bien lentement les feuillets du livre et que l'autre tirait son aiguille plus lentement encore. Sur le tabouret où il s'était assis avec l'aisance gracieuse qui lui était habituelle, Francis se trouva peu à peu aussi mal à l'aise qu'un accusé sur la sellette ; promenant ses regards de la jeune fille à la jeune femme, de celle-ci à la fenêtre et de la fenêtre à la pointe de ses bottes, il finit par tomber dans une de ces méditations où se recueillent, à l'approche d'une action décisive, les esprits les plus déterminés.

— La scène est plus difficile à jouer que je n'avais cru d'abord, se dit-il ; l'autre jour, en prétendant qu'alors qu'on est quatre on n'est que deux, j'ai avancé un paradoxe assez ridicule ; ma foi, l'occasion est belle pour le justifier ; car tant dedans que dehors, nous voici quatre bien comptés. Mais c'est le premier mot qui est embarrassant à trouver.

Depuis quelque temps, madame Regnauld observait à la dérobée le jeune homme à qui elle venait d'accorder son appui. L'indécision qu'elle lut dans sa contenance accrut l'intérêt qu'il lui avait inspiré ; car la timidité devient une grâce lorsqu'elle n'est pas une habitude, et sied aux cavaliers délibérés, comme le sourire aux visages sérieux. Toutefois la sympathie de la jeune femme ne fut pas exempte de cette ironie veloutée dont, par prudence ou par coquetterie, elle gantait tous ses sentiments ; abusant un peu de ses droits de protectrice, elle s'abandonna sans scrupule à l'instinct moqueur qui se réveillait en elle, et

loin de venir au secours de son protégé, elle éprouva un malicieux plaisir à redoubler l'embarras que lui révélait sa physionomie.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez reçu des nouvelles de monsieur Teissier? lui demanda-t-elle tout à coup.

L'intention traitresse de ces paroles et le demi-sourire dont elles furent accompagnées, au lieu de déconcerter Francis, lui rendirent tout son aplomb.

— Autant vaut ce premier mot-là qu'un autre, dit-il en lui-même; il me mène au but par le chemin le plus court, et, en toutes choses, la ligne droite est la meilleure.

— Teissier m'a écrit en effet, madame, répondit-il ensuite d'un ton sérieux; il m'annonce son retour et me charge de vous en faire part.

— Son oncle est donc guéri? reprit la jeune femme.

— M. Marjolier n'a jamais été malade; son apoplexie n'était qu'un prétexte délicat pour motiver un départ que mon ami avait jugé nécessaire il y a quelques jours.

Célestine leva la tête, et ses yeux expressifs se fixèrent sur le jeune homme.

— Si votre ami, dit-elle en appuyant sur ce mot, a trouvé son départ nécessaire, je ne juge pas de même son retour. Vous pouvez le lui écrire.

— Ne vas-tu pas montrer de la rancune? observa madame Regnauld avec une douceur affectée; puisqu'il revient, c'est qu'il reconnaît ses torts; s'il est repentant, s'il s'avoue coupable d'avoir été mordu, s'il se jette à tes genoux pour implorer sa grâce, auras-tu la cruauté de ne pas lui pardonner?

— Je l'avais mal jugée, c'est une excellente femme, se dit en ce moment Aristide, toujours accroché en dehors de la fenêtre.

Mademoiselle Simard resta quelque temps avant de répondre.

— Vous êtes sans doute de l'avis d'Hortense, dit-elle enfin d'une voix presque imperceptible et sans regarder le jeune homme assis à ses pieds.

Francis se pencha vers elle, et la contemplant avec l'ardente adoration d'un cénobite à qui se révèlerait une vision divine :

— Ce n'est pas à lui qu'il faut pardonner, c'est à moi, lui dit-il tout bas d'un ton passionné; à moi qui vous aime et que

désespère la seule pensée de ce mariage. Célestine, ange si cher, le bonheur de ma vie dépend du mot que vous allez prononcer. Je vous en supplie, dites-moi que vous ne l'épouserez pas.

La jeune fille ne répondit rien, mais sa main, qu'avait saisie Francis, parla pour elle; trouvant à son tour les paroles inutiles, l'amant n'exprima sa reconnaissance qu'en se laissant glisser à genoux. Ce muet dialogue, cette pantomime expressive parurent sans doute à madame Regnauld autant d'infractions au traité. Elle ferma, d'un air de dépit, le volume qui lui avait servi de contenance jusqu'alors.

— Il est beau de plaider la cause d'un ami, dit-elle avec son ironie la plus incisive ; mais vous pourriez y mettre moins de chaleur. D'ailleurs, il est peu poli de causer bas.

— Il parle pour moi ; que va-t-elle répondre? se dit avec anxiété Aristide qui commençait à trouver sa position gênante.

Célestine s'était levée confuse et rougissante ; elle traversa le pavillon avec la démarche timide d'un enfant qui vient d'être grondé, et, s'asseyant près de sa cousine, cacha son visage sur l'épaule de la jeune femme, celle-ci profita de cette attitude pour montrer à son protégé un doigt menaçant. Francis n'avait pas encore changé de position ; il n'eut qu'à faire un demi-tour sur le parquet pour se trouver à genoux devant madame Regnauld, qui, à cette vue, se sentit désarmée et lui accorda la paix par un sourire.

N'entendant plus rien depuis quelque temps et ne s'expliquant pas ce silence, Teissier essaya d'écarter le store qui remua sous sa main comme sous le souffle d'un vent d'orage. Francis seul comprit la cause de cette ondulation soudaine et en même temps la nécessité d'amener la scène à un résultat décisif ; il prit aussitôt une posture plus conforme à l'emploi que lui avait confié son ami.

— Permettez-moi, dit-il à haute voix, d'accomplir la mission dont je suis chargé : que dois-je répondre à Teissier?

— Monsieur a raison, dit à son tour madame Regnauld avec une sorte de gravité maternelle ; il est temps de prendre un parti. Si tu aimes M. Teissier, toutes ces disputes sont puériles. Si tu ne l'aimes pas, il faut le dire à ton père qui certainement ne contraindra pas ta volonté.

— Je ne l'aime pas, répondit Célestine d'une voix ferme.

Dramond regarda la fenêtre pour voir si elle était bien ouverte; un frémissement convulsif du store lui apprit que la déclaration de la jeune fille était arrivée à son adresse. Se retournant alors, le bonheur dans les yeux et le sourire sur les lèvres :

— Cependant, vous aviez accepté sa main, reprit-il en insistant d'une voix hypocrite.

— J'étais si jeune et si sotte, répondit Célestine, avec le dédain qu'inspirent aux cœurs nouvellement initiés à l'amour le souvenir de leur ignorante adolescence ; ce mariage convenait à mon père ; j'étais contente d'habiter Paris ; j'acceptai donc la main de M. Teissier, sans comprendre la gravité d'un pareil engagement. Lui-même, j'en suis sûre, n'y attacha pas plus d'importance. Heureusement l'expérience nous a prouvé à tous deux que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. Je ne l'accuse pas; j'avouerai, si l'on veut, que tous les torts sont de mon côté. Il paraît que j'ai beaucoup de défauts ; que je suis capricieuse, déraisonnable, méchante même. Ce n'est pas là tout-à-fait mon opinion, mais enfin on me répète cela si souvent, qu'il faut bien que je le croie. J'ai donc besoin de trouver beaucoup d'indulgence dans celui qui m'épousera, poursuivit la jeune fille d'une voix moins assurée ; M. Teissier m'en a montré bien peu. Je ne serais pas heureuse avec lui, j'en suis certaine maintenant. Je suis franche; on ne m'ôtera pas cette qualité-là ; il verrait que je ne l'aime pas et peut-être cela lui ferait-il de la peine. Vous voyez donc bien que j'ai raison de ne plus vouloir l'épouser.

Francis se mit à marcher dans le pavillon d'un air agité.

— Mais s'il revient, dit-il enfin, comment le recevrez-vous?

— Je lui répéterai ce que je viens de vous dire.

— Comment ! s'il se trouvait là subitement, devant vous, dans une attitude suppliante, vous lui diriez.

— Je lui dirais : Je ne vous aime pas et je ne vous épouserai jamais, répondit Célestine d'un ton assez vif; car elle ne savait plus comment accorder les regards et les paroles de son interlocuteur.

Francis avait si bien combiné ses mouvements, qu'en ce moment il se trouvait contre la fenêtre; par un geste rapide comme l'éclair, il saisit le cordon du store qui se leva jusqu'au plafond, plus rapidement que ne le fait un rideau de théâtre. Un flot de

soleil inonda la chambre et éclaira les acteurs de cette scène, qui à travers la balustrade du balcon et le maigre feuillage de deux géraniums, aperçurent alors la figure effarée d'Aristide Teissier. Madame Regnauld crut voir un voleur et jeta un cri; Célestine, qui à l'instant même reconnut son futur, resta immobile et en apparence pétrifiée ; Dramond, enfin, joua la surprise le plus naturellement du monde, et se penchant à la fenêtre :

— Eh ! bonjour, mon cher, dit-il d'un air aimable ; comment te portes-tu ?

Épuisé de fatigue, les jarrets tremblotants, les doigts entaillés par le fer du balcon, Aristide, à ce coup de théâtre imprévu, sentit une sueur froide qui parcourut successivement tous ses membres. Par un dernier effort de courage, il voulut sourire, mais ce fut d'un air si piteux et si lamentable, qu'au même instant les deux femmes partirent d'un éclat de rire immodéré et se sauvèrent au fond de la chambre, après avoir vainement essayé de se contraindre. Seul, Francis conservait un sang-froid incomparable.

— Que diantre fais-tu là, exposé au soleil comme un espalier? dit-il à son ami en lui tendant la main.

Teissier se haussa pour escalader la fenêtre, mais il se vit repoussé par la fusillade d'éclats de rire qui partait sans discontinuer du fond du pavillon. L'âme criblée de balles invisibles, anéanti par le ridicule plus encore que par la fatigue de sa position, il éprouva un énervement universel qui ne lui permit pas de s'y maintenir davantage. Ses mains lâchèrent brusquement le balcon, il roula plutôt qu'il ne descendit, et s'enfuit, à demi mort de colère, le long de la ruelle dont les détours le dérobèrent bientôt aux regards moqueurs qui auraient pu le poursuivre.

— Enfoncé ! se dit Francis lorsqu'il eut vu disparaître son ami ; puis, la pièce jouée, il laissa tomber le store ; en se retournant, il se trouva en face de madame Regnauld et n'aperçut plus Célestine, qui venait de sortir du pavillon.

— Saviez-vous qu'il était là, lui dit la jeune femme avec un sérieux affecté.

— Je le savais, répondit-il d'un ton non moins grave.

— Vous n'avez aucun remords?

— J'aime.

— Et vous pensez qu'avec cette belle parole vous aurez toujours raison auprès d'une femme ?

— J'en suis sûr.

Madame Regnauld réfléchit un instant.

— Votre ami n'avait pas assez d'esprit pour épouser Célestine, reprit-elle ! je ne vous dirai pas que vous en avez trop parce que je veux ménager votre modestie ; mais je vous avoue que la perfection avec laquelle vous jouez la comédie me fait éprouver des craintes pour le bonheur futur de ma cousine, à supposer que vous deveniez un jour son mari. L'aimez-vous réellement ?

— De toute mon âme ! s'écria le jeune homme avec un accent que n'eût pas imité l'acteur le plus habile.

Madame Regnauld ne put s'empêcher de trouver que la voix de son grand et chauve mari n'avait pas cette vibration pénétrante ; peut-être cette pensée fut-elle la cause du demi-soupir qui lui échappa en dépit d'elle-même.

— Je vous crois, reprit-elle en cachant sous un sourire cet accès de mélancolie ; et maintenant, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous parliez à mon oncle.

— Ne conviendrait-il pas d'obtenir d'abord l'aveu de votre cousine? répondit Francis d'une voix modeste ; j'ignore si elle m'aime.

Madame Regnauld interrompit le jeune homme par un regard profond, et lui tourna le dos en haussant les épaules.

En dépit de cette pantomime ironique, Dramond, le lendemain, réussit à obtenir de vive voix le consentement que, dans sa féminine sagacité, madame Regnauld trouvait déjà clairement accordé, puis il adressa au père de Célestine une demande en mariage dont celui-ci resta d'abord fort surpris ; mais, en apprenant que Teissier avait exprimé le premier la volonté de retirer sa parole, et que sa fille n'apporterait aucun obstacle à cettes ubstitution de mari, le bonhomme ne fit pas attendre longtemps son consentement.

— C'est elle qui se marie, dit-il, qu'elle choisisse, je ne la contrarierai pas.

Courroucé à l'idée de l'affront dont sa fille avait été menacée, le vieux négociant écrivit aussitôt à l'ancien prétendu une lettre dans laquelle il lui donnait un congé formel, et sembla partager l'impatience de Francis, qui n'épargnait rien pour abréger

les préliminaires du mariage. Tous les arrangements furent terminés avec une promptitude merveilleuse. Six semaines environ après la scène du pavillon, l'union des deux amants reçut la double consécration, et M. Simard qui, fidèle à ses antipathies, avait d'abord exprimé le désir que le mariage fût célébré à l'église-française de l'abbé Châtel, finit par verser des larmes paternelles après l'exhortation du curé catholique. Quelques jours auparavant, Dramond avait écrit à son ami le billet suivant :

— « Mon cher Aristide, il est dans la vie d'étranges vicissitudes : il y a deux mois, tu m'annonças ton mariage, aujourd'hui je te fais part du mien ; et, chose bizarre, j'épouse la femme à laquelle tu as renoncé. J'espère que nous nous applaudirons tous les deux du parti que nous avons pris. Pour me prouver que tu ne me gardes pas rancune, viens à ma noce, et accepte les fonctions dont tu voulais me charger ; tu seras reçu ici en ami par tout le monde. On rompt un mariage, mais rien, je l'espère, ne pourra briser l'attachement que nous nous sommes voué depuis si longtemps. »

Teissier déchira cette lettre en cent morceaux qu'il foula aux pieds ; il proféra ensuite contre les deux époux les imprécations les plus solennelles, accompagnées d'un horrible serment de vengeance ; mais la mort subite de son oncle Marjolier, à qui l'histoire inventée par Francis sembla porter malheur, l'interrompit au milieu de ce paroxisme de fureur et le força de partir pour la Bretagne, où les avides préoccupations de l'héritier firent, pendant quelque temps, diversion aux amers souvenirs et aux projets vindicatifs de l'amant.

La lune de miel n'est pas une chimère. A défaut d'amour, l'usage impose aux nouveaux époux un accord auquel se soumettent les humeurs les plus incompatibles, car il n'engage à rien pour l'avenir. En s'aimant d'abord d'une passion sereine dans son ardeur, Célestine et Francis obéirent aux lois du cœur plus qu'à celles du savoir-vivre. Initiée à un bonheur dont elle n'avait jamais deviné les délices, même en rêve, la jeune femme éprouvait pour son mari ce fanatisme mêlé de reconnaissance qu'inspire une puissance divine aux êtres qu'elle a créés. Dramond, à son tour, s'attachait par une tendresse de plus en plus profonde à la charmante enfant dont le sort lui était confié. Ainsi liés l'un à l'autre par un amour en fleur, qui, pour s'épanouir dans toute

son opulence, avait devant lui le long printemps de leur jeunesse, il semblait impossible qu'un nuage obscurcît un seul jour cette douce destinée; le nuage vint pourtant, et peut-être sa précoce apparition fut-elle un bien : car les orages du matin sont les plus passagers.

Francis avait été emporté vers le mariage par un de ces courants imprévus et rapides qui ne laissent pas, à ceux qui y tombent, la force de se débattre ou le temps de réfléchir. Arrivé au but, le sang-froid lui revint, et avec lui une appréhension étrange qui s'insinua peu à peu dans son esprit, comme un ver ronge une fleur feuille après feuille. Les défauts de Célestine, qu'il avait traités d'enfantillage tant qu'il en avait été témoin, lui parurent plus graves, maintenant qu'il les cherchait sans les trouver. Il les crut assoupis, mais non pas corrigés, et s'inquiéta de leur silence. Un fat eût attribué à son propre mérite le changement survenu dans le caractère de sa femme; mais, sans avoir trop mauvaise opinion de lui-même, Dramond n'était pas un fat. L'égalité d'humeur, la douceur inaltérable qui avaient remplacé l'ancienne irritabilité de Célestine, le charmèrent d'abord, l'étonnèrent ensuite, et finirent par lui causer une anxiété secrète. Ne croyant qu'à demi à une révolution qu'il n'avait pas espérée si soudaine, il l'expliqua par toutes les raisons possibles, à l'exception de la véritable que voici : c'est que l'amour est le plus infaillible des réformateurs.

— La lionne dort, mais qui m'assure qu'elle ne se réveillera pas? se disait-il parfois en observant à la dérobée la jeune femme dont le regard, désormais sans éclairs, sommeillait languissamment dans une prunelle de velours.

Cette crainte du réveil de la lionne devint, pour Francis, une préoccupation continuelle, et lui dicta peu à peu un plan de conduite systématique. Vif, fougueux, irritable lui-même, il condamna son humeur à un traitement sévère. Homme d'entraînement et parfois d'irréflexion, il se soumit à un impitoyable régime de retenue et de prudence. Il fit jouer toutes les pompes de la raison sur son caractère de feu pour éteindre les moindres étincelles qui auraient pu par leur contact embrâser le salpêtre féminin dont il redoutait l'explosion. Veillant ainsi nuit et jour au maintien de la paix conjugale, il écartait avec une attention minutieuse tous les éléments de discorde. Les plus petites discus-

sions, les contradictions les plus inoffensives étaient, redoutées par lui, et devenaient impossibles, tant il mettait de soin à les prévenir. Grâce à cette politique conciliante, Célestine s'avançait dans le sentier du mariage, sans y trouver ni cailloux, ni épines; mais bientôt, triste compensation, il lui parut aussi que les fleurs y devenaient plus rares. Francis avait dépassé le but. La surveillance continuelle qu'il s'était imposée altérait peu à peu l'abandon de ses manières ; en garde contre son propre entraînement, il affectait en toute occasion une maturité de jugement, un calme d'esprit dans lesquels un cœur naïf devait trouver parfois plus de raison que de tendresse. Or, les femmes ne sont guère satisfaites de se voir aimer raisonnablement; Célestine surtout, dont la fougueuse imagination choisissait toujours les nuages les plus voisins du ciel pour y bâtir ses palais, ne rencontrant pas dans son mari l'exaltation qui lui semblait l'élément naturel de la tendresse, éprouva peu à peu le malaise d'un oiseau qui vole dans une atmosphère trop lourde pour ses aîles ; elle ne put s'empêcher de trouver Francis bien paisible et bien sérieux pour son âge. Jugeant sur l'apparence, selon l'usage des femmes qui ont toutes beaucoup plus de finesse que de pénétration, elle interpréta par un déclin de passion, ce calme et cette gravité si précoces. Elle se crut donc moins aimée; cette pensée, qui l'eût irritée lorsqu'elle était jeune fille, la plongea dans un triste abattement : car l'énergie qu'elle dépensait autrefois dans ses moindres mouvements s'était concentrée dans son cœur. De l'enfant sans cesse révolté l'amour avait fait une femme.

Un soir, plusieurs mois après leur mariage, les deux époux, qui avaient fixé leur séjour à Paris, se trouvaient en tête-à-tête dans une loge à Feydeau. Célestine, appuyée contre le dossier de sa chaise avec une langueur pensive, regardait machinalement la scène sans voir les acteurs ni écouter la musique. A côté d'elle, Francis paraissait absorbé par une méditation non moins profonde. Depuis quelques jours, il avait remarqué la tristesse de sa femme, et il en cherchait la cause sans parvenir à la trouver. Ils restèrent ainsi pendant toute la représentation, pensifs tous deux, mais gardant leurs pensées, s'adressant la parole à de longs intervalles, plongés en un mot dans une de ces distractions mutuelles, avant-coureurs ordinaires des mésintelligences conjugales.

Parmi les spectateurs dont la beauté de madame Dramond attirait les regards, un surtout, assis au balcon et vêtu de noir de la tête aux pieds, observait avec une attention non interrompue tout ce qui se passait dans la loge. C'était Aristide Teissier revenu de Bretagne depuis quelques jours. A la vue des deux époux, il sentit se réveiller dans son cœur la rancune qu'avait assoupie momentanément la succession de M. Marjolier. La tristesse, dont il crut lire les symptômes sur les traits de Célestine, l'air soucieux de Francis, lui causèrent une de ces joies sournoises que ne saurait justifier l'inimitié la plus légitime.

— Ils n'ont pas l'air heureux, se dit-il en souriant à la manière d'Iago.

Teissier passa la nuit à mâcher un âcre désir de vengeance, et à méditer un projet qui, en toute autre occasion, eût révolté son caractère naturellement honnête, mais qu'il accueillit avidement, car l'amour-propre blessé devient un tigre féroce. Le lendemain, roulé du haut en bas dans la cape invisible de l'hypocrisie, il se présenta chez Dramond, qui reçut cordialement son ancien ami.

— Tu ne m'en veux donc plus? demanda le jeune mari en souriant d'un air un peu moqueur.

— Quand nous nous couperions la gorge, à quoi cela me mènerait-il, répondit Aristide avec une bonhomie affectée? Tu m'as joué un tour abominable, mais, comme je ne peux pas t'en punir, il faut bien que je te pardonne.

Célestine, qui entra dans le salon un moment après, ne montra aucun embarras à la vue de l'homme qu'elle avait dû épouser; il avait fait si peu d'impression sur son cœur qu'elle put l'accueillir avec le sourire bienveillant que l'on accorde à une vieille connaissance. Cette réception calme et amicale redoublèrent le courroux d'Aristide, mais il n'en témoigna rien, et parut renoncer à ses souvenirs en face de cette femme qui l'avait si complétement oublié. Entre l'indifférence et la résignation l'accord est facile; dès cette première visite, Teissier se trouva impatronisé chez son ami, qui, à force de prévenances, semblait vouloir réparer ses anciens torts. En peu de temps, et par une prise de possession dont la légitimité ne lui fut pas contestée, il devint l'ami de la maison dans toute la perfidie du mot. Pour prévenir les soupçons de Francis, il lui parlait souvent d'un mariage

imaginaire, mais dont il paraissait être fort occupé : précaution superflue à l'égard d'un homme sans défiance, et qui n'eût pas suffi pour fermer les yeux à un jaloux ; car enfin, les maris ne professent pas toujours l'esprit de corps qu'accorde aux loups un proverbe : quelquefois ils se mangent entre eux. En attendant la curée dont se repaissait d'avance son esprit vindicatif, Aristide commença patiemment le métier de Sigisbée, et en obtint successivement les petits emplois ; quant aux bénéfices, le Cromwell de boudoir n'avait pas l'air d'y songer. Ce fut lui bientôt qui eut le département des loges à louer, des billets de concerts à retenir, des romances à copier, des patrons de broderie à dessiner, des courses à faire dans les magasins élégants ; ministère ingrat, qui ennuie un mari, dont un amant positif ne se soucie guère, mais sur lequel jettent avidement leurs pattes les Ratons de la galanterie.

Célestine agréa d'abord ces soins avec un ennui mal déguisé ; mais une de ces mauvaises pensées dont les femmes ne triomphent pas toujours, la pensée d'éprouver par la jalousie l'attachement de son mari, modifia soudainement la réserve glaciale qu'elle avait témoignée jusqu'alors à son ancien adorateur. Teissier remarqua aussitôt ce changement et en fut la dupe à l'aide d'un peu d'amour et de beaucoup de vanité.

— Francis, se dit-il ce soir-là en rentrant chez lui, tu m'as enlevé ma femme ; si je t'enlevais la tienne maintenant, qui de nous deux serait le plus attrapé ?

La cataracte matrimoniale n'avait pas couvert les yeux de Dramond d'un voile assez épais, pour qu'il ne s'aperçût pas à la fin des menées perfides de son soi-disant ami. Une fois sur ses gardes, il observa ; et, de remarque en remarque, devina bientôt la trahison tramée contre son honneur. En faisant cette découverte, sa première pensée fut de mettre le déloyal à la porte par la fenêtre ; mais une réflexion bizarre le retint, et finit par lui dicter une conduite diamétralement opposée à ce mode de justice sommaire.

— Célestine n'a que dix-huit ans, se dit-il ; elle est belle comme les anges, mais sans doute, hélas ! moins infaillible qu'eux ; j'ai donc en perspective vingt années périlleuses, vingt années d'une de ces luttes de chaque jour dans lesquelles succombent tant de maris dignes d'un meilleur sort, autant que je puis l'être. Nous

ne sommes pas en Turquie pour que je couvre d'un voile le visage de Célestine, et que je la tienne cachée au fond d'un harem. Nous sommes à Paris, ma femme va dans le monde, partout les hommes la remarquent, plusieurs sans doute chercheront à lui plaire ; le combat est donc inévitable. Pourquoi, dans ce cas, n'aurait-il pas lieu dès aujourd'hui? Un danger connu est à moitié évité ; la perfidie de Teissier peut m'être utile, loin de me nuire. Il offre un échantillon assez présentable de la race des amoureux, ses antécédents lui donnent des chances de succès, sa position ici le rend réellement dangereux : eh bien ! qu'il fasse la cour à Célestine, je le lui permets. On éprouve la trempe d'une arme pour être sûr qu'elle ne se brisera pas dans votre main le jour du combat ; pourquoi ne traiterait-on pas de même la vertu d'une femme? Si, comme je n'en doute pas, la mienne sort victorieuse de l'épreuve, j'aurai conquis vingt années de repos et de confiance ; et puis je veillerai, tout en ayant l'air de fermer les yeux.

Ayant pris cette résolution, dont nous n'essaierons pas de démontrer la sagesse, Francis continua d'accueillir Aristide comme par le passé. Alors, entre la jeune femme et les deux amis ennemis, s'engagea un de ces débats mystérieux si fréquents dans la vie intime, sorte de drames masqués dont chaque personnage semble adopter la devise favorite de Louis XI. Plus Francis montrait de tranquillité, plus sa femme affectait de coquetterie; ainsi dupes l'un de l'autre, tous deux trompaient Teissier, qui, seul, malgré ses tortueuses manœuvres, n'abusait personne. Célestine se lassa la première de cette dissimulation, à laquelle son caractère l'avait rendue jusqu'alors étrangère. L'imperturbable sécurité de son mari lui parut bientôt un outrage ; elle vit dans la confiance qu'il lui exprimait avec une sorte d'exagération la preuve irrécusable d'une indifférence dont elle se sentit blessée jusqu'au fond de l'âme. Désespérée de ne pouvoir lui inspirer une de ces furieuses jalousies que les femmes passionnées acceptent indulgemment comme une preuve d'amour, elle ploya sous sa coquetterie factice, qui, n'ayant plus de but, lui parut méprisable, et s'affaissa bientôt dans le morne abattement où tombent après la lutte les cœurs désenchantés.

A ce symptôme, Francis trembla, car il attribua la tristesse de sa femme aux remords qu'éveillent toujours dans une âme ver-

tueuse les premiers mouvements d'une passion coupable; Aristide, au contraire, se réjouit en accueillant la même pensée; et, pour agrandir le terrain qu'il croyait avoir gagné, il employa aussitôt une tactique dont l'effet est presque infaillible à l'égard des femmes affligées. Chaque fois qu'il voyait un nuage sur le front de Célestine, ou une trace de larmes dans ses yeux, il roucoulait d'un ton pénétré la proposition suivante, dont il ne variait que la forme, sans jamais en altérer la pensée :

— Si quelque chose peut me consoler de vous avoir perdue, c'est la vue du bonheur dont vous jouissez.

Une femme à qui l'on parle vingt fois par jour de son bonheur, finit nécessairement par en douter. Célestine, qui déjà ne croyait plus au sien, éprouvait un affreux serrement de cœur chaque fois que revenait cette félicitation hypocrite, dont l'ironie, pour être déguisée, n'en était que plus poignante. A la fin, elle se révolta contre cette torture.

— Mon bonheur! s'écria-t-elle avec explosion un soir qu'elle se trouvait seule avec Teissier. Me parlerez-vous donc toujours de mon bonheur!

Aristide tressaillit comme un chasseur à l'affût qui voit paraître le gibier attendu depuis longtemps.

— Me suis-je trompé? dit-il d'une voix pathétique; n'êtes-vous pas la plus heureuse des femmes?

L'absence de madame Regnauld, qui voyageait en Suisse avec son mari, avait interdit à Célestine ses confidences, soupapes salutaires qui, en se fermant, refoulent la souffrance sur le cœur, souvent trop faible pour la contenir sans se briser. En ce moment le besoin d'épanchement devint d'autant plus irrésistible, qu'il avait été plus longtemps comprimé. Le chagrin secret de la jeune femme se trahit, quoiqu'elle s'efforçât encore de l'étouffer, et elle répondit à la question d'Aristide par un sanglot.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous? que signifient ces larmes? demanda le fourbe en écartant le mouchoir que Célestine pressait sur sa bouche et sur ses yeux.

— Il ne m'aime pas, répondit-elle en s'affaissant avec désespoir sur son fauteuil.

Cette exclamation naïve plut médiocrement à l'ami de la maison; mais, loin de manifester son dépit, il reprit d'une voix doucereuse :

— Chère Célestine, je vous en conjure, ouvrez-moi votre cœur; si vous avez des peines, à qui les confierez-vous, si ce n'est à un ami dévoué comme moi ; car, n'est-ce pas, vous croyez que je suis votre ami? Je serais trop malheureux si vous doutiez de mon attachement, parce que j'ai le courage de ne pas vous en montrer toute l'étendue. Ne retenez donc pas vos larmes, mais laissez-moi le triste bonheur de les essuyer.

Ces insidieuses paroles atteignirent leur but. Célestine ne vit plus dans l'homme assis près d'elle un ancien et persévérant adorateur, elle n'aperçut qu'un ami prêt à l'écouter, et peut-être capable de la comprendre.

— Mon pauvre Aristide, répondit-elle sans chercher davantage à contenir sa douleur, qui déborda comme un vase rempli jusqu'aux bords qu'on expose à l'action du feu ; vous me croyez heureuse, je ne le suis pas. Cela serait bien long à vous raconter. Vous connaissez mon caractère; vous savez que, malgré mes défauts, j'ai un bon cœur, et qu'en me témoignant de l'affection on obtient tout de moi ; eh bien, lui n'a pas compris cela. Il ne m'aime pas! vous dis-je. Vous rappelez-vous? quand vous deviez m'épouser, j'étais souvent bien méchante; à votre tour vous vous fâchiez contre moi; nous nous disputions sans cesse; mais nos petites dissentions ne me laissaient point d'amertume dans le cœur. Quand je vous avais grondé, je ne vous en voulais plus ; je ne pensais jamais à vous, car je ne vous aimais pas; et lui, je l'aime! je l'aime, Aristide. Je suis bien malheureuse, n'est-ce pas?

En ce moment, Teissier trouva que le métier de confident n'était pas sans épines.

— Il se conduit donc mal avec vous? demanda-t-il en se mordant les lèvres.

— Mal! que vous dirai-je? il est bon pour moi, j'ai toute sa confiance; ce que je veux, il le veut; mes moindres désirs se trouvent réalisés avant que j'aie pu les exprimer; avec lui, je n'ai pas le temps de souhaiter; mes caprices mêmes... Oh! mais je n'en ai plus de caprices, on en a quand on est heureuse! enfin, depuis mon mariage, jamais la plus petite discussion ne s'est élevée entre nous; en apparence, j'ai donc tort de me plaindre; mais, je vous le demande, Aristide, sans la passion le cœur peut-il vivre?

— Oh non! dit Teissier en levant les yeux au plafond; le cœur... la passion...

Célestine lui coupa la parole.

— Si vous saviez, reprit-elle, combien, dans le commencement, je trouvais ma vie belle et mon bonheur incomparable. Mon amour pour lui m'avait tellement changée, que vous ne m'auriez pas reconnue; je ne me reconnaissais pas moi-même; mon caractère, si indomptable, s'était assoupli sans efforts; moi, qui autrefois n'obéissais à personne, je cherchais à lire sa volonté dans ses yeux; rien ne m'irritait; je ne me mettais jamais en colère. Enfin, vous ne me croirez pas, je n'étais plus méchante! N'est-ce pas qu'il aurait dû m'aimer? Vous l'auriez fait, vous, à sa place.

— Oh !... s'écria l'ami de la maison, qui n'eut pas le temps d'en dire davantage.

— Eh bien! il ne m'aime pas, continua la jeune femme avec un accent de découragement; ma tendresse a quelquefois l'air de l'importuner plutôt que de lui plaire; s'il me voit mettre de la vivacité dans l'expression de mes sentiments, il paraît plus inquiet qu'heureux; au lieu de nourrir mon exaltation par la sienne, il y répond par quelque parole bien calme, bien raisonnable, qui me tombe sur le cœur comme un morceau de glace. Chercherait-il à refroidir mon attachement, s'il ne sentait dans son cœur l'impuissance d'y répondre? On ne se trouve trop aimé que lorsqu'on n'aime plus soi-même.

— Ainsi, vous croyez qu'il ne vous aime pas? dit Teissier en insistant traîtreusement sur ce point capital.

— J'en suis sûre, répondit Célestine avec véhémence; en voulez-vous une preuve? Quand vous êtes venu nous voir, je vous ai reçu avec empressement, car j'étais décidée à faire une tentative pour lire dans l'âme de Francis. Vous ne vous fâcherez pas de ce que je vais dire? A un ami on peut tout avouer. Eh bien! le plaisir que je témoignais en vous voyant, mes frais d'amabilité, ma coquetterie enfin, tout cela n'était pas pour vous, c'était pour lui; c'était pour le punir, pour l'inquiéter, pour le rendre jaloux. N'ai-je pas bien réussi? Vous n'avez pas été dupe de ma conduite, j'en suis convaincue; vous savez bien que je ne vous aime pas, qu'il est impossible que je vous aime; mais peut-il connaître mon cœur comme je le connais moi-même? s'il

tenait à mon attachement, ne craindrait-il pas qu'un autre ne le lui ravît? s'il m'aimait, enfin, ne serait-il pas jaloux? l'est-il? répondez-moi. Vous venez ici tous les jours, à toute heure; a-t-il seulement remarqué cette assiduité? a-t-il jamais eu l'air de se rappeler qu'un jour vous avez été sur le point de m'épouser, et de comprendre que l'intimité qu'il autorise peut avoir des dangers pour moi? Que lui importe! Voilà deux heures que vous êtes là, que je suis seule avec vous, il le sait, mais pensez-vous qu'il y songe? Il est sorti quand vous êtes entré, et il ne revient pas. Aristide, il ne m'aime pas, et moi je l'aime tant!

Cette fois, le consolateur n'essaya pas d'essuyer les larmes qui ruisselaient sur les joues de Célestine; l'aveu cruellement naïf qu'il venait d'entendre avait renversé d'un souffle si imprévu son amoureux château de cartes, qu'il resta quelque temps immobile et muet, les sourcils froncés et les lèvres frémissantes. Peu à peu, cependant, il reprit son sang-froid; l'échec que venait de subir sa vanité donna un nouvel aliment à sa rancune, et le jeta soudain dans le ténébreux sentier qui passe par la calomnie pour conduire à la vengeance.

— Je connais Francis depuis longtemps, dit-il tout à coup d'un air pensif; je n'ai jamais remarqué dans son caractère le calme et la froideur que vous lui reprochez; je l'ai toujours trouvé, au contraire, plein d'entraînement et accessible à toutes les émotions. S'il est vrai qu'il ne vous aime pas, ce ne peut être par indifférence absolue.

— C'est que je ne lui plais plus, dit tristement la jeune femme.

Aristide remua la tête d'un air incrédule.

— Il doit y avoir une autre cause, dit-il ensuite.

— Quelle cause? demanda-t-elle en le regardant fixement.

Le confident ne répondit pas, et baissa la tête.

— Quelle cause? répéta madame Dramond d'une voix plus pressante.

— J'en ai trop dit, reprit l'hypocrite; d'ailleurs ce n'est qu'une conjecture; mais comment croire qu'avec un cœur libre on puisse ne pas vous aimer?

— Une autre! une autre! s'écria Célestine en s'élançant de son fauteuil, le fureur dans les yeux.

C'était le réveil de la lionne, si longtemps redouté de Francis.

— Je n'ai pas dit cela, répondit Teissier, en affectant de se reprocher son imprudence.

— Vous l'avez dit, interrompit avec violence la jalouse. Maintenant vous voulez me tromper, mais je lis dans vos yeux. Il en aime une autre! Ah! le voile est déchiré. Répondez-moi, car j'en suis sûre, vous savez tout; peut-être êtes-vous son confident. Une autre! je le tuerai. Non, je suis calme : mais parlez donc, vous voyez bien que je suis calme.

Trop avancé pour reculer, Aristide chercha dans son imagination quelque adultère opportun, dont au profit de sa vengeance il pût noircir Francis ; trouvant, malgré lui, la vie du mari sans reproche, il interrogea celle du garçon, et comme l'emportement de son interlocutrice ne lui accordait aucun délai, il s'arrêta au premier souvenir que cette enquête réveilla dans son esprit.

— Je n'ai que des soupçons, dit-il d'un air compatissant, et dans l'état où je vous vois...

— Je n'ai rien ; je ne pleure pas, répondit Célestine en s'essuyant les yeux; mais parlez, voulez-vous me faire mourir?

— La chose à laquelle j'ai fait involontairement allusion est antérieure à votre mariage, ce qui rend l'offense bien moins grave ; je me rappelle que Francis m'en parla le jour même où il arriva chez votre père pour me servir de témoin.

— Eh bien? dit la jeune femme haletante d'émotion.

— Il paraît qu'il avait rencontré au bal masqué, quelque temps auparavant, une personne charmante, s'il faut en croire le portrait qu'il me fit d'elle.

— Au bal masqué?

— A l'Opéra.

— Et cette femme..... son nom?

— Je l'ignore ; lui-même ne le savait pas alors. Voici tous les renseignements qu'il me donna. Elles étaient deux femmes, dans une loge des troisièmes. L'une portait une bague par dessus son gant ; l'autre tenait une rose à la main, une rose jaune.

Célestine se leva par un bond électrique, mais elle retomba aussitôt sur son fauteuil, où elle resta sans mouvement, et presque sans connaissance.

— Un ami de Francis étant survenu, démasqua brutalement le domino à la rose jaune, et votre mari aperçut une figure

si ravissante qu'il manquait d'expressions pour me la dépeindre.

— Il la trouva jolie, demanda la jeune femme d'une voix entrecoupée.

— Jolie ! séduisante, adorable ! ! Il fallait l'entendre. Enfin, puisque vous me forcez de tout vous dire, il en devint amoureux, tellement amoureux que le lendemain il se battit en duel avec son ami, pour le punir d'avoir insulté cette femme incomparable.

— Il la trouva jolie... et il l'aima... tout de suite... et il s'est battu pour elle... balbutia Célestine, le visage inondé de larmes, et les lèvres entr'ouvertes par un sourire céleste.

Tout à coup elle saisit les deux mains de Teissier, et les lui serrant avec une énergie convulsive.

— Si vous me demandiez ma vie, je vous la donnerais, lui dit-elle, mais le bonheur que je vous dois ne serait pas assez payé.

Aristide la crut folle, et recula son fauteuil. Au même instant, la porte s'ouvrit; Francis, qui, du premier coup d'œil, avait remarqué l'émotion des deux interlocuteurs, s'arrêta sur le seuil en pâlissant, car il se crut victime de son épreuve.

Au bruit de la porte, Célestine se leva, mais elle sentit ses genoux se dérober sous elle; rassemblant enfin toutes ses forces, elle s'élança vers son mari, lui jeta les bras autour du col, et le serra comme si elle eût voulu l'étouffer.

— Menteur ! fourbe ! hypocrite ! lui dit-elle en coupant chaque parole par un baiser, ah ! vous jouez la comédie. Vous trouvez au-dessous de votre dignité d'ouvrir votre cœur à une enfant comme moi. Voyez cet homme froid et raisonnable qui craint de trop aimer sa femme, et qui va se battre en duel pour un mauvais petit masque.

A la vue de Dramond, Aristide avait saisi son chapeau, selon l'usage des amoureux surpris par un mari. La tournure inattendue de l'explication conjugale lui prouva que sa présence et même ses visites devenaient superflues. Honteux comme le renard de la fable, il se glissa silencieusement jusqu'à la porte, et disparut sans que son départ eût été remarqué.

— On vous a donc raconté mes folies ? demanda Francis, qui, à son tour, avait enveloppé d'un bras caressant les épaules de a femme.

— Folies! répéta Célestine avec une bouderie pleine de charme, savez-vous ce qui est folie? c'est votre raison. N'avons-nous pas le temps d'être graves? Mais je suis avertie, et quand vous voudrez encore me tromper, méchant que vous êtes, je ne vous croirai plus ; car je sais maintenant que vous n'êtes ni froid, ni sérieux, ni sage; vous avez une mauvaise tête, au contraire, aussi mauvaise que la mienne, entendez-vous ? Vous vous battez en duel. Oh ! si j'avais été un homme, je me serais battue aussi! Mais vous, vous ne le ferez plus, songez que je vous le défends; je vous pardonne cette fois, parce que c'était pour moi. Pour moi, ingrate, qui croyais que tu ne m'aimais pas. Mais tu m'aimes, n'est-ce pas?

— Tu en as douté?

— Si tu savais le mal que cela m'a fait ! je t'en supplie, ne me mets plus à cette épreuve. Pourquoi craindre de me montrer ton amour? Tu as donc peur de me rendre orgueilleuse?

— Non, mais tu es si peu raisonnable. Que deviendrons-nous, si je ne suis pas sage pour deux?

— Écoute : partageons. Sois plus enfant, je le serai moins. Va, tu peux être tranquille, mon cœur est bien jeune, mais quand je veux, j'ai une bonne vieille tête. — Pour donner plus de poids à sa parole, Célestine toucha du doigt son front blanc et poli comme l'ivoire. — Ainsi, je t'ai plu tout de suite? Et moi qui ne t'avais pas reconnu! tu étais si drôle avec ton vilain nez. Comme Hortense va s'amuser quand elle apprendra tout cela ! Et tu t'es battu pour moi, pauvre ange ; mais c'est pour la dernière fois, n'est-ce pas? Si tu étais blessé, j'en mourrais. Et puis, tu sauras que je suis jalouse, horriblement jalouse ! je viens de me découvrir ce nouveau défaut-là tout à l'heure. Mais empêche-moi donc de parler. Mets ta main sur ma bouche. Je t'aime tant, qu'à force de te le dire, je deviendrais folle.

Francis la pressa sur son cœur, où elle s'abandonnait avec ivresse, et il lui ferma la bouche en effet, mais ce ne fut pas avec la main.

CHARLES DE BERNARD.

BULLETIN.

Au milieu du feu croisé des propositions contradictoires, des petites accusations, des petites intrigues et des petites déceptions, a eu lieu un fait d'une véritable importance pour le pays et pour l'Europe entière : c'est la présentation des projets de loi sur les chemins de fer et la navigation intérieure.

On peut dire que jamais, dans un pays déjà ancien en civilisation, couvert par conséquent d'antiques voies de communication, on n'a embrassé un ensemble aussi complet. L'exposé de motifs présenté à la chambre par le ministre des travaux publics est fait pour remplir, à lui seul, toute une session, et le ministère offre ici aux deux chambres, non pas seulement un moyen de répondre à toutes les déclamations dont elles sont l'objet, mais de s'élever, par de sérieux travaux, à la hauteur de l'assemblée législative ; car il s'agit de changer la face de la France, et d'en faire la route commerciale de toute une partie du monde.

On ne peut dire ce qu'eût fait des loisirs d'une longue paix un génie tel que celui de Napoléon, et même, en lui accordant la jouissance continue des vastes facultés qu'il a déployées dans la guerre, on se demande si sa pensée eût enfanté plus que ce que nous voyons en Europe dans ce moment? Cette guerre paisible des intérêts commerciaux en Europe a quelque chose de saisissant, tant elle est sérieuse et habile. D'un côté, c'est l'Angleterre qui, après avoir appelé, pendant un siècle et plus, l'esclavage et les prohibitions à l'aide de ses intérêts en deçà et au delà de l'Océan, montre à toutes les populations commerciales la route de l'affranchissement et du commerce libre, où elle croit trouver aujourd'hui de plus grands avantages. Ailleurs, c'est la Prusse, qui, sur les décombres du vieil empire germanique, exerce une sorte de suzeraineté commerciale sur toute l'Allemagne, par

l'immense cercle de douanes dont elle s'est fait le centre. Dans l'enceinte de ces lignes de douanes prussiennes, véritable ruche industrieuse où bourdonnent tous les intérêts allemands, on étend de toutes parts des canaux ; on les relie les uns aux autres sans presque tenir compte de la délimitation des États ; on trace à la hâte et en commun des chemins de fer dont on fait affluer les extrémités vers tous les grands marchés de l'Allemagne, en ayant soin de les détourner de nous. On s'efforce de faire passer tous les produits du Nord le long du Rhin, vers le Midi, en traçant un vaste circuit autour de la France, comme pour réaliser, même commercialement, ce mot d'un prince qui proposait d'isoler, par un cordon militaire, le pays de la révolution de juillet. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de l'Europe pour juger de la grandeur et de la sagacité de ces efforts, et de deviner leur issue, s'ils arrivaient au terme qu'on se propose, qui n'est autre que d'unir l'Allemagne à la Russie, et de là à l'Italie, par le Rhin et les chemins de fer, à l'aide desquels on compte le prolonger et le doubler, et d'ouvrir une large voie de ce fleuve au Danube, cette grande artère qui s'étend jusqu'à Constantinople : projet gigantesque, il est vrai, mais dont toutes les difficultés, bien calculées, ont été trouvées moindres qu'on ne pense.

La France ne pouvait rester inactive dans cette grande conspiration des chemins de fer et des canaux ; c'était consentir elle-même à son isolement. Déjà les lenteurs de sa prudence ont donné les devants aux nations du Nord. La Belgique, la Prusse et les États secondaires de l'Allemagne, sont depuis longtemps en travail. Les lignes se cherchent et nous menacent de s'approcher bientôt les unes des autres, tandis que nous dessinons timidement le tracé de quelques chemins de fer. Le plan présenté par le ministère répond au reproche d'inaction qu'il était jusqu'alors permis de faire à l'administration française. Sans doute, il peut et doit recevoir encore d'importantes améliorations ; mais la pensée fondamentale de ce plan est inattaquable, et la raison en est que cette pensée appartient à la fois à Louis XIV et à Napoléon, deux hommes qui s'entendaient, ce nous semble, eux et leurs ministres, à ce qui touche à la grandeur et au développement des ressources de la France.

Louis XIV, secondé par Riquet de Caraman, songeait déjà, en 1666, quand il ordonna l'ouverture du canal du Languedoc, à

couper toute la France par une ligne navigable qui eût permis aux vaisseaux de toutes les nations de faire en peu de jours, par l'intérieur du royaume, un trajet qu'on ne pouvait entreprendre qu'en passant par le détroit de Gibraltar. Ce sont les termes de l'édit. On voit tout de suite, par cette seule pensée, combien se liaient toutes les pensées du système politique de Louis XIV. Il est bien difficile de nier longtemps la grandeur de Louis XIV, car à chaque pas qu'on fait, soit dans l'histoire, soit dans la vie politique et même dans les affaires, on retrouve des traces de sa préoccupation constante et éclairée pour les intérêts de la France. Ce grand roi avait conçu que ce n'était pas tout que d'étendre ses conquêtes du Rhin et que de travailler laborieusement pendant quarante ans à s'assurer un protectorat paternel en Espagne, mais qu'il fallait tracer un grand réseau d'intérêts depuis le nord jusqu'au midi de l'Espagne, et faire en sorte que la France fût le centre de ces communications. Ce fut son plan, son ambition véritable. Il ne put accomplir sa pensée, que Napoléon avait recueillie comme un héritage royal, et qu'il eût sans doute réalisée, si, comme Louis XIV, les malheurs de la guerre ne l'eussent détourné de cette mission. Il en sera peut-être de ceci comme du Louvre, et il se peut que le roi Louis-Philippe soit aussi destiné à attacher son nom à l'accomplissement de cette noble conception.

La réalisation de ce vœu est d'autant plus à désirer, qu'il ne s'agit plus seulement pour la France, comme au temps de Louis XIV et de Napoléon, de donner une sorte d'unité à des territoires placés sous son influence ou sa domination. Sans doute la France a un intérêt réel à resserrer ses liens commerciaux avec l'Espagne, et à servir de voie intermédiaire entre Cadix et Strasbourg, entre Alicante et Bruxelles. C'est là un intérêt politique des plus pressants pour elle; mais ce n'est pas seulement de cela qu'il s'agit. Il faut qu'elle ouvre dans son sein des lignes commerciales (chemins de fer et canaux), pour annuler les lignes tracées contre elle en quelque sorte. D'abord il lui faut maintenant, et sans tarder, un canal qui complète le canal du Languedoc, qui ouvre, pour les départements du midi, le passage de la Méditerranée à l'Océan, du golfe de Lyon au golfe de Gascogne. Un chemin de fer latéral au Rhône établira une nouvelle communication entre les départements de l'est et du sud,

entre la Méditerranée et la mer du Nord. Alors le canal du Rhin au Danube, entre Strasbourg et Ulm, dont on s'occupe dans le grand duché de Baden et dans le royaume de Wurtemberg, sera un canal français, qui mènera, par le canal de la Seine, au Rhin, et par celui du Midi, de Bordeaux ou du Hâvre, à Constantinople et à Odessa. Paris sera le point de section de ce long et sûr transit; et le cercle de douanes prussien, cette conception hardie, mais hostile à nos intérêts, ne sera plus qu'un point dans le vaste cercle que nous aurons tracé au commerce européen, en nous plaçant à son diamètre.

Nous ne pouvons entrer ici dans de plus longs développements, encore moins analyser le bel exposé des motifs et le vaste projet de loi présenté à la chambre par M. Martin du Nord, admirable travail qui ne pouvait être conçu, même par le plus habile corps d'ingénieurs du monde, que dans un pays où le cadastre et l'étude générale et progressive du sol ont été poussés au point où ils se trouvent en France aujourd'hui. Ainsi Napoléon, en veillant si rigoureusement à l'exécution du cadastre, travaillait à faciliter l'exécution du projet de 1666, et se mettait, encore cette fois, en communauté d'idées avec Louis XIV.

Voilà de grandes pensées qui se lèvent tout à coup et se réveillent après un sommeil de près de deux siècles! Que vient-on mettre en balance? la réduction des rentes 5 pour 100! la diminution d'un demi pour 100 sur les intérêts de la rente, diminution qui ne pourra s'opérer qu'en dix ans; et dans ces dix années la France pourrait doubler sa richesse territoriale, tripler les ressources du commerce et de l'industrie, se faire le foyer des échanges de l'Inde et de tout le Nord, créer toutes les communications qui manquent entre les départements dont les uns, pour ne citer qu'un fait, ne savent que faire de leurs céréales, tandis qu'en d'autres on vit de châtaignes, faute de blé! Quoi! il faudrait ajourner le projet des chemins de fer et des canaux pour ne pas ajourner la conversion des rentes, voir peut-être échapper pour jamais cette occasion que nous offre la tranquillité actuelle de l'Europe, et nous priver d'un nouveau moyen de consolider la paix, qu'affermiraient tant de travaux entrepris de concert avec tant d'états voisins! Nous ne le pensons pas, et l'intelligence se refuse à croire que la chambre prenne une telle décision.

Encore une fois, la chambre ne trouvera jamais une plus belle tâche à remplir. Nous devrions dire les deux chambres, car la chambre des pairs seconderait vivement dans cette voie la chambre des députés, tandis qu'il est bien douteux qu'elle consente, cette année, à la réduction des rentes 5 pour 100. La chambre des pairs est remplie d'hommes qui ont reçu une éducation savante, complétée par une longue expérience dans des emplois élevés; la chambre des députés est, par sa nature même, fort au courant des intérêts des départements; la loi des chemins de fer et des canaux peut donc subir, dans les deux chambres, un examen éclairé, sous deux points de vue différents. L'intérêt général et les intérêts particuliers s'y trouveront défendus et représentés, et on peut s'attendre à voir sortir de ces discussions une bonne loi qui commencera une ère nouvelle pour le pays.

Dans la dernière réunion des bureaux de la chambre des députés, le ministre des finances a eu l'occasion de développer, à ce sujet, des idées qui ont produit, dit-on, une impression profonde. En réponse à ceux qui lui objectaient la possibilité d'une guerre, le ministre a répliqué que les travaux publics seraient ainsi impossibles en temps de guerre, et qu'il ne faudrait même pas les commencer en temps de paix, de peur de la guerre. Il a ajouté que l'État se chargeait des travaux, parce que l'amortissement et ses fonds lui permettaient de les entreprendre à défaut du pays; car l'expérience a prouvé que les fortunes sont trop disséminées pour détacher les capitaux nécessaires, surtout dans le Midi, où l'on n'a pu réunir plus de 20,000,000. A ceux qui demandaient si les ingénieurs français se trouvaient en assez grand nombre, le ministre a judicieusement répondu que nous fournissons toute l'Europe d'ingénieurs, et que l'École polytechnique est une pépinière où l'on peut prendre à pleines mains sans craindre de l'épuiser. Enfin chaque objection a été combattue avec une raison qui trouvait sa force dans l'excellence du projet. Deux députés seulement ont été nommés membres de la commission des chemins de fer, deux députés de l'opposition, et d'opposition bien différente : ce sont MM. Arago et Berryer. Quelles que soient leurs opinions politiques, nous croyons assez à leur patriotisme pour espérer que l'union du carlisme et de la république tournera cette fois au profit de la France.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMPie.

NOUVEAUX OUVRAGES PUBLIÉS PENDANT LE MOIS DE FÉVRIER 1838.

Mademoiselle de Marignan.

PAR JULES DE SAINT-FÉLIX. 1 *vol. gr. in*-18.

Le nom de M. Jules de Saint-Félix est tout nouveau dans le monde littéraire : c'est un des jeunes auteurs qui se sont le plus distingués l'année dernière, et dont les écrits ont été mis à part au milieu de la foule des publications de chaque jour. Des travaux spirituels dans les meilleures revues, des esquisses remplies d'aperçus nouveaux et d'études consciencieuses dans les feuilles périodiques les plus répandues, avaient déjà révélé le talent de M. Jules de Saint-Félix, lorsque ses deux premiers ouvrages, *Vierges et Courtisanes,* et *Madame la Duchesse de Bourgogne,* le placèrent tout à coup au rang des meilleurs romanciers français. *Mademoiselle de Marignan* ajoutera encore à sa brillante réputation. Rien de plus délicatement pensé, rien de plus délicatement écrit que ce livre qu'on dirait tracé par la main d'une femme. La figure poétique de *Mademoiselle de Marignan,* est une création charmante, qu'on peut placer à côté des plus gracieuses en ce genre : elle fera fortune, surtout auprès de nos plus jeunes lectrices, en Belgique comme en Angleterre, en Angleterre comme en Allemagne. *Mademoiselle de Mari-*

gnan a eu déjà deux éditions en France ; elle en aura davantage encore à Bruxelles.

Histoire de la Grandeur et de la Décadence de César Birotteau,

PARFUMEUR, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ADJOINT AU MAIRE DU DEUXIÈME ARRONDISSEMENT DE LA VILLE DE PARIS,

PAR M. DE BALZAC, 2 *vol. gr. in*-18.

M. de Balzac, dans ce livre, a fort spirituellement trouvé à formuler la meilleure critique qu'on puisse faire d'une exaltation ridicule dans les classes bourgeoises et industrielles. Comme on le sait, l'auteur du *Père Goriot* est de parentage rabelaisien. Quand sa verve inépuisable s'épanche en saillies ardentes, on voit qu'il obéit à son instinct ; il est franc, il est naturel, il est vrai ; c'est la chaleur du sang français qui l'a poussé. Il y a un en-train fort amusant dans l'*Histoire de la Grandeur et de la Décadence de César Birotteau;* peut-être l'auteur y dérive-t-il moins de Rabelais que de M. Paul de Kock, mais certainement il fait preuve de plus d'élégance et de *fashion* que l'auteur du *Tourlourou.* Cela tient, au reste, aux habitudes de M. de Balzac. Autour de son héros, il a groupé un nombre considérable de personnages secondaires, mais tous dessinés avec ce talent et cette adresse qui n'appartiennent qu'à lui. En somme, ce volume est un des meilleurs que nous ayons lus de M. de Balzac. Si nous parlons de la peinture des détails, il faut louer leur charme, la délicatesse des nuances, la variété des teintes. Il se trouve dans *César Birotteau* des traits d'observation d'une vérité parfaite. Il y a surtout un sentiment que l'auteur excelle à rendre, c'est cette ambition si commune, ambition d'argent, à laquelle tout est immolé de nos jours. Il y avait longtemps que M. de Balzac gardait le silence ; ses ennemis, ses détracteurs les plus ardents, l'avaient remarqué déjà, et en tiraient les conséquences les plus malveillantes : le romancier a répondu comme il le fallait à ses envieux : par un succès éclatant et mérité.

La Sœur du Maugrabin,

PAR LE BIBLIOPHILE JACOB, 2 *vol. in*-18.

Avant Walter-Scott, les ouvrages qu'on intitulait *Romans historiques* n'empruntaient à l'histoire que des noms propres ou des faits plus ou moins défigurés. Mesdames de Lafayette et de Tencin, mesdemoiselles de Lussan et Baculard d'Arnaud étaient les coryphées obscurs d'un genre décrié alors, qui manquait surtout de couleur et de vérité. Depuis peu d'années, Walter-Scott est venu donner à la fois les préceptes et les modèles du nouveau roman historique, tel que Victor Hugo, Alfred de Vigny et le bibliophile Jacob l'ont fait en France, au profit de leur histoire nationale.

Le roman historique de Walter-Scott est vraiment de l'histoire, puisqu'il représente avec plus de chaleur et plus d'éclat que ne peut le faire l'histoire proprement dite, l'esprit et le caractère d'une époque, les hommes et les événements qui y ont marqué, les mœurs privées et publiques, les coutumes locales, les modes et, pour ainsi dire, le mobilier de cette époque, fidèlement conservé dans ses plus minutieux détails; c'est un système à peu près semblable qui a présidé à la composition de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*. On peut comparer l'histoire à la grande peinture, et le roman historique à la peinture de genre; ce dernier convient donc à beaucoup plus de monde, et il tend tous les jours davantage à devenir populaire, car si la plupart des esprits ne sont point assez cultivés pour approfondir l'étude sérieuse et souvent aride de l'histoire, il n'est personne qui ne se plaise et ne s'instruise à la lecture d'un roman historique.

Le bibliophile Jacob est peut-être, de tous les écrivains modernes, celui qui a le mieux réussi dans le roman historique, parce qu'il avait passé sa vie au milieu des chroniques naïves et des précieux souvenirs de notre bon vieux temps; parce qu'il connaissait de longue main les personnages qu'il a mis en scène; parce qu'il s'est identifié aux époques qu'il a peintes *au naturel*, comme on disait autrefois. On n'a pas oublié l'immense sensa-

tion produite en 1829 par les *Soirées de Walter-Scott,* qu'on attribua d'abord au célèbre romancier écossais; c'était le coup d'essai de notre romancier, qui fit paraître son premier livre sous les auspices du nom de Walter-Scott, qu'il devait imiter bientôt avec tant de succès. Les promesses de ce recueil, qui sert de prolégomène aux travaux de l'auteur sur les QUINZIÈME, SEIZIÈME et DIX-SEPTIÈME siècles, furent tenues et surpassées par la publication successive de ces romans remarquables qu'on a placés dans les bibliothèques à côté des meilleurs livres d'histoire.

Ce ne sont pas des productions éphémères que *les deux Fous,* cette touchante et poétique opposition du roi et du fou de cour; que *la Danse Macabre*, cette fantastique et lugubre épopée du cimetière des Innocents; que les *Francs Taupins,* ce vaste et terrible conflit des passions politiques et militaires du règne de Charles VII; que *le Roi des Ribauds*, cette joyeuse et folle comédie du mariage de Louis XII; que *la Folle d'Orléans,* cette gracieuse et galante aventure de la cour de Louis XIV; que *Pignerol* enfin, ce drame palpitant joué entre quatre acteurs sous les voûtes d'une prison d'État! On relira, on consultera toujours les belles pages où la science de l'historien et celle de l'antiquaire se combinent si habilement avec l'imagination du romancier et le talent de l'écrivain.

Victor Hugo n'a fait qu'un roman historique; le bibliophile Jacob en a composé six, outre les quatre volumes des *Soirées de Walter-Scott*. Dans ces romans, on apprend l'histoire aussi bien et avec plus d'attrait que dans les froides et fatigantes compilations d'Anquetil; ces romans ont surtout contribué à répandre le goût des études historiques, en prouvant que l'histoire la plus exacte est susceptible de prendre une forme dramatique et colorée; c'est le frivole roman qui, cette fois, a pris sous sa protection la vénérable histoire.

Les romans du bibliophile Jacob se prêtent merveilleusement aux inspirations de l'artiste. On dirait qu'il a préparé lui-même le programme des dessins, tant il décrit avec soin personnages, costumes, monuments, meubles, paysages: il aurait pu indiquer au bas des pages la source des documents qu'il a consultés; c'est à l'aide de ces documents que le peintre a essayé de reconstruire, de concert avec le bibliophile, ce passé, aujourd'hui

détruit et presque effacé, qui n'existe plus que dans les anciens livres.

La Sœur du Maugrabin, esquisse historique du temps de Henri IV, dans laquelle l'auteur a placé avec tant d'adresse la figure du bon roi et celle de Sully, ne compose pas seule les deux volumes du nouveau roman. On y retrouve encore quelques nouvelles déjà publiées par les feuilles principales, et entre autres *le Comte de Chatay,* que chacun de nos lecteurs se rappellera avoir lu l'année dernière, dans la *Revue des Revues.* Mais comme le tableau le plus important et le mieux caractérisé, *la Sœur du Maugrabin,* sans aucune contestation, avait le droit réel d'imposer son nom aux deux jolis volumes qui composent cette publication nouvelle de la Société Typographique Belge.

Les Mémoires du Diable,

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ, *tomes* 5e *et* 6e.

Nous avons déjà rendu compte de cet ouvrage, dans le cadre duquel M. Frédéric Soulié a su placer tant d'histoires intéressantes, gracieuses, terribles, amusantes. Les deux derniers volumes, qui ferment cette galerie variée, n'ont épuisé ni la verve de l'auteur ni la vogue de ces volumes détachés. M. Frédéric Soulié, qui s'était fait le secrétaire du Diable, et qui, à ce titre, se faisait le sceptique révélateur de toutes les passions humaines, n'a point dit son dernier mot encore, nous l'espérons du moins avec tous les lecteurs avides des *Mémoires du Diable.*

Leçons et modèles d'Éloquence Judiciaire,

PAR BERRYER, 3e *et* 4e *livrais., gr. in*-8o, *complétant l'ouvrage.*

Lorsque nous avons parlé pour la première fois des *Leçons et Modèles d'Éloquence Judiciaire,* nous avons annoncé que

c'était peut-être l'ouvrage le plus important qui eût paru dans l'année. Nous n'avons point été démentis par les résultats, et les deux livraisons qui complètent enfin ce magnifique volume viennent réaliser tout ce que nous en avons dit de favorable, et des éloges que le nom de M. Berryer, du reste, justifiaient assez d'avance. Le succès de cette publication a dépassé toutes nos espérances : il n'est pas un de nos jeunes légistes qui n'ait voulu avoir dans sa bibliothèque ces modèles d'éloquence proposés et commentés par l'orateur le plus éloquent de nos jours : mais là, ne s'est point borné leur fortune, et tous ceux qui s'occupent de l'art en général, se sont empressés aussi de lire ce beau livre, qu'on peut placer à côté de tout ce que la littérature moderne a produit de plus élevé.

Dictionnaire des Cinq Codes,

OU MANUEL DU DROIT,

PAR A. F. TEULET, *avocat à la cour royale de Paris,*
1re *liv., gr. in*-8o.

Toutes les matières que renferment les codes sont distribuées textuellement et par ordre alphabétique dans ce dictionnaire. On conçoit, dès-lors, combien les recherches deviennent faciles, même aux personnes les plus étrangères à l'étude des lois. L'auteur, du reste, a fait suivre le texte d'une table des articles par ordre de numéros, et qui renvoye au texte même de chaque disposition. Comme tous les ouvrages de droit publiés par la Société Typographique belge, cette édition a été augmentée des modifications introduites par la législation consacrée en Belgique. L'ouvrage sera publié en 2 livraisons. La seconde paraitra dans le courant du mois de mars.

Traité Pratique de la Phthysie Laryngée,

PAR TROUSSEAU ET BELLOC.

Ouvrage couronné par l'Académie royale de Médecine.

Ce que nous savons de précis sur l'affection complexe nommée *phthysie laryngée* est l'œuvre de nôtre époque. Avant que l'anatomie pathologique n'eût démontré que les lésions qui la constituent peuvent être isolées et primitives, la phthysie laryngée fut nécessairement confondue avec d'autres lésions dont on la regardait comme un symptôme. D'un autre côté, le traitement dirigé contre elle ne put être rationnel et fondé, que lorsque l'auscultation eût permis de constater cette médication sur le vivant.

Trousseau est, de tous les médecins français, celui qui a le plus concouru aux progrès de cette branche de la pathologie. Élève de Boutonneau de Tours, auquel la science est redevable d'un Traité précieux sur la *dyphtérite,* il a poursuivi avec zèle et persévérance les recherches de son maître; comme lui il a su s'affranchir de la tendance exclusive à l'anatomie pathologique, qui, bornant, pour ainsi dire, toute la science à l'observation cadavérique, se trouvait impuissante au lit du malade. Trousseau cependant n'est pas resté étranger à des recherches d'une telle importance; il a même puissamment contribué à leur succès; mais il a compris que c'est vers la thérapeutique que doivent plus spécialement tendre les efforts du médecin; qu'il fallait enfin rendre l'art de guérir à sa véritable destination. C'est cette pensée qui a présidé au travail dont nous rendons compte et qui fut couronné par l'Académie royale de médecine.

L'ordre suivi dans ce Traité est l'ordre, en quelque sorte naturel, généralement adopté pour les monographies de l'espèce. Aperçu historique, — altérations organiques, — causes, — espèces, — symptômes, — terminaisons, — traitement. Mais ce qui le distingue de la plupart d'entre elles, c'est cette justesse de vues et ce talent d'observation qui caractérisent le vrai médecin; c'est surtout l'importance accordée au traitement de la maladie. Ainsi, au lieu de faire de ce chapitre une péroraison stérile, dans laquelle l'auteur déplore l'impuissance d'un art qui n'est

resté muet pour lui que parce qu'il n'a pas su l'interroger, Trousseau commence par établir et démontrer la supériorité de la médication directe sur la médication indirecte employée presque exclusivement jusqu'à lui dans l'affection qui nous occupe; il cherche et indique les moyens d'en faire l'application à la membrane laryngienne; il étudie l'action des agents thérapeutiques; il discute l'opportunité et la valeur de la trachéotomie, et termine enfin en exposant le résultat de cette pratique, résultat appuyé par de nombreuses observations. Voilà surtout ce qui fait le mérite de l'ouvrage de Trousseau et Belloc, et ce qui le fera d'autant plus rechercher des praticiens, que c'est le seul Traité *ex professo* sur la matière.

L'éditeur belge y a joint, sous forme de considérations générales, l'excellent article du professeur Cruveilhier sur les différentes formes de la laryngite aiguë, et en a fait ainsi un Traité complet de laryngite.

REVUE DES REVUES; N° de février.

REVUE DE PARIS; N° de janvier.

LE DROIT CIVIL FRANÇAIS, SUIVANT L'ORDRE DU CODE, par TOULLIER; édition augmentée en Belgique, 1° de la conférence de l'ouvrage avec la doctrine des auteurs qui ont traité les diverses matières du code civil; 2° de la législation et de la jurisprudence belges; tome 6e, grand in-8°, pap. vél. satiné.

L'ouvrage formera 8 vol. Chaque volume en contient 2 de l'édition de France, qui se vendent 18 francs.

MANUEL DU DROIT ROMAIN, contenant la théorie des Institutes, précédé d'une Introduction à l'étude du droit romain; par D.-F. MAKELDY, conseiller intime de Justice de S. M. le Roi de Prusse, professeur de droit à l'Université de Bone. Traduit de l'allemand sur la dixième édition, par JULES BEVING, avocat à Bruxelles; 2me livraison, grand in-8°, pap. vél. satiné.

PASINOMIE, ou Collection complète des lois belges; année 1837, 11e cahier.

JURISPRUDENCE DU XIXe SIÈCLE, ou Recueil des Arrêts des Cours de Belgique; année 1837, 12me cahier.

BULLETIN (officiel) DES ARRÊTS DE LA COUR DE CASSATION DE BELGIQUE; année 1837, 12me cahier.

JOURNAL DE L'ENREGISTREMENT ET DU NOTARIAT EN BELGIQUE; année 1837, 12me cahier.

— LE MÊME OUVRAGE (abonnement 1838), 1er cahier.

LEÇONS D'ANATOMIE COMPARÉE, de GEORGES CUVIER, recueillies et publiées par DUMÉRIL; 3me liv., gr. in-8o, pap. vél. satiné.

PHYSIQUE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, par LAMÉ, ingénieur des mines, professeur à l'école polytechnique; 2e partie, gr. in-8o, pap. vél. satiné, avec 17 planches.

Par suite de l'article 14 des statuts de la Société Typographique Belge, les propriétaires de vingt actions nominatives, au moins, reçoivent un exemplaire gratis de tous les ouvrages publiés par la Société, à partir du moment de la réunion de ces actions dans le même chef.

Ils ont reçu de cette manière :

Depuis le 5 octobre 1836 jusqu'au 5 octobre 1837, pour une valeur de	fr. 1004	50
Le 5 novembre 1837.	69	00
Le 5 décembre.	55	00
Le 5 janvier 1838.	46	25
Ils reçoivent aujourd'hui pour une valeur de	59	50
ENSEMBLE. . . . . fr.	1234	25

Messieurs les actionnaires sont prévenus que l'échange des promesses d'actions contre les titres définitifs se fera dans les bureaux de la Société, à dater du 1er avril prochain, en même temps que le payement des intérêts échéants à cette époque.

TABLE DES MATIÈRES.

Originaux du dix-septième siècle. — L'homme le plus poli de France et de Navarre, par PAUL DE MUSSET. . . . 5
Les épaves, par Mme CHARLES REYBAUD. (H. ARMAND). . 25
Les quatre Talismans. — Troisième et dernière journée, par CHARLES NODIER. 85
Originaux du dix-septième siècle. — Le Maréchal de Gassion, par PAUL DE MUSSET. 101
Souvenir de nos campagnes d'Afrique, par A. DE CONDRÉCOURT. 124
Voyages. — Aspects de la Suède, par X. MARMIER. . . 173
L'Académie Royale de musique. — Époque Impériale, par CASTIL BLAZE. . . . . , . . . 185
La nuit de la Toussaint, par HENRI BERTHOUD. 217
Critique Littéraire. — Aymar, par M. de Latouche, par J. CHAUDES AIGUES. 256
La Rose Jaune, par CHARLES DE BERNARD. 275
Bulletin. 332
Nouvelles publications, publiées par la *Société Typographique Belge*, pendant le mois de Février 1858. . . 337